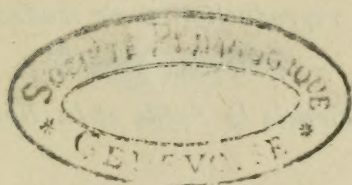

3 1761 07492054 7

# Comment la route crée le type social



## DU MÊME AUTEUR :

**A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons.** 21e *mille.* — Un vol. in-12 broché . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

*Le même ouvrage :* Éditions anglaise, allemande, espagnole, polonaise et arabe.

**Les Français d'aujourd'hui.** — * LES TYPES SOCIAUX DU MIDI ET DU CENTRE. 8e *mille.* — Un vol. in-12 . . 3 fr. 50

**L'Éducation nouvelle.** — L'ÉCOLE DES ROCHES. 9e *mille.* — Un vol. in-12, illustré. . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

Cet ouvrage a été traduit en espagnol et en russe ; cette dernière traduction a été faite par M. Pobedonostzeff, Procureur du Saint-Synode.

### *EN PRÉPARATION :*

**Les grandes routes des peuples. Essai de géographie sociale.** — COMMENT LA ROUTE CRÉE LE TYPE SOCIAL. — ** **Les routes des temps modernes.**



---

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

LES GRANDES ROUTES DES PEUPLES

Essai de Géographie sociale



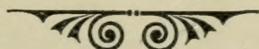
# Comment la route crée le type social

par

Edmond Demolins



## LES ROUTES DE L'ANTIQUITÉ



LIBRAIRIE DE PARIS

FIRMIN-DIDOT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

56, RUE JACOB, PARIS

# PRÉFACE

Le problème dont nous exposons la solution dans cet ouvrage peut être formulé en ces termes :

Il existe à la surface du globe terrestre une infinie variété de populations ;

Quelle est la cause qui a créé cette variété?

En général, on répond : c'est la race.

Mais la race n'explique rien, car il reste encore à rechercher ce qui a produit la diversité des races. La race n'est pas une cause, c'est une conséquence.

La cause première et décisive de la diversité des peuples et de la diversité des races, *c'est la route que les peuples ont suivie.*

C'est la route qui crée la race et qui crée le type social.

Les routes du globe ont été en quelque sorte des alambics puissants, qui ont transformé, de telle manière ou de telle autre, les peuples qui s'y sont engagés.

Il n'a pas été indifférent pour un peuple d'avoir suivi une route ou une autre : la route des grandes Steppes asiatiques, ou celle des Toundras sibériennes, ou celle des Savanes américaines, ou celle des Forêts africaines. Insensiblement et fatalement, ces routes ont façonné ou le type tartare-mongol, ou le type lapon-esquimau, ou le type peau-rouge, ou le type indien, ou le type nègre. Il n'y a pas à protester contre cela; on va bien voir qu'on est en présence de la loi la mieux établie.

Il n'a pas été indifférent non plus de s'engager sur la route des Déserts de l'Arabie et du Sahara, ou sur celle de l'Asie méridionale et orientale. Insensiblement et fatalement ces routes ont façonné soit le type arabe, soit le type assyrien et égyptien, soit les types mède, perse, chinois, japonais ou hindou.

Il n'a pas été indifférent non plus de suivre la route de la Méditerranée, ou celle de l'Europe centrale : la première a façonné le Phénicien, le Carthaginois, le Grec et le Romain; la seconde, le Celte et le Germain.

Dans l'Europe orientale, la route qui est le plus au nord a créé exactement le type finnois; celle des grandes plaines russes, le type nord-slave, et celle des montagnes méridionales, le type sud-slave. Toujours la route a mis sur l'homme son empreinte fatale et rigoureusement exacte.

Dans l'Europe occidentale, — dont nous sommes, — les types scandinave, anglo-saxon, français, allemand, grec, italien, espagnol, sont, eux aussi, le produit des routes sur lesquelles nos ancêtres se sont dispersés pour arriver dans leur habitat actuel. La diversité de ces routes explique seule la diversité des peuples de l'Occident et ce que l'on appelle trop commodément le génie national de chacun d'eux.

Modifiez l'une ou l'autre de ces routes, élevez-la, ou abaissez-la, faites-y pousser telle production au lieu de telle autre, transformez ainsi dans tel sens ou dans tel autre la forme et la nature du travail, aussitôt le type social est modifié et vous obtenez une autre race.

Je vais plus loin : si l'histoire de l'humanité recommençait, sans que la surface du globe ait été transformée, cette histoire se répéterait dans ses grandes lignes. Il y aurait bien des différences secondaires, par exemple dans certaines manifestations de la vie publique, dans les révolutions politiques, auxquelles nous accordons beaucoup trop d'importance, mais les mêmes routes reproduiraient les mêmes types sociaux, et leur imposeraient les mêmes caractères essentiels.

Si on veut bien me suivre à travers les pages de cet ouvrage, je crois qu'on arrivera à constater que cette nouvelle explication du monde modifie

singulièrement la conception que nous nous faisons de la géographie et de l'histoire.

La géographie cesse d'être une aride nomenclature de noms, ou un tableau plus ou moins pittoresque du relief du sol; elle explique la nature et le rôle social de ces diverses routes et par conséquent l'origine des diverses races. Elle devient ainsi le facteur primordial de la constitution des sociétés humaines.

L'histoire cesse d'être le récit d'événements souvent inexpliqués et inexplicables. Elle s'éclaire d'une lumière nouvelle, elle se coordonne, elle s'élève, elle aboutit à la plus haute et à la plus exacte des philosophies; elle devient vraiment le guide et la maîtresse de la vie.

Mais voilà de bien grands mots et des promesses bien pompeuses! Le lecteur n'est pas tenu de me croire sur parole et il a le droit d'exiger des preuves.

J'ose croire qu'il va les trouver dans les pages qui suivent.

Ces pages résument une partie de l'enseignement que j'ai donné pendant seize années, dans une des salles de la *Société de géographie* de Paris, à un auditoire composé principalement d'élèves de nos grandes Écoles. Les matières de ce cours étaient tirées surtout des travaux de mon maître et ami Henri de Tourville, à qui était due

la création de cet enseignement. Beaucoup de mes élèves sont devenus pour moi des amis et des disciples de la science sociale.

Je souhaite que cet exposé trouve, auprès du grand public, un accueil aussi sympathique et qu'il attire à nos études sociales de nouveaux concours.

Je souhaite aussi qu'il donne une idée de la méthode et des résultats auxquels est actuellement arrivée la science sociale.

Les études publiées dans ce livre sont donc, pour une grande partie, le résultat des recherches de Henri de Tourville, qui a été le plus complètement l'héritier du génie de F. Le Play. Pendant vingt-cinq ans, il a poursuivi, avec le concours de nos collaborateurs de la *Science sociale,* dont on trouvera souvent les noms dans cet ouvrage, la tâche difficile, qui consistait à continuer, à rectifier et à compléter les travaux de notre maître commun.

Le public n'a pas encore pu apprécier à sa haute valeur le labeur immense et la rare puissance d'esprit d'Henri de Tourville, parce que, plus soucieux de continuer ses travaux que de les publier, il ne les a guère communiqués qu'à ses amis. Je dois rendre ce témoignage que, sans lui, jamais cet ouvrage n'aurait été écrit.

Mais cet ouvrage lui-même ne représente qu'une faible partie des résultats auxquels nous sommes actuellement arrivés. Pour permettre au public de

se rendre compte de ces résultats, j'indique, à la fin de chaque chapitre, les études des collaborateurs de la *Science sociale* qui se rapportent à des types plus ou moins similaires. En lisant ces diverses études dans l'ordre que j'indique, on aura un exposé méthodique et complet de l'état actuel de la science sociale. Cette lecture donnera l'impression que ces travaux, poursuivis méthodiquement et obscurément pendant vingt-cinq années, ont vraiment abouti à constituer une science nouvelle, qui est appelée à renouveler une partie de nos connaissances.

Cet ouvrage doit servir de base à l'enseignement de la géographie et de l'histoire à l'*École des Roches*. C'est pour cela que je me décide à le publier avant le volume des *Français d'aujourd'hui*, qui doit décrire *les types sociaux du Nord*.

EDMOND DEMOLINS.

École des Roches, près Verneuil (Eure).

# LIVRE PREMIER

## LES TYPES SANS HISTOIRE

De toutes les routes parcourues par l'homme, la route des steppes et des autres sols à productions spontanées est celle que nous devons suivre la première. C'est elle, en effet, ainsi que nous allons le voir, qui a créé le type social à la fois le plus simple et le plus traditionnel.

C'est sur cette route que les lieux et les hommes se sont le moins modifiés; c'est là qu'on peut le mieux saisir l'humanité dans son état élémentaire.

Comme ce type social ne s'est pas modifié depuis l'origine du monde, *ces peuples n'ont pas d'histoire*. Ils sont encore aujourd'hui pour ainsi dire à l'état *préhistorique*.

C'est encore là une raison de les examiner en premier lieu, car ils sont non seulement les plus simples au point de vue social, mais ceux qui, au point de vue historique, représentent l'état le plus ancien, puisqu'il est tel aujourd'hui qu'il a été de tous temps.

Et l'on va voir que cette simplicité sociale et cette antiquité historique résultent uniquement de la nature de la route sur laquelle ces populations ont eu la bonne, ou la mauvaise fortune, de s'engager.

# CHAPITRE PREMIER

## LA ROUTE DES STEPPES

### Le type Tartare-Mongol.

I

Le type des pasteurs est non seulement le plus élémentaire, mais aussi le plus fondamental ; c'est celui qui a exercé, ainsi qu'on le verra, l'influence la plus étendue et la plus profonde sur l'humanité entière. Je dois donc le soumettre à une analyse plus détaillée que les types suivants.

Il existe à la surface du globe des étendues considérables qui, actuellement encore, ne produisent que de l'herbe ; ce sont les *steppes*.

Bien que l'on trouve des spécimens de steppes sur les divers points du globe, nulle part on n'en rencontre sur une surface aussi continue et aussi vaste qu'en Asie et que dans l'orient de l'Europe.

On peut dire que l'Asie centrale et l'Europe orientale sont le pays propre des steppes.

Le point culminant de cette région est le grand plateau central asiatique que l'on appelle par excellence « la grande steppe ». « La région centrale de l'Asie en-




CARTE DES GRANDES RÉGIONS ASIATIQUES ET EUROPÉENNES.

tourée par les plus hautes montagnes du globe est elle-même le massif terrestre le plus élevé de tous les continents. Si les terres s'immergeaient uniformément dans les eaux de l'Océan, les autres parties du monde auraient toutes disparu depuis longtemps, que les *hautes citadelles du centre de l'Asie,* avec les chaînes qui les bordent, se dresseraient encore au-dessus des flots. Les plateaux de l'Asie et l'espace qu'ils limitent forment pour ainsi dire, au milieu du continent, un autre continent où *tout diffère des espaces environnants, climat, flore, faune et peuples* (1). »

Pareil soulèvement de surfaces horizontales ne se voit nulle part ailleurs sur la terre. C'est une vaste boursouflure à renflements de diverses hauteurs. Parmi ces sommets, dix-sept dépassent 7.500 mètres : quarante, 7,000 mètres : cent vingt, 6,000 mètres : l'un d'eux s'élève à 8.840 mètres. Or le géant de l'Europe, le mont Blanc, atteint à peine 4.800 mètres. La hauteur moyenne du plateau est de 4 à 5.000 mètres.

Les limites du plateau central sont formées, au nord, par la chaîne de l'Altaï et la suite des monts d'où descendent les fleuves de la Sibérie ; à l'est, par la série des puissantes montagnes d'où descendent les rivières de la Mandchourie occidentale et les fleuves de la Chine et de l'Indo-Chine ; au sud, par la chaîne de l'Himalaya, d'où descendent les fleuves de l'Inde : à l'ouest, par le Pamir et la série des monts d'où descendent les fleuves du Turkestan, tributaires de la mer d'Aral.

Ce gigantesque quadrilatère est la citadelle de l'empire des herbes, c'est-à-dire que leur règne se montre là plus indestructible qu'ailleurs. Mais on se ferait une

(1) Reclus, *Géographie universelle*, t. I, p. 89 ; VI, p. 2.

idée bien imparfaite encore des dimensions de la grande steppe, si on oubliait que. du plateau, elle déborde dans les plaines inférieures à des distances prodigieuses, du moins vers l'occident.

Au nord, en Sibérie, au pied de l'Altaï et des monts Sayan qui lui font suite, il existe encore actuellement une région herbue demi-circulaire, en communication avec la grande steppe. C'est par cette porte que les pasteurs ont pu descendre sur le sol sibérien sans y transformer leur existence.

A l'orient, il ne s'ajoute au plateau qu'une frange de longues pentes herbues. C'est du moins par ce magnifique seuil que les pasteurs sont mis en communication immédiate avec la Chine.

Mais c'est à l'occident que le grand plateau s'adjoint une annexe vraiment digne de lui et presque égale à lui-même. Cette annexe se prolonge à travers le Turkestan, la Sibérie et la Russie méridionale jusqu'aux bouches du Danube, c'est-à-dire sur une superficie presque égale à celle du plateau central lui-même.

En résumé, cette région des herbes par excellence, mesurée dans sa plus grande longueur actuelle de l'ouest à l'est, dépasse de beaucoup la longueur de l'Europe. La plus grande largeur, du nord au sud, représente la distance qui sépare l'extrémité nord de l'Écosse de la frontière algérienne du Sahara.

Cette étendue serait bien plus considérable si nous y comprenions les plateaux voisins de la Perse et de l'Asie Mineure, qui constituent également de vastes steppes. Il suffit que nous ayons démontré qu'il n'existe pas au monde une surface comparable ouverte à la vie pastorale.

L'altitude extraordinaire du grand plateau central

asiatique détermine une condition dont il est aisé de comprendre l'effet sur l'existence de la population.

Cette condition est le froid. En élevant le sol jusqu'au niveau des couches froides de l'air, jusqu'à la région des neiges abondantes, l'altitude produit, en grande partie, un régime climatérique particulier.

Ce régime développe les deux causes constitutives de la steppe, c'est-à-dire de la production de l'herbe, à l'exclusion plus ou moins complète de toute autre végétation :

1° Une saison de courte humidité intervient régulièrement, chaque année, entre un hiver infécond et un été dont la sécheresse coupe court à toute végétation. Cette saison intermédiaire suffit à la croissance de l'herbe et ne suffit pas à celle des jeunes pousses d'arbres.

2° La neige persiste sur le sol pendant une grande partie de l'année.

Le Play a décrit dans une page magnifique l'action de ces deux forces : « Pendant le jour, dit-il, le premier effet de l'influence solaire est de faire pénétrer dans la couche neigeuse l'eau formée à la surface : souvent cette eau, congelée pendant la nuit suivante, donne plus de compacité à la neige, et celle-ci, dès lors, se liquéfie moins rapidement. Sous ces influences la neige persiste encore après qu'elle a disparu sur les parties déclives de la même région. Il arrive enfin un moment où la neige s'étant fondue, le sol, complètement imbibé d'eau, est exposé subitement à l'action d'une température déjà élevée. L'herbe se développe aussitôt avec une rapidité extraordinaire et elle atteint parfois en quelques semaines une hauteur de deux mètres. Ainsi se forment ces admirables champs de fleurs, qui oscillent comme les eaux sous l'action des

vents et qui sont comparés à l'Océan par les poètes de ces régions.

« Les graines d'arbres répandues sur la steppe avant la saison d'hiver ne restent pas inertes ; parfois même elles se développent avant l'herbe ; mais elles s'élèvent rarement lors de leur première pousse au-dessus d'un décimètre. Noyées bientôt dans l'herbe, elles étouffent ou, tout au moins, s'étiolent. Celles qui conservent un reste de vie sont tuées, dès que l'action brûlante du soleil ayant flétri les herbes se fait sentir au sol complètement desséché. Cet embryon de forêt périt ainsi chaque année, parce qu'il ne trouve dans la steppe ni l'espace nécessaire à sa germination, ni l'humidité permanente que réclament ses racines moins vivaces que celles de l'herbe (1). »

Les voyageurs modernes ont donné de nombreuses descriptions de la steppe : « La Tartarie, dit M. Huc, ne ressemble en rien à nos pays. Point de villes, point d'édifices, point d'art, point d'industrie, point de culture, point de forêts ; toujours et partout c'est une prairie. Alors, quand on se trouve dans ces vastes solitudes, dont les bords vont se perdre bien loin dans l'horizon, on croirait être par un temps calme au milieu de l'Océan. L'aspect des prairies de la Mongolie n'excite ni la joie ni la tristesse, mais plutôt un mélange de l'une et de l'autre, un sentiment mélancolique et religieux, qui peu à peu élève l'âme, sans lui faire perdre entièrement de vue les choses d'ici-bas (2). »

Nous voilà donc en présence d'immenses étendues qui ne produisent que de l'herbe. Voyons quelle forme de société va s'établir dans de pareilles conditions.

(1) *Les Ouvriers européens*, I, p. 53 et 54.

(2) *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet*, par M. Huc, II, p. 58-59.

## II

Nous constatons, en premier lieu, que la présence exclusive de l'herbe détermine un mode uniforme de *Travail : l'Art pastoral* (1).

Nous trouvons, en effet, dans cette partie du monde, d'innombrables populations de pasteurs.

Pour donner une idée de la vie de ces pasteurs, je citerai le tableau qu'en trace un voyageur anglais, M. Atkinson. Voici comment il rencontra pour la première fois un campement de Tartares-Khalkhas, au sud de l'Altaï.

« A une heure avancée de l'après-midi, dit-il, nous descendions une vallée étroite tapissée d'un riche gazon que nos chevaux flairaient avec délices ; plusieurs chameaux étaient à paître à peu de distance, et derrière eux, à une assez grande distance, on entrevoyait des *yourtes* ou tentes. Dans le lointain, on découvrait aussi des chevaux pâturant dans des vallons herbeux, de même qu'un gros troupeau de moutons dans le voisinage des chevaux.

« A notre approche, deux hommes montèrent à cheval et vinrent à notre rencontre ; puis, un moment après,

(1) Nous décrivons le *Travail* après le *Lieu*, suivant l'ordre de la *Nomenclature*, ou *Classification sociale*, qui présente les phénomènes dans l'ordre où ils s'enchaînent et s'appellent les uns les autres le plus ordinairement, depuis la vie privée jusqu'à la vie publique. Cet ordre est le suivant :

1° le Lieu, 2° le Travail (simple récolte, extraction, transports), 3° la Propriété, 4° les Biens mobiliers, 5° le Salaire, 6° l'Épargne, 7° la Famille, 8° le Mode d'existence, 9° les Phases de l'existence, 10° le Patronage, 11° le Commerce, 12° les Cultures intellectuelles, 13° la Religion, 14° le Voisinage, 15° les Corporations, 16° la Commune, 17° les Unions de commune, 18° la Cité, 19° les Pays membres de la Province, 20° la Province, 21° l'État, 22° l'Expansion de la race, 23° l'Étranger, 24° l'Histoire de la Race, 25° le Rang de la Race.

nous vîmes trois autres Khalkhas venant au-devant de nous. ils avaient l'ordre de nous guider vers l'*aoul* (réunion de tentes). A notre arrivée, un homme âgé prit les rênes de mon cheval et me conduisit à son habitation où se trouvaient deux femmes et quatre enfants...

« Autour de l'aoul, la steppe était pleine de vie animée. Le sultan (1), ou patriarche, me dit qu'il y avait là plus de deux mille chevaux, mille vaches et bœufs, deux cent quatre-vingts chameaux, plus de six mille moutons et chèvres. Les cris perçants des chameaux, le beuglement des bœufs, les hennissements des chevaux, le bêlement des brebis et des chèvres faisaient un chœur pastoral tel que je n'en avais jamais entendu en Europe (2). »

L'importance de ce troupeau suffit à démontrer l'abondance de l'herbe dans cette partie privilégiée de la steppe.

L'occupation principale des pasteurs est de faire deux fois par jour la traite des animaux : M. Atkinson, qui a assisté à cette scène, la décrit ainsi :

« Dans mon voisinage immédiat, la scène était for active : d'un côté, les hommes, *au nombre de plus de cent,* étaient occupés à traire les juments et transportaient aux yourtes, dans le sac à khoumouis, leurs seaux de cuir pleins de lait, tandis que les jeunes poulains étaient attachés sur deux lignes à des pieux enfoncés en terre. En face, du côté opposé, les femmes trayaient les vaches, les brebis, les chèvres ; à quelque distance derrière elles, les chamelles allaitaient leurs petits (3). »

(1) Telle est la majesté de ces chefs de familles patriarcales, tel est le respect dont ils sont entourés, que les Russes les désignent toujours par le nom de sultans.

(2) *Voyage de M. Atkinson*, Le Tour du Monde, p. 343-358.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 358.

Mais de tous ces animaux, celui qui prédomine, qui joue le rôle le plus important et sans lequel cette vie pastorale serait impossible, c'est le cheval.

La steppe est essentiellement adaptée au cheval et c'est le cheval qui adapte la steppe à l'homme.

Si les traditions historiques des divers peuples font venir des steppes de l'Asie toutes les races de chevaux disséminées actuellement à la surface du globe, on constate, d'autrepart, que, proportionnellement au nombre des habitants, les chevaux sont encore aujourd'hui plus nombreux dans cette région que partout ailleurs.

L'explication de ce fait nous est donnée par la constitution physique, géologique, météorologique et botanique des steppes du grand plateau asiatique et des régions contiguës.

Observons d'abord que ces steppes sont, d'une façon générale, de vastes surfaces *horizontales* (1).

Cette horizontalité convient admirablement au cheval. Celui-ci, étant essentiellement un animal de course, trouve dans les grandes plaines un champ magnifique pour ses exercices rapides. Aussi est-il remarquable que ses qualités de coursier s'y développent naturellement, sans qu'il soit nécessaire d'aider la nature par une habile sélection, tandis que, dans les pâturages restreints, le cheval tend à devenir un animal de trait.

Ce fait est d'ailleurs confirmé par l'examen des pâturages qui, après les grandes steppes, produisent les meilleures races de chevaux. En effet, les lieux d'élevage les plus propices sont les plaines, comme celles de la Hongrie, de l'Amérique méridionale, de la Camargue, etc.

(1) Cette horizontalité est une des causes qui, en ne permettant pas à l'eau de se répandre sur le sol, empêche l'irrigation et par conséquent permet à l'herbe de l'emporter sur les forêts et sur les cultures.

Au contraire, dans les *pays montagneux*, le *cheval se déforme* et dégénère, sa taille s'amoindrit, comme, par exemple, en Corse et dans les Pyrénées; son pied devient plus solide et son caractère plus patient, mais il perd son allure rapide; en un mot, il cesse d'être un coursier, pour devenir un *porteur* et un *animal de trait*. A ce double point de vue, il est *inférieur*, même pour les pays de montagnes, au *mulet* et à l'*âne*, ce qui prouve clairement que, dans ce rôle, il ne remplit plus sa fonction propre.

Il faut noter ici que le grand plateau asiatique est formé par divers étages de plateaux, qui s'échelonnent et sont séparés par des pentes très abruptes. Cette configuration du sol habitue le cheval à franchir les obstacles et lui donne même cette *sûreté de pied* qui, dans les pays exclusivement montagneux, devient la qualité presque unique du cheval. *On voit par là que, sans perdre les qualités que donne la plaine, il acquiert celles que donne la montagne.* De plus, ces différences de hauteurs, qui déterminent des climats très variés, habituent le cheval à supporter les plus grandes variations atmosphériques. Ce fait et ses conséquences apparaîtront plus loin.

Mais ces steppes ne sont pas seulement horizontales; elles sont en outre d'une *immense étendue*, puisqu'elles se prolongent sans discontinuité sur une surface plus grande que l'Europe. De là, une autre conséquence.

L'étendue multiplie les avantages résultant de l'horizontalité, en ouvrant au cheval un champ de course indéfini. En outre, elle permet un développement considérable de la race et constitue en quelque sorte un gigantesque haras naturel.

Ces chevaux élevés en liberté, sans que rien gêne

leurs mouvements, sont, ainsi que le fait observer Buffon, beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux, que la plupart des chevaux élevés dans les palais voûtés où nous les enfermons ; « ils ont ce que donne la nature, la force et la noblesse ; les autres n'ont que ce que l'art peut donner, l'adresse et l'agrément (1) ».

Le climat exerce sur l'animal une influence plus grande que sur l'homme. Ce dernier, en effet, se défend facilement contre les influences météorologiques, au moyen de l'habitation et du vêtement.

En ce qui concerne les chevaux, on observe qu'ils prospèrent surtout dans les climats secs ; ils y sont sobres, légers et vigoureux, ont la jambe nerveuse et la corne dure. Au contraire, dans les lieux humides, ils ont presque tous la tête grosse et pesante, le corps épais, les jambes chargées, la corne mauvaise et les pieds plats. C'est pour cela qu'en Guinée, dans l'Inde, en Chine, ils sont petits, faibles, lâches, mal faits (2).

Or, le climat des plateaux étant très sec, par suite de l'élévation et de la violence des vents, et la période des pluies très courte, le cheval trouve sur ces hauteurs un milieu très favorable à son développement.

Cet animal s'adapte également aux alternatives de froid et de chaleur des grands plateaux. On sait, en effet, que le cheval, qui prospère en Arabie et en Égypte, se développe aussi dans le Nord. Il semble même affectionner particulièrement le froid, comme je l'ai dit plus haut.

On le trouve par troupes nombreuses en Sibérie. Dans ce pays, on peut fixer la limite septentrionale du

(1) Buffon, *le Cheval*, p. 10. On pourrait faire la même observation à propos de l'homme lui-même, en comparant le nomade à l'urbain.
(2) Pietrement, *le Cheval*, p. 26, 27.

cheval au 63°, à la hauteur de Bérezov, sur l'Obi (1).

On comprend dès lors que la neige, qui couvre les plateaux pendant une grande partie de l'année, n'incommode nullement le cheval. Il ne craint pas de se rouler sur la neige et de passer les nuits dehors, même par un froid très violent (2). Il sait même écarter la neige avec les pieds de devant pour chercher et manger l'herbe qu'elle recouvre (3). Ce mouvement est tellement instinctif qu'il persiste longtemps chez les individus nés dans les pays où il ne tombe jamais de neige (4).

On voit par là combien est précieux, pour le nomade des hauts plateaux, un animal qui supporte à la fois toutes les extrémités de la chaleur et du froid.

Le cheval étant un herbivore, on peut dire que la steppe, qui est le pays des herbes, est essentiellement son royaume. Il se promène en maître au milieu de ces pâturages naturels indéfinis.

La steppe présente un autre avantage pour le cheval. Cet animal mange nuit et jour, lentement, mais presque continuellement, parce qu'il n'a qu'un petit estomac qui ne peut contenir que peu d'herbe à la fois. Il s'accommode donc mieux du séjour permanent sur d'immenses pâturages, que du séjour à l'étable pendant la nuit et à certaines heures de la journée.

On saisit ici une loi : *Le cheval ne peut se développer normalement en grande quantité* et avec ses qualités essentielles de coursier, que sur des *pâturages indéfinis et inépuisables,* c'est-à-dire dans les

(1) Pallas, *Voyage en Russie et dans l'Asie septentrionale,* t. V.
(2) Buffon, *le Cheval*, p. 103.
(3) *Ibid.*, p. 101.
(4) *Var. des animaux*, t. I, p. 56.

steppes. Les faits nous montrent que partout ailleurs il n'est plus qu'un animal soit d'apparat, soit de labour, soit de trait, qui se perpétue et acquiert ces diverses qualités, grâce à la culture assidue de l'homme.

Les chevaux tartares, au contraire, trouvent dans les grandes steppes fertiles le milieu le plus favorable pour développer spontanément leurs qualités naturelles. Aussi sont-ils « forts, vigoureux, fiers, ardents, légers et grands coureurs (1) ». M. Cotteau, qui a voyagé sur la limite des steppes, dit qu'il a pu faire parcourir à ses chevaux 92 verstes, soit environ 100 kilomètres, sans débrider et presque sans prendre de nourriture.

Si la steppe est particulièrement adaptée au cheval, ce dernier, à son tour, *adapte la steppe à l'homme*, et la rend habitable et exploitable.

L'art pastoral, qui constitue le seul travail et le seul moyen d'existence dans la steppe, serait impraticable sans le cheval.

C'est ce dernier, en effet, qui fournit au nomade sa *principale nourriture*, en transformant les végétaux en une matière animale, qui est le lait de jument.

Ce lait a cette qualité extraordinaire d'être l'équivalent des divers éléments requis pour l'alimentation de l'homme, et de constituer à la fois une boisson et un aliment complet. M. Cotteau en a fait l'expérience pendant son voyage à travers la steppe. « Depuis plus de deux mois, dit-il, je n'avais pas couché dans un lit, je ne me nourrissais guère que de thé et de *lait;* enfin j'étais fatigué, *non pas physiquement, — jamais je ne me suis mieux porté,* — mais moralement (2). »

(1) Buffon, *le Bœuf*, p. 160.
(2) *De Paris au Japon*, p. 114.

Voici d'ailleurs la composition du lait de jument, pour 1,000 parties en poids :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Sucre de lait | 52 | à | 57.28 |
| Matières grasses | 11.07 | à | 15.62 |
| Caséine | 13.09 | à | 18.23 |
| Lacto-albumine | 2.18 | à | 4.21 |
| Lacto-protéine | 4.88 | à | 6.13 |
| Sels solubles | 0.448 | à | 0.523 |
| Sels insolubles | 2.364 | à | 2.592 |

Le lait de jument est consommé, sous le nom de *khoumouis,* au moyen d'une préparation très simple, qui s'effectue de la manière suivante (1) :

Le lait recueilli chaque jour, à six reprises différentes, est conservé jusqu'au soir dans un tonneau en bois. On mêle alors cette récolte de la journée avec un volume égal d'eau tiède et parfois un demi-volume de lait de vache non écrémé; puis on verse ce mélange dans une grande outre en cuir fumé, ayant une contenance de 60 à 70 litres. Cette outre, placée à l'abri des courants d'air froids, dans un point qui n'est pas tout à fait opposé à la porte de la tente, est soumise à l'influence de la chaleur douce du foyer; elle est d'ailleurs enveloppée d'un épais tapis de laine. Chaque soir, on remplit l'outre à khoumouis ainsi qu'il vient d'être dit; chaque matin, on reprend et on verse dans un tonneau la provision de khoumouis réclamée pour la consommation de la journée. La quantité ajoutée ou reprise forme environ la moitié du contenu total de l'outre. Le liquide en élaboration dans l'outre est soumis constamment à une fermentation spontanée, qui se manifeste par un dégagement de gaz. Une fois par semaine, on vide complètement l'outre à khou-

(1) V. Le Play, *les Ouvriers européens*, t. II, p. 44.

mouis pour l'exposer pendant quelques heures à l'action de la fumée et de la chaleur du foyer. La liqueur ainsi obtenue, conservée au frais sur le sol de la tente, a une couleur d'un blanc bleuâtre ; elle a un goût assez agréable, qui rappelle la saveur du poiré frais de Normandie. Elle ne charge jamais l'estomac ; mais lorsqu'on la boit en quantité considérable, elle procure seulement un sommeil tranquille.

Enfin, au moyen d'une préparation très simple, les Tartares tirent du lait de jument une eau-de-vie qu'ils apprécient beaucoup.

Ce genre d'alimentation offre aux nomades des avantages importants.

D'abord il est particulièrement adapté à des populations obligées de se déplacer constamment : en effet, cette nourriture est essentiellement *transportable*, puisqu'elle est fournie chaque jour par les animaux qui suivent la famille ; elle est en outre d'une préparation aussi simple que possible.

Elle constitue *une nourriture saine et digestive*, très appropriée à des populations privées des ressources de l'art médical.

Elle est enfin un *aliment agréable*, que le nomade préfère à tout autre et qui lui procure de douces rêveries.

Le lait de vache ne présente pas ces avantages au même degré. Il exige des façons plus laborieuses, mais surtout il ne peut, comme le lait de jument, suppléer à toute autre nourriture. Cela est bien à considérer dans la vie de pleines steppes.

En dehors du lait, le nomade utilise peu le cheval pour sa nourriture ; généralement il n'en mange la *viande* que lorsque l'animal est mort ou estropié. Ce n'est pas que sa chair ne soit très estimée, mais on

trouve plus d'avantages à consommer son lait et à l'utiliser lui-même comme coursier.

Le cheval est encore le principal auxiliaire du pasteur pour la garde du troupeau. Dans les vastes espaces de la steppe, que ne sépare aucune barrière, l'homme, sans son coursier, ne pourrait maintenir les animaux en troupe, les empêcher de s'écarter, courir après les égarés, enfin diriger tout ce peuple broutant au milieu des hautes herbes.

Le cheval représente, en quelque sorte, un enclos vivant et mobile.

Mais le cheval n'est pas seulement approprié au travail de ces régions, il est, en outre, le *principal auxiliaire de la famille dans la steppe.*

Représentez-vous la famille du nomade de grandes steppes sans le cheval. Elle ne peut plus transporter d'un campement à l'autre ni la tente, ni les objets usuels nécessaires à la vie quotidienne. *L'art pastoral devient impossible.*

En cas d'incendie des herbes, ou d'attaque de l'ennemi, elle ne peut prendre la fuite et se voit condamnée à la mort.

C'est le cheval qui permet à tous les membres de la famille de rester groupés ensemble sous l'autorité d'un ancêtre commun, et de constituer ainsi le type patriarcal, type par excellence de l'esprit de tradition. De sorte qu'on peut dire sans paradoxe que c'est le cheval qui immobilise l'homme. En effet, le système patriarcal est celui qui immobilise le plus complètement toute une race, parce qu'il maintient de siècle en siècle des conditions d'existence identiques.

Or le système patriarcal ne naît que de la vie nomade, et la vie nomade n'est possible qu'avec le cheval : les analogues sont bien inférieurs. Otez le cheval, et

il faudra se rendre sédentaire et perdre, par la complication progressive du travail, par l'émigration individuelle, la stabilité *totale*, qui n'appartient qu'au régime patriarcal.

Il est donc vrai que les races les plus immobiles sont à cheval.

C'est parce qu'il est un auxiliaire indispensable que le cheval joue un si grand rôle dans l'éducation des nomades.

Aussitôt qu'un enfant est sevré et que ses forces se sont suffisamment développées, on l'exerce à aller à cheval : on le fait monter en croupe, puis on commence une course au galop, pendant laquelle le jeune cavalier se cramponne de ses deux mains à la robe de son maître. Les Tartares s'accoutument ainsi de bonne heure au mouvement du cheval, et bientôt, à force d'habitude, ils finissent par s'identifier en quelque sorte à leur monture.

« Le Mongol est tellement accoutumé à aller à cheval qu'il se trouve tout à fait désorienté et comme jeté hors de sa sphère aussitôt qu'il a mis pied à terre. Sa démarche est pesante et lourde : la forme arquée de ses jambes, son buste toujours penché en avant, ses regards qu'il promène incessamment autour de lui, tout annonce un cavalier, un homme qui passe la plus grande partie de ses jours sur un cheval. Quand les Tartares se trouvent en route pendant la nuit, il arrive souvent qu'ils ne se donnent pas même la peine de descendre de leurs animaux pour prendre leur sommeil (1). »

L'exercice du cheval fait également partie de l'éducation des femmes tartares. « Elles y montrent, dit

(1) Huc, *Voyage en Tartarie*, t. I, ch. III.

M. Huc, autant d'habileté et de courage que les hommes. Cependant, ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'elles montent à cheval, en voyage, par exemple, et lorsqu'il n'y a personne pour aller à la recherche des animaux qui se sont égarés (1). »

Les Kalmouks ne le cèdent en rien aux Tartares : « Le Kalmouk est cavalier dès le berceau. Le berceau du Kalmouk est un lit garni de cuir dans lequel se trouve placé *entre les jambes de l'enfant* un morceau de bois sur lequel il est à cheval comme un cavalier sur sa selle ; ce morceau de bois est creux, pour éviter à la mère le soin de défaire trop souvent les linges et les cuirs qui enveloppent son nourrisson. Le berceau est placé *verticalement*, suspendu à l'intérieur ou à l'extérieur de la tente. Aussitôt qu'il peut se traîner, l'enfant grimpe sur un mouton ou sur un chien ; quand il a trois ans, il monte en croupe avec ses frères ou ses amis plus âgés ; à huit ans, c'est un cavalier parfait ; à douze ans, il dompte des chevaux sauvages (2). »

On peut dire que le cheval est le *trait d'union entre les différentes familles* répandues dans la même partie de la steppe. Il aide à la constitution du premier rudiment de vie publique qui est le voisinage. Il est donc, au milieu de la vie nomade, le plus puissant instrument de sociabilité.

Ce fait apparaît dans la tendance qu'ont les nomades à accourir au-devant de tout voyageur qui se montre à l'horizon, ou de toute famille qui vient s'établir dans le voisinage.

Le cheval n'est pas moins nécessaire pour maintenir *l'unité religieuse* au milieu de ces familles nomades et dispersées sur des étendues aussi vastes. Il permet

(1) *Ibid.*
(2) Moynet, *Le Tour du Monde*, t. XV, p. 95.

seul les longs pélerinages aux lamaseries célèbres, qui constituent les principaux centres de la steppe.

Le cheval, qui favorise ainsi l'unité du travail, de la famille, du voisinage et de la religion, a constitué, à certaines époques, la grande *unité des peuples nomades* sous des chefs comme Attila, Gengis-Khan, Tamerlan, etc. Les peuples chasseurs, ou sauvages, n'ont jamais pu former ces grandes unités de souveraineté, parce qu'ils n'ont pas à leur disposition le grand moyen de concentration rapide que donne le cheval. En outre, ce dernier est le *seul animal* qui puisse se *plier aux mouvements d'ensemble d'une armée, à la variété des climats et au tumulte de la guerre*. Le chameau ne remplit aucune de ces trois conditions.

C'est grâce au cheval que le nomade a pu accomplir jusqu'aux limites de l'ancien continent tant d'invasions formidables. Grâce à lui, il franchit les fleuves sans ponts et n'est point arrêté par cet obstacle naturel presque infranchissable pour une armée de sédentaires. Se mettant à califourchon sur des peaux de bœufs contenant leurs ustensiles, et attachées à la queue de leurs chevaux, puis s'aidant de leur arc en guise d'aviron, les nomades franchissent les fleuves les plus rapides. C'est ainsi qu'ils ont passé le Dnieper en 1240, et le Danube quelques années plus tôt (1).

Mahomet comprenait tellement l'importance du cheval pour la conquête, qu'il éleva les soins à donner aux chevaux à la hauteur d'un acte religieux. De même que la Chine a été conquise par les chevaux tartares, de même l'Empire du Croissant a été fondé par les chevaux arabes.

Les chroniques du moyen âge expriment l'admira-

(1) Huc, *le Christianisme en Chine*, I, p. 156.

tion et l'épouvante causées par les chevaux des nomades sur les populations envahies. Des contemporains affirment que, pendant l'invasion de Gengis-Khan, les chevaux se contentaient souvent des feuilles, des écorces et des racines des arbres, et que, malgré cela, ils étaient toujours pleins de force, d'ardeur et d'agilité (1). On voit par là que la présence ou l'absence du cheval peut rendre possible ou impossible l'extension d'une race et la domination d'un peuple sur un autre.

Nous aboutissons, en dernière analyse, à cette conclusion : si la steppe est particulièrement adaptée au cheval, c'est le cheval qui adapte la steppe à l'homme, et qui lui permet de l'exploiter par l'art pastoral.

## III

Mais l'art pastoral n'est pas le seul travail auquel se livrent ces nomades. Ils y ajoutent de nombreuses *fabrications,* qui dérivent également des conditions du lieu et du travail principal. Ces fabrications contribuent, elles aussi, à imprimer à ces sociétés leur caractère si original.

L'homme ne fabrique pas absolument à sa volonté tel objet ou tel autre, avec telle matière ou avec telle autre; il subit certaines nécessités qui lui sont imposées d'abord par les *ressources* dont il dispose, ensuite par les *besoins* auxquels il doit satisfaire.

L'herbe, par elle-même, offre peu de ressources, ou, si l'on aime mieux, peu de matières premières pour la

(1) *Ibid.*, t. I, p. 163.

fabrication; elle est en effet sans application industrielle.

Mais si l'herbe ne fournit généralement pas de matière première à l'industrie, du moins elle nourrit le troupeau, qui apporte à l'homme des ressources importantes pour la fabrication.

Le troupeau donne le lait, la viande, les graisses, les peaux, les poils et crins, la corne, etc.

C'est avec ces produits que le pasteur devra fabriquer les objets dont il a besoin, car il n'a guère à sa disposition d'autres ressources; les autres matières premières ne sont pas directement à sa portée.

En effet, il lui est difficile de se procurer le bois et le métal.

Le bois, le nomade ne le rencontre que par occasion, quand son parcours le conduit dans le voisinage d'un massif forestier. Pour les pasteurs des steppes centrales, ces occasions sont assez rares.

Le métal, le nomade ne le trouve de même qu'accidentellement, sur des points déterminés. Il ne peut d'ailleurs séjourner assez longtemps pour l'extraire du sol, car le troupeau l'oblige à des déplacements fréquents et lui impose la vie nomade, qui rend impossible tout travail régulier d'extraction.

Pour la même raison, l'art pastoral s'oppose à la culture; il prive ainsi ces populations de toutes les matières premières que fournit ce genre de travail.

Les pasteurs sont donc obligés de suppléer à l'absence, ou à l'insuffisance du bois, des métaux et des produits de la culture, en se procurant au dehors les objets de cette nature tout fabriqués. Ainsi se trouve supprimée, pour ces matières premières, la question de fabrication dans ces régions.

On voit que l'objet de la fabrication faite par les

pasteurs devra être essentiellement limité aux ressources mêmes que fournit l'art pastoral.

Mais si les ressources déterminent la matière première des objets fabriqués, ce sont les besoins qui déterminent la forme donnée à ces objets, ainsi que nous allons le voir.

Les pasteurs, en effet, ne peuvent s'accommoder indifféremment de toutes sortes d'objets fabriqués : ceux-ci doivent remplir certaines conditions ; ils doivent avoir certaines *formes*.

*Trois conditions* sont impérieusement requises, pour tous les objets fabriqués.

Ils doivent être *portatifs*, par leur dimension, par leur poids, par leur solidité, par leur forme. C'est là une conséquence de la vie nomade imposée par l'art pastoral. Des familles obligées de changer de place presque quotidiennement ne peuvent se servir que d'objets facilement transportables.

Ils doivent être *peu luxueux*, car des objets de prix ne supporteraient pas des déménagements perpétuels ; d'ailleurs, l'isolement dans lequel vivent les familles donne peu d'intérêt aux satisfactions de la vanité. Pour qui ferait-on étalage de riches vêtements, de bijoux, de mobiliers somptueux ?

Ils doivent enfin être fabriqués par des *procédés simples*. C'est là une nécessité qui s'impose impérieusement à tous les voyageurs. Toute fabrication compliquée est interdite à des gens qui ne peuvent constituer sur le sol aucun établissement fixe.

Telles sont les ressources dont dispose le pasteur, tels sont les besoins auxquels il doit pourvoir.

Or on va voir que les divers objets fabriqués répondent, par leur nature, à des besoins peu compliqués.

Les plus impérieux de ces besoins sont les besoins *physiques* : nourriture, habitation, vêtement, hygiène, récréations.

Le besoin de la *nourriture* ne donne généralement pas naissance, chez les pasteurs nomades, à des fabrications proprement dites, comme cela arrive souvent dans les sociétés plus compliquées. Le lait, qui est le fondement de la nourriture, est seulement soumis à une fermentation pour ainsi dire spontanée ; il n'exige donc qu'une simple « besogne de ménage », dont le caractère distinctif est de s'exécuter au jour le jour, au fur et à mesure de la consommation.

La préparation de la viande, que fournit le troupeau et qui est consommée les jours de fête, n'est également qu'une « besogne de ménage » : la profession de bouchers est inconnue.

Le besoin de l'*habitation* est le plus impérieux après celui de la nourriture. Sous ce terme d'habitation, nous comprenons : le logement, le mobilier, le chauffage et l'éclairage.

C'est dans le logement et le mobilier que se manifeste au plus haut degré l'art de la fabrication des nomades.

Le *logement* est une tente, ou *yourte*.

Les « ressources » fournies par l'art pastoral livrent au nomade tous les éléments nécessaires à la confection de la tente : peaux, poil, ou laine. Les peaux sont soumises au tannage ; le poil et la laine au feutrage, ou au tissage. Le poil, particulièrement celui de chameau et celui de chèvre, sert en outre à fabriquer les cordes nécessaires pour retenir la tente et la fixer au sol.

Il saute aux yeux qu'un pareil logement répond entièrement aux trois « besoins » essentiels qui s'impo-

sent au nomade : il est portatif, il est sans luxe, il est de fabrication simple.

Dresser la tente, lever la tente sont deux opérations qui ne demandent que quelques instants. « Quand on arrive au campement, dit un voyageur, les femmes déroulent les ballots d'étoffe goudronnée qui sont roulés sur le bât des animaux porteurs. Elles plantent ensuite les piquets, enfoncent les montants qui doivent supporter l'édifice fragile, attachent les cordes, déroulent les nattes et les tapis, placent les coussins et tendent les rideaux qui séparent la tente en plusieurs compartiments. Le lendemain matin, *en une demi-heure,* l'abri de la veille, de la nuit, est enlevé, roulé, ficelé, et il ne reste comme trace du passage du nomade sur ces quelques mètres carrés où il a vécu quelques heures de sa vie de famille, qu'un monceau de cendres et de détritus (1). »

Une pareille habitation ne comporte aucun luxe. Tout est réduit au strict nécessaire, pour mettre l'homme à l'abri des intempéries des saisons. La matière est commune et de peu de valeur.

Enfin ce logement n'exige qu'une fabrication très simple : c'est le tannage, le foulage et le tissage à leur naissance. Les femmes de la famille suffisent à ce travail : elles lavent les peaux à l'eau chaude, les raclent, les mouillent pendant quatre ou cinq jours avec du lait aigre et salé ; elles les étendent ensuite au soleil, les assouplissent avec leurs mains et les passent à la fumée du foyer pour les préserver de l'humidité.

L'opération du feutrage est tout aussi simple. On sait que le feutre est formé par une agglomération de

(1) *Ouvriers des Deux Mondes*, t. I. 2e série, p. 437.

brins de laines ou de poils de différents animaux. Voici par quel procédé rudimentaire les Kalmouks le confectionnent. « Ils tondent leurs moutons avec des couteaux bien aiguisés; ils étendent ensuite la laine sur des paillassons, ou sur de grandes couvertures de feutre: ils se mettent dix à douze personnes autour et la battent bien pour en faire sortir la poussière. Ils l'étalent ensuite sur une pièce de feutre de même dimension que celle qu'ils veulent faire: les ornements, ou dessins, se font avec des laines de couleur. Lorsque la laine est bien arrangée, ils versent de l'eau bouillante dessus, la roulent avec la pièce de feutre sur laquelle elle est étendue et lient ce rouleau avec des cordes de crin. Ils s'accroupissent tous et se jettent mutuellement ce rouleau, du sol sur les genoux et des genoux sur le sol, avec toute la force possible, pendant une couple d'heures. Ils défont ensuite le rouleau et foulent avec les mains cette nouvelle pièce de feutre, pour réparer les défauts qui peuvent s'y trouver (1). »

C'est ainsi que les pasteurs se confectionnent un logement admirablement approprié aux conditions imposées par l'art nourricier.

Leur *mobilier* répond également aux « ressources » fournies par le troupeau et aux « besoins » créés par la vie nomade. Il est très réduit et consiste essentiellement en tapis de feutre ou de tissus, en coussins ou sacs de même matière. Il est donc à la fois portatif, sans luxe et de fabrication simple.

Voici, par exemple, le mobilier d'une famille de pasteurs nomades observée et décrite en 1885. Un grand tapis en laine teinte sert de lit à la famille; un

(1) *Voyages de Pallas*, t. I, p. 518. V. aussi p. 513 et t. II, p. 168 et 162. *Ouvriers des Deux Mondes*, loc. cit., p. 433.

rideau destiné à séparer pendant la nuit la partie occupée par les hommes et celle qu'occupent les femmes et les enfants ; trois coussins de peau de chèvre et de peau de mouton ; trois tapis en laine et en poils de chèvre (1).

On mentionne également « trois petits coffrets en bois pour renfermer les papiers de famille, les bijoux, les amulettes, les médicaments ». Mais ces objets sont achetés tout fabriqués aux sédentaires du voisinage ; d'ailleurs ils sont de petites dimensions et, par conséquent, aisément transportables, comme les autres petits meubles que l'on rencontre dans les tentes (2).

Le *chauffage* et l'*éclairage*, qui forment les deux derniers éléments de l'habitation, ne demandent pas de fabrication appréciable.

On se chauffe avec les « argols » fournis par les déjections des animaux. Il suffit de les recueillir et de les faire sécher ; ce combustible élémentaire n'exige pas d'autre préparation.

Quant à l'éclairage, il se compose le plus souvent d'une simple mèche trempant dans un vase rempli de suif. Le troupeau en fournit encore la matière première, sans qu'il soit besoin de recourir à l'industrie du lampiste.

Par leur nature même, les *vêtements* sont toujours facilement transportables ; il n'y a donc pas de difficulté à ce sujet. Mais ils doivent en outre être faits sans luxe, pour résister à la vie en plein air et à toutes les intempéries des saisons auxquelles le nomade est exposé presque sans défense. Ils doivent enfin être fabriqués par des procédés très simples.

Ils réalisent bien ces deux conditions, car ils sont

(1) *Ouvr. des Deux Mondes*, p. 437.
(2) Voir Huc, *Voyage dans la Tartarie*, t. I, p. 63, 64.

fabriqués soit en peaux, soit en tissus de laine ou de poil très grossiers et très résistants.

Marco Polo, qui parcourut, on le sait, toute l'Asie centrale, nous dit que les pasteurs du Turkestan « vestent peaux de bêtes, car ils ont grand chierté de draps (1) ». Les Tartares s'habillent de la même manière : « La plupart des hommes, dit M. Atkinson, avaient leurs vêtements taillés dans une peau de cheval, dont la crinière leur battait au milieu du dos ; ils portaient aussi des bonnets de peau garnie de poil (2). Ils confectionnent également leurs vêtements en peau de mouton, en ayant soin de placer la partie laineuse en dehors pendant l'été, et en dedans pendant l'hiver. Les femmes portent des vêtements du même genre (3). J'ai expliqué plus haut par quel procédé très simple les pasteurs tannent les peaux.

Les procédés employés pour les vêtements en tissus sont également très rudimentaires. La quenouille, qui sert à filer la laine (4), n'exige aucune installation sur le sol ; l'opération peut presque s'exécuter en marchant, d'autant plus que la plupart des pasteurs n'emploient même pas le rouet, qui est cependant encore un instrument simple et facile à transporter.

Pour obtenir la finesse de la laine, les pasteurs de l'Ukhraine ont recours à un moyen ingénieux : ils entourent les agneaux d'un linge humecté avec de l'eau tiède et serré sur le corps ; sous l'action de l'humidité, la toison frise naturellement et produit ainsi ces fameuses fourrures connues sous le nom d'astrakan.

La laine une fois filée, il s'agit de la tisser. Mais le

(1) P. 121, édition Pauthier.
(2) *Le Tour du Monde*, 1er sem. 1863, p. 362.
(3) *Hist. des Voyages*, t. VIII, p. 407 et 431. — Prjevalski, *Mongolie*, p. 36, 203. — Huc, *Voyage en Tartarie*, t. II, p. 160, 302.
(4) Prjevalski, *loc. cit.*, p. 207.

tissage n'exige pas plus d'installation que le filage. Les femmes, que cette besogne concerne, se servent parfois « d'un petit métier de bois facilement transportable; plus souvent encore, elles se servent pour tout métier de leurs pieds, de leurs mains et d'une simple navette, ou même de leurs pieds et de leurs mains seulement. Quand elles emploient des métiers et des navettes en bois, c'est que ce sont elles-mêmes qui les ont faits (1) ».

Enfin, pour confectionner les étoffes ainsi obtenues, on n'a pas recours à l'habileté du tailleur : ce sont encore les femmes qui, dans chaque famille, confectionnent les vêtements de toute la communauté (2). La principale qualité de leur travail est précisément la solidité (3).

Les pasteurs n'ignorent pas l'art de teindre les peaux et les étoffes. Ils se servent pour cela de certaines plantes que leur fournit spontanément la steppe. C'est ainsi, par exemple, que les Kirghiz emploient la racine du repontic pour teindre les cuirs en jaune (4).

Mais ce qui simplifie beaucoup la confection et le transport des vêtements, c'est l'habitude qu'ont généralement les pasteurs de n'en avoir pas de rechange; ils peuvent ainsi porter sur eux toute leur garde-robe. Et comme l'isolement où se trouvent les familles ne développe pas la coquetterie, ils se servent de ces vêtements jusqu'à usure complète, et parfois, surtout pour les vêtements de peaux, pendant de longues années.

Les deux derniers besoins physiques, l'*hygiène* et les *récréations*, ne donnent lieu, chez les nomades, à aucun travail appréciable de fabrication.

(1) *Ouvriers des Deux Mondes*, loc. cit., p. 433.
(2) Prjevalski, *loc. cit.*, p. 46.
(3) Huc, *loc. cit.*, t. I, p. 97.
(4) Pallas, *loc. cit.*, t. I, p. 602.

La santé est surtout entretenue par le grand air et la vie active; d'ailleurs la disparition précoce des individus les moins fortement constitués opère une sélection naturelle, qui tend à maintenir et même à relever la vigueur de la race. Il est rare, en effet, que les êtres chétifs arrivent jusqu'à l'époque du mariage, et puissent ainsi donner naissance à des enfants débiles.

Les seuls médicaments employés sont quelques décoctions de plantes, ce qui n'exige aucune fabrication proprement dite.

Il en est de même pour les récréations, qui consistent essentiellement en courses à cheval, en chants et surtout en longues causeries. Comment ne pas causer longuement, lorsque l'art pastoral vous crée tant de loisirs et que l'isolement dans lequel vit chaque famille donne tant de prix aux moindres nouvelles? « Sous la tente, les moindres événements défrayent les conversations pendant plusieurs jours. Entendre raconter des merveilles est la vraie jouissance du nomade, qui crie sans cesse : *Zid, roh!* « Ajoute, va, encore, encore! » Les conteurs sont donc les véritables artistes du nomade, la première cause de ses meilleures récréations; ils sont rois sous la tente (1). »

Si les besoins physiques ne donnent lieu qu'à des fabrications très simples, ainsi qu'on vient de le voir, les *besoins intellectuels* et les *besoins moraux* ne provoquent aucun genre de fabrication habituelle chez les nomades.

Tous les objets qu'ils peuvent posséder en vue de satisfaire à ces besoins sont de fabrication étrangère et, par conséquent, importés soit des centres de sé-

(1) *Ouvriers des Deux Mondes*, loc. cit., p. 439. — Voir aussi Huc, *loc. cit.*, t. I, p. 66.

dentaires établis dans la steppe, comme les lamaseries, soit des contrées voisines, comme la Chine, la Russie, etc. Tels sont quelques livres, des statuettes, des vases sacrés, des insignes religieux, etc. Nous n'avons donc pas à les examiner ici.

Nous pouvons en dire à peu près autant de la plupart des objets concernant les *besoins de défense*. C'étaient autrefois des lances, des arcs et des flèches, que chacun pouvait confectionner soi-même par un travail très élémentaire. On forgeait les petits morceaux de fer de ces armes, en employant un sac de cuir en guise de soufflet de forge (1). Mais aujourd'hui, le fusil est devenu l'arme habituelle du nomade ; il en existe au moins un dans chaque tente, et il est naturellement de fabrication étrangère. C'est parmi les pasteurs que les nations européennes écoulent leurs armes hors d'usage ; c'est dans la steppe que les amateurs pourraient trouver actuellement la plus complète collection de fusils à pierre et de fusils à mèche. Il nous suffit de constater que les pasteurs ne peuvent se livrer à ce genre de fabrication, parce que la vie nomade s'oppose à tout travail industriel compliqué.

La poudre ne donne lieu non plus à aucune fabrication : les nomades l'achètent aux sédentaires des confins ou des villes lamaïques de l'intérieur. Ceux-ci la fabriquent avec le salpêtre qu'ils trouvent dans le sol, du charbon de bois et du soufre.

Mais la fabrication ne doit pas seulement livrer les objets qui répondent directement aux *besoins* et qui sont des objets de consommation ou d'usage durable ; elle doit en outre fournir l'*outillage* pour la fabrication même de ces objets et pour les autres travaux.

(1) Pallas, *loc. cit.*, t. I, p. 520.

Les travaux des nomades peuvent se classer en trois groupes : l'art pastoral, les fabrications diverses que nous venons de voir, les transports.

L'outillage nécessaire à ces divers travaux est en grande partie de fabrication nomade et présente les mêmes caractères que nous avons constatés jusqu'ici : ces objets sont portatifs, sans luxe et de fabrication simple.

Ils se réduisent d'ailleurs à peu de chose :

En vue de *l'art pastoral*, des outres pour recueillir les laitages et préparer le khoumouis, pour puiser l'eau ; des vessies pour conserver le beurre, des cordages pour monter des puits les outres d'eau, ou pour lier les animaux. Le troupeau fournit la peau et le crin nécessaires à ces fabrications. On se procure aussi, chez les sédentaires, quelques écuelles en bois, pour les liquides, et des marmites en fer, avec ou sans trépied.

L'outillage, en vue des *fabrications*, est restreint comme ces fabrications elles-mêmes. Il se réduit à du fil confectionné avec la laine du troupeau, des quenouilles qui consistent en deux morceaux de bois autour desquels s'enroule le fil, ou un métier à tisser, qui n'est pas bien compliqué, ainsi que nous l'avons dit. Quant aux peaux, on a vu qu'elles n'exigent guère d'autre outil que les pieds et les mains. Pour coudre, les femmes font généralement usage de nerfs de chevaux, de bœufs, ou d'élans (1).

Cet outillage de fabrication nomade est complété par divers objets importés, tels qu'aiguilles, marteaux, couteaux, etc.

Enfin l'outillage nécessaire aux *transports* comprend

(1) Pallas, *loc. cit.*, p. 515.

principalement des sacs et des enveloppes en laine, ou en crin, des tapis pour les selles, des cordes pour lier les fardeaux sur les animaux, etc. Certains nomades, comme les Cimbres et les Teutons autrefois, les Touraniens aujourd'hui, se servent de chariots, mais ils ne les fabriquent pas eux-mêmes et se les procurent tout faits sur les confins de la steppe.

On voit que la fabrication de l'outillage ne demande pas aux nomades une grande somme de travail.

## IV

La *force motrice* joue un rôle considérable dans toute fabrication.

Il suffit de jeter les yeux autour de soi pour s'en convaincre. Voyez combien le développement de l'industrie est différent, suivant que l'homme emploie comme force mécanique, ou la main, ou les animaux, ou le vent, ou l'eau, ou le bois, ou la houille. La production est doublée, décuplée, centuplée ; en même temps, la valeur du produit diminue ou augmente ; la forme de l'atelier se modifie ; il grandit à mesure que la force mise en œuvre est plus puissante. L'apparition du grand atelier, par exemple, coïncide avec l'emploi de la houille comme force mécanique.

Considérons maintenant nos pasteurs nomades.

Ils ont plus ou moins à leur disposition ces diverses forces : dans certaines parties, la houille ; sur les confins, le bois ; dans les parties déclives, l'eau ; partout le vent et un vent violent, à cause de l'altitude et de l'horizontalité du sol ; ils ont surtout les animaux : ils

les ont en quantités immenses, en troupeaux innombrables, entièrement disponibles, car on ne leur demande généralement aucun travail.

Voyez cependant l'étrange phénomène : aucune de ces forces plus ou moins puissantes n'est utilisée par les nomades en vue de la fabrication : ils en emploient exclusivement une seule, et précisément la plus faible, la main.

*Toute la fabrication est faite à la main.*

Il y a certainement une raison qui a porté ces populations à dédaigner ainsi les forces mécaniques les plus puissantes, celles qui auraient pu leur épargner le plus d'efforts pénibles et leur donner un plus fort rendement. Cette raison doit être d'autant plus impérieuse que les pasteurs répugnent plus que les autres au travail pénible et à l'effort des bras. Ce n'est donc que sous l'empire d'une nécessité impérieuse qu'ils ont pu se résoudre à tout fabriquer à la main.

D'où est venue cette nécessité?

Nous allons voir qu'elle est également venue de l'art nourricier, c'est-à-dire de l'art pastoral.

L'art pastoral, en imposant la vie nomade, en obligeant l'homme à des déplacements continuels, s'oppose à l'emploi de tout mécanisme compliqué : il ne s'accommode que d'une force mécanique très simple, n'exigeant aucune connaissance spéciale, aucune installation difficile.

Or, de toutes les forces mécaniques, la main est celle qui remplit le mieux ces conditions.

1° *Cette force est directement possédée par l'homme.* Pour plier à son usage les autres forces mécaniques, l'homme doit d'abord s'en emparer, il doit d'abord les maîtriser, car elles ne sont pas naturellement en sa

possession : ainsi il doit dompter les animaux, les plier au joug ; il doit capter le vent au moyen d'une toile de grande dimension fortement tendue ; il doit endiguer l'eau ; il doit se procurer le combustible en abattant péniblement des arbres, ou en creusant péniblement le sol. Ce n'est pas tout : pour user de ces diverses forces, il doit, en outre, construire des mécanismes compliqués destinés à recevoir le mouvement et à le transmettre. Voilà donc des forces qui sont loin d'être spontanément à la disposition de l'homme, surtout de l'homme continuellement errant.

Quelle différence avec la main ! C'est là du moins une force, un moteur, essentiellement spontané. Inutile de s'en emparer ; pour s'en servir, il suffit de le vouloir ; il n'exige aucune préparation préalable, il n'a besoin d'aucun intermédiaire. Il fonctionne et s'arrête à volonté, parce qu'il est directement animé par l'homme. Quelle simplification précieuse pour le nomade !

Dans toute machine, il y a trois éléments. Prenons comme exemple le moulin à vent. Il y a d'abord l'impulsion ou activité motrice, représentée par le vent. Il y a ensuite l'instrument, ou l'outil, mû par cette activité ; il est représenté ici par la meule. Il y a enfin le mécanisme qui applique l'activité motrice à l'instrument, application représentée ici par les ailes, ou voiles du moulin, à l'aide desquelles, en effet, le vent meut la meule. Or tout cet assemblage mécanique est réuni dans la main.

La main est une force motrice, elle donne l'impulsion ; elle est en outre un véritable outil, car elle façonne les objets dans beaucoup de cas, sans autre instrument qu'elle-même ; enfin elle présente la force motrice directement liée à l'outil par un mécanisme naturel.

2° *Le mécanisme de la main a la propriété de s'adapter aux effets les plus divers.*

Ce n'est pas là une de ses propriétés les moins extraordinaires. Les autres mécanismes ne sont généralement propres qu'à un seul effet : ils transmettent la force de haut en bas ou de bas en haut, de droite à gauche ou de gauche à droite ; ils poussent, ou ils tirent, ou ils écrasent, etc.

La main, au contraire, peut s'adapter aux objets les plus divers : elle écrase le blé et elle étire le fil ; elle foule la laine pour en faire du feutre, elle pousse l'aiguille, elle arrache les poils, etc. ; et, de plus, elle active ou modère à volonté son action ; elle la modifie, en direction et en intensité, avec une prodigieuse rapidité.

Nous sommes donc autorisés à dire que la main est, à la fois, *une force mécanique spontanée et à toutes fins*. Dès lors, elle n'exige, de la part de l'homme, *aucune connaissance spéciale* pour la constituer.

Ce sont les deux premières conditions par lesquelles elle convient aux pasteurs nomades : elle ne nécessite l'intervention d'aucun ingénieur.

Mais elle remplit une troisième condition non moins importante pour des nomades.

3° *La main est la force mécanique la plus mobile.*

Aucune force n'est moins immédiatement, moins nécessairement liée au sol, en un mot, plus transportable. Elle se déplace avec l'homme, puisqu'elle fait partie intégrante de son corps.

Quelle différence avec les autres forces !

La force qui, après celle de la main, est le plus commodément à la disposition de l'homme est fournie par les animaux domestiques. Or elle ne peut être utilisée que si l'on installe sur le sol un mécanisme considérable et, par conséquent, difficilement transportable.

Le plus simple de tous les mécanismes mus par les animaux est le moulin à manège. Or il est impossible à transporter. Il se compose, en effet, d'une grande pierre ronde horizontale, sur la face supérieure de laquelle on fait tomber le blé. Au-dessus est placée une seconde pierre également cylindrique traversée par un axe vertical maintenu par des tourillons. Cet axe est mis en mouvement au moyen d'un manège, qui entraîne la pierre supérieure dans un mouvement de rotation et réduit le blé en farine.

Les autres forces, le vent, l'eau et le feu, exigent pareillement une installation toujours assez importante sur le sol. Elles sont donc bien différentes de la main, qui n'étant apte qu'à mouvoir de petits instruments peu résistants, constitue une force mécanique essentiellement transportable et, par conséquent, de ce chef encore, particulièrement adaptée aux nomades.

Enfin, une quatrième raison porte les pasteurs à ne pas recourir à d'autre force mécanique, même à celle des animaux domestiques, qu'ils ont pourtant en abondance.

4° *C'est que la main est pour eux une force suffisante.*

Remarquez, en effet, que les pasteurs ne peuvent, à cause de leurs continuels déplacements, s'embarrasser d'objets de grandes dimensions, ni d'objets accumulés en grande quantité. Or la main est une force suffisante pour élaborer de petits objets, surtout lorsque ceux-ci sont peu nombreux.

Les forces mécaniques plus puissantes que la main ne sont utiles que quand la fabrication doit mettre en œuvre de grandes masses, ou produire de grandes quantités.

Si, par hasard, les nomades ont à entreprendre une

fabrication un peu considérable, ils en viennent encore à bout avec la main, grâce au temps dont ils disposent dans cette vie toute de loisirs. Les effets accumulés par le temps équivalent à l'action immédiate d'une force plus intense.

Ainsi, la main est non seulement la force mécanique la plus spontanée et la plus mobile, elle est en outre une force suffisante à la petite fabrication. En même temps qu'elle est la plus commode pour les nomades, elle leur suffit.

Si la fabrication à la main est adaptée aux sociétés pastorales, elle produit à son tour des effets sociaux qu'il nous faut maintenant indiquer.

*Son effet capital est de permettre à l'ouvrier de gouverner lui-même son travail et même de l'y contraindre.*

Par le seul fait qu'il travaille à la main, un ouvrier ne peut être complètement déchargé de responsabilité par le patron ; il garde toujours une certaine part personnelle de la direction de son travail.

Cela se comprend, puisqu'il est à la fois le moteur et le mécanisme. Un ouvrier filant à la machine ne peut assumer beaucoup de responsabilité au point de vue du résultat du travail. Sa fonction se borne par exemple à rattacher les fils. Pour le reste, c'est la machine qui opère seule ; si le travail est mal fait, c'est à la machine que le patron doit s'en prendre. L'ouvrier est passif.

Dans le travail à la main, il est, au contraire, seul en jeu ; il est donc seul responsable de l'œuvre.

Nous pouvons, par conséquent, en vertu de ce nouveau résultat, ajouter un dernier caractère au travail de la fabrication à la main : c'est la fabrication *qui laisse le plus de valeur personnelle à l'ouvrier ordinaire,* parce que, dans ce mode de fabrication, l'ouvrier,

la force motrice et le mécanisme ne font qu'un et font le tout.

Nous savons maintenant comment, chez les nomades, l'art pastoral, en déterminant la matière première et la forme à lui donner, détermine l'*objet fabriqué.*

Nous savons également comment l'état social, résultant de cet art nourricier, détermine la *force motrice.*

Il nous reste à voir quel est le *régime d'atelier* qui correspond à ces deux premières données.

*Le Régime de l'atelier,* comme les deux précédents éléments, subit directement l'influence de l'art pastoral.

Il est constitué sous la forme de la *Fabrication ménagère.*

On appelle ainsi la fabrication qui est faite pour la seule consommation de la famille même qui travaille.

Rappelons-nous que l'art pastoral suffit à pourvoir les familles de toutes les matières premières dont elles ont impérieusement besoin pour la fabrication. Il fournit le lait, la viande, les peaux, le crin, la laine et divers autres produits accessoires. Or ces matières premières suffisent, on le sait, aux pasteurs; c'est d'elles qu'ils tirent tous les objets qu'ils fabriquent.

Des familles placées dans ces conditions peuvent pratiquer à *elles seules et pour elles-mêmes* les transformations qui adaptent ces matières premières aux besoins les plus usuels. Vous possédez des peaux; il ne tient qu'à vous de les tanner, de les transformer en tentes, en vêtements, en couvertures, etc. Vous possédez du crin, de la laine; il ne tient qu'à vous d'en faire des tissus, des cordages, du feutre, etc., suivant vos besoins. Et vous êtes d'autant plus porté à agir de la sorte, que l'isolement vous rend plus difficile

l'échange de ces matières premières contre des objets tout fabriqués, d'ailleurs assez coûteux.

Chaque famille devient ainsi un atelier, où l'on exerce, tour à tour, ou simultanément, *les fabrications les plus diverses.*

C'est, à proprement parler, le régime du *cumul des travaux.*

On n'y connaît pas, comme dans nos sociétés de l'Occident, la *division du travail,* qui a pour effet de cantonner chaque ouvrier dans une seule spécialité : l'un travaillant le bois et l'autre le fer, celui-ci travaillant les tissus et cet autre les peaux, etc. Ici, au contraire, chacun a toutes les spécialités et, par le fait, n'en a aucune. Il passe, dans la même journée, d'un métier à l'autre avec une égale facilité et une compétence plus ou moins discutable, mais dont on se contente.

Ce cumul des travaux est tellement accentué qu'on en retrouve la trace, même chez les populations issues de pasteurs qui sont devenues sédentaires et qui habitent les villes. C'est ainsi qu'en Orient un ouvrier n'exerce presque jamais un métier unique. Celui qui paraît se spécialiser le plus, pratique toute une série de travaux analogues les uns aux autres, qui ailleurs constituent autant d'états distincts. Un menuisier, par exemple (1), est tout à la fois charpentier, charron, ébéniste, et, à l'occasion, tourneur, marqueteur, tapissier. Le « Forgeron de l'Oural », décrit dans les *Ouvriers européens* (2), fabrique des meules à grains, des métiers à tisser, fait la menuiserie, la maçonnerie, et se livre en outre à la culture. On pourrait multiplier ces exemples à l'infini.

Ce cumul des travaux donne aux ouvriers de l'O-

(1) Voyez celui de Tanger, dans les *Ouvriers européens*, t. II, ch. IX.
(2) *Ibid.*, ch. III.

rient une physionomie caractéristique, qui les différencie complètement des ouvriers de l'Occident. Ils sont moins raffinés que ces derniers sur un travail spécial, puisqu'ils s'adonnent en même temps à plusieurs; mais, en revanche, ils ont des aptitudes plus larges et plus variées. Ce sont des ouvriers moins fins, mais ce sont des hommes plus développés.

Il se produit ici ce que l'on peut vérifier, en comparant un médecin de campagne et un spécialiste de grande ville. Le premier connaît un peu toutes les parties de la médecine, car il doit être, suivant les cas, simple médecin, chirurgien, accoucheur, oculiste, dentiste etc.; rien, dans l'art de guérir, ne doit lui être étranger, mais aussi il ne pratique rien supérieurement. Le spécialiste, au contraire, ne traite qu'un seul organe, ou une seule affection, mais, sur ce point particulier, il est passé maître. Consultez-le sur autre chose, il se déclarera incompétent, et il l'est en effet.

Pour revenir à la fabrication, nous constatons que plus on va vers l'Orient, plus on trouve le « cumul des travaux »; plus on va vers l'Occident, plus on trouve la « division du travail ».

Or, — notez bien ceci, — c'est précisément de la division du travail que naissent les complications de l'atelier. Ainsi, nulle part « la question ouvrière » — qui n'est autre chose que le résultat de ces complications et l'expression de ces difficultés — ne se présente comme dans l'art de la fabrication. A proprement parler, « la question *ouvrière* » est la question relative aux ouvriers de l'industrie, c'est-à-dire de la fabrication, et accessoirement aux ouvriers de la houille, travail essentiellement lié à la fabrication, puisque la houille est « le pain de l'industrie ».

Précisément le cumul des travaux empêche l'explosion de deux graves complications qui agitent et troublent profondément l'Occident : *il supprime la question du salaire et la question du chômage dans l'industrie.*

En effet, quand chaque famille cumule tous les travaux qui sont nécessaires à sa vie, — comme cela se produit dans la communauté pastorale que nous observons en ce moment, — il n'y a pas de question de *salaire* possible.

D'où vient, en effet. la question du salaire?

Elle vient d'une organisation du travail dans laquelle chaque famille, pratiquant un métier distinct et exclusif, doit se procurer, *par l'échange,* ce qu'elle ne produit pas elle-même.

L'ouvrier qui ne pratique pas lui-même tous les travaux qui lui sont nécessaires doit forcément tirer de son métier spécial, *par l'échange,* une rémunération qui égale la somme de ses besoins. C'est ce marchandage des services échangeables, *résultat immédiat de la division du travail,* qui crée la question du salaire.

On peut la formuler ainsi :

Il s'agit d'arriver à ce que la rétribution d'un jour de travail équivale *tout au moins* aux besoins d'une journée d'existence.

Grosse question et d'autant plus difficile à résoudre que cette rétribution *ne dépend plus exclusivement du travail de l'ouvrier* lui-même, mais encore et surtout de la clientèle qui doit lui acheter les produits de ce travail. Or on n'est jamais assuré de la clientèle. Elle peut se refuser à acheter les produits, soit qu'elle n'en ait pas besoin, soit qu'elle se les procure ailleurs. En pareil cas, l'existence de

l'ouvrier qui vit de son seul salaire demeure complètement en suspens.

Cette grosse question ne se pose pas dans le régime du « cumul absolu des travaux », parce qu'ici le producteur et le consommateur sont un seul et même homme, ou, plus exactement, une seule et même famille. On n'attend pas un salaire pour satisfaire à ses besoins, on y satisfait directement et immédiatement par son propre travail.

Sous le régime de la division du travail, pour manger, pour se loger, pour se vêtir, l'ouvrier doit attendre d'avoir réalisé une certaine somme, et ce gain est aléatoire.

Au contraire, sous le régime du cumul des travaux, vous n'avez aucun gain, aucun salaire, à attendre, parce que vous cumulez tous les travaux : vous fabriquez votre khoumouis; vous confectionnez vous-même votre tente et vos vêtements. Vous n'avez rien à attendre de personne, vous ne dépendez que de votre travail et vous êtes toujours libre d'étendre celui-ci à la mesure de vos besoins.

Nous avons donc bien raison de dire que ce régime de fabrication, en établissant le cumul des travaux, pose le système le plus simple de l'atelier pour la fabrication, comme pour le reste. En dépit des termes, la simplicité répond au cumul et la complication répond à la division.

Le « cumul des travaux » supprime en outre *la question des chômages*.

Cela se produit par voie de conséquence forcée. La question des chômages ne résulte que de celle du salaire et n'apparaît, par conséquent, comme elle, qu'avec la « division du travail ».

Nous avons dit, en effet, que la question du salaire consistait à élever au moins la rétribution d'un jour de travail au taux de la dépense d'une journée d'existence. Mais, cette question résolue, il s'en présente immédiatement une autre : c'est de faire que le travail quotidien ne cesse pas plus que le besoin quotidien de l'ouvrier; c'est de faire qu'il n'y ait pas plus de chômage dans le travail qu'il n'y a de suspension dans les nécessités de la vie d'une famille ouvrière.

Or toutes ces difficultés n'ont plus lieu dès que, la famille cumulant chez elle tous les arts nécessaires, et la division du travail n'existant pas, la vie ne repose ni sur l'échange ni sur le salaire, mais sur les services par lesquels chaque communauté ouvrière domestique pourvoit directement à ses propres besoins. On n'a à souffrir d'aucun chômage, lorsqu'on ne travaille que pour soi; c'est un inconvénient qu'on ne connaît pas.

La division du travail, le salaire et le chômage forment donc un premier ensemble de questions auxquelles échappent nos pasteurs nomades.

Une autre difficulté inhérente à la fabrication est de se procurer *la matière première* et l'*atelier outillé*. C'est, en un mot, la *question du capital d'établissement*.

Voilà encore une grosse question, qui, en Occident, empêche bien des gens de s'adonner à la fabrication, ou qui, souvent, les arrête net au milieu de leur entreprise. Pour se procurer la matière première, pour outiller un atelier, quelque modeste qu'il soit, il faut un capital; il le faut de toute nécessité.

Cette nécessité est inconnue sous le régime que nous décrivons.

Elle est inconnue, pour cette bonne raison que les familles pratiquent elles-mêmes l'art pastoral, c'est-à-

dire le travail qui fournit la matière première. Elles sont ainsi approvisionnées de peaux, de laines, de poils, etc., en un mot, de tout ce dont elles ont besoin pour leurs diverses industries.

Ces familles échappent donc à la nécessité d'avoir, pour établir la fabrication, un *capital destiné à l'approvisionnement des matières premières.*

Elles échappent, en outre, à la nécessité d'avoir un *capital pour l'installation d'un atelier spécial de fabrication.*

En effet, l'atelier pastoral suffit complètement.

Cette fabrication, ne l'oublions pas, est pratiquée exclusivement *à la main*. Elle n'exige dès lors aucune installation particulière sur le sol, comme les fabrications mues par le vent, l'eau ou la vapeur.

L'atelier se réduit donc, en principe, à l'emplacement qu'occupe la personne de l'ouvrier et à l'espace restreint que demandent autour de lui son mince outillage et l'objet de petite dimension qu'il fabrique.

Ainsi, l'alliance de la fabrication avec l'art pastoral, qui a déjà supprimé la « question du salaire », vient, en fournissant spontanément à chaque famille ouvrière les matières premières et l'atelier, supprimer encore la « question du capital d'établissement ».

Voilà les deux grandes simplifications que la fabrication tire de ce seul fait qu'elle est unie à l'art pastoral.

Mais elle doit un autre caractère de simplicité à ce qu'elle est pratiquée *en communauté,* par tous les membres de la famille indivisément.

Par ce seul fait qu'elle est pratiquée en communauté, la fabrication échappe, en premier lieu, à toutes les complications qui naissent pour elle du *progrès des méthodes.*

Le travail en communauté est, de sa nature, *peu intense et peu progressif.*

Ce défaut d'intensité et de progrès dans le travail est inhérent au régime même de la communauté.

L'essence de ce régime est qu'on ne travaille pas exclusivement pour soi, qu'on ne recueille pas exclusivement les avantages de son travail personnel. On travaille pour la communauté : les profits du travail d'un seul sont partagés entre tous. Qu'on fasse du lait, du blé, ou des chaussons, le système est le même, l'effet est le même : personne n'est porté au travail intense et progressif.

Cette conséquence est tellement inhérente au système, qu'on a pu l'observer également en Occident, par exemple dans les différentes communautés ouvrières constituées en 1848. La plupart tombèrent, précisément parce que leurs membres comptant les uns sur les autres et personne ne voulant travailler en réalité que pour soi, chacun faisait le moins de besogne possible. C'est d'ailleurs ce qui arrive toutes les fois que l'on supprime l'aiguillon de l'intérêt personnel. C'est ce qui fait qu'en Orient l'industrie a pris beaucoup moins d'essor qu'en Occident.

Par conséquent, le caractère que la fabrication reçoit de la communauté, c'est d'être très restreinte par nature, de demeurer peu développée et peu développable.

Mais dans la fabrication, ce caractère peu progressif est encore accentué et aggravé, par suite de deux circonstances que nous devons indiquer.

D'abord, *on n'est pas excité par l'attrait du travail.*

Il est manifeste que la fabrication n'offre pas comme l'art pastoral, l'attrait de la simple récolte.

c'est-à-dire d'un travail où l'on recueille ce que l'on n'a pas semé. Un travail est d'autant plus attrayant qu'il donne des produits plus spontanés, des produits qui n'ont exigé aucun effort préalable.

Il est aisé d'observer qu'on n'a pas, par exemple, pour les travaux de filage, de tissage, de couture, de préparation des peaux, etc., l'entraînement qu'on éprouve pour les récoltes. Cela est si vrai que, partout, les travaux de simple récolte sont considérés comme une récréation : c'est le cas, par exemple, de la pêche, de la chasse et de la cueillette. La moisson elle-même, quoique pénible, offre le même attrait, parce que, ici encore, l'homme recueille *immédiatement* le fruit de son travail. Or c'est là précisément ce qui soutient l'effort et le rend attrayant. C'est là ce qui entretient l'ardeur du chasseur dans ses courses longues et fatigantes, l'énergie du pêcheur côtier au milieu des dangers de l'Océan, la patience du pêcheur à la ligne dans ses monotones stations le long des quais.

La fabrication ne présente aucun de ces attraits : le produit est loin d'être spontané ; il faut, au contraire, le créer laborieusement.

Voilà pourquoi elle tend, par sa nature, à se restreindre et à rester stationnaire dans la communauté, encore plus que l'art pastoral lui-même.

La seconde circonstance qui accentue ici le caractère peu progressif de la fabrication, c'est que *les communautés pastorales n'ont aucun intérêt à accumuler et à perfectionner leurs produits.*

Elles n'y ont aucun intérêt, parce que la prévoyance est peu utile, et que la provision est incommode.

Dabord, la *prévoyance est peu utile.*

Cela s'explique. En effet, la communauté pastorale a constamment sous la main les éléments nécessaires

aux fabrications dont on peut sentir le besoin : elle porte avec elle ses matières premières, puisque c'est le troupeau qui les fournit exclusivement ; son personnel ouvrier, puisque ce sont les membres mêmes de la famille ; enfin, son outillage, puisque celui-ci, nous l'avons vu, est possédé par la famille et que, de plus, il est très simple et très portatif.

Dès lors, on peut toujours fabriquer au fur et à mesure des besoins : la prévoyance est non seulement peu utile ; elle est même inutile !

Mais il y a plus, *la provision est incommode*, c'est plus que d'être inutile !

Dans cette vie errante, tout objet à transporter est un encombrement, car il exige un surcroît de travail pour l'emballage et le déballage ; un surcroît de bêtes de somme pour le transport ; enfin un surcroît de tentes pour le remisage. Or, des nomades sont tenus impérieusement à tout simplifier, à réduire au minimum tout ce qui doit être transporté.

L'objet fabriqué a, de plus, à souffrir du transport lorsqu'il se fait dans des conditions peu soigneuses ; or les nomades ne peuvent faire de transport que dans ces conditions-là. Les départs s'organisent à la hâte, dès qu'un pâturage est épuisé ; et les paquetages grossiers, liés sommairement sur le dos des bêtes, sont exposés à toutes les intempéries des saisons.

Dès lors, l'objet fabriqué ne peut que perdre à avoir été fait par provision : la provision n'est donc pas seulement incommode, on peut dire qu'elle est même imprévoyante.

Enfin, il ne faut pas oublier que les « ressources » et les « besoins » sont déterminés, nous l'avons démontré, par l'art pastoral ; or celui-ci est fixé depuis longtemps, il est invariable, il fournit toujours les

mêmes ressources, donne toujours lieu aux mêmes besoins. Dès lors, l'objet de la fabrication est, par là même, déterminé et fixé, lui aussi, depuis des siècles. Depuis des siècles, on fabrique les mêmes objets, avec les mêmes produits et de la même manière.

Et ces objets tels quels suffisent aux besoins. On n'inventera pas, dans la steppe, par exemple, des vêtements plus chauds que la peau de mouton doublée de sa fourrure naturelle; il n'y en aura pas de plus faciles à fabriquer et de plus résistants à l'usage. De même la steppe ne peut rien fournir de mieux approprié à la confection des tentes, de plus simple, de plus solide, que le feutre ou les tissus de laines et de poils de chameau. C'est la perfection dans la simplicité ; cela doit être et est réellement immuable.

Donc, la fabrication échappe, du fait de la communauté, à toutes les complications qui naissent ordinairement du « Progrès des méthodes ». Et ce n'est pas peu de chose!

En effet, le « progrès des méthodes », en d'autres termes, les inventions, est une cause évidente de perturbation dans tous les ordres de travaux.

On le voit bien en Occident, où ces progrès sont plus rapides et plus accentués qu'ailleurs. Chaque progrès nouveau amène dans l'organisation du travail des changements brusques et profonds. Il faut renouveler son outillage pour le mettre en rapport avec les procédés plus perfectionnés. On cultivait à la bêche, il faut s'outiller pour cultiver à la charrue; et la charrue elle-même se perfectionne, ainsi que tous les autres instruments agricoles, et il faut se procurer ces nouveaux engins, sous peine de produire moins que les voisins. Or, il faut au contraire produire de plus en plus, car chaque progrès, en augmentant la puis-

sance de production, abaisse les prix des objets produits. Mais, pour se procurer ces nouveaux instruments, pour se mettre pleinement au courant du progrès des méthodes, il faut des capitaux. Si l'on n'en a pas suffisamment, on reste en arrière, on est dépassé, évincé, écrasé. Car, sous le régime du progrès des méthodes, c'est la lutte à l'état permanent, et qui dit lutte dit triomphe, mais triomphe pour les forts contre les faibles, pour les capables contre les moins capables.

Mais dans aucun ordre de travail les inventions ne se donnent plus libre carrière que dans la fabrication. Ici rien ne leur fait obstacle. Elles ne sont pas, comme dans les arts extractifs, dans la culture par exemple, limitées par des lois naturelles constantes, qui règlent et dominent la production. La fabrication n'est plus un simple concours donné à la production naturelle, mais une combinaison que l'homme fait et une forme qu'il imprime aux matières premières. Il n'est plus seulement un auxiliaire, il est l'agent principal, et il peut, dès lors, combiner, modifier, développer, diversifier, en un mot, ses moyens d'action en toute liberté.

Comparez l'industrie à la culture. Malgré tous les progrès qu'on a pu accomplir, cette dernière n'a pas été essentiellement modifiée : un paysan romain qui reviendrait au milieu de nous ne trouverait pas de changement essentiel; il pourrait, du jour au lendemain, se remettre à son travail.

Mais dans la fabrication, au contraire, quels changements, quels bouleversements, quels prodigieux progrès des méthodes! Voyez-vous un artisan romain transporté subitement à une de nos Expositions, au milieu du Palais des machines? Nous en sommes nous-

mêmes émerveillés, quoique nous vivions au milieu de ce monde nouveau, quoiqu'il nous semble que rien, en fait d'invention, ne puisse plus nous étonner.

C'est donc bien dans la fabrication que le « progrès des méthodes » amène ses plus grandes complications; c'est bien là que la lutte entre l'esprit de routine et d'invention, atteint son maximum d'intensité; c'est bien là que ceux qui ne progressent pas sont le plus impitoyablement, le plus rapidement écrasés par ceux qui vont de l'avant. C'est ici qu'il faut surtout s'écrier : « Malheur aux faibles! malheur aux incapables! malheur aux retardataires, malheur à ceux qui manquent de capitaux pour transformer leur outillage, et le mettre au courant du progrès des méthodes! »

Les peuples de l'Orient ne connaissent pas cette lutte; ils ignorent ces crises, ces grandes catastrophes de l'industrie. Et tout cela grâce au régime de la communauté!

C'est la communauté qui, par le fait de son inaptitude à l'intensité et au progrès du travail, soustrait la fabrication aux risques des inventions, aux complications du « Progrès des méthodes ».

Mais la fabrication tient de la communauté un second trait de simplicité : elle échappe à la *question des Engagements.*

Les causes de complication que nous avons énumérées jusqu'ici impriment à la fabrication en général une instabilité résultant du Salaire et du Chômage, de la nécessité d'un Capital, du Progrès des méthodes, etc. La fabrication n'est pas, pour ceux qui s'y livrent, un métier offrant un travail assuré et régulier; au contraire, elle est semée d'obstacles; elle est pleine de casse-cous. C'est précisément ce qui fait que les

ouvriers de l'industrie sont exposés à des souffrances plus grandes que ceux de la culture. A une période de travail fiévreux pendant laquelle les patrons « engagent » beaucoup d'ouvriers, succède brusquement une période de calme plat, pendant laquelle les patrons congédient une partie de leur personnel afin de diminuer leurs frais.

Or l'ouvrier qui ne vit que de son salaire a besoin de travailler tous les jours, parce qu'il doit manger tous les jours.

Et voilà pourquoi il importe à ceux qui entrent dans le travail de la fabrication de s'assurer de quelque *permanence*, de quelque avenir dans le travail, au moyen d'*engagements pris.*

La « question des engagements » consiste donc à établir un lien permanent entre patrons et ouvriers, afin de créer une stabilité aussi grande que possible dans un travail qui, de sa nature, est essentiellement instable.

Il résulte de là que cette question est particulièrement délicate, puisqu'elle vise à lutter contre le courant naturel des conditions du travail dans la fabrication.

En tous cas, dans le type très simple que nous étudions, *elle ne se pose pas.*

En effet, dans la fabrication en communauté pastorale, il n'y a pas de « question des engagements » ; et il n'y en a pas, grâce au régime de la communauté.

Ceux qui travaillent à la fabrication dans la communauté n'ont pas à *s'engager* les uns vis-à-vis des autres, pour une bonne raison : c'est qu'ils sont déjà liés entre eux *par les liens de la famille,* par le sang, par la parenté, par l'autorité paternelle. C'est en qualité, non de collaborateurs, non d'ouvriers, mais de

membres d'une même famille, qu'ils concourent aux mêmes travaux. Le principe de cet engagement n'est pas libre et il est durable par nature, puisque la parenté n'est ni libre, ni à temps.

On est donc aussi étroitement lié pour la fabrication qu'on l'est pour l'art pastoral, puisque c'est le même groupement qui préside à ces deux travaux. Les engagements sont donc naturellement *permanents.*

Ils le sont d'autant plus que les exigences de la vie nomade, résultant de l'art pastoral, font sentir impérieusement et invinciblement aux membres de la famille patriarcale la nécessité de se tenir fortement appuyés sur les relations du sang. On se serre d'autant plus autour du groupement familial, qu'il n'en existe aucun autre en dehors de celui-là. Le plus grand malheur qui puisse arriver à un pasteur, c'est d'être chassé de sa communauté.

En réalité, la « question des engagements » ne naît que quand il s'agit d'organiser le travail entre gens de familles différentes, ou, ce qui revient au même, entre gens d'une même famille qui ont la facilité d'aller chercher leur vie en dehors de leur famille même.

Dans ce cas, les gens n'étant plus indissolublement attachés entre eux par le lien de famille, la permanence des engagements n'est plus un produit naturel, mais le résultat d'une combinaison plus ou moins compliquée.

Voilà donc la « question des engagements », avec toutes les questions annexes qu'elle présente à l'infini, écartée par la simplicité de la Fabrication *en communauté.*

Nous sommes donc amenés à constater que les communautés échappent normalement aux questions du « Progrès des méthodes » et des « Engagements ».

Mais pourquoi la fabrication dans les steppes de l'Asie centrale est-elle essentiellement « *ménagère* »? En d'autres termes, pourquoi les familles fabriquent-elles exclusivement pour elles-mêmes et non pour la vente?

Il y a deux raisons à cela.

1° *L'art pastoral suffit aux besoins.*

L'herbe est abondante et sur d'immenses espaces. Rien ici de comparable à la stérile nudité de l'Arabie et du Sahara. Les déserts, comme le Gobi, y sont une exception et ne sont d'ailleurs pas habités.

Dans ces conditions, les familles n'éprouvent pas le besoin de chercher un complément de ressources. Aucune nécessité ne les pousse à fabriquer en vue de la vente. Non seulement elles n'y sont pas forcées, mais elles n'y sont pas portées, car l'art pastoral, étant un travail naturellement attrayant et facile, ne les prédispose pas à développer outre mesure la fabrication, qui est, nous l'avons vu, un travail peu attrayant et exigeant l'effort des bras.

2° *Il n'y a pas, dans le voisinage, une clientèle d'acheteurs.*

Cela est péremptoire, car pour fabriquer en vue de la vente, la première condition est d'être assuré d'un débouché. Or ce débouché n'existe pas.

A qui pourrait-on vendre?

Aux familles de pasteurs que l'on croise dans l'immensité de la steppe? Mais elles se trouvent dans les mêmes conditions et fabriquent, par conséquent, elles-mêmes tout ce dont elles ont besoin.

Aux sédentaires des confins, c'est-à-dire aux Chinois, aux Russes, etc.? Mais ils se soucient peu des objets fabriqués par les nomades; ces objets sont trop

grossiers et, de plus, ils ne sont pas adaptés au genre d'existence des sédentaires. Ceux-ci n'ont pas besoin de tentes; ils ne portent généralement pas des vêtements de peaux, et s'ils en portent en hiver, ils les veulent préparés avec plus de soin que n'y mettent les nomades; ils ne font qu'accessoirement usage de selles, de récipients en peaux, etc., et, en tous cas, veulent les avoir de fabrication plus fine. De même pour les tissus. Le Chinois, par exemple, habitué à se servir de vêtements en soie habilement tissés, méprise les lourdes et grossières étoffes de laine ou de poil qui sont fabriquées sous les tentes.

La fabrication ménagère échappe enfin à une dernière cause de complication :

Elle supprime la question du placement des produits, c'est-à-dire, en propres termes, la *question de la Clientèle.*

Rien n'est plus évident, puisqu'on fabrique pour soi, pour sa propre famille, et non pour une clientèle.

Mais, de ce fait qu'on ne travaille pas pour une clientèle, de ce fait qu'on travaille uniquement en vue de satisfaire ses besoins personnels et que c'est là le seul profit que l'on tire de la fabrication, il résulte une conséquence importante :

C'est que la *fabrication ménagère n'engendre pas la richesse.*

C'est donc bien à la « question de la clientèle » que se trouvent rattachés tous les problèmes sociaux qui découlent de la richesse.

Et c'est précisément parce que ces deux questions de la « Clientèle » et de la « Richesse » sont liées, qu'elles donnent lieu ensemble à une autre question :

La *question de la Concurrence.*

La concurrence, en effet, a pour but de se disputer la clientèle, de s'en emparer exclusivement, et on se dispute ainsi la clientèle précisément parce qu'elle est le moyen de se procurer la richesse.

C'est pour cela que, dans l'Occident, la concurrence entre fabricants est si vive, si acharnée; on ne recule devant aucun moyen de réclame; on s'efforce d'attirer, de circonvenir, d'éblouir la clientèle; on dépense pour cela des sommes considérables, qui témoignent bien de l'importance de cette question. En effet il faut triompher ou périr : Malheur aux vaincus! Ce sont ces vaincus qui jonchent, en Occident, le « champ de bataille de l'industrie. On a très exactement appelé l'industrie un champ de bataille; c'est le champ de bataille de la concurrence.

Avec la fabrication ménagère, il n'y a ni vainqueurs ni vaincus, parce qu'il n'y a pas de question de clientèle et par conséquent pas de question de richesse, pas de question de concurrence.

C'est bien, en effet, dans ce type que l'on observe la réduction de la clientèle au suprême degré.

Elle est réduite, non seulement par la forme ménagère de la fabrication, mais encore par le caractère propre de la communauté.

La communauté réduit même la clientèle domestique, la seule qui subsiste ici.

En effet, toutes les fois qu'on travaille pour soi seul, on commence généralement par restreindre ses besoins; on les réduit à la plus juste mesure avant de se décider à prendre une peine active pour les satisfaire. Si vous avez de l'argent, vous serez porté à acheter un vêtement neuf, un objet de mobilier, ou telle autre chose qui vous est utile ou agréable. Mais s'il faut que vous fabriquiez cela vous-même, que vous y employiez des

journées et peut-être des mois, vous reculez le plus possible devant la peine; vous ne vous résolvez à ce travail qu'à la dernière extrémité : ne dit-on pas, par exemple, que « les cordonniers sont les plus mal chaussés » ?

Cela est encore plus vrai dans les communautés. Là, en effet, ce n'est plus seulement en vue de ses besoins personnels qu'on travaille, mais en vue de ceux d'autrui, en vue de ceux des autres membres de la communauté. Si l'on tisse des étoffes, c'est pour la communauté; si l'on fabrique du feutre, c'est pour la communauté; si l'on tresse des cordes, etc., etc., c'est toujours pour la communauté, puisque tout est en commun. On ne travaille pas pour sa seule satisfaction personnelle; dès lors on n'a pas l'ardeur au travail que l'intérêt personnel donne toujours et partout au plus haut degré.

La fabrication ménagère en communauté pastorale nous présente donc bien le type le plus simple de la fabrication; il est tellement simple qu'il échappe à toutes les complications, à toutes les « questions » que la fabrication porte dans ses flancs et que l'humanité doit résoudre, lorsqu'elle entreprend de se livrer à ce travail.

## V

Nous venons de voir comment la steppe produit naturellement la communauté dans le travail, aussi bien dans le travail de l'art pastoral que dans le travail de la fabrication.

Elle imprime, par voie de conséquence, le même caractère communautaire à la *Propriété* et à la *Famille*.

Nul n'a intérêt à *s'approprier une partie du sol.* Nul n'a intérêt à s'établir, à poste fixe, sur un point déterminé de la steppe ; dès que le troupeau a épuisé l'herbe voisine du campement, le pasteur doit lever la tente et se transporter plus loin. Il lui est donc plus nécessaire d'avoir le libre parcours de toute la steppe que la propriété exclusive d'une portion limitée de territoire.

D'autre part, l'herbe se renouvelant *d'elle-même* chaque année, *sans exiger un travail préalable,* comme la culture, le pasteur n'a pas le même motif que l'agriculteur pour revendiquer la propriété d'une partie du sol.

On touche ici à la solution d'une des plus graves questions qui s'agitent dans nos sociétés de l'Occident : les origines et la nature de la propriété.

On aperçoit déjà les conséquences suivantes : le sentiment de la propriété n'est pas inné dans l'homme ; tant que l'homme vit exclusivement des productions spontanées, le sol reste sous le régime de la communauté ; la propriété ne se développe que lorsque le sol ne livre des produits qu'après un travail préalable. La nécessité de ce travail est l'origine de la propriété.

Donc, si la communauté ou, suivant l'expression de certains théoriciens, « la socialisation du sol », est un fait normal dans les pays de steppes, elle est, sur les *sols transformés* de l'Occident, une conception impraticable et antiscientifique.

Les partisans du communisme et du socialisme se trompent donc lorsqu'ils veulent appliquer ce régime à l'Occident ; les défenseurs de la propriété familiale se trompent également lorsqu'ils invoquent en sa faveur un droit absolu et général. C'est le cas de dire : vérité en Orient, erreur en Occident.

La Famille se constitue également sous la forme de la communauté : c'est *la famille patriarcale.*

On comprend que cette vaste étendue d'herbe, l'abondance des moyens de subsistance, la facilité de dresser de nouvelles tentes à côté des anciennes, rendent aisée la réunion d'un nombre, même considérable, de ménages de la même famille.

D'autre part, par suite de l'isolement et de la vie nomade, chaque famille est obligée de produire elle-même tout ce dont elle a besoin. Elle a, par conséquent, intérêt à retenir dans son sein le plus grand nombre de ses membres, afin de disposer de plus d'aides et d'aptitudes diverses. Cette tendance est encore développée par le désir de charmer les longs loisirs de la vie pastorale.

La famille patriarcale présente les caractères suivants :

Le père de famille, ou patriarche, conserve près de lui tous ses fils mariés ou célibataires. Il établit dans les familles de la région les filles qui désirent se marier, et garde les autres au foyer. Sauf quelques objets personnels, les troupeaux et les accessoires de la vie pastorale restent indivis entre tous les membres ainsi réunis. Le patriarche exerce sur toute la communauté l'autorité la plus étendue : il réunit dans ses mains les pouvoirs du père, du magistrat, du pontife et du souverain. Quand l'étendue, ou la fertilité des pâturages. n'est plus en rapport avec l'accroissement de la communauté, on organise un *essaim* de même nature, sous la direction d'un vieillard. Enfin, le patriarche choisit, ordinairement parmi ses frères, l'héritier qui doit le seconder dans sa vieillesse et le remplacer après sa mort.

Le type de famille dont nous venons d'indiquer

les caractères principaux s'observe dans toutes les parties de l'Asie et de l'Europe constituées en steppes et, avec plus ou moins de déformations, dans les pays peuplés par des émigrations de pasteurs, comme la Chine, la Russie méridionale, la Turquie, la Serbie, etc., etc. A des degrés divers, la zone de la famille patriarcale embrasse l'Asie, l'Afrique et une partie de l'Europe : l'Europe orientale et méridionale.

La famille patriarcale, partageant également entre tous ses membres les produits du travail, assure autant d'avantage aux incapables qu'aux individus les mieux doués et les plus travailleurs. On comprend donc qu'une pareille organisation ne puisse prendre naissance que sur des sols qui, comme la steppe, n'exigent qu'un travail facile et attrayant. Dès que le travail devient difficile, les individualités éminentes, qui réussissent bien mieux que les autres, ont plus d'intérêt à sortir de la communauté patriarcale et à se constituer en simples ménages. Telle est une des raisons qui empêchent ce type de se développer à l'occident de l'Europe. C'est une raison analogue qui, dans les mêmes pays, a amené la chute de la plupart des communautés, ou associations ouvrières de production. Les meilleurs ouvriers, las de travailler au profit des paresseux, se retirent successivement.

Il y a donc un milieu nécessaire à la production de la famille patriarcale, comme il y a un milieu nécessaire à la production de chaque espèce végétale ou animale. Il serait aussi impossible de l'établir dans certains pays que de la faire disparaître des grandes steppes asiatiques.

Un des traits qui frappent tous les voyageurs en Orient, c'est le respect presque religieux de l'autorité paternelle et, en général, des vieillards. La cause de

ce phénomène est d'abord dans la constitution même de la famille : l'autorité patriarcale se transmet à un *ancien;* elle passe généralement de frère en frère et non de père en fils. Cette tradition se conserve encore parmi les Turcs, pour la succession des sultans. L'immobilité des conditions d'existence dans la steppe développe encore ce sentiment de respect : ainsi se maintient intact l'empire de la tradition et par conséquent des vieillards, qui en sont les représentants naturels. Enfin, la facilité même du travail pastoral, qui n'exige aucun déploiement particulier de force, ne donne à la jeunesse aucune supériorité sur la vieillesse.

Les steppes déterminent un autre trait caractéristique : *les pouvoirs extérieurs à la famille ne s'y développent pas.*

On peut dire que les sociétés pastorales pures sont uniquement des juxtapositions de familles vivant en paix sans intervention de pouvoirs publics.

Le patriarche cumule les fonctions du père, de l'instituteur, du magistrat, du pontife et du souverain. Comme Abraham et comme Jacob, il règne absolument sur sa nombreuse famille. Voilà pourquoi, dans les sociétés issues de pasteurs, la hiérarchie compliquée de nos administrations de l'Occident a tant de peine à se constituer.

On ne trouve, dans les grandes steppes, rien qui ressemble à notre organisation administrative en communes. La vie nomade et l'absence de délimitations territoriales rendent impossibles, ou tout au moins très difficiles, ces compartiments dans lesquels se cantonnent les populations sédentaires.

Le seul groupement que nous apercevions au-des-

sus de la famille est celui de la tribu ; mais c'est plutôt une réunion de plusieurs familles d'origine commune, qu'une circonscription territoriale fixe. La tribu est mobile comme la famille. On sent que cette société n'a, à aucun des degrés de sa hiérarchie, pris une possession complète et permanente du sol.

Le gouvernement central n'a pas une existence plus réelle. C'est tout au plus une sorte de protectorat nominal et vague, qui est exercé en partie par la Russie et en partie par la Chine. Il se traduit par la revendication d'un tribut, d'ailleurs impossible à percevoir, par suite de la difficulté d'arriver jusqu'à ces singuliers contribuables.

On peut donc dire que le pouvoir central n'existe pas, puisqu'il ne peut ni gouverner ni atteindre ces populations errantes. Celles-ci cependant se maintiennent en paix au milieu de leurs pâturages. Elles résolvent, par la seule constitution de la famille et de la vie privée, le problème que nous résolvons si difficilement, souvent si imparfaitement, avec des armées de fonctionnaires et de soldats.

La paix règne, en effet, parmi ces pasteurs. Ces hommes si redoutables dans les nombreuses apparitions qu'ils ont faites hors de leur territoire sont doux, sociables, hospitaliers, dans la steppe, lorsqu'ils n'ont à craindre aucune compétition étrangère.

Les poètes et les géographes de la Grèce signalaient déjà ce caractère des pasteurs nomades : « Jupiter, dit Homère, tourna ses yeux étincelants vers la terre des cavaliers thraces, des Mysiens terribles dans la mêlée et des fiers Hippemolges, qui se nourrissent de lait, pauvres, mais les plus justes des hommes (1). »

(1) *Iliade*, XIII, 3, 6.

« Il existe des Scythes nomades, qui se nourrissent de lait de jument et qui se distinguent de tous les autres par l'amour de la justice (1). » « La vraie patrie des Saces est le lointain désert où errent les nomades, ces hommes vertueux et justes (2). »

Les auteurs et les voyageurs modernes signalent également l'esprit de paix et d'hospitalité qui règne chez les pasteurs. « Lorsque les habitants d'un campement, dit Élisée Reclus, voient arriver quelque ami ou étranger, ils s'empressent de lui envoyer une femme portant la bouse (argol) nécessaire pour le feu du soir : ainsi le veulent les lois de l'hospitalité (3). »

Les Kalmouks de l'Altaï, dit encore le même auteur, « sont les plus honnêtes des habitants de l'Asie... Ils ne forment qu'une famille de frères. Ils sont éminemment respectables par leur simplicité, leur droiture, la générosité de leur accueil. Récemment encore, ces gens paisibles étaient sujets de la Chine et de la Russie (4) ».

M. Huc, qui a parcouru une partie du plateau central, s'exprime ainsi : « Plus d'une fois, nous eûmes occasion de faire des excursions dans la *terre des herbes* (*Tsao-ti*) et d'aller nous asseoir sous la tente des Mongols. Aussitôt que nous eûmes connu ce peuple nomade, nous l'aimâmes (5). »

Nous demandons la permission de reproduire encore trois citations caractéristiques ; elles sont empreintes d'une couleur tout à fait biblique. Nous les empruntons à M. Huc, qui a séjourné pendant deux années parmi les nomades.

(1) Éphore, cité par Strabon, VIII, III, 7.
(2) Chœribus, cité par Strabon, liv. VII, ch. III, 7.
(3) *Géographie universelle*, t. VII, p. 187.
(4) *Ibid.*, t. VI, p. 642.
(5) *Souvenirs d'un voyage en Tartarie et au Thibet*, I, p. 2.

« Après avoir cheminé pendant la journée entière parmi les délicieuses prairies de la Bannière rouge, nous allâmes camper dans un vallon. A peine eûmes-nous mis pied à terre que de nombreux Tartares s'empressèrent de venir à nous et de nous offrir leurs services. Après nous avoir aidé à décharger nos chameaux et à construire notre maison de toile bleue, ils nous prièrent d'aller prendre le thé sous leurs tentes (1). »

Dans une autre circonstance, M. Huc campait sur un sol détrempé par la pluie; il ne pouvait faire de feu, tous les argols étant mouillés. Il vit alors venir à lui deux Tartares. Après les saluts d'usage, l'un d'eux lui dit : « Seigneur, vous ne pouvez pas sans doute « dresser votre foyer. Les hommes sont tous frères et « s'appartiennent entre eux. Voilà pourquoi nous som- « mes venus pour allumer votre feu. » « Ces bons Tartares, ajoute M. Huc, nous avaient aperçus pendant que nous cherchions un campement, et, présumant notre embarras, ils s'étaient hâtés de venir nous offrir deux hottes d'argols (2). »

Voici la dernière citation : « A une portée de fusil de l'endroit où nous avions campé, on voyait s'élever plusieurs tentes mongoles. Bientôt après nous vîmes venir vers nous un vieillard à grande barbe blanche. « Seigneurs lamas, nous dit-il, tous les hommes sont « frères ; mais ceux qui habitent sous la tente sont unis « entre eux comme la chair et les os. Venez vous as- « seoir dans ma pauvre demeure. Vous êtes voyageurs « et étrangers, vous ne pouvez pas, ce soir, occuper « votre place au foyer de votre noble famille. Venez

(1) *Ibid.*, p. 60.
(2) *Ibid.*, I, p. 52.

« vous reposer quelques jours parmi nous; votre pré-
« sence nous amènera la paix et le bonheur (1). »

Nous avons dit que le voyage de M. Huc au milieu des pasteurs avait duré deux années. Nous devons ajouter qu'il l'a effectué *sans armes* et seulement avec deux compagnons; et toujours il a rencontré, parmi les enfants de la steppe, l'accueil que nous révèlent les passages que nous venons de reproduire.

Voilà donc une société qui maintient la paix parmi ses membres sans l'intervention d'aucun pouvoir public.

Ce phénomène tient à une cause fondamentale : l'autorité paternelle développée par la famille patriarcale et par l'isolement de la steppe.

En avançant dans cette étude, on verra que l'action de la puissance publique augmente à mesure que celle du père diminue. Lorsque l'autorité du père devient nulle, l'autorité du gendarme devient souveraine.

Nous touchons ici à la véritable origine, à la raison d'être des pouvoirs publics : l'absolue nécessité de maintenir la paix. Tant que les familles suffisent à ce service, la souveraineté ne se développe pas.

Donc, en dernière analyse, le pouvoir essentiel, fondamental, des sociétés humaines, le seul qui puisse suffire, dans certains cas, c'est l'autorité paternelle. En effet, il existe des sociétés qui reposent uniquement sur cette base, depuis l'origine du monde.

Mais on ne crée pas à volonté ce type social, pas plus qu'on ne crée à volonté la steppe; il faut cette route pour créer ce type.

Si nous voulions caractériser les effets produits par

(1) *Ibid.*, p. 84-85.

la formation communautaire, nous pourrions les ramener à deux principaux :

1° *L'éloignement pour le travail pénible.* Il est manifeste que des gens qui vivent sous le régime de la communauté, qui prennent sur le fonds commun, non pas en proportion de leur travail, mais en proportion de leurs besoins, sont naturellement portés à travailler le moins possible; chacun a une tendance à compter sur le travail des autres beaucoup plus que sur le sien et à faire le minimum d'efforts. L'indolence, la quiétude, le fatalisme, qui caractérisent les peuples-pasteurs, ou issus de pasteurs, ont pour origine leur organisation communautaire.

2° *La compression de l'initiative individuelle.* Des hommes qui naissent, qui vivent et qui meurent dans une communauté; qui, pendant toute leur vie, n'ont pas à prendre une décision personnelle, à encourir une responsabilité; qui, en tout et pour tout, sont soumis à l'autorité du chef de la communauté; qui ne peuvent rien faire sans l'agrément de cette communauté elle-même; des hommes, en un mot, qui sont perpétuellement considérés comme des mineurs, ne peuvent avoir aucune initiative. Comment en auraient-ils seulement l'idée? Comment se la croiraient-ils permise? On aperçoit ici la cause qui a si profondément développé, en Orient, le principe d'autorité, et qui a fait du pouvoir patriarcal la plus haute expression de cette autorité.

Cependant, il importe de remarquer que, par une coïncidence très heureuse, cette absence de travail et d'initiative a très peu d'inconvénient dans ces sociétés pastorales, où le problème de la vie est réduit au minimum, où l'on n'a presque qu'à se laisser vivre.

L'homme est peu porté au travail, c'est vrai; mais

l'herbe, qui est sa principale ressource, n'exige aucun travail : elle se renouvelle d'elle-même, chaque année. Le sol sur lequel il fait paître ses troupeaux ne peut pas lui échapper, car il appartient à tout le monde. Chacun en jouit à perpétuité, en dépit de son imprévoyance et de son oisiveté. Cet heureux propriétaire n'a à redouter ni l'hypothèque, ni l'usure, ni l'expropriation.

L'homme est peu porté à l'initiative, c'est encore vrai : mais l'art pastoral est, de sa nature, immobile ; il n'est pas susceptible de perfectionnements, le pasteur n'a qu'à faire tranquillement ce qu'ont fait, de tout temps, ses prédécesseurs. Il peut être routinier à plaisir, sans compromettre ses intérêts.

## CHAPITRE II

## LE PROLONGEMENT DE LA ROUTE DES STEPPES

### Les invasions des Pasteurs.

### I

Si on ne rencontre pas, dans la steppe, d'autre groupement *ordinaire* que celui de la famille, et d'autre pouvoir public *ordinaire* que celui des chefs de famille, ou patriarches, on voit cependant se constituer, à certains moments et pour certaines circonstances, des groupements extraordinaires, auxquels président des chefs qui n'ont qu'un pouvoir essentiellement éphémère.

Ces groupements vont nous expliquer l'action parfois considérable et violente que les pasteurs ont exercée à certains moments au loin dans le monde, en dehors même de la région des steppes.

Nous voulons parler des groupements en *caravanes*. Ils ont été le point de départ des grandes *invasions* qui, à plusieurs reprises, ont bouleversé et terrifié le monde.

On peut définir la caravane : un groupe nombreux d'hommes voyageant avec l'aide d'animaux, sans le secours d'hôtellerie et de routes tracées, et sous la conduite d'un chef.

Ce groupement se constitue dans la steppe, lorsqu'il s'agit de se transporter *accidentellement* en grand nombre en dehors du cercle parcouru ordinairement par les troupeaux de la famille.

Et tout d'abord, c'est la steppe qui fournit ici la force locomotrice, à savoir les animaux. Elle les fournit même avec une abondance incomparable, puisque l'herbe recouvre toute l'étendue du sol et que chaque famille a un troupeau à sa disposition. En outre, dans les steppes riches, ce moteur est de premier ordre, car c'est essentiellement le cheval, et, qui plus est, le cheval de la steppe, c'est-à-dire le plus rapide, le plus dur à la fatigue, le plus souple qui existe au monde.

Ce moyen de transport est non seulement fourni spontanément par la steppe, mais *il est le seul qui soit adapté* à ces immenses étendues sans routes tracées et sans hôtellerie.

Il n'y a pas de routes dans la steppe, parce qu'il n'y a pas de pouvoirs publics pour les entreprendre et que, ce qui est plus décisif, on n'en sent pas le besoin.

En effet, on peut dire que, dans ce pays, où il n'y a pas de routes, tout est route. La viabilité de la steppe résulte de la configuration générale du sol et de la nature des habitants. Le sol est presque partout plat et n'oppose dès lors que très exceptionnellement des obstacles naturels. Quant aux habitants, ce n'est pas l'absence de route qui pourrait les arrêter, car ils sont habitués à se déplacer chaque jour à la suite de leurs troupeaux.

Il y a plus : la meilleure route pour eux est précisément celle où ils trouvent le plus d'herbe à faire brouter à leurs animaux. En effet, lorsque des pasteurs se transportent en caravanes, ils sont soumis aux mêmes nécessités que dans la vie ordinaire : il leur faut nourrir les animaux qui les portent, ceux qui portent les bagages et ceux qui sont spécialement destinés à fournir, pendant la route, les provisions de bouche : ils éviteraient donc par nécessité les routes tracées, bien loin de les rechercher. On le constate d'ailleurs par l'exemple des caravanes qui arrivent sur les confins habités par les sédentaires, et qui, là, rencontrent des routes : elles s'en éloignent le plus possible, car les lieux fréquentés par l'homme ne sont pas bons pour le nomade et pour ses troupeaux.

Ainsi, la société qui use le plus des transports. puisqu'elle en use quotidiennement, n'a besoin pour cela que des moyens qui lui sont fournis spontanément par la nature et par les conditions de la vie privée. Dans ce premier âge de la locomotion, un corps des ponts et chaussées et l'hospitalité des hôtelleries et des villes d'étape sont parfaitement inutiles.

Mais dans la définition de la caravane, nous avons dit, en outre, qu'elle était un *groupe nombreux* sous la conduite d'un *chef*.

Ces deux nouveaux caractères sont encore nécessités par les conditions du milieu.

D'abord il faut voyager en *groupes nombreux*, à cause des grandes distances à parcourir et des dangers de la route. Il s'agit en effet de traverser des territoires occupés par d'autres pasteurs, qui s'y considèrent comme les maîtres exclusifs. Ceux-ci ne sauraient voir d'un bon œil des inconnus qui viennent

faire paître leurs troupeaux sur un parcours dont ils entendent se réserver la jouissance. C'est l'éternelle querelle des pasteurs d'Abraham et de ceux de Loth. De plus, il se rencontre fréquemment sur les confins des steppes, dans cette zone indécise entre les nomades et les sédentaires, des pillards toujours à l'affût d'une proie à enlever.

Nous disons enfin qu'il faut un *chef;* c'est le type fameux du conducteur de caravanes, si célèbre dans l'histoire de l'Orient, et célèbre à juste titre, ainsi que nous allons l'expliquer.

1° *Ce chef est nécessaire pour enseigner la route.*

C'est qu'il ne s'agit plus ici d'errer dans les limites relativement restreintes du parcours que chaque famille de pasteurs effectue chaque année pour faire paître ses troupeaux. Ce parcours, elle le connaît; elle connaît également les familles du voisinage, qu'elle croise de temps en temps, suivant les hasards de la vie nomade. Lorsqu'on se forme en caravane, il s'agit, au contraire, d'aller au loin, de franchir d'immenses distances qui exigent parfois plusieurs mois de route. Et cette route, on ne la connaît pas, ou on la connaît mal, car elle est en dehors du parcours que l'on a l'habitude de faire pour l'usage ordinaire de la vie.

De plus, cette route n'est pas tracée, ainsi que je l'ai dit. Et cependant, il importe de suivre une direction certaine, car si la steppe produit généralement de l'herbe, elle ne fournit pas beaucoup d'eau. Or l'eau est aussi indispensable que l'herbe, non seulement pour les animaux, mais encore pour les gens. Il faut donc, de toute nécessité, connaître les puits, qui sont souvent échelonnés à de grandes distances les uns des autres, et qui, pour cette raison, forment les étapes auxquelles il faut arriver chaque soir, sous

peine de mourir de soif ou tout au moins d'en souffrir cruellement si l'on en manque un seul.

2° *Ce chef est nécessaire pour maintenir l'ordre.* Ce n'est pas là une chose facile au milieu d'une agglomération aussi considérable, composée de gens venus de tous les côtés et étrangers les uns aux autres. En effet, lorsqu'il s'agit d'entreprendre une expédition aussi difficile, chacun profite du départ d'une caravane pour s'y adjoindre.

M. Huc, pour aller jusqu'à Lhassa, dut entrer dans une caravane, après s'être rendu compte de l'impossibilité de faire la route avec sa petite troupe. « Notre grande affaire, dit-il, fut de recueillir tous les renseignements possibles sur cette fameuse route du Thibet. On nous en dit des choses affreuses : il fallait pendant quatre mois voyager à travers un pays absolument inhabité, et, par conséquent, faire avant de partir toutes les provisions nécessaires. Dans la saison de l'hiver, le froid était terrible, et souvent les voyageurs étaient gelés ou ensevelis sous les avalanches de neige. Puis, par-dessus tout cela, venaient les hordes de brigands, qui, à certaines époques de l'année, parcouraient la steppe et détroussaient les voyageurs. Nous pouvions d'ailleurs voir et interroger quelques Tartares-Mongols, qui étaient les débris d'une grande caravane assaillie l'année précédente par une troupe de brigands (1). »

Il n'y avait cependant pas moyen de voyager autrement et M. Huc se décida à entrer dans la grande caravane thibétaine, qui fait presque annuellement le voyage des frontières de la Chine à Lhassa. « Nous nous joignîmes, dit-il, à cette immense troupe, grossie en

(1) *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet*, t. II, p. 57

route par un grand nombre de caravanes mongoles, qui, comme nous, profitaient de cette excellente occasion pour faire le voyage de Lhassa... Les hommes et les animaux qui composaient la caravane peuvent être évalués au nombre suivant : quinze mille bœufs à longs poils, douze cents chevaux, autant de chameaux et deux mille hommes, soit Thibétains, soit Tartares... La marche et les mouvements de la caravane s'exécutaient avec assez d'ordre et de précision, surtout dans les commencements. Ordinairement, on partait tous les jours deux ou trois heures avant le lever du soleil, afin de pouvoir camper vers midi, et donner aux animaux le temps de paître pendant le reste de la journée. Le réveil était annoncé par un coup de canon ; aussitôt, tout le monde se levait, le feu s'allumait dans toutes les tentes, et, pendant que les uns chargeaient les bêtes de somme, les autres faisaient bouillir la marmite et préparaient le thé beurré. Un second coup de canon donnait le signal du départ. Quelques cavaliers expérimentés et chargés de diriger la caravane se mettaient en tête ; ils étaient suivis par les longues files de chameaux, puis venaient les bœufs à longs poils. Les cavaliers n'avaient pas de place fixe ; ils allaient et venaient dans tous les sens (1). »

Pour maintenir l'ordre au milieu d'une troupe aussi nombreuse, qui constitue une véritable armée, il faut un chef ayant une grande autorité personnelle, habitué au commandement, sachant se faire obéir ; s'il faiblit, le salut de tous est compromis, car il s'agit, on vient de le voir, d'une question de vie ou de mort. Évidemment, le premier venu ne peut jouer ce rôle ; il faut un homme très éminent, un véritable patron.

(1) Huc, *op. cit.*, t. II, p. 200.

3° *Ce chef est nécessaire pour assurer de bons rapports avec les populations dont on traverse le territoire.*

J'ai dit que ces populations ne voyaient pas d'un bon œil l'invasion subite de tant d'hommes et de tant d'animaux qui venaient prélever sur les pâturages, qu'ils considèrent comme leur propriété collective, une dîme aussi lourde. Il faut donc traiter avec elles pour qu'elles ne vous inquiètent pas au passage. Il faut résister en outre aux nomades pillards, pour lesquels le passage d'une caravane est toujours une bonne aubaine.

M. Huc en fit lui-même l'expérience. La caravane dont il faisait partie, ayant à traverser une bande du désert de Gobi, qui est enclavé dans les steppes de la Tartarie, dut se fractionner, parce que les pâturages devenaient trop maigres pour qu'un aussi grand nombre d'animaux pussent camper au même endroit. Elle se divisa d'abord en deux. « Notre bande, ajoute-t-il, fut encore obligée, dans la suite, de se fractionner : la grande unité étant une fois rompue, il se forma une foule de petits chefs de caravanes, qui ne s'entendaient pas toujours sur les lieux où il fallait camper, ni sur les heures du départ (1). » L'absence d'un chef capable faillit leur coûter la vie, car ils furent assaillis par des pillards. Heureusement, ceux-ci se montrèrent bons princes, et l'on s'en tira avec quelques cadeaux échangés de part et d'autre et quelques tasses de thé prises en commun.

Ce que nous venons de dire met en relief l'importance décisive, la nécessité absolue d'un chef capable pour se transporter à travers les steppes. Mais l'importance de ce chef va bien au delà d'une pure question de

(1) Huc, *loc. cit.*, t. II, p. 226-235.

transport; elle va bien au delà de l'intérêt de la caravane. C'est ici que nous allons pouvoir constater les effets extraordinaires de l'organisation des transports d'abord sur la constitution des pouvoirs publics et ensuite sur la puissance d'expansion de la race, sur son action en dehors de la région des steppes, sur la manière dont elle s'est répandue au loin, dans ces formidables invasions qui ont si justement épouvanté nos pères.

Ce qui fait l'importance sociale de ce type de chef de caravane, c'est qu'il prend naissance au milieu d'une société composée exclusivement de familles indépendantes les unes des autres et qui ne sont soumises à aucun pouvoir public.

L'apparition du chef de caravane, dans un pareil milieu, est donc un phénomène tout à fait extraordinaire et gros de conséquences : c'est en effet la première et unique manifestation d'un pouvoir public constitué en dehors de la famille. C'est la manifestation d'un organisme de la vie publique, dans une société qui, par sa nature, est étroitement limitée aux groupements de la vie privée. C'est la naissance d'une sorte d'aristocratie, dans un milieu où on ne rencontre que des familles indépendantes et égales entre elles.

En d'autres termes, *ces sociétés ne produisent pas d'autres chefs publics que le chef, ou conducteur de caravanes.*

De là son importance exceptionnelle, importance qui se manifeste si bien dans l'histoire de Mahomet, d'abord conducteur de caravanes.

En prenant la direction de la caravane, en organisant sa marche, en maintenant l'ordre dans son sein, en assurant sa sécurité, ce chef crée donc le seul lien qui s'éta-

blisse entre ces familles ordinairement indépendantes. Le premier, il les dresse à une action commune, combinée. Il fait, en quelque sorte, l'office de ciment entre ces pierres disjointes. Il donne à cette société purement domestique son unique développement dans le sens de la vie publique.

Et maintenant, qu'à un moment donné cette société se trouve dans la nécessité d'entreprendre une action collective, dépassant les forces et les moyens d'exécution d'une seule famille; que l'excès de la population l'oblige à jeter une partie de ses membres hors de ses frontières naturelles, pour y chercher un établissement; ce jour-là, elle trouvera dans ces conducteurs de caravanes des chefs tout préparés, car ils savent grouper les hommes, les pousser en avant; ils ont l'habitude d'exercer un commandement qui s'étend au delà des limites de la vie privée.

Remarquez en effet qu'il n'y a pas loin d'une caravane à une armée, d'un chef de caravane à un chef d'expédition militaire, à un conquérant.

Qu'est-ce qu'une caravane? C'est une troupe, — ayant des armes, — ayant des vivres, — ayant un chef. Pour la transformer en une armée, il suffit donc d'augmenter son effectif et d'orienter son itinéraire, dans la direction du pays que l'on veut envahir. En fait, les armées de nomades n'ont jamais été autre chose que de grandes caravanes : voyez celles d'Attila, de Gengis-Khan, de Tamerlan. Ces conquérants ne sont que des chefs de caravanes plus célèbres que les autres, parce qu'ils ont opéré sur un plus vaste théâtre et qu'ils ont réuni autour d'eux un plus grand nombre d'hommes.

Leurs armées étaient organisées absolument comme des caravanes : chacun s'armait lui-même, à sa guise;

chacun emmenait avec lui les animaux destinés à le nourrir; les familles suivaient leur chef, car ces expéditions n'étaient en somme que d'immenses déplacements de peuples, en quête de nouveaux territoires; c'étaient bien de gigantesques caravanes, ou, si l'on veut, c'était la réunion spontanée de multiples caravanes, s'attachant à la suite d'un même chef.

Tout comme les caravanes, ces armées sont dominées par la nécessité de trouver partout de l'herbe sur leur passage, pour nourrir les troupeaux qu'elles conduisent avec elles. Aussi ont-elles soin généralement de pénétrer chez les sédentaires au printemps, c'est-à-dire au moment où elles peuvent trouver dans les champs, l'herbe et les moissons vertes nécessaires aux animaux.

Et ces armées si rudimentaires ont cependant renversé l'Empire romain; elles ont fait trembler la Chrétienté au moyen âge; elles ont conquis la Chine et l'Inde!

C'est qu'elles possèdent *trois éléments incomparables de force.*

1° *Elles sont formées de peuples entiers* et constituent par conséquent des multitudes prodigieuses, qui écrasent par le nombre les ennemis qu'elles ne pourraient pas vaincre par les armes. En effet, il suffisait de la plus petite impulsion pour mobiliser du jour au lendemain, d'un bout de la steppe à l'autre, ces masses d'hommes que rien ne fixait au sol, et qui étaient habituées à lever tous les matins la tente. Il suffisait de la plus petite impulsion pour les amener à se grouper autour d'un petit chef de caravane, connu dans le voisinage; celui-ci les conduisait à un chef plus important, et ainsi de suite; ces mille ruisseaux allaient se réunir

au grand fleuve, qui se précipitait, selon le caprice ou le hasard des circonstances, soit vers l'Occident, soit vers l'Orient, soit vers le Midi, partout où il y avait des terres pour se répandre.

2° *Ces armées n'ont pas besoin d'intendance.* Elles poussent leurs vivres devant elles. Des vivres qui marchent, qui se transportent tout seuls et qui, par surcroît, vous transportent vous-mêmes ! L'intendance la plus perfectionnée n'a jamais résolu aussi complètement et aussi simplement le grave problème de l'alimentation d'une armée en campagne. Et tout cela se fait sans que ces hommes aient rien à changer à leur mode habituel d'existence ! Ils peuvent tenir campagne indéfiniment ; ils sont partout comme chez eux. Et, de fait, ils ont tenu campagne sans désemparer, pendant plusieurs siècles. Quelle armée moderne pourrait en faire autant ?

3° *Ces armées évitent facilement les conséquences de la défaite, par la fuite.* C'est là une source incomparable de force, car on reste presque vainqueur même dans la défaite. La fuite, en effet, leur est facile à cause de leur organisation nomade, qui leur permet les déplacements rapides. C'est ainsi que les innombrables armées barbares se dispersaient avec tant de rapidité qu'il était impossible d'en retrouver les traces. La fuite est d'ailleurs leur dernière ressource, lorsqu'ils sont envahis chez eux, et cette ressource est terrible pour le sédentaire perdu au milieu de l'immensité des steppes et des déserts. La fuite est tellement une tactique naturelle aux nomades que les Russes, qui ne sont que d'anciens nomades imparfaitement fixés au sol, y ont eu recours, lorsqu'ils se sont vus menacés par l'invasion de Napoléon. Et cette fuite de tout un peuple faisant le vide devant lui a été plus cruelle pour l'enva

hisseur qu'une défaite en bataille rangée. En tournant bride, le Cosaque a eu raison du plus savant tacticien de l'Occident. C'est la même tactique que les Boers ont pratiquée contre les Anglais dans la guerre du Transvaal. Leur mobilité de demi-nomades a été une de leurs supériorités.

Mais à côté de ces éléments de force, ces armées présentent un élément de faiblesse qui frappe décidément de stérilité même leurs victoires en apparence les plus décisives :

*Elles n'ont jamais réussi à constituer de grands Empires stables, elles n'ont fondé nulle part de grands États.*

Qu'est-il resté des immenses conquêtes d'Attila, de Gengis-Khan, de Tamerlan, pour ne parler que des plus célèbres conducteurs de peuples sortis des steppes de l'Asie centrale? Rien; leur Empire s'est écroulé avec eux, ou peu de temps après leur mort. Où y a-t-il un Empire des Huns? Où y a-t-il un Empire Tartare? Où y a-t-il un Empire Mongol? C'est un torrent qui a tout ravagé sur son passage et qui est ensuite allé se perdre dans les sables, sans laisser d'autre trace que celle des ruines qu'il avait semées.

Amédée Thierry a raconté l'histoire d'Attila et de ses successeurs. Or le premier chapitre qui suit la mort d'Attila est intitulé : « La discorde des fils d'Attila ruine l'empire des Huns ». Et la suite de l'ouvrage est consacrée uniquement à raconter cette dislocation, à nous montrer la dispersion rapide de toutes ces bandes, j'allais dire de toutes ces caravanes, un moment réunies autour du puissant conquérant. C'est ainsi que se terminent également les histoires de Gengis-Khan et de Tamerlan.

D'où vient cette impuissance organique? Elle vient encore du mode de formation de la caravane, point de départ et prototype de toute cette organisation militaire.

Qu'est-ce que la caravane dans les steppes? C'est essentiellement un groupement *éphémère*, formé en vue d'un but déterminé et de courte durée. On se groupe pour aller avec sécurité d'un point à un autre. Le but atteint, on se sépare, pour revenir au groupement familial, le seul qui soit permanent dans cette organisation sociale et le seul dont on sente normalement le besoin, parce qu'il suffit pleinement à tout. Par le fait même, l'autorité du chef de caravane est également éphémère : une fois arrivé au terme du voyage. on se sépare de lui, on ne le connaît plus.

L'expédition militaire n'étant qu'une extension de la caravane, étant formée d'après les mêmes éléments, les mêmes principes et selon les mêmes idées, il est tout naturel qu'elle soit soumise aux mêmes lois ; c'est également un groupement éphémère, sous un chef éphémère. On se groupe autour du chef militaire, en vue d'une expédition déterminée, comme on se groupe autour du chef de caravane en vue d'un voyage déterminé; l'expédition finie, chaque famille reprend son indépendance comme elle la reprend le voyage terminé. La tendance naturelle, les habitudes prises sont plus fortes que l'intérêt public qui persuaderait de rester réunis. D'ailleurs, nous avons vu que ces sociétés n'avaient pas la notion de l'intérêt public, parce qu'elles n'avaient pas, dans l'usage ordinaire de la vie, le besoin de pouvoirs publics, le besoin de vie publique.

On s'explique ainsi comment les sociétés pastorales. issues des steppes, sont impuissantes à constituer des

autorités publiques stables, même lorsqu'elles sortent du milieu de la steppe et de la vie pastorale; l'impuissance organique qu'elles ont à ce point de vue continue à se faire sentir. Alors même qu'elles se transforment en sociétés sédentaires, et qu'elles arrivent à constituer des autorités et des pouvoirs publics, ces autorités et ces pouvoirs publics sont toujours arbitraires et momentanés. C'est ce qui nous explique les révolutions de palais, qui sont un des traits caractéristiques de l'Orient, et qui en forment à peu près la seule histoire politique depuis l'antiquité. Les pouvoirs publics n'y sont pas un rouage naturel, mais une création artificielle, en dehors des conditions d'existence de ces peuples.

Et si on se demande comment ces sociétés arrivent à vivre, en dépit de cette désorganisation chronique de la vie publique, l'explication est très simple et nous est encore livrée par la connaissance que nous avons de cet état social.

Ces sociétés se maintiennent uniquement grâce à l'autorité paternelle, que l'art pastoral a développée originairement au plus haut degré. Si les groupements de la vie publique sont faibles, ceux de la vie privée sont singulièrement tenaces et persistants, puisqu'ils constituent le seul élément radical de ces sociétés. C'est en retombant sur la communauté familiale et en s'y cantonnant fortement que ces peuples échappent à la faible intensité de la communauté politique. La formule de ces sociétés est donc : anarchie en haut, mais stabilité en bas. Ce n'est que par en bas qu'elles tiennent, ce qui prouve que, dans la vie sociale, l'essentiel est encore la stabilité de la famille, puisqu'elle suffit à conjurer la plus complète instabilité de la vie publique.

Nous venons de dire que ce groupement en carava-

nes explique l'aptitude qu'ont eue ces populations à se répandre au dehors. La steppe en effet a été le point de départ d'invasions ou d'émigrations formidables.

Ce mouvement d'expansion ne s'est pas manifesté partout avec la même intensité ; il est en relation étroite avec l'étendue et la constitution géographique de la steppe.

Sur les hauts plateaux, il apparaît avec une intensité plus grande.

Le plus grand de ces plateaux herbus, celui de l'Asie centrale, a donné naissance à une série presque non interrompue de formidables invasions. Elles ont suivi quatre directions différentes : 1° vers la Chine ; 2° vers l'Inde ; 3° vers la Sibérie ; 4° vers l'Occident.

Il serait difficile, tant elles ont été nombreuses, d'énumérer les invasions des pasteurs dans *l'Empire chinois*. Il suffira, pour établir le fait, de signaler les plus importantes. Les voici dans l'ordre chronologique :

En l'année 247 avant Jésus-Christ : invasion à la suite de laquelle les Chinois construisent la *grande muraille*, qui fut d'ailleurs, on va le voir, une faible défense.

Au deuxième siècle après Jésus-Christ : série de grandes invasions, à la suite desquelles la Chine se divise en deux empires, celui du nord et celui du midi.

Du neuvième au treizième siècle : invasions presque continues, parmi lesquelles celles de Gengis-Khan en 1213. Puis, en 1225, conquêtes de tout le nord de la Chine jusqu'au fleuve Bleu et soumission des rois de la dynastie Song à un tribut. En 1260, les Mongols, conduits par Koubilaï-Khan, chassent les rois Song, deviennent maîtres de toute la Chine et fondent la dynastie Yen, qui règne jusqu'en 1368.

Enfin, en 1644, un Tartare mandchou, Choun-Tchi, s'empare de Pékin, se fait proclamer roi et fonde la dynastie des Tsin, qui règne encore aujourd'hui.

Et voilà comment, d'après les géographes, la partie orientale du grand plateau est considérée comme faisant partie de l'Empire chinois. En réalité, l'Empire chinois est sous la dépendance des populations descendues du plateau central.

L'*Inde* a été, plus que la Chine, à l'abri des invasions des nomades, grâce à la « grande muraille » naturelle formée par l'Himalaya. Cet immense système de montagnes est presque taillé à pic sur le versant indien; il n'offre aux invasions que des défilés très rares, toujours étroits et difficiles. Néanmoins, cet obstacle n'a pas complètement arrêté la force naturelle qui pousse les pasteurs à envahir.

Deux de leurs invasions, entre autres, sont historiques. En l'année 1024 de notre ère, les Tartares Gaznévides soumettent l'Inde septentrionale et occidentale jusqu'au Bengale. — En 1398, Tamerlan établit, dans tout l'Indoustan, l'empire du Grand Mogol, qui se maintint jusqu'à l'occupation anglaise, en 1759.

Les invasions des pasteurs, *en Sibérie,* ont un caractère différent; elles se sont effectuées par masses moins considérables et, en quelque sorte, insensiblement. Ce fait provient de deux causes : la Sibérie étant très peu peuplée, les envahisseurs ne trouvèrent aucune résistance pour s'y installer, et purent s'y répandre insensiblement; d'autre part, la chaîne de l'Altaï et des monts Sayan, qui sépare cette région du plateau central, s'abaisse sur un grand nombre de points en une pente douce couverte d'herbe. C'est un passage largement ouvert entre les deux régions. Le courant s'établit donc facilement. Le fond de la popu-

lation de la Sibérie est originaire du plateau central.

Les invasions des pasteurs. *en Occident,* nous touchent de plus près. Elles ont été singulièrement facilitées par l'immense étendue d'herbe qui descend du Pamir aux bouches du Danube, à travers la Russie méridionale. Une pareille route s'ouvrait autrefois à travers l'Allemagne jusqu'à la mer du Nord.

C'est ce dernier chemin qu'ont suivi les premières migrations de pasteurs qui sont venus s'établir dans les vastes plaines de la Germanie et que nous retrouverons transformés en pêcheurs-cultivateurs le long des rivages de la mer du Nord.

Aux époques historiques, les nomades ont fait, en Europe, une apparition dont on n'a pas perdu le souvenir. Les Huns descendent de la partie occidentale du plateau central, au commencement du quatrième siècle. Une partie se fixe dans les steppes situées à l'est de la mer Caspienne, où ils sont connus sous le nom de *Huns blancs;* les autres subjuguent leurs frères d'origine, les Alains, puis les Goths, imposent un tribut à Constantinople, parcourent la Thrace et l'Illyrie; avec Attila, ils ravagent l'Empire d'Orient, traversent la Germanie, entraînant à leur suite les peuples barbares, encore à demi nomades, campés au centre de l'Europe, pénètrent en Gaule et en Italie.

Ce sont bien des pasteurs et des nomades, ces Huns dont un historien a dit : « Ils n'habitent ni maisons ni huttes, et ne se croient pas en sûreté sous un toit. Ils descendent rarement de cheval et s'y tiennent jour et nuit (1). »

L'invasion des Turcs au dixième siècle est également originaire de l'Asie centrale. De même, au

(1) Cantù, *Histoire universelle,* t. VI.

treizième siècle, celle de Gengis-Khan, qui, d'abord simple chef d'une horde mongole (réunion de tentes), conquiert successivement la Chine et la Corée, envahit l'Asie occidentale et la Russie méridionale et domine finalement de la mer Noire à la mer de Chine.

Un autre chef de tribu mongole, Tamerlan, envahit la Russie, la Syrie, l'Asie Mineure, et meurt au moment de pénétrer en Chine.

Tel est, bien écourté, le bilan des invasions qu'un seul plateau de steppes a pu jeter sur le monde.

## II

Cependant cette puissance d'expansion des pasteurs, actuellement enrayée par les armes perfectionnées dont disposent les peuples sédentaires, était liée à une condition qu'il importe de signaler.

Les pasteurs ne pouvaient profiter, pour se répandre au loin, des avantages naturels que je viens d'indiquer que s'ils trouvaient devant eux des sols propres à la vie nomade et à l'art pastoral.

Or il s'est précisément rencontré que ces populations ont vu s'ouvrir sous leurs pas *deux magnifiques routes d'herbe* entre lesquelles elles pouvaient choisir, pour aller d'Asie jusqu'au centre de l'Europe.

La première est une *route de steppes de plaines basses.* (Voir la carte plus haut, p. 3.)

Un voyageur qui voudrait aller du pied du plateau central asiatique aux bouches du Danube pourrait, encore aujourd'hui, effectuer ce trajet d'environ 5,000 kilomètres, en cheminant presque constamment à travers des steppes de plaines basses. C'est à peine si, de

loin en loin, il rencontrerait sur les rives des fleuves quelques bandes étroites de parties cultivées. Mais à l'époque où s'effectuèrent les grandes migrations de pasteurs d'Asie en Europe, l'herbe régnait exclusivement sur cette immense étendue où rien ne venait arrêter dans leur marche les hommes et les troupeaux.

La route dont nous venons d'indiquer les deux points extrêmes traverse le Turkestan russe, passe entre les monts Ourals et la mer Caspienne, s'étend sur tout le midi de la Russie. Elle comprend donc une partie asiatique et une partie européenne.

De nos jours encore, la plus grande surface de cette immense région est occupée par des races nomades et pastorales : les Kirghiz dans le Turkestan russe, les Cosaques et les Kalmouks en Russie y font librement paître leurs troupeaux.

Le bassin du lac d'Aral et de la mer Caspienne, dans le Turkestan, n'est qu'une immense steppe comprenant plus de trois millions de kilomètres carrés, soit six fois la superficie de la France (1).

« A la base des pentes boisées du Tian Chan (plateau central), dit Élisée Reclus, commence la vaste région de steppes basses qui se prolonge à travers tout le Turkestan et par delà le fleuve Oural dans l'intérieur de la Russie. Presque partout la steppe se présente comme un espace nu laissant le regard glisser sur le sol uni jusqu'à la courbure de la Terre sous l'horizon... La variété des diverses steppes commence à se révéler dans les premiers jours du printemps, aussitôt après que les rivières et les mares débordées sont rentrées dans leur lit et que les Kirghiz ont brûlé les broussailles sèches des pâturages. Les jeunes

(1) É. Reclus, *ibid.*, p. 374-375.

plantes naissent et se développent en quelques jours : la verdure et les fleurs succèdent comme par enchantement à la morne nudité des plaines. C'est alors que la steppe se montre sous ses aspects les plus variés à cause de la différence des terrains, sables, argiles, roches, marécages d'eau douce ou d'eau salée ; chaque nature de sol se révèle par sa flore et sa faune ; nulle part les plantes et les animaux qui les accompagnent ne dépendent d'une façon plus intime des terrains qu'ils habitent. Mais la richesse et l'éclat printaniers durent peu. Le climat excessif de la contrée, torride pendant la saison des chaleurs, glacial pendant la durée des froids, ne laisse prospérer qu'un petit nombre de plantes résistant aux extrêmes de la température ! L'été brûle les pousses vertes, les fleurs disparaissent ; mainte partie de la steppe, grise, poudreuse, reprend la monotonie d'aspect qu'elle avait durant l'hiver ; seulement, pendant quelques jours d'automne, les pluies raniment un peu la végétation : un deuxième printemps paraît s'annoncer ; mais bientôt les plantes se flétrissent de nouveau et la tristesse de l'hiver s'étend sur les solitudes (1). »

On voit, par cette description, que les steppes du Turkestan russe sont généralement pauvres. Elles n'étaient donc pas de nature à retenir longtemps les nomades qui descendaient de l'Altaï. Aussi, dès que ceux-ci se sentaient assez forts pour refouler les populations qui les précédaient, se hâtaient-ils de franchir le fleuve Oural, pour venir dresser leurs tentes dans les steppes plus fertiles de la Russie méridionale.

Les steppes de la Russie se composent généralement d'un terreau noir (*tchernoziom*), qui est le résultat de

(1) É. Reclus, *ibid.*, t. V, p. 445.

la décomposition lente des herbes, ainsi que l'avait affirmé le voyageur français Huot et que l'a prouvé depuis le botaniste Ruprecht. On n'y a pas trouvé de coquilles d'eau douce ou d'eau salée qui puisse expliquer par l'action de la mer ou des lacs un dépôt d'alluvions. Ces terres contiennent environ trois quarts ou quatre cinquièmes de sable et un dixième de matières organiques mélangées à de l'ammoniaque, de la soude, de la potasse, de l'acide phosphorique.

« Dans son ensemble, la zone des terres noires s'étend du sud-ouest au nord-est comme un isthme entre les Carpathes et l'Oural, et c'est par elle que l'Europe occidentale se rattachait autrefois à l'Asie : Ruprecht lui donne le nom de « Continent du tchernoziom (1) ».

Ce continent comprend un tiers environ de la Russie d'Europe, c'est-à-dire une surface qui peut être évaluée à 95 millions d'hectares. On voit quel magnifique chemin d'herbes s'ouvrait sous les pas des pasteurs et les invitait à pénétrer en Europe.

« Là, dit Élisée Reclus, comme dans les « prairies » du Far West américain, on pouvait cheminer à l'aventure au milieu des herbes, si hautes que les fleurs, les épis et les houppes se balancent à côté de la tête du voyageur : au milieu de la plaine sans bornes, on peut se croire perdu dans la verdure que le vent fait onduler comme des vagues (2). »

C'est ainsi que les pasteurs purent arriver, sans modifier leurs conditions d'existence et en poussant devant eux leurs troupeaux, jusqu'aux bouches du Danube.

Sur les deux rives de ce fleuve, ils trouvèrent encore des bandes herbues plus ou moins larges qui

(1) É. Reclus, *ibid.*, p. 447.
(2) É. Reclus, *ibid.*, p. 447.

leur permirent de pénétrer dans les vastes steppes de plaines basses de la Hongrie.

« Cette plaine a pris la place de l'ancienne mer Hongroise. Loin des routes et des villes on chercherait vainement un caillou sur le sol. Ce sont de véritables steppes perdues à l'horizon, où les hordes dont les populations actuelles sont descendues retrouvèrent leurs plaines herbeuses de l'Asie centrale. Les Hongrois les désignent sous le nom de *puszta* (1). »

La *puszta* fut, ainsi que nous allons le voir, le grand rendez-vous des pasteurs au centre de l'Europe. C'est là qu'ils se rallièrent pour livrer à l'Empire romain leur plus redoutable assaut.

Si nous considérons, sur une carte, la configuration du bassin du Danube, nous constatons que cette immense région de 800.000 kilomètres carrés, encaissée entre les Carpathes, au nord, et les Balkans, au sud-est, en outre, presque complètement fermée à l'occident par les montagnes du Monténégro, de l'Herzégovine, de la Bosnie et de la Croatie, ou Alpes Dinariques, continuées par les diverses ramifications des Alpes autrichiennes. C'est une sorte d'impasse, de sac immense *ouvert seulement vers l'Orient*. Cette région semble donc disposée tout exprès pour recevoir et pour garder, à l'abri de tout mélange, les populations venues de l'Asie. Et c'est bien là le caractère que nous aurons à constater.

Telle est la première route qui s'ouvrait devant les pasteurs et par laquelle ils pouvaient pénétrer jusqu'au cœur de l'Europe, sans rien modifier aux conditions essentielles de leur existence.

(1) Vivien de Saint-Martin, *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*.

*La seconde est une route de steppes de grands plateaux.* (Voir la carte p. 3.)

Le grand plateau central asiatique, principal centre de formation des peuples pasteurs, est non seulement relié à l'Europe par la route de steppes des plaines basses que nous venons de décrire, mais, plus au sud, par une succession ininterrompue de *steppes de grands plateaux.* Ceux-ci commencent au Pamir et se prolongent jusqu'au Bosphore, en face de Constantinople. Ce sont les plateaux de l'Afghanistan et du Béloutchistan, de la Perse, de l'Arménie et de l'Asie Mineure. Dans quelques-unes de leurs parties, ces plateaux s'élèvent à 2,000 et même à 3,000 et 4,000 mètres.

Par suite de l'altitude et de l'absence générale d'humidité, ces plateaux repoussent généralement les productions arborescentes et la culture et restent à l'état de steppes plus ou moins fertiles.

« Il est certain, dit Élisée Reclus, que les terres de ces plateaux, qui ne sont pas soumises aux inondations périodiques, comme les campagnes arrosées par le Tigre et l'Euphrate, finissent par être privées de leurs éléments chimiques et deviennent graduellement improductives (1). »

Ces régions sont exposées à deux vents particulièrement desséchants, car ils n'y arrivent qu'après avoir traversé les déserts arides du Gobi d'une part, du Sahara de l'autre. L'herbe seule peut résister à une pareille sécheresse. L'absence d'humidité est si grande, que du golfe d'Oman à Téhéran, sur un parcours de 1,000 kilomètres, un voyageur ne rencontre pas une seule rivière dont l'eau arrive jusqu'aux genoux. Sous

(1) *Nouvelle Géographie universelle*, t. IX, p. 15.

l'influence de l'extrême siccité de l'air, on voit parfois les chevaux faire jaillir des gerbes d'étincelles, en agitant leur queue. C'est au manque de vapeurs dans l'atmosphère qu'il faut attribuer les écarts extrêmes de température : au mois de juillet, on a vu le thermomètre marquer seulement 13 degrés avant le lever du soleil et monter à 62 degrés au soleil à 8 heures du matin (1).

Dans sa partie la plus étroite, entre la vallée de l'Indus et les steppes du Turkestan, le plateau a encore une largeur de 300 kilomètres; elle dépasse 1,000 kilomètres dans la Perse. C'est donc là encore une magnifique route ouverte aux nomades. « Historiquement, le plateau d'Iran est le lieu de passage où devaient s'engager les peuples de races diverses dans leur marche d'Orient en Occident (2). »

L'art pastoral et la vie nomade ont persisté jusqu'à nos jours dans ces régions : en même temps, s'y est maintenue la constitution sociale des peuples pasteurs : la famille patriarcale, le régime de la communauté, le caractère rudimentaire des pouvoirs publics.

Les diverses tribus — qui se donnent toutes un patriarche pour ancêtre — se gouvernent elles-mêmes. Chacune se divise en clans et en sous-clans, *zoï* ou *kheil*, dont les moindres se composent de quelques familles.

La plupart des habitants du plateau de la Perse sont encore nomades ou demi-nomades; leur principale richesse consiste en troupeaux. En été, ils dressent leurs tentes dans les parties hautes où se trouvent d'abondants pâturages; pendant l'hiver, ils descendent dans les régions des plateaux, plus abritées

(1) Reclus, *ibid.*, p. 179.
(2) Reclus, *ibid.*, p.141.

contre le froid et les vents. Comme tous les peuples pasteurs, ils se groupent non par territoires, mais par familles ou *illiat*. La culture ne comprend pas la cinquantième partie du territoire : elle n'est possible que dans les parties plus basses, suffisamment arrosées et assez abritées contre le froid.

Telles sont les deux routes de steppes qui conduisent du grand centre pastoral de l'Asie jusqu'au milieu de notre continent.

Il nous faut voir maintenant comment s'est effectué, par ces deux routes, l'établissement des pasteurs dans l'Orient de l'Europe.

## III

L'histoire de ces invasions — les pasteurs n'entrent dans l'histoire que lorsqu'ils sortent de la steppe — est restée jusqu'ici une période ténébreuse dans laquelle les écoliers, pas plus d'ailleurs que les historiens, ne réussissent à voir clair.

Cette obscurité est évidemment inhérente au sujet, mais elle provient aussi de l'impuissance où l'on a été jusqu'ici de classer, d'après des caractères très nets, les divers peuples « barbares ». Nous n'hésitons pas à affirmer que, sur ce point encore, la science sociale fournit le fil conducteur qui permet de se diriger et de se retrouver aisément dans cet immense chassé-croisé de peuples. On va le voir par un exemple.

*La route des steppes de plaines basses* a été la principale voie des migrations d'Asie en Europe. C'est par les steppes du Turkestan et de la Russie méridionale qu'ont passé la plupart des peuples qui sont venus

se fixer en Europe et dont nous sommes sortis.

L'occupation définitive de l'Orient de l'Europe ne s'est effectuée que longtemps après celle de l'occident. Dans certaines parties de la Russie méridionale, la vie sédentaire n'a même pas encore partout remplacé la vie nomade, ainsi que le prouvent les Cosaques du Don, les Kirghiz et les Kalmouks du Volga. Ce retard peut s'expliquer par le fait qui se produit dans toute armée en marche. Les premières colonnes arrivent à destination et s'arrêtent bien avant les derniers rangs ; ceux-ci continuent à marcher plus ou moins longtemps, jusqu'à ce qu'il se produise un tassement suffisant qui amène l'immobilité de tous.

Ici le point de départ étant l'Asie et le point de destination l'occident de l'Europe, il est naturel que l'Orient n'ait été occupé définitivement que plus tard.

Cette occupation ne commence guère qu'au septième siècle et elle n'est presque complètement effectuée qu'au quinzième.

L'Empire romain avait déjà vu tant de « barbares » déboucher des steppes du Turkestan et de la Russie qu'il semblait que rien ne dût plus l'étonner. Ce fut cependant avec un profond sentiment d'effroi que l'on apprit, au quatrième siècle, l'apparition d'un nouveau groupe de peuples qui sembla aux Romains plus étrange et plus redoutable que les précédents. On lui donnait le nom de *Khounn*, *Hounn*, ou Huns.

Les Huns venaient d'arriver dans ces steppes de plaines basses du Volga qui sont le grand chemin d'Asie en Europe : ils s'avançaient lentement vers l'Occident, poussant devant eux les peuples qui leur fermaient le passage et poussés à leur tour par ceux qui les suivaient.

Ces Huns étaient-ils bien des pasteurs ?

D'abord, ils venaient de l'Asie centrale, sans qu'il soit encore possible de préciser exactement leur point de départ. M. Howarth, le savant mongoliste anglais, les fait descendre des Tchouwachen, peuples pasteurs de l'Asie centrale. Le Dr Leitner, de Lahore, croit qu'ils sortaient du Turkestan. Mais c'est là une question de pure érudition; le fait incontestable, c'est qu'ils étaient pasteurs.

Voici, en effet, le portrait que nous trace des Huns l'historien Ammien Marcellin, qui reproduit fidèlement ce qu'il a vu de ses yeux.

« *Jamais,* dit-il, *les Huns ne manient la charrue; ils n'habitent ni maisons, ni cabanes,* car toute enceinte de murailles leur paraît un sépulcre et ils ne se croiraient pas en sûreté sous un toit. *Toujours errants,* changeant perpétuellement de demeures ou plutôt n'en ayant point, ils sont rompus dès l'enfance à tous les maux, au froid, à la faim, à la soif. *Leurs troupeaux les suivent dans leurs migrations,* traînant des chariots (1) où leur famille est renfermée. C'est là que les femmes filent et cousent les vêtements des hommes, c'est là qu'elles reçoivent les embrassements de leurs maris, qu'elles mettent au jour leurs enfants, qu'elles les élèvent jusqu'à la puberté. Demandez à ces hommes d'où ils viennent, où ils ont été conçus, où ils sont nés, ils ne vous le diront pas : ils l'ignorent... *Ils sont tout à fait impropres à combattre comme fantassins,* tandis qu'on les croirait cloués sur leurs petits chevaux laids, mais infatigables et rapides comme l'éclair. *C'est à cheval qu'ils passent leur vie,* tantôt à califourchon,

(1) L'emploi des chariots n'est qu'accidentel dans la steppe et n'apparaît surtout qu'auprès des confins. Mais il est fréquent dans les invasions hors de la steppe, car alors il devient facile de se les procurer parmi les sédentaires, ou de les fabriquer, grâce à l'abondance de la matière première et à la perfection plus grande de l'outillage.

tantôt assis de côté à la manière des femmes : ils y tiennent leurs assemblées, ils y achètent et vendent, ils y boivent et mangent, ils y dorment, même, inclinés sur le cou de leurs montures... (1). »

Le portrait est complet ; le type du pasteur est aussi net que possible : éloignement pour la culture, habitation sous la tente, vie nomade, pratique de l'art pastoral, émigration par familles entières, vie à cheval. Pour compléter le tableau, Ammien Marcellin ajoute que les Huns « ne pratiquent aucun culte ». C'est bien en effet le cas des pasteurs, dont le culte purement domestique est exercé par le père de famille sans le concours d'un clergé (2). Telle était également la situation des anciens patriarches de la Bible.

Ce fut en l'année 374 que les Huns passèrent le Volga sous la conduite d'un chef nommé Balamir. Ils rencontrèrent devant eux, de l'autre côté du fleuve, les Alains, qui occupaient alors les steppes situées entre le Volga et le Don et qui sont aujourd'hui encore habitées par les Kalmouks.

Comme les Huns, les Alains, qui paraissent venir de l'Altaï, effectuaient leur marche lente d'Orient en Occident ; comme eux ils étaient pasteurs.

La description qu'en donne Ammien Marcellin ne laisse aucun doute à cet égard : « *Ils n'ont point de maisons,* dit-il, *ne labourent point la terre,* se nourrissent de viande et de *beaucoup de lait,* et, montés sur des chariots recouverts en écorce, ils *errent* dans leurs solitudes sans fin. Quand ils trouvent de l'herbe,

(1) Ammien Marcellin, *Rerum gestarum libri XXXI*, XXXI, 2.

(2) Les lamaseries de religieux boudhistes sont, dans les steppes asiatiques, de fondation relativement récente et elles ont été importées de l'Inde. Leur action d'ailleurs s'exerce en dehors du cercle de la famille.

ils rangent leurs chariots en cercle, prennent leur sauvage repas et, lorsque leurs bêtes ont consommé les herbages, remettent leurs villes sur leurs chariots. C'est une habitation roulante qui, partout où ils vont, leur sert de foyer et de patrie. *Ils chassent devant eux des troupeaux de gros et de petit bétail et prennent un soin plus particulier des chevaux.* Tout ce qui est infirme d'âge ou de sexe s'occupe autour des chariots et ne se livre pas à de violents exercices: *la jeunesse, rompue dès l'enfance à l'équitation, regarde comme vil de se servir de ses pieds* (1). »

Alains et Huns étaient donc frères par l'origine et par l'organisation sociale. Aussi se confondirent-ils facilement pour continuer ensemble leur route vers les bouches du Danube.

« Ce fut pour toutes les nations européennes, dit Amédée Thierry, un grand événement que cette intrusion des Huns au milieu d'elles, ce progrès de l'Asie nomade sur l'Europe. Tout, dans la contrée envahie, changea d'aspect aussitôt : *les rudiments de culture qui provenaient des Goths furent abandonnés* (2) ; la vie sédentaire disparut ; *la vie nomade revint dans toute son âpreté* et la zone circulaire qui allait du bas Danube à la mer Caspienne, le long de la mer Noire, ne fut plus qu'un passage *perpétuellement sillonné de hordes et de troupeaux*. La tribu royale des Huns se fixa sur le Danube (3). »

Voilà donc les pasteurs engagés dans ce bassin du Danube, dont nous avons décrit plus haut la configuration géographique. Ils trouvèrent là les steppes de

(1) *Rer. gest.*, XXXI, 2.

(2) Les Goths étaient d'origine scandinave ; ils avaient suivi une autre route que nous décrirons et qui les avait fait évoluer vers la culture.

(3) *Histoire d'Attila*, I, p. 41.

la *puszta* hongroise où ils purent continuer à mener une existence pastorale.

C'est à ce moment qu'Attila réunit sous son autorité toutes les forces des Huns et des autres nomades qui s'étaient joints à eux. Les ambassadeurs envoyés à Attila par Théodose le Jeune, en 449, nous ont laissé un tableau très curieux de la vie des Huns sur le Danube. Ils y conservent tous les traits essentiels de l'organisation sociale des pasteurs, en y ajoutant seulement l'ardeur guerrière et l'amour du pillage développés par la nécessité où ils sont de conquérir par la force de nouvelles terres.

Dans un repas donné par Attila aux ambassadeurs, « le fils du conquérant, nommé Ellak, nous dit Priscus, prit place sur le lit de son père, *mais beaucoup plus bas; il s'y tenait les yeux baissés par respect pour son père et conserva pendant toute la durée du festin une attitude pleine de modestie* (1) ». Nous retrouvons ici ce respect de l'autorité paternelle que nous avons signalé comme un trait caractéristique des sociétés pastorales. Actuellement encore, dans les steppes de l'Altaï, un fils n'aborde son père qu'en pliant le genou (2). Malgré la longueur du voyage, les Huns n'avaient pas perdu cette tradition, parce qu'ils n'avaient pas cessé de mener la vie pastorale, sur cette route de steppes.

Attila lui-même, le terrible conquérant, témoignait à *son oncle* Œbar un respect plein de déférence et le considérait, nous dit le même auteur, « *comme son père* ». Or l'on sait que, dans la famille patriarcale, l'autorité passe non pas du père au fils, mais du frère

(1) Priscus, *Exc. leg.*, p. 66.
(2) *Voyage dans les steppes de l'Asie centrale*, par T. W. Atkinson. *Le Tour du monde*, 1er sem. 1863, p. 370.

au frère, de manière à appartenir toujours à un vieillard.

On pourrait donc supposer, d'après ce texte, qu'Attila n'était pas le patriarche de sa propre famille, et que cette dignité appartenait à son oncle Œbar. Il faut, en effet, que les ambassadeurs romains aient été bien frappés par ce fait pour l'avoir signalé aussi expressément. On saisirait donc ici une loi très importante relative au caractère de l'autorité parmi les hommes : tandis que la vie pastorale développe l'autorité des vieillards, la guerre et la conquête, qui exigent de la force et de la jeunesse, développent l'autorité des hommes plus jeunes. Ici, la combinaison de ces deux influences apparaît dans la double situation d'Œbar et d'Attila : si les Huns étaient restés dans leurs pâturages de l'Asie, ce dernier serait, sans doute, demeuré complètement sous l'autorité de son oncle. On rencontre le même fait dans l'histoire de Mahomet, qui n'était pas le patriarche, et qui eut quelques précautions à prendre et quelques coups de force à exécuter pour devenir le chef (1).

Les Huns furent bientôt trop à l'étroit dans ce bassin du Danube où arrivaient sans cesse de nouvelles hordes. C'est alors qu'à la suite d'Attila, ils parcoururent, dans les années 451 et 452, la Gaule et l'Italie, portant partout la terreur et la dévastation sur leur passage. Il est vraisemblable qu'ils ne se fixèrent dans aucun de ces pays parce qu'ils n'y trouvèrent pas les steppes nécessaires à la vie nomade et pastorale. Aussi, voyons-nous, dès 453, Attila et ses hordes revenir dans les plaines de la Hongrie. C'est là que mourut, l'année suivante, ce terrible chef de pasteurs, dont

(1) V. l'article *Mahomet*, dans la *Biographie générale* de Michaud.

les contemporains disaient que « l'herbe ne pouvait croître là où son cheval avait passé ».

La mort d'Attila fut le signal de la dispersion de tous les peuples momentanément réunis sous son autorité. Nous saisissons ici une nouvelle loi signalée plus haut : *l'impuissance constitutive des peuples pasteurs à organiser solidement les rouages des pouvoirs publics.* Elle a sa source dans l'organisation de la famille patriarcale, qui forme une petite société complète, indépendante, se suffisant à elle-même, sous l'autorité du patriarche. Pour grouper toutes ces autorités distinctes sous un chef commun, il faut une nécessité pressante, un concours particulier de circonstances, une personnalité extraordinaire comme celle d'un Attila, d'un Mahomet, d'un Gengis-Khan, d'un Tamerlan, d'un Mahdi quelconque. Mais la force centrifuge, qui est l'essence même de ces sociétés, empêche ces grandes concentrations de se maintenir longtemps ; elles se dissolvent rapidement, si aucune intervention extérieure ne vient leur donner la hiérarchie sociale, les organismes supérieurs qui leur font défaut.

Ce déchirement de l'empire d'Attila n'eut pas lieu sans des luttes violentes : Huns blancs et Huns noirs, Goths, Alains, Gépides, Hérules, Ruges, Scyres, Turcilinges, Sarmates, Suèves, Quades, Marcomans se heurtèrent les uns contre les autres, à la grande joie de l'Empire romain, et finalement se dispersèrent dans toutes les directions.

C'est alors qu'une partie des Huns, sous la conduite d'Hernak, fit sa soumission à l'Empire romain (1) et

(1) « Quidam ex Hunnis in parte Illyrici sede ssibi datas coluere :... se in Romaniam dederunt. » Jorn., *R. gest.*, 50. — « Hernach, junior Attilæ filius, cum suis, in extremo minoris Scythiæ sedes delegit. » *Ibid.*

se fixa, ainsi que plusieurs hordes d'Alains (1) et d'autres barbares, dans la région du bas Danube, et même dans la Pannonie sur le moyen Danube. La nécessité les contraignit bientôt à embrasser la vie sédentaire et à demander à la culture un complément de subsistance. Ce fut pour ces peuples le passage de la simple récolte aux travaux de production, de la société simple à la société compliquée. Sur cette route nouvelle et différente, ils durent fatalement modifier leur état social.

Mais le plus grand nombre des Huns, plutôt que de se soumettre aux durs labeurs de la culture, aima mieux revenir sur les bords de la mer Noire, dans ces steppes du Dnieper d'où ils étaient sortis quelques années auparavant. Ils y reprirent naturellement leur vie nomade et pastorale.

C'est en effet, nous l'avons vu, une transformation difficile que celle du pasteur en agriculteur. Nous en trouvons ici un nouvel exemple. Parmi les hordes qui s'étaient décidées à se livrer à la culture, plusieurs se dégoûtèrent rapidement de leur nouvelle condition ; elles regrettaient la liberté de la steppe. Aussi, ayant quitté leurs cantonnements, elles voulurent rejoindre leurs frères nomades. Mais les Romains, dont la politique consistait à fixer au sol ces tribus errantes qui étaient pour eux une menace perpétuelle, s'opposèrent à cet exode. Les Huns nomades vinrent au secours de leurs frères et livrèrent aux Romains une sanglante bataille près de Sardique. Ils furent vaincus ; mais l'histoire ne dit pas si les transfuges de la culture purent regagner la terre promise de la steppe et se consoler de leurs malheurs dans les douceurs de la vie

(1) « Cæteri Alanarum, cum duce suo nomine Candax, Scythiam minorem inferioremque Mœsiam accepere. » *Ibid.*

pastorale. En tous cas, il est intéressant de constater, lorsqu'on le rencontre, cet éloignement naturel de l'homme pour passer des travaux de simple récolte aux travaux de production.

Pendant qu'une faible partie des Huns se livrait à la culture sur les bords du Danube, leurs frères restés à l'état nomade dans les steppes de la Russie méridionale s'apprêtaient à faire de nouveau parler d'eux.

Ces steppes présentaient alors un étrange spectacle; elles étaient véritablement un carrefour de peuples. Là, se pressaient toutes les hordes pastorales descendues de l'Asie et marchant vers l'Europe.

Les Huns proprement dits occupaient les steppes situées entre les embouchures du Danube et celles du Dnieper; au delà de ce fleuve, jusqu'au Volga, à la Caspienne et au Caucase, erraient les Huns Coutrigours et les Huns Outigours, dont le cours immense du Don séparait les campements; les premiers campaient à l'occident, les seconds à l'orient. Plus loin, au delà du Volga, se trouvaient les Ougours, et les Bulgares; plus loin encore, les Turks et les Mongols : gigantesque procession de pasteurs qui s'étendait des bouches du Danube aux plateaux de l'Altaï, principal point de départ de ce débordement (1).

Mais ce n'était pas tout : en Russie, au nord des Huns, campaient d'autres nomades venus également des régions altaïques, avec leurs troupeaux. Les Slaves, tel était leur nom, qui retentissait pour la première fois en Europe. Leurs hordes occupaient les

(1) Dans l'état actuel de la science, il serait possible de démontrer que le principal centre de formation des invasions se trouvait au sud de l'Altaï. C'est dans cette région que l'on peut observer actuellement le type de pasteurs, qui présente le spécimen le plus pur des sociétés de ce groupe.

immenses plaines de la Russie centrale où elles se divisaient en nombreuses tribus.

Les historiens, nous l'avons dit, ont de la peine à se reconnaître au milieu de ces multitudes qui se mêlent, se confondent, se déplacent et changent souvent de noms. Pour nous, la question est très simplifiée, puisque les divers peuples qui s'agitaient, des rives du Danube et des pentes des Carpathes aux flancs du Pamir et à l'Oural, appartenaient au groupe des pasteurs : les documents le prouvent et, à leur défaut, la présence exclusive des steppes suffirait à le démontrer.

L'établissement de ces pasteurs dans l'orient de l'Europe ne s'est fait ni rapidement ni facilement.

Nous avons dit que les peuples qui tirent leurs moyens d'existence des productions spontanées du sol ne se plient aux travaux de la culture que lorsqu'ils ne peuvent pas faire autrement : il faut une contrainte.

Cette contrainte s'imposa, lorsque le développement de la population et les émigrations asiatiques ne permirent plus à ces nomades de vivre de l'art pastoral sur leurs steppes devenues trop étroites. C'est dans le bassin du Danube que la transformation s'opéra d'abord, parce que, dans ce cercle fermé à l'occident par de hautes montagnes boisées, les populations s'agglomérèrent plus tôt que dans les steppes largement ouvertes de la Russie.

L'intervention des empereurs contribua à hâter cet établissement. La politique des empereurs d'Orient vis-à-vis des barbares consistait à les opposer les uns aux autres, afin de les affaiblir mutuellement. Pour arriver plus sûrement à leurs fins, ils imaginèrent de concéder à quelques-uns d'entre eux les terres situées sur les frontières de l'Empire ; ils espéraient ainsi les fixer

au sol et s'en faire un rempart contre les invasions. Or la frontière alors la plus menacée était précisément la ligne du Danube ; c'était vers ce point que les steppes ouvertes de la Russie déversaient leur trop-plein de population.

L'empereur Héraclius, qui régna de 610 à 641, entreprit de constituer sur la rive droite du fleuve une ceinture de petits États, en attribuant des terres aux pasteurs que les tribus voisines avaient dépossédés de leurs pâturages.

C'est ainsi que, en 620, furent établis en Dalmatie une branche de Slaves, les Croates ; une autre branche, les Serviens, ou Serbes, furent, vers 630, cantonnés sur le territoire actuel de l'Herzégovine, du Monténégro, de la Bosnie et de la Serbie. Quelques années après, la rive méridionale du bas Danube fut occupée par les Bulgares, frères d'origine des Huns, qui franchirent les Balkans et couvrirent non seulement la Bulgarie actuelle, mais la Thrace et la Macédoine, c'est-à-dire la plus grande partie de la Turquie d'Europe.

Ainsi la vie sédentaire succéda définitivement à la vie nomade, dans toute la région située au sud du Danube : ces populations passèrent de l'état de sociétés simples à l'état de sociétés compliquées, de la simple récolte aux travaux de production.

Restaient à occuper la Hongrie et la Russie.

Ce fut dans les dernières années du neuvième siècle qu'une fraction des Huns, les Magyars, poussés par d'autres nomades, abandonnèrent de nouveau les steppes de la Russie méridionale, pénétrèrent en Hongrie et s'y fixèrent définitivement. « Ils retrouvèrent là, dit Vivien de Saint-Martin, l'image de leurs steppes natales et ils y virent une nouvelle patrie. Les tribus qui occupaient le pays avant eux restèrent en grande

partie cantonnées dans les montagnes du nord ; les Magyars occupèrent les plaines centrales, en même temps que, pénétrant au delà du Danube, ils se répandirent dans les campagnes montueuses de la Pannonie, jusqu'à la Drave et aux plaines de la Raab (1). »

Le paysan hongrois a conservé jusqu'à nos jours les habitudes pastorales de ses ancêtres : comme eux, il fait paître de nombreux troupeaux dans la puszta ; seulement au lieu d'être nomade, il est sédentaire et a transformé par la culture une partie de ces vastes steppes.

« En mainte puszta, la surface herbeuse se prolonge à perte de vue. De larges fondrières de boue noirâtre, des ornières de chars serpentant dans la prairie, des gazons usés par le pas des animaux, indiquent, non la route, car il n'en existe point dans la puszta, mais le lieu coutumier du passage... Comme les steppes herbeuses de l'Asie, comme les savanes et les pampas du Nouveau Monde, la puszta était, récemment encore, un pays de pâturages où les animaux erraient à l'aventure, suivis par des bergers nomades. De nos jours, les cultures ont envahi presque toute la contrée, mais on voit encore çà et là des restes de l'ancienne mer d'herbes. Des bandes de chevaux paissant en ordre de bataille, des troupeaux de bœufs groupés en désordre, des buffles couchés paresseusement dans la vase semblent les maîtres de la plaine. On pourrait se croire dans la nature vierge, loin de toute civilisation : le rude cavalier qui s'élance à la poursuite des animaux a lui-même quelque chose de sauvage (2). »

L'établissement fut plus difficile en Russie. Ce pays étant essentiellement un lieu de passage, les populations

(1) *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*, article *Hongrie*.
(2) É. Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. III, p. 327, 328.

ne devaient s'y fixer définitivement qu'en dernier lieu.

Actuellement, les pasteurs errent encore dans les steppes du Don et du Dnieper; la vie sédentaire n'a pas complètement triomphé de la vie nomade.

La Russie fut occupée, dans sa plus grande étendue, par la race pastorale des Slaves, qui commencèrent à se fixer au sol vers le dixième siècle. Mais ces populations ne passèrent pas d'elles-mêmes à la vie sédentaire; comme leurs frères du Danube, elles y furent contraintes par une influence étrangère; ce ne fut pas celle des empereurs romains, mais des princes scandinaves, Rurich, Oleg et Igor (1). Il en résulta la superposition de deux éléments bien distincts, qui forme le trait caractéristique de la constitution sociale russe : la masse de la nation a été formée par des pasteurs à familles patriarcales ; la classe dominante, venue de l'Occident, se composait, au moins à l'origine, de familles organisées sur un type différent et dont nous expliquerons l'origine et les caractères sociaux.

Il ne faudrait cependant pas croire que les populations qui occupaient alors la Russie eussent toutes, dès cette époque, adopté la vie sédentaire. Le midi de ce vaste empire était, comme il l'est encore en grande partie aujourd'hui, occupé par des pasteurs nomades. Sur cette grande voie de communication entre l'Asie et l'Europe, rien n'était plus difficile que de fixer au sol les populations. A certains moments, il venait de l'Asie une nouvelle poussée qui empêchait toute tentative sérieuse d'établissement et de culture.

Il nous suffit de nommer ces deux terribles pasteurs, Gengis-Khan et Tamerlan, qui, au douzième et au quatorzième siècles, parcoururent comme un torrent les

(1) Cette transformation sera expliquée dans le second volume.

steppes de la Russie méridionale et disparurent ensuite dans les profondeurs de l'Asie, pour porter la dévastation dans d'autres régions.

Telle était la répartition des peuples dans l'orient de l'Europe, lorsqu'un nouveau groupe de population y apparut subitement, par une route qu'aucune des précédentes invasions n'avait suivie.

Ce nouveau groupe d'invasions arrivait par *la route des steppes de grands plateaux* et se rattache au nom célèbre des Turcs.

Descendus, eux aussi, du plateau de l'Altaï, les Turcs, après avoir longtemps, comme les Huns, mené la vie pastorale dans les steppes du Turkestan, s'étaient engagés sur les plateaux de la Perse et de l'Asie Mineure. Ils traînaient après eux des populations de même origine, toujours prêtes à se précipiter à la suite de quiconque se mettait en marche. Dans les pays ainsi occupés, les Turcs avaient formé des dynasties dont les plus célèbres étaient celles des Gaznévides, des Seldjoucides et des Ottomans.

Ce fut un prince de cette dernière dynastie, Mahomet II, qui, le 2 avril 1453, franchit le Bosphore et vint mettre le siège devant Constantinople. La ville tomba en son pouvoir le 29 mai.

Les Turcs conquirent successivement la Thrace, la Macédoine, la Grèce, la Serbie, la Bosnie, etc. Ils établirent leur domination sur la plupart des peuples fixés avant eux dans la presqu'île des Balkans et constituèrent ce vaste empire de Turquie qui fit si souvent trembler l'Europe. Les Turcs ne refoulèrent pas les populations, ils se superposèrent à elles, comme les Tartares en Chine, et se disséminèrent par groupes plus ou moins considérables épars çà et là.

Nous rencontrons ici un problème qu'il est intéressant de résoudre : A quelles causes faut-il attribuer la suprématie exercée par les Turcs sur les autres populations également issues de pasteurs et fixées dans cette même région?

Ce résultat paraît dû à *trois causes.*

1° La route de plateaux suivie par les Turcs les *conduisit directement à Constantinople.* Ils purent ainsi s'emparer plus facilement de la capitale de l'Empire d'Orient. Ce premier avantage leur donna le prestige et la force qui s'attachent toujours à celui qui est maître du siège du gouvernement. Ils devinrent en quelque sorte, dans l'esprit des populations, les héritiers de la puissance impériale.

2° Les Turcs eurent un second avantage : *ils arrivaient les derniers.* Les descendants des Huns, des Slaves et des autres pasteurs venus par la route du Nord s'étaient depuis longtemps transformés en cultivateurs. Ils avaient peu à peu contracté les habitudes tranquilles de la vie sédentaire, ils avaient tout au moins perdu l'habitude de la guerre et de la vie rude du nomade.

Les Turcs, au contraire, avaient conservé ces habitudes sur les hauts plateaux de la Perse et de l'Asie Mineure où la culture était toujours difficile, souvent impossible. C'étaient de vrais pasteurs, capables par conséquent de se transformer rapidement et facilement en vrais guerriers. Ils avaient donc, de ce chef, la supériorité qu'ont eue les Tartares vis-à-vis des Chinois, les Maures vis-à-vis des Espagnols et qu'auront toujours les peuples habitués à une existence rude sur les peuples plus ou moins amollis par des besoins compliqués.

3° Enfin, *les Turcs avaient une certaine habitude du*

*commandement.* Depuis plusieurs siècles, ils tenaient sous leur domination les populations de la Perse et de l'Asie Mineure. Ils y avaient fondé des dynasties célèbres; le schah de Perse actuel appartient à la tribu turque des kadjars.

Cette longue domination leur avait du moins donné le peu d'aptitudes gouvernementales dont sont susceptibles les peuples pasteurs. La supériorité des Turcs par rapport aux autres pasteurs provenait donc de la route qu'ils avaient suivie et était purement relative.

On peut s'en rendre compte, en étudiant leur système de gouvernement, qu'aucune influence de l'Occident n'a pu modifier. Comme dans toutes les sociétés issues de pasteurs, les pouvoirs publics s'y maintiennent dans les limites les plus restreintes : les Turcs se bornent à défendre l'intégrité du territoire et à recouvrer les impôts. Pour tout le reste, les populations s'administrent à leur guise en dehors de l'ingérence des fonctionnaires publics. « Les Français qui servent le gouvernement turc à Constantinople sont, en mainte occurrence, plus tracassiers et plus gênants pour leurs administrés que les pachas musulmans de vieille roche (1). »

La domination des Turcs a permis aux populations qui occupent cette région de conserver plus facilement leur organisation patriarcale. Elle a arrêté, avec les influences de l'Occident, toutes les tentatives de transformation et a maintenu les peuples Sud-Slaves dans cet état d'immobilité qui établit un contraste si frappant avec les autres parties de l'Europe. On se rendra mieux compte de cette action, si l'on considère le peuple serbe. Ce dernier a été enlevé récemment à la domina-

(1) E. Reclus. *Nouvelle Géographie universelle*, I, p. 240.

tion de la Turquie et placé dans l'orbite de l'Autriche : aussitôt, une transformation sensible s'est opérée dans ses idées et dans ses coutumes ; son organisation patriarcale a été ébranlée et il tend à évoluer dans le sens des institutions de l'Occident.

De tout ce que nous venons de voir, il résulte que *l'Orient de l'Europe a été directement et presque exclusivement occupé par des peuples issus de pasteurs*. Il n'est donc pas étonnant que les influences qui dérivent de ce type de sociétés se soient particulièrement conservées dans cette *zone de la famille patriarcale*.

Ainsi s'explique la différence si tranchée qui existe entre l'Orient et l'Occident de l'Europe.

---

**Lectures sur des types sociaux similaires.** — Lire, dans la *Science sociale : Les Khalkhas*, par M. Paul Bureau, t. V et suiv. *Le Lamaïsme*, par M. A. de Préville, t. XXII.

# CHAPITRE III

## LA ROUTE DES TOUNDRAS ET DES SAVANES

### Les types Lapon-Esquimau et Peau-Rouge.

I

Oh! qu'il est important, pour un peuple, d'avoir bien su choisir sa route! C'est ce que n'ont pas su faire les populations que leur mauvaise étoile a engagées sur la route où se succédaient les Toundras et les Savanes.

Et cependant, dès le seuil, cette route n'était guère séduisante, ainsi qu'on va le voir!

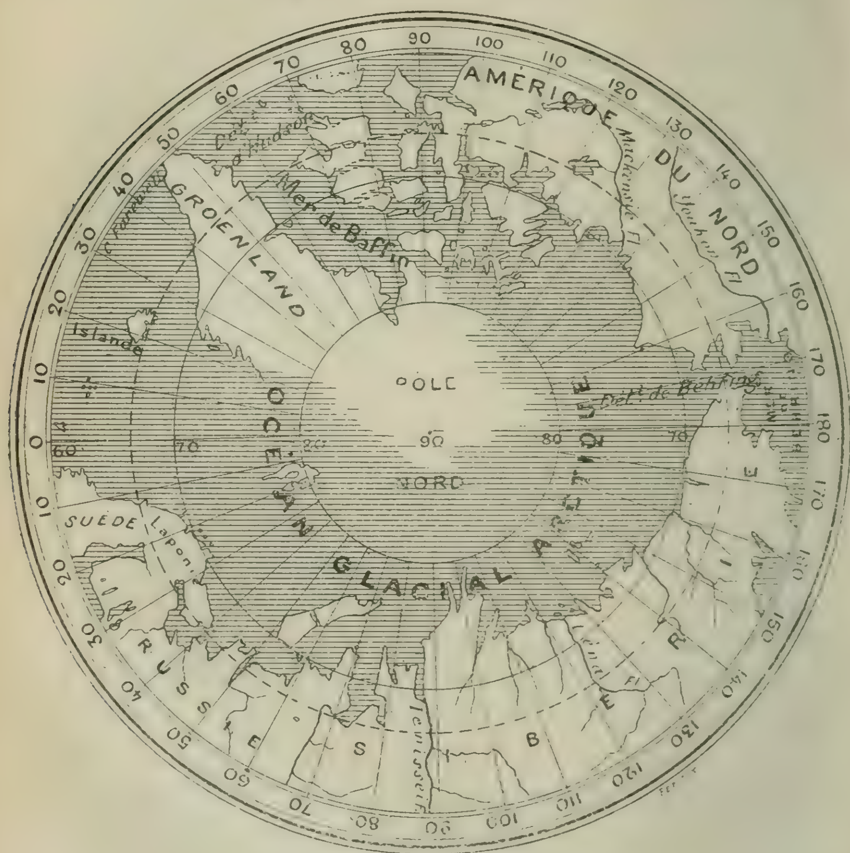
Elle a son point de départ au nord du Plateau central asiatique. Par conséquent, elle continue directement dans la direction du nord, c'est-à-dire vers la Sibérie, la zone des steppes que nous venons de décrire. Elle aboutit, dès la première étape, à la triste région circumpolaire.

La région circumpolaire présente un grand caractère d'unité.

Cette unité résulte d'abord du *froid intense* qui règne uniformément sur toutes ces terres voisines du

pôle, ce qui crée d'un bout à l'autre les mêmes productions et impose le même genre de vie.

Elle résulte ensuite de la *facilité des communications.* Les diverses parties de cette région sont en effet




RÉGION CIRCUMPOLAIRE BORÉALE.

mises en rapport par un même mode de transport : le traîneau attelé de rennes ou de chiens. C'est un moyen de locomotion rapide, car la glace est, de toutes les surfaces, incontestablement la plus glissante. C'est celle qui oppose la moindre résistance à la traction.

Comme tout type social résulte de la combinaison d'une race donnée avec un lieu déterminé, il est nécessaire de savoir d'où venait la race qui s'est engagée sur la route glacée de la Sibérie. Elle venait du midi, c'est-à-dire des steppes du Plateau central asiatique. Ce fait a été mis en lumière, dans la *Science sociale,* par notre collaborateur et ami, M. Paul de Rousiers, qui en donne les trois preuves suivantes :

1° La tradition de plusieurs peuplades de la Toundra qui s'accordent à placer leur berceau au midi.

2° Les faits historiques récents qui montrent avec certitude une portion de l'évolution des tribus méridionales vers le pôle. C'est ainsi que les Tschuktchis ont succédé dans la péninsule de Béring aux Onkilous (1), tandis que les Tongouses disparaissaient devant les Yakoutes *venus du midi* (2) pour leur disputer les pâturages du Miouré. Sur les bords de la Kolyma, le souvenir des Omoks se conserve encore; on sait qu'ils furent refoulés par les Tschuktchis, remplacés eux-mêmes aujourd'hui par des tribus de Tongouses, de Lamoutes, de Youkaguires et de Yakoutes, ***toutes plus méridionales*** (3).

3° Enfin les ethnologues assignent une origine turque aux Yakoutes, la plus nombreuse de beaucoup des petites nations qui occupent la Sibérie septentrionale.

Nous pouvons donc affirmer que la plupart des tribus sibériennes sont venues du midi, c'est-à-dire des steppes du Plateau central asiatique.

Quelle est la nature de cette route? Ce point est important à connaître, puisque la route a une si grande influence sur l'état social.

(1) Nordjenskiold, t. I, p. 396.
(2) Wrangell, t. I, p. 52.
(3) *Ibid.*, p. 122 et suiv.

La Sibérie est séparée du plateau central asiatique. par une large zone de forêts. « Entre les toundras du nord et les steppes du sud, la zone forestière de la Sibérie occupe de beaucoup la plus vaste étendue du territoire : de l'Oural au Kamtchaka, on pourrait cheminer constamment à l'ombre de la forêt. dans l'épaisse *taïga* interrompue seulement par les eaux courantes, par quelques rares clairières naturelles et par les cultures (1). »

Ce développement forestier est dû aux pluies abondantes et régulières qui tombent sur les pentes septentrionales du plateau asiatique. Les nuages. arrêtés par cette énorme boursouflure terrestre, se résolvent en pluies qui entretiennent une humidité constante.

Or. si une courte période d'humidité suffit, comme nous l'avons vu, à la croissance de l'herbe. la végétation forestière a besoin, pour se développer. d'une humidité plus prolongée. Et voilà pourquoi la forêt reprend ici l'avantage et gagne contre l'herbe la bataille qu'elle a perdue sur le plateau asiatique.

Cette zone forestière commence sur les pentes du plateau central et va en diminuant jusqu'au delà du 55° de latitude. Elle couvre donc une grande partie de la Sibérie, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par la carte reproduite plus haut (p. 3).

Or nous verrons que la forêt produit un type social bien différent de celui qui est produit par la steppe. Elle a notamment pour effet de détruire le régime de la communauté. Nous allons cependant constater que la communauté a persisté chez les populations sibériennes que nous trouvons de l'autre côté de la forêt, c'est-à-dire plus au nord.

(1) É. Reclus, *Géographie universelle*, t. VI. p. 616.

L'explication de cette persistance nous est donnée par un phénomène géographique dont l'importance sociale a été signalée, pour la première fois, par M. Paul de Rousiers (1). « Il existe, dit-il, à travers la zone des forêts, une série de chemins, à travers lesquels une tribu peut, sans abandonner sa forme patriarcale, passer de la steppe à la toundra. Ces chemins ce sont les grands fleuves de la Sibérie, qui, tous, se dirigent uniformément du sud au nord, pour se déverser dans l'Océan glacial. Non seulement ils offrent à ces familles les ressources d'une pêche abondante et un moyen facile de transport, mais un phénomène curieux maintient presque partout sur leurs bords *une bande de steppes propre à la nourriture des troupeaux*. Une communauté d'indigènes, partie des steppes du sud, peut donc descendre leur courant sans transformer sa constitution d'une façon essentielle. »

Voici maintenant quelle est la cause de la persistance de la steppe sur le bord des fleuves. « C'est une loi géographique souvent vérifiée, que les grands cours d'eau qui s'écoulent dans le voisinage du pôle, suivant la direction du nord au sud, empiètent normalement sur leur rive droite. Cet empiétement s'explique d'une manière toute naturelle par l'influence du mouvement de rotation de la terre, qui vient contrarier leur marche et pousser constamment le flot sur la berge orientale, tandis que la rive occidentale est de plus en plus abandonnée par les eaux (2). Le fleuve tend, par suite, à se déplacer vers l'est, laissant à sa gauche une rive basse formée d'allu-

(1) La *Science sociale*, t. VI, p. 155 et suiv.
(2) Reclus, t. VI, p. 594.

vions successives très fertiles, mais très sujette aux inondations, et creusant à sa droite un lit nouveau et plus profond que domine un talus élevé. Ce fait est tellement connu des indigènes qu'avant d'avoir vu une rivière, ils désignent toujours sa rive orientale par le nom de rive *haute,* sa rive occidentale. par le nom de rive *basse.* »

Le contraste de la végétation entre les deux rives est également très caractéristique, ainsi que le constate le voyageur Nordjenskiold. « Sur la rive orientale (il s'agit ici du Yenissei), la végétation commence immédiatement sur le bord de la berge. Elle se compose principalement de conifères... Entre les arbres, le sol est couvert de branches et de troncs abattus, les uns encore frais, les autres à moitié pourris et convertis en terreau. Aussi doit-on éviter de s'engager en dehors des chemins battus. La rive occidentale, au contraire, comme les innombrables îles du fleuve, est formée de terrains bas et marécageux que la crue printanière inonde complètement et recouvre d'un limon fertile. *Il s'y forme ainsi une belle prairie,* en partie revêtue d'un gazon que n'a jamais tondu la faux, en partie couverte d'une végétation tout à fait caractéristique d'arbrisseaux atteignant jusqu'à 8 mètres de hauteur. C'est l'eau du fleuve qui remplit, au printemps, l'office du jardinier, dans ce beau parc verdoyant si rarement foulé par le pied de l'homme. Dans le voisinage des berges, s'étendent de *vertes pelouses* d'une courte espèce d'*equisetum* sans mélange d'aucune plante, *pelouses réellement dignes d'une résidence seigneuriale* (1). » Les rivages des autres fleuves sibériens, et en particu-

(1) Nordjenskiold, *Voyage de la Vega autour de l'Asie et de l'Europe*, t. I, p. 340, 341.

lier de l'Obi, sont également de grandes routes herbues.

Ainsi les steppes du grand plateau asiatique sont directement reliées à la toundra sibérienne par tout un système de larges routes herbues, qui suivent la rive des fleuves. Nos pasteurs ont donc pu arriver jusqu'à la toundra sans modifier essentiellement leur vie pastorale et leur état social.

Que va-t-il se passer sur la toundra? Et d'abord quelle est la nature de cette nouvelle région géographique? (Voir la carte.)

On appelle toundra la région circumpolaire qui s'étend au nord des forêts sibériennes et ne produit essentiellement que du lichen. Cette végétation exclusive est due à la rigueur du climat qui, ici, s'oppose décidément aussi bien à la végétation herbacée qu'à la végétation forestière.

Les lichens appartiennent à la famille des cryptogames amphigènes qui comprend des végétaux entièrement cellulaires. Ils sont de petites tailles, vivaces, se développant surtout à l'air et à la lumière, sur la terre, les rochers, les troncs d'arbres, les vieux bois. Les lichens se développent principalement dans les pays froids où nulle autre végétation ne peut résister. La forme des lichens est très variée; ces végétaux sont tantôt des sortes de croûtes peu apparentes, tantôt ramifères et simulant ainsi des arbres en miniature, ou des coraux; d'autres fois, ils sont filamenteux et atteignent d'assez grandes dimensions (1).

Un seul animal peut s'adapter à cette maigre végétation, c'est le renne dont les troupeaux innombrables peuplent presque toute la région circumpolaire.

(1) Voir Deschanel et Focillon. *Dict. gén. des sciences*, article *Lichenacées*.

Le renne a à peu près la taille du cerf commun, mais avec des formes moins élancées. Il porte sur la tête un bois très grand, remarquable par le développement considérable et la direction recourbée en dedans des andouillers, qui naissent en avant de sa base ; ce bois se termine par une empaumure, qui augmente d'étendue avec l'âge. Le renne sait aller chercher sa nourriture sous la neige en grattant avec son pied.

Tel est l'animal qui, dans la toundra, va remplacer le cheval et le bœuf.

Cette simple substitution amène, dans l'art pastoral et dans l'état social, des modifications importantes.

En effet, le renne exige des déplacements rapides et éloignés, des changements fréquents de pâturages, à cause de la pauvreté du sol, dont le lichen est rapidement épuisé.

Pendant l'hiver, les rennes descendent dans les plaines et les vallées ; l'été, ils s'élèvent sur les hauteurs, en partie, dit-on, pour se soustraire aux piqûres insupportables de plusieurs espèces de mouches et de moucherons. Les populations, qui ont domestiqué le renne ont dû se soumettre à ces mœurs beaucoup plus errantes que celles du cheval. Les Lapons et les Esquimaux possèdent de nombreux troupeaux de rennes ; les plus pauvres n'en ont qu'une demi-douzaine, les riches en ont jusqu'à 700 ou 800.

Grâce à la rapidité de cet animal et à la surface glissante de la neige, ces populations peuvent se déplacer facilement pour parcourir les vastes étendues nécessaires aux pâturages.

On attelle les rennes à l'aide d'un collier en peau, d'où descend un trait qui passe sous le ventre et entre

les jambes pour se fixer au devant du traîneau. Une corde placée à la racine du bois de l'animal tient lieu de guide. Les rennes font avec leur traîneau de 16 à 20 kilomètres à l'heure. Ce traîneau est une légère carcasse en bâtons de bois, sur lesquels sont tendues des peaux de rennes.

Cet art pastoral est naturellement très pauvre, car les femelles des rennes donnent peu de lait et il en faut en moyenne une dizaine pour produire le lait d'une vache.

Ces populations sont donc obligées de compenser les ressources d'un art pastoral devenu insuffisant, par des ressources complémentaires. C'est là un fait important à noter, car il marque une première évolution vers un type social différent.

En effet le Lapon et l'Esquimau ne peuvent plus être uniquement des pasteurs, comme sur le plateau central; ils sont obligés d'appeler à leur aide *la pêche* et *la chasse*.

Ils se livrent à la pêche principalement sur les grands fleuves dont nous venons de parler; à la chasse, dans les forêts limitrophes et sur la toundra elle-même.

M. de Rousiers cite à ce sujet des observations caractéristiques de l'amiral Wrangell, qui passa trois années entières à Nijni-Kolymsk (1). La pêche, dit-il en substance, est le principal moyen d'alimentation des riverains de la Kolyma. Elle commence au mois de juin, au moment où la rivière brise ses glaces, et une énorme quantité de poissons s'offre alors aux pêcheurs. Il *faut avoir grand soin d'en faire une ample*

(1) Wrangell, Matiouchkine et Kogmine, *le Nord de la Sibérie. Voyage parmi les peuplades de la Russie asiatique et dans la mer glaciale*, t. I, p. 136 à 167.

*provision pour l'hiver suivant,* et chacun se met en devoir de jeter ses filets pendant les *quelques jours* que dure la descente du poisson. On s'empresse ensuite de préparer tout ce qu'on a pris, sous forme de *goukola,* c'est-à-dire qu'on fait sécher ou fumer chaque poisson, après l'avoir fendu et en avoir retiré les parties intérieures, qui fournissent une grande quantité d'huile.

Aussitôt ce travail terminé, on court vers les côtes que fréquentent à ce moment des bandes de cygnes, d'oies et de canards. Tout ce qui tombe sous le fusil, la flèche ou le bâton, est fumé ou bien enterré dans la neige, de manière à se conserver pour l'hiver. Vers la même saison, les habitants *les plus prévoyants et les plus actifs,* se livrent, sur la toundra ou dans les forêts avoisinantes, à la chasse du renne sauvage. Les animaux capturés sont dépecés et conservés par des procédés analogues.

Dans le mois de septembre, d'immenses bancs de hareng remontent la Kolima, mais *leur passage n'est pas régulier chaque année.* Parfois pendant deux ans de suite, on ne peut en faire que d'insignifiantes provisions ; parfois aussi un seul coup de filet en enlève plusieurs milliers ; en tous cas, le passage est toujours de courte durée. Dans un espace de trois verstes autour de Nijni-Kolymsk, il dure trois jours.

Enfin, lors des premières gelées de l'automne, on pratique dans la glace qui recouvre déjà le fleuve des trous par lesquels on introduit des filets de crins ; c'est la pêche d'automne : elle se prolonge plus ou moins suivant les années et les stations, mais prend toujours fin au mois de décembre, époque à laquelle la rigueur du froid et l'obscurité forcent chacun à regagner sa demeure.

On voit qu'ici, si l'art pastoral est insuffisant, la pêche et la chasse n'offrent qu'une ressource momentanée et aléatoire.

Aussi Wrangell fait-il le récit de famines terribles et périodiques auxquelles il a assisté : « C'est alors, dit-il, qu'on voit des troupes de Tongouses et de Youkagures, chassés des rives de l'Aniouy et de la toundra par le manque de subsistances, venir mendier dans les villages russes de la Kolyma. L'œil hagard, la face livide et décharnée, ces malheureux errent comme des morts échappés à la tombe ; et s'ils rencontrent par hasard quelque cadavre de renne mort de maladie, ils se jettent dessus comme une troupe de loups affamés et dévorent cette proie dont ils ne laissent rien : os et peau, tout a été broyé sous leurs dents contractées par l'excès de la souffrance !... C'est au point que les habitants en sont quelquefois réduits à recourir aux misérables restes de la nourriture réservée aux chiens et dont un grand nombre périssent ! (1) »

Un autre voyageur, qui a passé dix mois d'hivernage chez les Tschuktchis, sur les bords de l'Océan glacial, n'est pas moins explicite : « Le docteur Kjellmann, médecin de l'expédition, raconte qu'à de fréquents intervalles, les Tschuktchis du voisinage viennent visiter la *Vega* et abordent les marins avec ces paroles : *Ouinga mouri kanka*, c'est-à-dire : J'ai très faim, je n'ai rien à manger, donnez-moi un peu de pain. Ces malheureux, ajoute-t-il, souffrent beaucoup de la faim ; ils ne trouvent plus à tuer de phoques, dont la viande constitue leur principale nourriture. Ils n'ont à manger que du poisson (deux espèces de morue), mais pour eux ce n'est pas une alimentation assez subs-

(1) T. I, p. 138, cité par M. de Rousiers.

tantielle. Du reste, ils en manquent même depuis notre dernière entrevue (1). »

Ainsi, sur la toundra, les moyens d'existence sont tirés de la simple récolte comme dans la steppe ; seulement, à l'art pastoral, on est obligé de joindre la pêche et la chasse. *Mais ces diverses ressources sont réduites en quantité et, de plus, aléatoires.*

Cette situation nouvelle ne modifie pas la nature de la *propriété*. Le sol n'est pas plus approprié que dans le type précédent, puisqu'on ne l'exploite toujours que par la simple récolte et la vie nomade. On a donc plus d'intérêt à pouvoir errer librement qu'à être cantonné sur un point limité. Le cantonnement ne peut s'adapter à cette vie forcément errante.

Mais si le sol reste en communauté, sa valeur est très réduite et cette propriété collective se trouve ainsi singulièrement amoindrie.

De plus, ce type subit une seconde diminution dans l'organisation de la *famille*.

C'est encore la communauté de famille. Elle est toujours maintenue par les nécessités de l'art pastoral. La chasse et la pêche pourraient bien porter quelques individus plus hardis, ou plus habiles, à s'affranchir de la communauté, et à s'établir en simple ménage, afin de garder pour eux seuls les produits de leur chasse ou de leur pêche. Mais, ici, ces deux moyens d'existence sont, ainsi que nous venons de le voir, trop réduits et trop aléatoires pour être mis en balance avec les avantages de la communauté. D'ailleurs il serait impossible de vivre isolé dans ces immenses solitudes glacées.

(1) Cité dans la *Science sociale*, t. VI, p. 146.

La *persistance de la communauté* est bien caractérisée. Ces nomades « vivent ensemble dans leurs tentes de peaux ; ils tirent ensemble leurs *seines* (filets), longues de 40 mètres et plus ; ils chassent ensemble les rennes sauvages, l'hippopotame, le veau marin ; ensemble, ils s'emparent des petits oiseaux à l'aide de grands filets (*prousch*). On peut lire dans Pallas (1) la description de ces diverses chasses pratiquées par les Samoyèdes. Wrangell, Nordjenskiold témoignent aussi par leurs récits de la vie patriarcale des indigènes avec lesquels ils ont été en contact. Nordjenskiold remarque notamment qu'il est très difficile de dénombrer un village tschuktchis, parce que ses habitants passent toute leur journée les uns chez les autres et qu'on ne sait jamais au juste combien une tente abrite de personnes (2) ; il est seulement certain que plusieurs ménages vivent sous la même tente, et ce détail est relevé par Wrangell (3) et par Pallas pour d'autres peuplades (4) ».

Mais ce n'est là qu'une *communauté misérable*, maintenue en partie par le désir d'échapper aux privations en restant groupés aussi étroitement que possible. La race s'affaiblit par la souffrance ; elle décline visiblement, aussi bien au point de vue physique qu'au point de vue moral. Cet habitat est vraiment trop dur.

Comment pourrait-on bien en sortir ? Par quelle route s'évader de cette prison de glace, quand on a eu la mauvaise chance de s'y laisser enfermer ?

(1) *Voyage dans l'Asie septentrionale*, t. IV, p. 120 à 125, édit. de 1793.

(2) Nordjenskiold, t. I, p. 434.

(3) Wrangell, t. I, p. 130 et 57.

(4) Paul de Rousiers, *la Science sociale*, t. VI, p. 146.

## II

Il est plus aisé d'entrer dans la région circumpolaire que d'en sortir.

Au premier abord, il semble qu'il serait très facile à ces populations de rétrograder vers le sud, c'est-à-dire de refaire en sens inverse la route par laquelle elles sont arrivées.

Malheureusement pour elles, cette route leur est désormais fermée, par suite de deux circonstances contre lesquelles rien ne peut prévaloir.

1° *Ces populations n'ont pas de moyens de transports adaptés aux régions plus méridionales.*

Nous avons vu qu'elles ne disposent que du renne et du traîneau. Or l'un et l'autre ne sont plus d'aucun usage dès qu'on sort de la région circumpolaire. On se trouve donc à ce moment subitement privé de ses moyens usuels de transports et réduit à aller à pied. C'est là une mauvaise condition pour entreprendre une expédition et surtout pour transporter ses bagages.

2° *Mais, de plus, ces populations sont totalement dépourvues des grands organismes de la vie publique.*

Le pasteur des steppes de prairies a du moins les caravanes accidentelles, dont les chefs peuvent, à certains moments, grouper de grandes masses et les précipiter sur les peuples voisins.

Mais ici, sur ces sols glacés où la pâture est rare, les grands groupements sont impossibles et les familles ne peuvent dépasser les limites de communautés peu nombreuses. Elles n'ont donc ni l'habitude, ni la possibilité d'organiser, même accidentellement, une invasion. Elles n'ont pas de chefs.

Qui pourrait citer, dans toute l'histoire de la région

circumpolaire, le nom d'un seul capitaine, même d'un seul chef de bande. Qui pourrait signaler une seule invasion de Lapons, d'Esquimaux ou de Samoyèdes. Voilà une éventualité qui n'a jamais préoccupé et qui ne préoccupera jamais la diplomatie des nations civilisées. Ce fait, dont les diplomates n'analysent peut-être pas les causes, n'en est pas moins, et avec raison, tenu pour certain.

C'est ainsi que ces populations se sont trouvées en quelque sorte prises à ce piège de glace, qui ne lâche pas facilement sa proie.

Vont-elles donc être condamnées à tourner en rond autour du pôle, sans pouvoir trouver nulle part une issue? Cherchons.

D'abord vers l'Occident, c'est-à-dire à l'extrémité de la Laponie scandinave, le circuit est bien fermé. Au delà des côtes septentrionales de la Norvège, on rencontre la mer libre de glaces, grâce au grand courant d'eau chaude, le Gulf-Stream, qui, parti du golfe du Mexique, remonte vers le pôle par cette voie. Et ce n'est pas seulement la mer libre, c'est la mer immense, l'énorme coupure qui sépare l'Europe de l'Amérique.

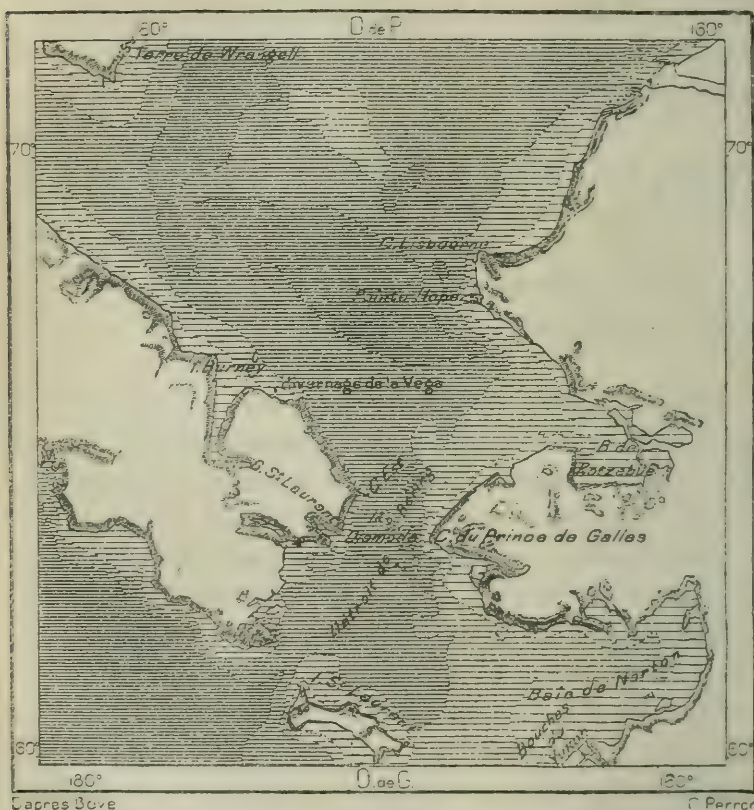
Avec leurs petites barques, que nous décrivons plus loin, ces populations ne peuvent se hasarder sur de pareilles étendues et surtout organiser des expéditions maritimes.

Donc, de ce côté, la route de glace s'arrête brusquement. Il y a une solution invincible de continuité.

Reste la route vers l'Orient, celle qui aboutit au détroit de Béring, c'est-à-dire en face de la côte ouest de l'Amérique.

Le détroit de Béring présente des caractères bien

différents de la coupure que nous venons de signaler au delà de la Laponie scandinave. A vrai dire, il constitue moins un obstacle qu'une facilité pour les communications.




CARTE DU DÉTROIT DE BÉRING.

L'hiver, c'est-à-dire (notez bien cela) *pendant environ huit mois*, le détroit est recouvert d'une *épaisse couche de glace*, qui l'ouvre presque sans obstacle aux communications. Un pont de glace relie alors la Sibérie asiatique à l'Alaska américaine.

La largeur du détroit est d'ailleurs relativement ré-

duite. Il mesure seulement 92 kilomètres entre le cap oriental en Asie et le cap occidental ou du Prince de Galles en Amérique. Cette largeur est encore restreinte par la présence de l'île Diomède, qui s'élève au milieu et le partage en deux. Au milieu du détroit, la profondeur des eaux ne dépasse pas 50 à 90 mètres et elle va en diminuant des deux côtés.

Ainsi, pendant l'hiver, pour passer d'Asie en Amérique, les populations sibériennes n'ont rien à changer à leur mode ordinaire de locomotion. Elles peuvent traverser avec leurs raquettes et leurs traîneaux.

On sait d'ailleurs que « Nordjenskiold dut hiverner pendant huit mois au nord-ouest du détroit, parce que les glaces opposaient à la marche de la *Vega* un obstacle insurmontable. Mais ce qui arrêtait la *Vega* facilitait précisément les transports par traîneaux et les Tschuktchis arrivaient en famille, avec leurs attelages de rennes, jusqu'au pied du bâtiment (1) ».

Pendant l'été, qui ne dure d'ailleurs que quatre mois, les relations ne sont pas interrompues.

Grâce à la faible largeur du détroit et à l'escale de l'île Diomède, les populations riveraines peuvent utiliser leurs barques de constitution primitive.

Ces barques, que l'on rencontre dans toute la région circumpolaire, sont de deux sortes :

L'une, que l'on nomme *baïdarre* chez les indigènes de Béring et *umiak* chez les Esquimaux de l'Amérique et du Groenland, peut contenir de dix à vingt personnes. « Elle se compose essentiellement d'une carcasse en bois, dont les différentes parties sont reliées entre elles avec de solides courroies de peau de phoque non tannée. Cette carcasse, formée de longues

(1) P. de Rousiers, *la Science sociale*, t. VI, p. 229.

perches, ou, à leur défaut, de bois légers ajustés bout à bout, au moyen des mêmes courroies de peau de phoque, présente à la fois une grande solidité et une grande élasticité. Une fois que l'assemblage de cette sorte de charpente est terminé, on la recouvre d'une fourrure de peaux de phoques que l'on assujétit avec soin, après l'avoir très fortement tendue. On obtient ainsi une embarcation dans laquelle *toute une famille* peut prendre place, avec des provisions (1). »

« L'umiak, dit un voyageur qui a longtemps séjourné dans l'Amérique polaire, est le véhicule du matériel de la famille ; c'est un transport, une patache, une gabare. En voyage, il est monté par les enfants, les vieillards, les impotents, les malades, et conduit exclusivement par des femmes (2). »

La seconde barque, plus rapide et plus légère, est le *kayak*.

Le kayak est construit avec les mêmes éléments que l'umiak, c'est-à-dire qu'il est formé par une enveloppe de peaux de phoques cousues ensemble et fortement tendues sur de légers cerceaux de bois, habilement entés et soudés ensemble (3).

« A l'aide de ces deux embarcations, une tribu Tschuktchis *peut traverser le détroit de Béring*, même en plein été, quand le pont de glace est rompu, et se transporter en Amérique, sans sortir notablement de sa vie ordinaire (4). »

Cette traversée se fait d'ailleurs assez communément ; ce qui est prouvé par les relations commerciales

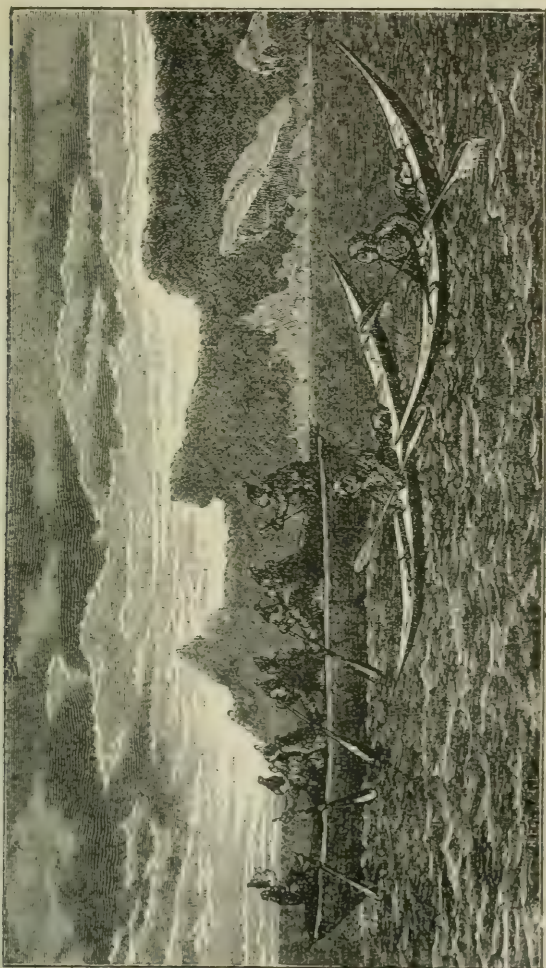
(1) Dr J. J. Hayes, *la Terre de désolation*, p. 43. — M. de Rousiers, *loc. cit.*

(2) E. Petitot, ancien missionnaire, *les Grands Esquimaux*, Plon, 1887. p. 125.

(3) Petitot, *les Grands Esquimaux*, p. 178.

(4) P. de Rousiers, *loc. cit.*

suivies qui existent entre les populations indigènes de la côte asiatique et celles de la côte américaine. « Les différentes peuplades, dit le voyageur Whym-



UMIAK ET KAYAK D'ESQUIMAUX.

per, ont les unes avec les autres des relations commerciales fort actives ; il n'est pas rare de voir, à une centaine de lieues dans l'intérieur des terres de l'Alaska, des vêtements vendus par les Tschuktchis ; les

troupeaux de rennes de Plover-Bay (côte asiatique) ont fourni la fourrure, et les peaux ont été cousues ensemble par les femmes des tribus de la côte qui ont la réputation d'être plus habiles ouvrières que celles du haut Youkon (1). »

*Telle est la véritable porte de sortie de la région circumpolaire.* Seule, elle est ouverte à ces peuplades, parce qu'ils peuvent la franchir avec leurs moyens ordinaires de transports; ensuite parce que, pendant des siècles, ils ont trouvé, de l'autre côté du détroit, un *sol vacant,* que personne ne leur disputait.

Voilà donc ces populations arrivées des steppes centrales de l'Asie et de la Sibérie dans l'Amérique septentrionale.

Nous avons vu comment la route de la Sibérie leur a fait subir une première transformation; nous allons voir comment celle de l'Amérique va imprimer au type une nouvelle et différente orientation sociale.

## III

La région circumpolaire américaine présente, par rapport à la région circumpolaire asiatique, certaines différences de lieu et de travail, mais ces différences ne sont pas assez fondamentales pour modifier essentiellement le type sibérien. Elles n'ont créé que des variétés de ce type (2) et on en trouvera ailleurs la

(1) *Voyages et aventures dans l'Alaska*, Hachette, 1871, p. 187.

(2) Les deux variétés principales sont : le type de l'Alaska et celui des rivages septentrionaux de l'Amérique. Le premier est surtout influencé par la chasse des animaux à fourrure; le second par la chasse du phoque.

description. Nous y renvoyons le lecteur qui serait désireux de connaître toute la série que peut établir actuellement la *Science sociale* (1).

Pour assister à une évolution importante du type social, il faut suivre les populations qui, grâce au sol vacant, eurent la facilité de sortir de la région circumpolaire américaine et de s'aventurer à l'intérieur du Nouveau Monde.

Trois routes s'ouvraient devant elles :

1° *La route des Savanes au sud;*

2° *La route des Montagnes Rocheuses, au sud-ouest;*

3° *La route des Lacs, au sud-est.*

Ces trois routes ont créé trois types sociaux distincts.

*La première route est la route des Savanes.*

C'est vers cette route que se dirigea le courant le plus considérable. Il y fut d'ailleurs entraîné, et comme guidé, par un animal qui a exercé une action sociale très importante, *le bison.*

C'est M. Paul de Rousiers qui, le premier, a signalé et décrit les phénomènes que nous allons résumer, en renvoyant, pour plus de détails, à ses études (2).

Le bison, ou le buffle sauvage d'Amérique, est un animal herbivore, qui appartient à la même espèce que nos bœufs domestiques. On le rencontre, mais clairsemé, dans certaines parties de la région circumpolaire.

Buffon émet l'opinion que cet animal aurait passé de l'ancien au nouveau continent sur la glace par le dé-

(1) Voir, dans la *Science sociale*, les études de M. de Rousiers, sur les populations circumpolaires, t. VI, livr. de sept. et d'oct. 1888.

(2) Voir la *Science sociale*, t. VII et suiv.

troit de Béring. Le bœuf aurait ainsi suivi la même route que les hommes, ce qui, après ce que nous venons de dire, ne paraît guère contestable. Cette affirma-




CARTE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

tion est d'ailleurs confirmée par la présence du bœuf musqué sur le littoral de la baie d'Hudson.

Mais la région circumpolaire n'est pas son habitat ordinaire. Ces ruminants ne se développent en grands troupeaux que dans les larges espaces couverts d'herbe.

Ces espaces se rencontrent dans la zone qui se trouve plus au sud et qui occupe toute la partie centrale de l'Amérique du Nord. On appelle cette région la *Savane*, ou la *Prairie*. Elle s'étend entre le Mississipi à l'est et les Montagnes Rocheuses à l'ouest.

Ces vastes espaces « ressemblent aux steppes de la Tartarie plus qu'à aucune autre partie du monde (1) ». « Toute la région qui s'étend de la fourche de la Plate (Nébraska) aux grandes montagnes (les Montagnes Rocheuses), dit le P. de Smet, est une véritable bruyère, rocheuse et sablonneuse, couverte de scories et d'autres substances volcaniques ; il n'y a d'endroits fertiles que sur les rivières et les ruisseaux. Cette région ressemble aux déserts de l'Asie par ses vastes plaines ondulantes et dégarnies de bois et par ses terres incultes, sablonneuses et solitaires, qui fatiguent l'œil par leur étendue et leur monotonie (2). » Le même voyageur appelle les steppes du Yellowstone « un désert de huit cents lieues (3) ».

Ces régions sont tellement dépourvues d'arbres que l'on est ordinairement obligé de faire cuire les aliments à l'aide de la fiente séchée du bison.

La constitution de la prairie américaine s'explique par des circonstances géographiques et atmosphériques.

C'est une immense plaine inclinée vers l'est, c'est-à-dire vers le Mississipi, et fermée à l'ouest par les Montagnes Rocheuses. Elle se trouve ainsi à l'abri des influences humides du Pacifique ; elle est

(1) Œuvres de J.-F. Cooper. Introduction de *La Prairie*.
(2) *Voyages aux Montagnes Rocheuses*, p. 19.
(3) *Ibid.*, p. 85.

également soustraite à l'influence de l'Atlantique, à la fois par l'éloignement et par la barrière des monts Alleghanys. Cette région est donc exclusivement ouverte à l'influence des vents du nord-ouest, qui se sont desséchés sur les masses glaciales du pôle, ou du sud-est, qui ont perdu leur humidité en traversant la moitié du continent américain.

Il n'existe donc qu'une courte période d'humidité après la fonte des neiges, amenées par les vents glacés du pôle.

Cela suffit, comme dans les steppes asiatiques, à la présence de l'herbe, mais ne suffit pas à la croissance plus lente et plus exigeante des arbres.

Cette région est donc admirablement adaptée à des animaux herbivores. Aussi les trouve-t-on par troupeaux innombrables. « Après sept jours de marche le long de la Plate, écrit le P. de Smet, nous arrivâmes dans les plaines habitées par les buffles. De grand matin, je quittai seul le camp pour les voir plus à mon aise ; j'en approchai par des ravins, sans me montrer, et sans leur donner le vent, qui m'était favorable. C'est l'animal qui a l'odorat le plus subtil ; il lui fait connaître la présence de l'homme à la distance de quatre milles, et aussitôt il s'enfuit, cette odeur lui étant insupportable ; je gagnai, inaperçu, une haute colline ; de là, je jouissais d'une vue d'environ 12 milles d'étendue. Cette vaste plaine était tellement couverte d'animaux, que les marchés ou les foires d'Europe n'en donneraient qu'une faible idée. C'était vraiment comme la foire du monde entier rassemblée dans une de ses plus belles plaines. J'admirais les pas lents et majestueux de ces lourds bœufs sauvages, marchant en file et en silence, tandis que d'autres broutaient avec avidité le riche pâtu-

rage qu'on appelle l'herbe courte des buffles... Tout à coup, l'immense armée parut éveillée ; un bataillon donnait l'épouvante à l'autre, toute la troupe était en déroute, fuyant de tous côtés. Les buffles avaient eu le vent de leur ennemi commun : les chasseurs s'étaient élancés au grand galop au milieu d'eux. La terre semblait trembler sous leurs pas, et les bruits sourds que l'on entendait étaient semblables aux mugissements du tonnerre éloigné. »

On comprend que nos émigrants aient été vivement attirés, dans la direction du sud, à la poursuite d'un pareil gibier et qu'ils se soient livrés avec passion à cette chasse.

C'est en effet par le *travail de la chasse* que les Peaux-Rouges — nous pouvons maintenant les désigner par ce nom — se sont livrés à l'exploitation du bison.

Pourquoi les Peaux-Rouges ont-ils chassé cet animal au lieu de le domestiquer? En d'autres termes, pourquoi ont-ils été des chasseurs et non des pasteurs, comme les populations des steppes asiatiques?

Importante et grave question qui va nous expliquer les différences profondes qui existent entre les anciennes populations de l'Amérique et celles de l'Asie. On va voir comment l'orientation de la civilisation tient parfois à des circonstances en apparence secondaires.

Les Peaux-Rouges ont été des chasseurs et non des pasteurs par suite de quatre causes :

1° *Les habitudes antérieures de chasse.*

Je ne puis pas affirmer absolument qu'il soit possible de transformer une race de chasseurs en une race de pasteurs. Tout ce que je puis dire c'est que, dans les faits innombrables analysés par la *Science sociale* depuis 50 ans, nous n'avons pas encore pu observer

un seul exemple d'une pareille transformation opérée spontanément.

Cette transformation est tellement difficile que le gouvernement des États-Unis lui-même, malgré tous les moyens d'actions dont il dispose, et malgré ses efforts incessants, n'a pu, dans ce siècle, transformer en pasteurs, les derniers représentants du type Indien Peau-Rouge. Malgré toutes les lois pour protéger les bisons, malgré la surveillance active et énergique des fonctionnaires qui gouvernent les Territoires Indiens, le Peau-Rouge continue encore à chasser les rares bisons qui ont échappé à l'extermination séculaire.

Ces bisons sont actuellement trop peu nombreux pour nourrir les quelques milliers de Peaux-Rouges qui subsistent encore et le gouvernement américain est obligé d'envoyer périodiquement des troupeaux de bœufs domestiques à ces malheureux affamés.

Or, — notez bien ceci, — les Indiens, au lieu de faire multiplier ces animaux par l'art pastoral associé à la culture, n'ont rien de plus pressé que de les chasser et de les tuer. A l'époque où on les leur amène, ils les attendent à l'entrée de leur territoire et c'est alors, à travers la prairie, une course folle à cheval et une tuerie gigantesque qui doit réjouir les mânes des ancêtres.

Après cet exemple, on doit comprendre que ces ancêtres déjà dressés à la chasse dans la région circumpolaire par la diminution graduelle, puis par la disparition du renne, se soient mis à chasser le bison au lieu de le domestiquer.

La chasse est en effet un travail encore plus attrayant que l'art pastoral; cela explique la répugnance à y renoncer.

La chasse a en outre pour effet de développer à un haut degré l'imprévoyance et l'habitude de vivre au jour le jour. Lorsque cette formation est enracinée, la race finit par perdre complètement toute aptitude à un travail qui exige une somme, même restreinte, de prévoyance, comme l'art pastoral.

2° *L'abondance du bison*. Cette abondance, dont nous venons de donner une idée, n'était pas faite pour détourner ces populations des attraits de la chasse. Elle eut pour résultat d'exagérer encore ce genre de vie.

3° *L'absence de chevaux*.

L'art pastoral ne peut s'exercer sur de vastes espaces sans le concours du cheval. Nous avons démontré, en décrivant le type des pasteurs de l'Asie centrale, que le cheval est indispensable pour permettre à l'homme de poursuivre, rallier et garder le troupeau, et qu'il n'est pas moins indispensable pour transporter, de pâturage en pâturage, tous les accessoires de la vie nomade.

Or le cheval était inconnu en Amérique. Sans doute il n'a pu, comme le bison, s'élever jusqu'à la région circumpolaire et atteindre le détroit de Béring. Cet animal n'a été introduit en Amérique que par les Européens. Voici quelques témoignages.

Dans une lettre adressée à Ferdinand et Isabelle, le 7 juillet 1503, Christophe Colomb constata l'absence de chevaux pour la région de Panama et du Honduras. Il ne désespère pas d'être plus heureux en pénétrant dans l'intérieur (1). Mais il ne rencontre pas « d'autres quadrupèdes que des chiens qui n'aboient pas (2) ».

(1) Colomb, *Relat. de quatre voyages*, publiées par Navarrette, t. III, p. 145-147.
(2) *Ibid.*, p. 110, 111.

Les explorateurs, qui s'engagèrent après Colomb dans cette région, constatent également le fait : « Dès que les Indiens virent des chevaux, dit Herrera, historiographe d'Espagne et des Indes sous Philippe II, cela leur donna une telle épouvante, car ils n'avaient jamais vu de ces sortes d'animaux, qu'ils commencèrent à tourner le dos et à s'enfuir chacun de son costé, procurant de se sauver du mieux qu'ils pouvaient (1). »

Il en était de même dans les autres parties de l'Amérique.

Pour le Mexique, nous avons le témoignage de Diaz del Castillo, l'un des intrépides compagnons de Cortez : « Les Indiens, dit-il, tournèrent le dos sur-le-champ. Nos ennemis crurent que le cheval et le cavalier ne faisaient qu'un, car ils n'avaient pas vu de chevaux jusqu'alors (2). » Aussi Cortez imagine-t-il, une autre fois, comme stratagème, de faire hennir les chevaux, ce qui porte l'épouvante parmi les Indiens (3). Quand ceux-ci avaient réussi à tuer un cheval, ils suspendaient sa peau comme le trophée le plus glorieux. Les relations de Diaz et d'Herrera sont remplies d'exemples du même genre (4).

Même absence de chevaux dans les vastes plaines situées entre les Montagnes Rocheuses et le Mississipi : « Dans ces nouveaux pays, les chevaux sont ce qu'il y a de plus nécessaire et ce qui effraie le plus l'ennemi. Ce sont eux qui décident du sort d'une bataille (5). » De même dans le Canada, appelé alors Nouvelle-France. Dans son *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions de la Nouvelle-*

(1) *Hist. gén.*, t. I, p. 93.
(2) *Hist vér.*, t. I, p. 109.
(3) *Hist. vér.*, t. I, p. 112-114.
(4) V. par exemple Herrera, *Hist. gen.*, t. III, p. 246, 380, 610.
(5) Castânada, *Relation*, p. 245.

*France,* dédiée à Colbert, Pierre Boucher s'exprime ainsi : « Y a-t-il des chevaux dans le pays ? je réponds non. » Et cependant il constate la présence des prairies : « N'y a-t-il pas de prairies pour faire du foin ? l'avoine n'y vient-elle pas bien ? Parfaitement bien, et il y a de très belles prairies. »

On s'explique ainsi pourquoi le cheval n'avait pas de nom dans les divers dialectes indiens. Les indigènes durent le désigner par des mots européens, comme *cohaïullo,* qui vient de l'espagnol *cavallo* (1). Une *Relation* nous fait assister aux premiers essais d'équitation des tribus indiennes nomades (2).

Il n'y avait pas non plus de chevaux dans l'Amérique du Sud.

Les indigènes du Pérou connaissent si peu les chevaux qu'ils disaient que les Espagnols «montaient sur de grandes brebis (3) ». Aussi en avaient-ils une peur effroyable : « Dès que les Indiens, dit Xérès, virent galoper les chevaux, presque tous quittèrent la place et s'enfuirent avec tant de précipitation, qu'ils enfoncèrent une partie de l'enceinte de la ville, et un grand nombre tombèrent les uns sur les autres. Les cavaliers passèrent sur eux en les tuant et en les blessant et ils poursuivirent les fuyards. L'infanterie chargea avec tant de furie ceux qui restaient dans la place, qu'en peu de temps la plupart furent passés au fil de l'épée. Pendant toute l'action, aucun Indien ne fit usage de ses armes contre les Espagnols, tant fut grande leur épouvante en voyant Pizarre au milieu d'eux, le galop des chevaux, et en entendant tout à coup les décharges d'artillerie. C'étaient des choses nou-

(1) Joutel, *Journal historique*, p. 231, 236.
(2) *Ibid.*, p. 36.
(3) Zarate, *Hist. de la découv. du Pérou,* t. I, p. 169.

velles pour eux, et ils cherchaient plutôt à s'enfuir qu'à combattre (1). »

L'historien des Incas, Garcilasso, nous apprend comment les chevaux ont été amenés dans cette partie de l'Amérique du Sud (2). Il nous décrit ainsi la terreur des naturels du Pérou à la vue des chevaux : « Les Indiens ont une grande frayeur des chevaux; quand ils les voient courir, ils perdent la tête au point que, quelque large que soit la route, ils ne savent pas se garder sur l'un des côtés pour les laisser passer et qu'il leur semble que, de quelque côté qu'ils se mettent, ils doivent en être piétinés; en sorte que, voyant venir un cheval au galop, ils croisent la route deux à trois fois d'un côté à l'autre, cherchant à lui échapper, et que, aussitôt qu'ils arrivent sur l'un des côtés de la route, se figurant qu'ils seront plus en sûreté de l'autre côté, ils se mettent à y courir. La terreur les effraie et les aveugle à un tel point qu'il est arrivé plusieurs fois, comme je l'ai vu moi-même, que croyant fuir, ils sont allés se heurter contre le cheval. Enfin, ils ne se trouvaient en sûreté en aucune manière, à moins d'avoir un Espagnol devant eux, encore ne se trouvaient-ils pas parfaitement rassurés. Il est certainement difficile de se figurer aujourd'hui la terreur de ce temps-là ; maintenant, par suite de nombreux contacts, la peur est devenue moindre, pas assez cependant pour qu'un Indien ait jamais osé se faire maréchal ferrant; et, quoique dans les autres métiers qu'ils ont appris des Espagnols il y ait de très bons ouvriers, ils n'ont pas voulu apprendre à ferrer, afin de ne pas approcher le cheval de trop près; et quoi-

(1) *Relation véridique de la conquête du Pérou*, page 657.
(2) *Primera parte de los Commentarios* etc., p. 323. Voir aussi Acosta, *Histoire naturelle et morale des Indes*, p. 180 et 182.

que véritablement il y eût dans ce temps beaucoup d'Indiens domestiques d'Espagnols, qui étrillaient et pansaient les chevaux, ils n'osaient pas les monter. »

Je trouve, au sujet du Vénézuela et de la Nouvelle-Grenade, le témoignage suivant de Federmann, officier allemand au service de l'Espagne : « Il faut dire que les Indiens ont une telle peur des chevaux qu'avec quelques cavaliers et une petite troupe de fantassins, on en mettra en fuite un plus grand nombre que je n'ose le dire (1). »

Nous arrivons enfin à la vaste région herbue des pampas, qui couvre presque toute la partie méridionale de l'Amérique du Sud, sur une étendue aussi grande que l'Europe. Une colonie espagnole, obligée de battre en retraite, aurait laissé dans ces steppes sept chevaux et cinq juments qui seraient les ancêtres de tous les chevaux sauvages des pampas, au dire d'Azara dans son *Histoire naturelle*. Mais bien d'autres chevaux amenés par les Européens ont dû recouvrer la liberté dans ces steppes si bien faites pour eux.

Quoi qu'il en soit, les contemporains nous racontent l'effroi des Guaranis du Parana à la vue des premiers chevaux : « La terreur que les Indiens avaient des chevaux, dit Hernandez (2), était réellement curieuse à voir. Dans la crainte de déplaire aux Espagnols, ils leur apportaient toute sorte de nourriture, des poules et du miel, leur disant de ne pas se fâcher, qu'ils leur donneraient bien à manger, de se tranquilliser, qu'ils

(1) *Belle et agréable narration du premier voyage de N. F. aux Indes de la mer Océane*, collect. Ternaux, t. I, p. 133. — Sur l'absence de chevaux au Brésil, voir Lery, *De la guerre, combat et hardiesse des sauvages*, p. 237.

(2) *Commentaires* d'Alva Nunez Cabeça, adelantade et gouverneur du Rio de la Plata, p. 56, 73.

n'abandonneraient pas leurs villages. Mais, craignant que les chrétiens ne leur fissent quelques violences, ils établissaient leur campement très loin de ces animaux. »

Un autre auteur, parlant de la conquête du Chili et de l'Araucanie, nous dit : « L'invasion reçut un puissant secours de l'erreur où étaient ces peuples ignorants lorsqu'ils virent, portés sur des animaux dociles, ces hommes qui, par un miracle ou par un moyen étrange, semblaient être venus des régions célestes. »

Dans les forêts, les Indiens n'ont domestiqué que le chien, qui est l'auxiliaire nécessaire du chasseur.

Voilà certes une belle page de l'histoire du cheval et une preuve manifeste de sa grande influence sociale. En effet, sa présence ou son absence suffisent à modifier les conditions de travail et l'état social, soit des steppes asiatiques, soit des savanes américaines. On voit par là à quel point l'histoire des animaux est intimement liée à l'histoire de l'homme.

4° *La disette d'herbe pendant six mois de l'année.*

La prairie est couverte de neige pendant la moitié de l'année environ. Or le bison n'a pas la même aptitude que le cheval pour écarter la neige avec son pied. En tous cas, c'est un fait que, pendant l'hiver, les troupeaux de bisons émigrent au loin.

Comme, en Amérique, l'hiver succède à l'été sans transition, ces émigrations sont subites, rapides et longues.

Pour domestiquer le bison, l'Indien aurait donc dû faire, pour l'hiver, des approvisionnements de foin et de plantes fourragères au moyen de la culture.

Or nous avons dit que le gouvernement américain, malgré toutes ses contraintes, n'avait pas encore réussi à plier l'Indien à la culture. La transformation

du pasteur, ou du chasseur, en agriculteur, est, ainsi que nous le verrons, une des plus difficiles à réaliser, et il y faut une contrainte extérieure très énergique.

Pendant l'hiver, nos Indiens en étaient réduits à suivre le gibier autant qu'ils le pouvaient et ils menaient une vie précaire et misérable qui contribuait encore à la désorganisation du type. Nous dirons plus loin où se réfugiait le bison et comment il était difficile pour nos Indiens de l'atteindre.

La pratique exclusive et intensive de la chasse imprima aux Indiens Peaux-Rouges certains caractères sociaux propres à ce mode de travail. C'est ici en effet que commence à s'accuser nettement la différence entre le type des pasteurs et celui des chasseurs.

D'abord la chasse les a maintenus dans l'état à demi sauvage où les ont trouvés les premiers conquérants et où sont encore de nos jours ceux de leurs descendants dont le territoire n'a pas été occupé.

Étant restés chasseurs, ils n'ont pu constituer la famille patriarcale, type caractéristique des pasteurs. L'exercice de l'autorité paternelle a été entravé par la supériorité que la chasse donne aux jeunes gens sur les vieillards. L'individualisme de la famille instable a remplacé la forte cohésion des familles patriarcales. La chasse, offrant des moyens d'existence plus limités que l'art pastoral, a multiplié les guerres entre tribus, et, finalement, a donné naissance à l'habitude de l'anthropophagie, inconnue des pasteurs.

La force est ainsi devenue la cause principale de la supériorité. Dans chaque tribu, le pouvoir est tombé entre les mains, non des plus sages, c'est-à-dire des vieillards, mais des plus forts. Et ce pouvoir a été naturellement despotique.

Enfin, l'absence du cheval a privé ces populations du puissant moyen de transport que possèdent les pasteurs. Aussi, tandis que ceux-ci ont envahi le monde, ceux-là ont partout rétrogradé devant les races à cheval. Ce sont surtout les chevaux espagnols, on vient de le voir, qui ont fait la conquête de l'Amérique, comme les chevaux tartares ont fait celle de la Chine.

Mais voici qui est tout aussi extraordinaire.

Quand le cheval a été transporté en Amérique et s'y est multiplié de lui-même, les populations indiennes n'ont pas été capables de se transformer en pasteurs. Elles n'ont pas domestiqué les chevaux échappés des établissements européens ; elles ne les ont pas menés paître en troupeaux ; elles se sont contentées de dompter, pour le besoin de la chasse, les quelques chevaux errants dont elles se saisissaient. Elles ont donc continué à s'adonner à la chasse ; elles sont restées sauvages, pendant que les chevaux le redevenaient.

Ce fait nous permet de saisir une grande loi sociale :

*Une race de chasseurs ne se transforme pas spontanément en pasteurs ;* elle ne passe pas spontanément du type de la famille instable au type de la famille patriarcale.

A quoi cela tient-il?

Cela tient à ce qu'il ne suffit pas d'avoir des steppes ; à ce qu'il ne suffit pas d'avoir le cheval ; il est nécessaire d'avoir en outre les traditions morales capables d'établir la famille patriarcale : celle-ci est aussi nécessaire à l'art pastoral que la steppe et le cheval.

Or la famille patriarcale, qui repose sur l'autorité paternelle et sur le groupement, ne peut sortir de la

famille instable, qui repose essentiellement sur la supériorité des jeunes et sur l'individualisme.

Telle est l'irrémédiable impuissance de la famille instable livrée à elle-même.

Cette impuissance organique de la famille instable nous permet d'apporter une contribution intéressante à la grave question des origines de l'humanité.

Des chasseurs n'auraient pu donner naissance aux sociétés de pasteurs à familles patriarcales. C'est là une transformation qui ne s'est opérée ni en Amérique, ni ailleurs. Tous les faits connus jusqu'ici le démontrent. La preuve contraire est encore à faire.

Mais, par contre, la transformation du pasteur en chasseur, de la famille patriarcale en famille instable, est un phénomène courant et normal. On en a des preuves par centaines. Le phénomène se reproduit encore en Asie, dans les zones situées sur la limite des steppes et des forêts.

Ce fait s'explique par la facilité qu'ont les communautés patriarcales à se dissoudre, sous l'empire de certaines circonstances (1). Parmi ces circonstances, la plus impérieuse est l'émigration sur un sol forestier. Pour se livrer à la chasse, les familles se fractionnent, car il est plus facile de se soustraire à l'autorité paternelle que de s'y soumettre, lorsqu'on s'y est une fois soustrait.

Nous voilà donc amenés à une autre conclusion : *Dans l'état actuel de la science sociale, on ne voit pas comment les premiers hommes auraient pu être de purs chasseurs.*

(1) Voir par exemple, dans le second volume de cet ouvrage, le cas de communautés bulgares, t. III, p. 235.

*Tous les faits connus de l'évolution sociale s'élèvent contre cette supposition.*

Nous nous rencontrons ainsi, sans autre préoccupation que celle de la science, avec les traditions les plus anciennes, les plus générales et les plus respectables de l'humanité, qui font venir les premiers hommes des plateaux de l'Arménie et de l'Azerbeïdjan, voisins des régions de l'Asie, où évolue, depuis l'origine du monde, le groupe principal des sociétés pastorales.

Tels sont les effets généraux et ordinaires de la chasse sur les races humaines. Mais il y a des degrés dans cette œuvre de désorganisation sociale.

Les Indiens Peaux-Rouges ne sont pas arrivés au dernier degré. Chez eux, la désagrégation de la communauté n'est pas complète.

Cela tient encore à la nature et au mode d'existence du bison.

Le bison est un animal vivant en *troupes très nombreuses* et possédant des moyens de défense redoutables. Même aujourd'hui, avec des chevaux et des fusils, sa chasse est dangereuse. Elle l'était infiniment plus pour des piétons, armés seulement d'arcs et de flèches.

Aussi les Indiens devaient-ils se réunir en *grand nombre* pour organiser une battue. Ordinairement, il ne fallait pas moins que le groupement de deux ou trois tribus, pour affronter un troupeau de bisons.

C'est précisément cette nécessité impérieuse qui a maintenu chez les Indiens un certain groupement social.

Mais ce groupement n'est plus celui de la famille comme chez les pasteurs : *Le clan de chasse se substitue au groupement familial, ou patriarcal, et le domine.*

Nous avons constaté que le type patriarcal avait pu subsister jusqu'ici, quoique déjà progressivement ébranlé par la pauvreté des pâturages sibériens. Ici, nous trouvons encore des traces de ce groupement, mais elles sont de plus en plus effacées.

Cet affaiblissement de la communauté familiale est manifesté par le mépris envers ses chefs naturels, les vieillards, les anciens, ceux qui occupent, chez les pasteurs, la grande situation de patriarches. Ici, non seulement on ne leur obéit plus, on ne les respecte plus, on les méprise même comme de mauvais et inutiles chasseurs; mais, ce qui est plus grave, on les immole, lorsqu'ils ne peuvent plus suivre les expéditions de chasse et qu'ils deviennent encombrants. La communauté familiale n'est pas seulement désorganisée, elle est décapitée.

Cette opération se fait d'ailleurs avec certains rites et avec une certaine solennité (1). En général, c'est le vieillard lui-même qui, sentant ses forces le trahir, sollicite, suivant l'euphémisme consacré, « son changement de climat », et son fils s'empresse de déférer au désir paternel. Mais si ce désir tarde à se manifester, si la victime ne vient pas s'offrir d'elle-même au tomahawk, on lui laisse le choix entre cette mort réputée glorieuse et l'abandon dans une île déserte.

Dans le cas ordinaire, on dispose une « cabane aux sueurs », c'est-à-dire qu'on enferme le patient dans une sorte de chambre, parfaitement close au moyen de pelleteries; après quoi, on produit, dans cette chambre étroite, une grande quantité de vapeurs, en jetant de l'eau sur des pierres rougies au

(1) Nous suivons l'exposé de M. de Rousiers.

feu. Cela amène naturellement une transpiration abondante chez la personne qui se trouve dans la cabane. Pendant cette épreuve préparatoire, les membres de la famille fument la pipe de paix et chantent la chanson du *grand remède* dans les termes suivants : « Le maître de la vie donne du courage; il est vrai que tous les Indiens savent qu'il nous aime, et nous lui envoyons aujourd'hui notre père, afin que celui-ci puisse se trouver jeune dans un autre monde et soit en état de chasser. » On recommence les danses et les chansons, et le plus âgé des enfants donne à son père le coup de mort avec son tomahawk; on prend alors le corps que l'on peint le mieux possible, puis on l'enterre avec des armes de guerre (1). »

On comprend combien la communauté familiale est atteinte ici dans son principe et dans son chef naturel. Elle perd sa forte cohésion patriarcale; elle est remplacée par un nouveau groupement que nous rencontrerons ailleurs, mais qui se présente à nous pour la première fois : *le Clan.*

Pour chasser ces animaux en grandes troupes, il faut marcher par groupes nombreux, et comme on ne peut pas se grouper autour des chefs de famille qui n'ont plus assez de force et d'adresse, on se rallie autour d'hommes jeunes et de chasseurs renommés. Ainsi le clan de chasse prédomine décidément et il est nettement distinct du groupement familial.

Mais ce clan est essentiellement instable. Il n'encadre pas solidement et régulièrement les individus comme le fait la communauté familiale.

En effet, les partis de chasse se font et se défont avec une facilité extrême, suivant le caprice de cha-

(1) *Voyage chez différentes nations de l'Amérique septentrionale*, par J. Long, traficant. Paris, II[e] année de l'ère républicaine, p. 143.

cun ou suivant l'opinion bonne ou mauvaise que l'on a des chasseurs les plus en vue. Cette mobilité est d'autant plus grande qu'on ne met en commun aucun capital, mais seulement son adresse : aussi, aux moindres désaccords, et ils sont fréquents, on se sépare : le plus souvent même on se bat.

Cette instabilité du groupe de chasse se retrouve naturellement dans toutes les manifestations de la vie publique.

*La vie publique est instable comme la vie privée.* Les Indiens ont la plus grande difficulté à organiser des expéditions régulières et suivies. Les bandes de guerre se réunissent et se dispersent aussi facilement que les troupes de chasse ; elles suivent et abandonnent leurs capitaines improvisés avec la même facilité.

Le fait suivant, raconté par un témoin, John Tanner (1), se reproduit presque invariablement dans les expéditions de guerre des Indiens.

Une bande marchait contre les Sioux et la discorde régnait naturellement parmi les chefs. L'un d'eux prend la parole : « Muskegoes, dit-il, vous n'êtes pas des guerriers. Vous êtes venus bien loin de votre pays pour attaquer les Sioux. Des centaines de vos ennemis sont tout près de vous et vous ne savez pas même en rencontrer un, à moins qu'ils ne viennent tomber sur vous et vous tuer. » Cela dit, il annonce qu'il retourne dans son pays avec ses vingt hommes. Ce fut le commencement de la débandade générale.

« Pendant la plus grande partie du jour, le mouvement se continua sous les yeux impassibles du principal chef, A-gus-ko-Gant, dit le Prophète du grand Es-

(1) *Mémoires de John Tanner*, t. I, p. 241 et suiv.

prit, sans que celui-ci témoignât son désappointement, sans aucune tentative de sa part pour arrêter les mécontents, sans qu'aucun muscle de son visage ne trahît ses impressions. Cependant lorsqu'il vit sa troupe réduite de soixante hommes à cinq, les larmes s'échappèrent malgré lui de ses yeux. »

Dans une autre expédition, racontée par le même voyageur, deux cents Assiniboins firent volte-face, ce qui réduisit la troupe à cinq cents. « Elle n'était plus que de quatre cents, lorsqu'on arriva à deux journées du village qu'on se proposait d'attaquer. Enfin, il ne se présenta que vingt hommes décidés à suivre le chef, quand il fallut reprendre la marche pour aller à la rencontre de l'ennemi (1). »

Et Tanner ajoute : « De ces guerriers, nul ne voulait reconnaître aucune autorité supérieure à sa volonté. Il est vrai que, d'ordinaire, ils accordent une sorte de déférence, un certain degré de soumission au chef sous les ordres duquel ils se sont mis en marche ; mais, le plus souvent, cette obéissance ne dure qu'autant que la volonté du chef correspond entièrement aux inclinations de ses guerriers (2). »

La chasse aux bisons ne développe donc ni l'habitude de la discipline, ni celle de la hiérarchie stable. Le type est instable depuis la famille jusqu'aux groupements de la vie publique. L'Indien est capable de courage individuel ; il est capable d'accomplir des exploits guerriers ; mais il est incapable de s'organiser en groupements stables. C'est ce qui explique pourquoi il a été si facilement vaincu et dominé par l'Européen.

(1) *Mémoires de Tanner*, t. II, p. 126.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 126.

## IV

*La seconde route est celle des Montagnes Rocheuses.*

Nous venons de dire que le grand courant des Indiens était descendu du nord, en suivant la route de la *Savane* ou prairie américaine, et qu'ils y avaient été plus ou moins désorganisés par la chasse au bison.

Mais toutes les migrations ne prirent pas cette direction. Il en est qui s'effectuèrent par une route située plus à l'ouest, le long de l'océan Pacifique, *la route des Montagnes Rocheuses*. (Voir la carte, p. 132.)

Cette route a son point de départ dans le voisinage même du détroit de Béring et elle se continue jusqu'au Mexique actuel, à travers une région de très hautes montagnes.

Les deux principaux groupes d'émigrants qui suivirent cette route sont les Têtes-Plates et les Sioux, auxquels se rattachent les Indiens-Corbeaux et Pieds-Noirs.

Nous allons dire, en quelques mots, comment ces Peaux-Rouges furent moins désorganisés et plus fortement encadrés que les groupes de la savane, et comment ils exercèrent sur ces derniers une sorte de domination (1).

La zone des Montagnes Rocheuses longe la savane dans toute sa longueur du nord au sud. Aussi les Têtes-Plates et leurs congénères étaient-ils favorablement placés pour descendre, chaque été, dans la savane et s'y livrer, eux aussi, à la chasse du bison.

(1) J'indique, à la fin de ce chapitre, les études de M. de Rousiers que l'on peut consulter pour avoir des renseignements plus complets sur ces types.

En cela, leur mode d'existence présentait sensiblement les mêmes caractères que le type précédent.

Mais voici en quoi il différait.

Nous avons dit que, pendant l'hiver, le bison ne pouvait plus vivre dans la savane et qu'il émigrait au loin. Les Indiens étaient alors obligés d'effectuer de grands déplacements, au prix de dures privations, pour essayer de suivre et d'atteindre leur gibier au fond de ses retraites hivernales.

Or les principales retraites du bison étaient dans les Montagnes Rocheuses. Là, se trouvaient des prairies abritées, où la neige ne séjournait pas, grâce au voisinage du courant d'eau chaude de l'océan Pacifique, le Kouro-Sivo.

Pendant que la disette régnait dans la savane, on pouvait continuer à faire bombance dans les vallées reculées des Montagnes Rocheuses : « Bœuf et venaison, bosses et aloyaux étaient constamment à cuire devant tous les feux, dit le voyageur Bonneville ; le fumet du rôti embaumait au loin l'atmosphère (1). »

Le P. de Smet écrit de son côté : « Les vallées sont pittoresques et entremêlées de riches prairies et de forêts de pins et de sapins. On ne trouve nulle part de plus beaux pâturages pour les bestiaux : ils abondent même en hiver et ils ne souffrent jamais de l'inclémence du temps. La neige y est inconnue... (2). »

Mais cette région présentait d'autres ressources pour l'hivernage : une grande variété de gibier, une immense quantité de saumons remontant les nombreuses rivières qui coulent sur ces pentes, enfin une grande variété de fruits baies, favorisés par la douceur du climat.

(1) *Aventures du capitaine Bonneville*, t. II, p. 295.
(2) *Missions de l'Orégon*, p. 82.

Voilà bien des avantages réunis qui faisaient de ces vallées un lieu privilégié, où l'on trouvait des moyens d'existence abondants pendant l'hiver. On échappait ainsi aux causes de désorganisation qui, pour les populations de la savane, résultaient de la disette périodique.

On comprend dès lors que cette région montagneuse devait être convoitée par tous les chasseurs. On s'en disputait la possession et ceux qui avaient eu la bonne fortune de s'engager sur cette route et de s'y établir, furent amenés à s'organiser solidement pour s'y maintenir. On ne pouvait s'y maintenir, envers et contre tous, qu'en étant supérieur à tous.

Aussi les Têtes-Plates, les Sioux et les autres montagnards finirent-ils par acquérir dans ces luttes séculaires une valeur guerrière remarquable et une supériorité réelle au point de vue de l'organisation militaire. Ils étaient redoutés au loin.

Ces montagnards avaient, sur ceux de la savane, une double supériorité résultant de leur situation géographique.

1° *Ils étaient plus solidement groupés en communauté.*

Ici, en effet, les partis de chasse ne sont plus éphémères comme dans le type précédent. Ils sont stables.

D'abord la chasse est permanente puisqu'elle a lieu aussi bien l'hiver, dans la montagne, que l'été, dans la savane.

En second lieu, ces Indiens sont constamment obligés de défendre contre tous l'accès de leurs montagnes privilégiées.

Enfin ils persistent d'autant plus facilement dans l'organisation de cette défense, qu'elle leur est rendue

plus facile par la nature même du sol montagneux, qui oppose aux invasions un obstacle naturel.

Aussi étaient-ils plus étroitement unis et plus sérieusement commandés que les autres.

2° *Ils étaient les mieux organisés pour la guerre.*

Le chef de guerre n'est plus éphémère et arbitrairement choisi par le caprice de chacun.

Il est choisi régulièrement et nommé par le Conseil permanent de la tribu.

Cette supériorité d'organisation militaire a frappé les voyageurs.

D'abord les camps de Têtes-Plates sont nombreux. « Seize cents, deux mille personnes même, y vivent ensemble et *en paix* (1). » Voilà qui suppose une autorité forte et régulière. Lorsque le P. de Smet arrive au milieu d'eux, il est accueilli avec honneur, « puis on le conduit en grande pompe à la loge du vieux chef, ou *grand visage,* qui le reçoit entouré de son Conseil et lui adresse un long discours ».

L'organisation et la hiérarchie de cette société est bien manifestée par les facilités que rencontre l'œuvre du missionnaire. « J'établis avec eux, dit le P. de Smet, un règlement pour les exercices spirituels, particulièrement pour les prières du matin et du soir en commun et pour les heures des instructions. Un des chefs m'apporta aussitôt une cloche pour donner les signaux, et, dès *la première soirée,* je rassemblai tout le monde autour de ma loge... Tous les matins, au point du jour, le vieux chef se levait le premier, puis, montant à cheval, il faisait le tour du camp pour haranguer son peuple. C'est une coutume qu'il a toujours observée et qui a tenu, je pense, ces

(1) P. de Smet, *Voyage aux Montagnes Rocheuses*, p. 34, 35.

Indiens dans la grande union et dans la simplicité admirable que l'on remarque parmi eux. Ces mille six cents personnes, par ses soins paternels et ses bons avis, paraissaient ne former qu'une seule famille, où l'ordre et la charité régnaient d'une manière vraiment étonnante. « Allons, s'écriait-il, courage, mes « enfants, ouvrez les yeux. Adressez vos premières « pensées et vos premières paroles au grand Esprit. « Dites-lui que vous l'aimez, qu'il vous fasse cha- « rité. Courage, car le soleil va paraître, il est temps « que vous alliez à la rivière pour vous laver. Soyez « prompts à vous rendre à la cloche de notre père ; au « premier son de la cloche, soyez-y tranquilles, etc... » Il faisait ensuite des remontrances paternelles sur ce que lui et les autres chefs avaient remarqué de défectueux dans leur conduite de la veille, etc. (1). »

Ainsi la route des Montagnes Rocheuses a permis à ces populations de conserver le groupement social qui a été brisé par la route de la savane. Voilà une première constatation.

Mais en voici une seconde bien autrement importante et imprévue !

Cette route des Montagnes Rocheuses se prolonge au delà de la région occupée par les Têtes-Plates et par les Sioux. Elle aboutit sans interruption au plateau du *Mexique* et, plus loin, dans l'Amérique du Sud, au plateau du *Pérou*. La Cordillère des Andes continue la chaîne des Montagnes Rocheuses.

Or, c'est au Mexique et au Pérou que se sont développés les deux grands Empires de l'ancienne Amérique, l'Empire de Montézuma et l'Empire des Incas,

(1) *Voyage aux Montagnes Rocheuses*, p. 4.

jusqu'ici inexpliqués et inexplicables. Ces Empires sont l'aboutissement naturel de la route dont nous venons de signaler les caractères sociaux.

Ces deux civilisations si remarquables n'ont pu sortir des populations désorganisées de la savane. Dans l'état actuel de la science sociale, on doit les expliquer par la route des Montagnes Rocheuses.

Nous venons de voir en effet que cette route a maintenu à la fois le groupement familial et le groupement politique, c'est-à-dire les organismes essentiels de la vie privée et de la vie publique. Ainsi la société des Têtes-Plates et des Sioux a été comme une première ébauche des grandes sociétés du Mexique et du Pérou. Et telle est bien actuellement la seule explication scientifique que l'on puisse donner de ces deux sociétés. Elles ont dû être, l'une et l'autre, le produit de la route montagneuse.

Ceux qui voudront bien poursuivre la lecture de cet ouvrage constateront d'ailleurs que la prédominance des hommes de la montagne sur les hommes de la plaine est un phénomène social qui se reproduit fréquemment. Dans certaines conditions données, cette prédominance acquiert la régularité d'une loi (1).

## V

*La troisième route est celle des Lacs.*

C'est la route qu'ont suivie les populations qui sont sorties de la région circumpolaire dans la direction du sud-est. (Voir la carte, p. 132.)

(1) Rapprocher ceci de ce que nous disons plus loin de l'action sociale du montagnard pour expliquer l'origine de la civilisation grecque.

Ces populations ont trouvé devant elles le réseau presque ininterrompu des grands lacs américains. Elles aboutirent ainsi dans le haut Canada actuel aux alentours des lacs Supérieur, Michigan, Huron, Erié et Ontario.

Les représentants les plus célèbres de ce type sont les *Hurons,* les *Iroquois* et les *Algonquins*.

Comme les deux groupes précédents, ces peuplades marchaient, elles aussi, à la poursuite du bison et vivaient également de la chasse de cet animal. Aussi retrouvons-nous en elles les caractères essentiels déjà signalés.

Je me borne donc à noter le trait qui a amené, pour elles, une différence sociale caractéristique. On va voir qu'il dérive, comme pour les types précédents, de la nature même de la route suivie.

Le trait caractéristique des Hurons et des Iroquois était l'existence de *deux groupements distincts pour le travail :*

*D'abord un groupement mobile pour les hommes,* qui se livrent exclusivement à la *chasse* et *à la guerre*. Ce groupe mène le genre de vie des chasseurs de la savane. Les expéditions de chasse et de guerre s'organisent généralement par système d'engagement momentané.

*En second lieu, un groupement sédentaire pour les femmes, qui se livrent exclusivement à la culture*. La partie fondamentale de cette culture est l'exploitation du maïs (1).

Ce curieux dualisme ne peut s'expliquer que par la route suivie par ces peuplades.

En sortant de la région circumpolaire, qui, vers

(1) Voir les preuves dans les études de M. de Rousiers, citées à la fin de ce chapitre.

l'est, s'étend jusqu'au sud de la baie d'Hudson, les Hurons et les Iroquois rencontrèrent un grand nombre de lacs et de cours d'eau qui leur barraient le chemin. Mais, du moins, ils leur offraient la ressource de nombreuses espèces de poissons. Ainsi ces peuplades acquirent l'habitude de se servir de canots, le fameux *canot d'écorce*.

Ce canot devait en effet être très léger, car il fallait le transporter d'une rivière à l'autre, d'un lac à l'autre, au moyen de *portages* fréquents, soit pour suivre le poisson, soit pour suivre le gibier.

Les femmes, les enfants, les vieillards constituaient l'élément le moins apte à effectuer ces portages. Ils étaient un encombrement. On fut amené à les laisser en un lieu choisi comme point central et territoire de refuge.

Cette partie de la tribu devint donc sédentaire et elle dut demander des moyens d'existence à la culture. Cette évolution fut d'ailleurs facilitée par la fertilité de ces régions, combinée avec l'exploitation d'une céréale avantageuse, le maïs.

Les anciens, ou *sachems,* exercèrent l'autorité sur ce groupe. Mais la direction de la culture se trouva naturellement *dévolue aux femmes* qui étaient la partie active de ces sédentaires.

L'établissement de ces deux groupements produisit des conséquences sociales qui différencient nettement ce type des précédents :

1° *La descendance s'établit par les femmes.*

Le mari étant toujours en expédition de chasse, ou de guerre, sa femme était menacée de rester dans l'isolement. Naturellement, elle fut plus portée à se rattacher à sa propre famille qu'à la famille de son mari.

Celui-ci étant absent, elle était une étrangère pour cette famille.

Par voie de conséquence, les enfants furent rattachés à la famille de la mère, dans laquelle ils avaient été élevés, et non à celle du père, avec laquelle ils avaient peu de rapports.

Par voie de conséquence encore, en cas de succession, les biens de la femme et particulièrement l'exploitation rurale dont elle avait la direction, furent dévolus à la famille maternelle et non à la famille paternelle.

De même, si un père de famille venait à mourir, « son fils n'héritait même pas d'une pipe, mais ses biens étaient dévolus, soit à ses frères, soit aux fils de ses sœurs. »

Ce rattachement des enfants à la famille de la mère s'appelle le *matriarcat*. On le retrouve chez un certain nombre de peuplades et il a soulevé parmi les économistes de longues discussions théoriques.

On aurait évité ces discussions oiseuses et souvent ridicules, si on avait simplement constaté que le matriarcat se développe essentiellement parmi les populations qui ont été amenées par les circonstances à confier à la femme la direction exclusive d'un atelier de travail.

Cette explication a la valeur d'une loi. Nous la vérifierons plus loin, en observant le même phénomène chez les caravaniers du Sahara, qui, eux aussi, ont été dans l'obligation de confier aux femmes la direction de la culture dans les oasis.

C'est par ces sortes de rapprochements et par ces vérifications de faits que s'affirme la science, qu'elle triomphe des théoriciens et qu'elle s'impose peu à peu à tous les esprits.

2° *Le mariage est une association entre une productrice de maïs et un chasseur.*

C'est la conséquence de ce que nous venons de dire. Il en résulte une plus grande indépendance et une plus grande facilité de mœurs pour la femme, puisqu'elle dispose, par elle-même, d'une partie de ses moyens d'existence. Elle peut même se passer du mariage, lorsqu'un de ses frères chasseurs n'est pas marié et veut bien l'approvisionner du gibier dont elle a besoin pour augmenter et varier les ressources produites par la culture. Alors, elle est portée à se contenter d'unions temporaires. N'est-ce pas ce que l'on constate également chez certaines ouvrières de manufactures, qui disposent, elles aussi, de ressources personnelles.

Ces conditions du travail peuvent encore nous expliquer les causes qui font prédominer dans les sociétés humaines la polygamie, la monogamie ou la polyandrie :

Chez les Algonquins, qui occupaient un territoire très giboyeux, mais peu fertile, la chasse donnait des produits abondants et la culture des produits misérables. Un homme, un chasseur, pouvait donc nourrir plusieurs femmes. Aussi les Algonquins pratiquaient-ils la polygamie.

Chez les Hurons, la chasse donnait des produits insuffisants. Un chasseur ne pouvait donc nourrir plusieurs femmes. Aussi les Hurons pratiquaient-ils la monogamie.

Enfin, nous pouvons faire la preuve avec les Iroquois. Chez ces derniers, la chasse fournissait encore moins de ressources. Mais le maïs, cultivé par les femmes, était au contraire très abondant et il faisait le fond de la nourriture. Une femme pouvait donc nourrir plusieurs

hommes, et, de plus, il lui en fallait plusieurs pour s'assurer le gibier dont elle avait besoin. Aussi certains Iroquois pratiquaient-ils la polyandrie.

C'était donc l'équilibre entre le maïs et le gibier qui réglait les conventions matrimoniales.

3° *Les femmes exercent la principale autorité.*

Les partisans du féminisme ne se doutent pas des causes qui développent, ou qui entravent, l'action et l'influence de la femme. Tous les discours, toutes les théories, tous les exposés de principes ne font pas avancer la question d'un pas. L'influence de la femme provient de certaines causes que l'observation révèle et sans lesquelles on ne saurait la développer.

Nous pouvons constater ici une de ces causes.

La direction de l'atelier sédentaire a valu aux femmes de la région des lacs une grande influence dans la vie privée et une grande autorité dans la vie publique, qui n'est jamais qu'un prolongement de la vie privée.

Cette influence des femmes est d'autant plus grande que leur « atelier » de culture est plus stable que l' « atelier » de chasse dirigé par les hommes. Il donne aussi des produits plus réguliers.

Chez les Hurons et les Iroquois, « les femmes ont la principale autorité. Tout se fait en leur nom et les chefs ne sont que leurs lieutenants... Ainsi ce sont les femmes, qui, dans les nations huronnes, choisissent les conseillers dont la dignité paraît être la plus haute et le pouvoir le plus étendu. Les anciens désignés par leur âge ne tiennent que le second rang et les *guerriers le troisième* (1) ».

Les guerriers n'occupent plus ici que le troisième

(1) *Hist. générale des voyages*, par La Harpe, t. XIV, pp. 406, 407.

rang, précisément parce que la culture l'emporte sur la chasse.

Or, les sociétés les plus stables — toute la suite de cet exposé le démontrera — reposent sur la culture.

C'est précisément ce qui explique le triomphe des Iroquois sur les Hurons : la culture était plus développée chez les premiers. Nous avons vu, en effet, qu'ils pratiquaient la polyandrie, parce que la culture était assez rémunératrice pour qu'une femme pût nourrir plusieurs guerriers.

Naturellement, ce n'est pas à la polyandrie, que fut due leur plus grande stabilité, mais à la culture. Et cette stabilité leur valut le nom bien pompeux de « Romains du Nouveau-Monde ».

En tout cas, c'est là un nouvel exemple d'un fait, que nous mettrons peu à peu en lumière : c'est par la charrue, plus que par les armes, qu'on domine le monde.

J'ose espérer que cette courte esquisse des populations primitives de l'Amérique inspirera l'idée de lire les études si originales que M. Paul de Rousiers a publiées sur ce sujet, dans la *Science sociale*, et auxquelles je renvoie plus loin.

# CHAPITRE IV

## LA ROUTE DES FORÊTS

### Les types Indien et Nègre.

I

Les trois routes de la Savane, des Montagnes Rocheuses et des Lacs ont eu pour résultat d'ébranler plus ou moins la communauté familiale et de désorganiser, sur certains points, les groupements superposés à la famille.

Nous allons maintenant, en descendant jusqu'à l'Amérique du Sud, nous engager sur une route qui va produire le dernier degré de désorganisation sociale auquel l'humanité puisse tomber. C'est vraiment ici la route de la désorganisation et de l'instabilité totales.

Le type qui va nous offrir ce spécimen est *l'Indien des grandes forêts de l'Amérique du Sud.*

Par la poussée naturelle des nouveaux arrivants, ou par le simple fait du développement de la population, ou par suite des guerres incessantes que se faisaient entre elles les tribus de chasseurs, les peuplades plus désorganisées, par conséquent plus faibles, étaient progressivement refoulées vers le Sud. Elles étaient

ainsi chassées hors des territoires où venait pâturer le bison, c'est-à-dire hors de la savane.

Finalement, ces malheureux durent franchir l'isthme de Panama, et ils furent poussés jusque dans l'Amérique du Sud. Mais là ils ne trouvèrent plus la sa-




CARTE DES BASSINS DE L'AMAZONE ET DE L'ORÉNOQUE.

vane et le bison. Ils rencontrèrent en face d'eux la sombre région où se trouvent, sur les plus vastes étendues, les plus gigantesques forêts du monde.

La région sur laquelle doit porter notre observation comprend essentiellement les bassins de l'Amazone et de l'Orénoque. Elle se rattache, pour la plus grande

partie, au Brésil, pour des parties beaucoup moindres, aux Guyanes, au Venezuela, à la Colombie, à la République de l'Équateur, au Pérou et à la Bolivie.

Cette surface, dans ses limites extrêmes, s'étend, du nord au sud, entre le 10ᵉ degré de latitude nord et le 15ᵉ degré de latitude sud, c'est-à-dire sur une étendue plus grande que celle qui sépare Stockholm d'Alger; de l'est à l'ouest, entre le 40ᵉ et le 80ᵉ degrés de longitude ouest, distance comparable à celle de Paris à l'Oural; soit, en somme, une surface totale sensiblement égale à celle de l'Europe. Cette circonstance donne aux phénomènes que nous allons décrire une importance considérable.

La région dont nous venons d'indiquer la superficie est parfaitement délimitée : à l'ouest, par la Cordillère des Andes; au sud, par les montagnes qui séparent le bassin de l'Amazone de celui du Paraguay; au nord, par la mer des Antilles; à l'est, par l'océan Atlantique. Elle constitue, dès lors, une unité géographique d'autant plus accusée que les bassins intérieurs des divers fleuves sont à peine séparés par des montagnes d'une élévation relativement faible.

Cet immense pays est, par excellence, la patrie des fleuves : nulle part ailleurs on ne rencontre une pareille réunion de cours d'eau aussi importants. L'Amazone n'a pas moins de 5,000 kilomètres, c'est-à-dire environ cinq fois la longueur de la France; il a une largeur de 3 à 5 kilomètres dans sa partie supérieure et de 288 kilomètres à son embouchure. Ses affluents sont innombrables. L'Orénoque a une longueur de 2,500 kilomètres. Ce développement extraordinaire des cours d'eau provient de la présence des forêts qui favorisent l'humidité, et d'un phénomène météorologique qui sera décrit plus loin.

Nous devons noter ici une circonstance importante : ces divers fleuves sont entrecoupés de nombreuses chutes, ou rapides. Ce fait est dû à deux causes : en premier lieu, aux pluies torrentielles, qui charrient d'énormes rochers arrachés aux flancs des montagnes ; en second lieu, à l'étagement du sol, qui forme un gigantesque escalier descendant, comme tout le système des eaux, dans la direction de l'océan Atlantique. C'est ainsi que les fleuves des Guyanes ne sont navigables pour les bateaux à vapeur que jusqu'à douze ou quinze lieues de leur embouchure (1).

Le docteur Crevaux, qui a le premier exploré cette région dans toutes les directions, en suivant en canot le cours des fleuves, est arrêté à chaque instant par les rapides, qu'il ne peut franchir, ou tourner, qu'au prix de difficultés incroyables. Les sauvages ont une telle frayeur à l'approche de ces chutes, dont ils attribuent l'existence à de mauvais esprits, que Crevaux est obligé d'exciter leur courage par des détonations d'armes à feu. Ils font souvent de longs détours pour éviter les rapides, qui, disent-ils, sont gardés par des divinités dangereuses (2).

On voit donc que, malgré leur nombre, ces cours d'eau ne sont pas de nature à favoriser les communications entre les indigènes : ceux-ci sont même obligés, le plus souvent, de se cantonner le long des fleuves entre deux rapides, sans oser les franchir. Ils ont été amenés, par la force des choses, à se *fractionner en une multitude de petites tribus isolées les unes des autres*. On aperçoit déjà combien ce sol doit être impropre à constituer une vaste unité sociale.

(1) Crevaux, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, p. 19. — Cet ouvrage est précieux pour l'étude des populations de chasseurs de cette vaste région forestière.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 306.

D'autre part, ce même fait a pour résultat de rendre très difficile aux étrangers l'accès du pays ; celui-ci a pu, dès lors, rester fermé à toute influence extérieure, et conserver jusqu'à ce jour à la science sociale un spécimen absolument pur d'une société de sauvages.

L'étude des phénomènes météorologiques va nous livrer la cause première qui détermine la nature des productions végétales et qui fait, du bassin de l'Amazone, au lieu d'une steppe ou d'une savane, un immense sol forestier.

Cette région est tout entière comprise entre les tropiques et partagée par l'équateur en deux parties presque égales. La température y est donc torride.

Sous l'influence de cette chaleur intense, les couches basses de l'air se dilatent, deviennent plus légères et tendent à s'élever. Le vide produit par ce mouvement ascensionnel appelle les masses d'air des régions plus éloignées de l'équateur et, par conséquent, plus froides. Il s'établit donc un courant allant des deux pôles vers l'équateur. Ce sont les *vents alizés*.

Mais les masses aériennes ainsi amenées en sens contraire par les deux vents alizés doivent trouver une issue. Nous venons de dire qu'en se dilatant elles s'élèvent. Elles montent ainsi à plusieurs kilomètres de hauteur, c'est-à-dire au-dessus de la région des alizés. Là, elles sont appelées vers les deux pôles, où l'air tend sans cesse à se raréfier par suite du mouvement vers l'équateur. Elles se divisent donc en deux grands courants de retour qui s'écoulent en sens inverse, dans la direction des pôles, et au-dessus des alizés : ce sont les *vents contre-alizés*.

Si la terre était immobile, les alizés se dirigeraient en ligne droite vers leurs foyers d'appel, du nord au sud et du sud au nord. Mais, par suite de la rotation du globe de l'occident à l'orient, ils subissent une déviation vers l'ouest, en sens opposé du mouvement de la terre, et atteignent la ligne équatoriale sous un angle aigu.

Les vents alizés présentent deux caractères importants au point de vue des populations que nous avons à étudier.

1° *Ils sont constants,* à cause de la permanence et de l'intensité du foyer d'appel créé sous l'équateur. Ils donnent donc naissance à des phénomènes d'autant plus importants, que la cause agit d'une manière continue.

2° *Ils sont saturés d'eau,* parce qu'avant d'atteindre la région de l'Amazone, ils ont dû traverser l'océan Atlantique, où ils se sont progressivement chargés d'humidité.

A leur arrivée dans les tropiques, ces couches d'air tendent à s'élever sous l'influence des chaleurs équatoriales ; à mesure qu'elles atteignent les régions plus froides de l'atmosphère, leur température diminue, la vapeur dont elles sont saturées se condense et se transforme en pluies torrentielles.

Un observateur a constaté qu'il était tombé dans un seul orage une hauteur d'eau de 90 centimètres ; la moyenne annuelle est de 2 mètres ; elle est seulement de 50 centimètres à Paris. L'abondance des pluies est telle, dans cette partie des tropiques, que les marins peuvent parfois recueillir, à la surface de l'Océan, l'eau douce dont ils ont besoin. On peut supposer que la ligne de nuages qui plane au-dessus de la zone équatoriale est visible des astres voisins et qu'elle ressemble

aux bandes que nous découvrons sur la planète Jupiter (1).

La pluie ne tombe pas, pendant toute l'année, sur la région entière. Par suite de l'oscillation du soleil d'un tropique à l'autre, le centre du foyer de chaleur qui détermine les orages se trouve périodiquement déplacé. Les pluies suivent le même mouvement et sont également périodiques : dans la région de l'Amazone, elles durent sept mois, de décembre à juin.

Ces pluies ont lieu avec une régularité remarquable. Elles commencent ordinairement l'après-midi, c'est-à-dire au moment de la forte chaleur et quand l'air est complètement saturé de vapeurs. Les habitants des villes du littoral se donnent rendez-vous à la fin de la pluie, comme ailleurs à la chute du jour.

Sous ces influences, se produit un phénomène inverse de celui que nous avons constaté dans les régions de steppes.

Dans ces dernières, la période très courte des pluies suffit à la croissance de l'herbe et ne suffit pas à celle des jeunes pousses d'arbres. Ici, au contraire, la prolongation de l'humidité pendant sept mois, en permettant le développement des essences forestières, empêche la croissance de la végétation herbacée, rapidement étouffée par le manque d'air et de lumière. La forêt gagne donc ici la bataille qu'elle a perdue dans les pays de steppes ; elle triomphe et s'élance victorieusement dans les airs. Et cette revanche n'a pas d'autre cause qu'une plus longue persistance de l'humidité, déterminée par un phénomène atmosphérique.

(1) É. Reclus, *La Terre*, II, p. 363, 368-369.

Cette revanche de la forêt est aussi complète que possible. Crevaux apercevant, pendant son voyage dans les Guyanes, un îlot recouvert de graminées, ne peut retenir son admiration : « Ce petit pré, dit-il, me paraît charmant, parce que, depuis le commencement de mon voyage, *nous n'avons pas vu un seul point de la la rive qui ne fût envahi par des arbres,* ou au moins des arbrisseaux entremêlés de lianes. Une pelouse, au milieu des forêts vierges de la Guyane, est *aussi rare* qu'un arbre dans les steppes de la Russie et les pampas de la Patagonie (1). » Cette lacune dans la forêt était sans doute déterminée par la pauvreté, ou la faible profondeur de la couche végétale, incapable d'alimenter des arbres (2).

En dehors de ces cas accidentels, l'empire des arbres est sans rival. Crevaux nous traduit son impression : « La forêt vierge, dit-il, le grand bois, comme on l'appelle en Guyane, se présente sous un aspect froid et sévère. Mille colonnades, ayant 35 ou 40 mètres de haut, s'élèvent au-dessus de vos têtes pour supporter un masif de verdure qui intercepte presque complètement les rayons du soleil. A vos pieds, vous ne voyez pas un brin d'herbe, à peine quelques arbres grêles et élancés, pressés d'atteindre la hauteur de leurs voisins pour partager l'air et la lumière qui leur manquent. Sur le sol, à part quelques fougères et d'autres plantes sans fleurs, gisent des feuilles et des branches mortes recouvertes de moisissure. L'air manque ; on y sent la fièvre (3). »

La substitution de la forêt à la steppe, ou à la savane,

(1) *Voyages dans l'Amérique du Sud*, p. 223.
(2) *Ibid.*, p. 302.
(3) *Ibid.*, p. 20.

a pour conséquence de remplacer les animaux herbivores par les animaux sauvages, et les animaux en troupe, par des animaux plus ou moins solitaires et épars.

Parmi les espèces qui peuplent les forêts de l'Amazone et des Guyanes, nous citerons les suivantes :

Le tapir est très commun dans ces parages; il est facile à tuer, quand on le surprend au moment où il traverse les rivières. Sa chair est excellente; lorsque l'animal est gras et jeune, elle a tout à fait le goût du bœuf. Le paca, l'agouti, le cabiai appartiennent à la famille des rongeurs; les deux derniers ont une chair ferme et très agréable. On peut en dire autant du pécari, le sanglier de l'Amérique du Sud. Le singe, qui a de nombreux représentants, est également très apprécié par les naturels. Dans l'ordre des sauriens, nous trouvons le caïman, dont la chair a une forte odeur musquée. Les iguanes se rencontrent fréquemment sur le bord des cours d'eau et sont d'une capture facile : citons enfin un grand nombre d'espèces de serpents, parmi lesquels le boa, dont les nègres n'hésitent pas à se nourrir.

Les oiseaux comptent d'assez nombreux représentants; les meilleurs appartiennent à la famille des gallinacés. Le hoco, qui a la grosseur d'une petite dinde, est très facile à tuer; il fournit, ainsi que la maraille, une chair excellente. L'agami, très commun sur le bord des rivières, n'offre qu'une chair médiocre (1).

La plupart de ces animaux se rencontrent surtout à proximité des cours d'eau, où ils viennent se désaltérer; aussi les naturels s'établissent-ils presque tou-

(1) *Voyages dans l'Amérique du Sud*, p. 50-58 —.

jours sur les rives. Ils y sont en outre attirés par les poissons, qui constituent également pour eux un précieux élément de chasse.

C'est, en effet, une chasse plutôt qu'une pêche, car elle se fait le plus souvent au moyen de flèches en roseau terminées par un harpon. Les principaux poissons sont le coumarou, l'aymara et le comata. Le coumarou pèse trois à quatre livres; sa chair blanche et ferme est excellente. On le trouve en grande quantité dans certains rapides, qu'il franchit comme le saumon; on peut en prendre deux ou trois en quelques minutes. « La pêche du coumarou est une véritable passion pour tous les Indiens des hautes Guyanes. Les nègres ne passent jamais près d'un saut sans s'arrêter pendant des heures entières à cette occupation récréative (1). L'aymara, plusgros que le coumarou, pèse 4 ou 5 kilogrammes; il se rapproche par sa forme de notre carpe; sa chair est tendre, grasse. Il ne vit que dans les eaux calmes, on le rencontre surtout près de l'embouchure des petites criques, où on le voit dormir sur la vase. Le comata est un poisson plus petit que le coumarou et remarquable par la conformation de sa bouche, qui a la forme d'un suçoir (2).

Nous devons une mention spéciale aux œufs de tortues, qui se trouvent par quantités innombrables sur les rives de l'Amazone. Ils constituent pour les naturels une nourriture presque aussi abondante que le saumon pour les habitants du nord de l'Europe.

On évalue de 1,800 à 2,000 les espèces de poissons de l'Amazone; c'est un chiffre supérieur à celui de la Méditerranée et même du bassin de l'Atlantique.

(1) *Voyages dans l'Amérique du Sud*, p. 46.
(2) *Ibid.*, p. 45-49.

La région que nous venons de décrire diffère donc des steppes et des savanes, au point de vue du climat et des productions végétales et animales. Dès lors, le *travail* doit y être organisé d'une manière différente ; c'est ce qu'il nous faut examiner.

## II

Sur les sols forestiers, les populations ne peuvent plus s'adonner ni à l'art pastoral, ni à la chasse d'animaux en grande troupe ; elles n'ont, comme principal moyen d'existence, que la *petite chasse*. Il faut y joindre la pêche fluviale et la cueillette des fruits sauvages, qui sont encore en quelque sorte une chasse.

On se rendra compte, par le fait suivant, de la transformation qui s'impose à des pasteurs arrivant sur des sols forestiers. Crevaux rencontre dans les forêts de la Guyane une petite habitation occupée par un blanc qu'une révolution a chassé de son pays. « Quelle n'est pas notre surprise, dit-il, en voyant autour de la hutte, une vache, deux moutons et de nombreux cochons ! Notre homme avait un bœuf, *mais il l'a tué, parce qu'il manque de pâturages* (1). » Les autres animaux ont dû avoir successivement le même sort, et cette famille a vraisemblablement été réduite à vivre des ressources de la chasse.

Comme l'art pastoral, la chasse est un travail de simple récolte, par conséquent attrayant. On constate le même attrait chez les civilisés, qui font de cet exercice un de leurs passe-temps favoris. « Le sauvage trouve la société des blancs insupportable et pré-

(1) *Voyages dans l'Amérique du Sud*, p. 357.

fère la forêt. La grande difficulté pour la civilisation des indigènes de l'Amérique du Sud est l'absence d'ambition chez les Indiens. Un Indien qui possède un couteau ne donnerait rien pour en avoir un deuxième (1) ».

L'attrait qu'exerce la chasse est important à signaler : il montre que les pasteurs ont pu facilement se transformer en chasseurs et il explique, d'autre part, la difficulté que l'on éprouve, soit sur les bords de l'Amazone, soit aux États-Unis, à plier les chasseurs aux défrichements et à l'industrie.

On pourrait répéter, à propos de la chasse, ce que nous avons dit de l'art pastoral : elle n'exige aucune prévoyance ; le gibier de chaque jour fournit la nourriture de chaque jour. Il doit même être consommé immédiatement, car il ne peut se conserver longtemps. Ce genre de travail est donc accessible à la généralité des hommes.

Quoique à un degré moindre que l'art pastoral, la chasse pourvoit encore aux divers besoins de l'homme : la viande fournit la nourriture ; la peau sert à confectionner les vêtements, l'habitation, les outres, etc. ; les plumes donnent la parure la plus recherchée ; le poil permet de confectionner certains tissus grossiers. Les chasseurs peuvent donc, au moins dans une certaine mesure, se suffire à eux-mêmes ; ils peuvent s'isoler de tout contact avec les sociétés plus compliquées. Cette constatation est importante, car elle explique comment les sauvages de l'Amérique conservent encore aujourd'hui les habitudes et les traits caractéristiques de leur état social.

Sur ces divers points, la chasse se rapproche de

(1) *Voyages dans l'Amérique du Sud*, p. 338.

l'art pastoral, mais elle en diffère par plusieurs conditions essentielles qui modifient complètement le type social.

1° *Supériorité de la jeunesse sur la vieillesse.* — La poursuite et la capture du gibier exigent des qualités spéciales : l'agilité, l'adresse, la force. Or ces aptitudes se trouvent plus particulièrement chez les jeunes gens. Ceux-ci peuvent donc se suffire à eux-mêmes, de bonne heure ; ils sont, par conséquent, portés à constituer le plus tôt possible un ménage à part, afin de garder pour eux seuls le fruit de leur travail et de s'exonérer des devoirs d'assistance envers les vieux parents. C'est un mode de travail qui donne à la jeunesse la supériorité sur la vieillesse : l'autorité et l'influence passent des pères aux enfants.

2° *Développement de l'individualisme.* — L'art pastoral maintient ensemble tous les membres de la famille ; la chasse des animaux en troupe, comme celle du bison, réunit encore les hommes ; la *petite* chasse, celle du gibier *épars,* ne groupe même plus les hommes. Chacun a, le plus souvent, intérêt à s'isoler, à poursuivre le gibier pour son propre compte : tout chasseur est un concurrent.

Cette tendance à l'individualisme est encore développée par les facilités d'établissement que la petite chasse offre aux nouveaux ménages. Le jeune pasteur n'est pas tenté de se séparer de la grande communauté patriarcale, parce qu'il ne peut vivre sans troupeau, ni s'en procurer facilement. Il est donc, à défaut d'autre sentiment, retenu au foyer par la difficulté matérielle de s'en éloigner. L'autorité paternelle se trouve ainsi singulièrement fortifiée par la nature des choses.

Il en est tout autrement pour notre chasseur : les frais d'établissement d'un jeune ménage sont aussi réduits

que possible, et d'ailleurs très faciles à se procurer.

Voici d'abord l'habitation. C'est une simple hutte en branchages recouverte de feuilles, ou de peaux. Elle peut s'établir facilement. Le mobilier, à cause des migrations imposées par la chasse, est absolument rudimentaire; il est fourni par le bois de la forêt, par la peau des animaux, par des carapaces de tortues.

Le matériel de la chasse est tout aussi élémentaire : il se borne essentiellement à un arc et des flèches pour les animaux terrestres, à une pirogue pour les poissons. Quelques heures suffisent pour fabriquer le tout.

La pirogue du sauvage n'est pas d'une construction bien compliquée.

Il y a deux sortes de pirogues. Les unes sont en écorce. On choisit un arbre assez gros ; on en détache, sur une longueur de plusieurs mètres, un morceau d'écorce. Ce dernier est ensuite replié et fortement maintenu à ses extrémités par des lianes. Puis on recouvre le canot de feuillage et on le place sur un grand feu. Cette opération le fait ouvrir et il ne reste plus qu'à calfater les joints avec une sorte de caoutchouc qui découle des arbres. Les autres pirogues sont creusées dans un tronc d'arbre à coups de hache. Bien que cette opération soit plus longue, elle s'accomplit encore assez rapidement. Crevaux constate qu'il a suffi de quatre heures et de quatre hommes pour construire un canot en écorce. A plusieurs reprises, arrêté par un rapide, il n'hésite pas à abandonner son embarcation et à en construire une autre, pour continuer sa route de l'autre côté de la chute.

On voit donc que, chez ce type de chasseurs, rien n'empêche les jeunes ménages de s'établir hors du foyer. Tout, au contraire, les y pousse ; les parents n'ont même pas pour les retenir les séductions de l'intérêt.

3° *Limitation des moyens d'existence.* — La steppe assure au pasteur des ressources qui se renouvellent spontanément chaque année. Il n'en est pas de même de la forêt. Le gibier s'épuise plus facilement que l'herbe. Dans nos sociétés compliquées, on est obligé d'édicter des lois spéciales pour réglementer la chasse et la pêche fluviale. L'existence des sauvages est donc moins assurée que celle des diverses sociétés que nous avons précédemment étudiées. Ils sont exposés à de cruelles disettes.

Observons d'ailleurs que le chasseur n'a même pas, comme dans la région circumpolaire, la ressource de réserver, en vue de ces périodes de disette, le gibier qu'il a tué. La température très élevée des tropiques rend toute conservation impossible ; il faut consommer immédiatement le produit de la chasse. Tout au plus, peut-on garder la viande pendant quatre ou cinq jours, en la soumettant à l'action d'un feu très vif. Cette opération est connue sous le nom de boucanage.

La question de la nourriture est la principale préoccupation du sauvage. « Notre voyage tourne en véritable lutte pour l'existence. Tout le temps que nous pouvons distraire à nos tracés, à nos observations, est consacré à la pêche et à la chasse (1). »

Cette incertitude des moyens d'existence a donné aux sauvages un estomac particulièrement complaisant. Ils peuvent rester plusieurs jours sans manger et absorber ensuite, lorsque la chasse est abondante, une quantité prodigieuse d'aliments.

« On trouve, dans chaque maison de Roucouyennes, des boules d'argile qui se dessèchent à la fumée. Dans la journée, à une heure toujours éloignée des repas,

(1) *Voyages dans l'Amérique du Sud*, p. 494.

ils prennent une de ces boules, enlèvent la couche noircie par la fumée et raclent le reste avec un couteau. Ils obtiennent ainsi une poudre impalpable, dont ils avalent 5 ou 6 grammes en deux prises (1). »

Mais il faut reconnaître que cette ressource est d'un faible secours ; aussi ces sauvages sont-ils exposés à mourir de faim. Telles sont les circonstances qui ont développé parmi eux une pratique qui les classe encore au-dessous des Peaux-Rouges.

Le cannibalisme « semble, dit Le Play, offrir trois avantages aux sauvages : un complément de nourriture, l'attrait d'une chasse et un moyen de remédier à la surabondance de la population (2). » Mais, par contre, il développe le mépris de la loi morale et de la vie humaine, les habitudes de cruauté, et donne naissance à ces guerres de tribu à tribu qui justifient le nom de sauvage que l'on donne à tous les peuples chasseurs.

Il est du moins consolant de constater que l'homme ne contracte pas naturellement l'habitude de manger ses semblables et qu'il n'arrive à cette extrémité que sous l'empire de certaines circonstances. Si le cannibalisme était le résultat d'un instinct naturel, il aurait dû se développer également parmi les pasteurs. Cette coutume ne s'établit pas chez ces derniers, parce qu'ils ont un moyen facile de conjurer l'excès de population et l'insuffisance des productions spontanées : le cheval leur permet d'aller chercher de nouveaux cieux et de nouvelles terres. Nous avons décrit leurs formidables invasions. Le chasseur n'a pas cette ressource : il n'a aucun moyen d'envahir, et voilà pourquoi, en désespoir de cause, il se retourne contre

(1) *Voyages dans l'Amérique du Sud*, p. 285.
(2) *Les Ouvriers européens*, t. I, l. I, ch. IV.

ses semblables lorsque le gibier ne suffit plus à ses besoins.

4° *Nécessité et difficulté des migrations périodiques.* — La chasse oblige le sauvage à des migrations périodiques. Il lui faut suivre le gibier dans ses diverses étapes, tantôt en s'enfonçant dans la forêt pour atteindre les clairières où se réunissent certains animaux, tantôt en venant sur les rives des fleuves, pour pêcher les poissons voyageurs comme le coumarou, ou pour recueillir les œufs de tortues.

Si le chasseur est obligé à ces migrations, il lui est d'autre part particulièrement difficile de les effectuer. Tandis que tout est chemin dans la steppe, tout est obstacle dans la forêt. Les sentiers ne sont pas frayés et la végétation les rend rapidement impraticables. Crevaux rencontre un indigène qui fait un sentier non loin de son village; mais il fait observer que c'est le premier qu'il voit exécuter un pareil travail de voierie. La difficulté des communications est telle que les diverses tribus sont presque sans rapport entre elles. C'est à ce point que l'on compte parfois un dialecte par cent Indiens.

Par suite de ces obstacles, les Indiens contractent généralement l'habitude de marcher à la file; de là l'expression « marcher à la file indienne ». Cette habitude est tellement invétérée, qu'ils la conservent même lorsqu'ils ont à parcourir des parties non boisées. Les voyageurs en expriment leur étonnement. Ils observent également que les enfants à la mamelle obligés de suivre les migrations périodiques sont voués à une mort presque certaine (1).

Telles sont les circonstances qui développent chez ces sauvages, plus encore que parmi les chasseurs de

(1) *Voyages dans l'Amérique du Sud*, p. 360.

bison, une habitude qui accentue la désorganisation de la famille; nous voulons parler de l'abandon des vieillards, des malades, des enfants et, en général, de ceux qui ne peuvent pas se transporter facilement. « Les sauvages, dit Crevaux, passent pour abandonner, *du moins en voyage,* leurs malades et leurs blessés (1). » Il cite à l'appui le fait d'une petite fille malade laissée dans un hamac sur le bord de la rivière (2). Il rencontre un autre jour une pauvre femme malade également abandonnée sans vivres par sa famille, qui n'a pu la transporter (3).

En présence des difficultés que la nature et le mode de travail imposent à ces populations, on est porté à se demander pourquoi elles ne cherchent pas dans la culture des moyens d'existence plus abondants et plus assurés. On va voir que cette transformation présente des difficultés particulières.

Lorsque, pendant une succession d'années, le gibier est abondant, certaines tribus se multiplient au delà des limites tracées par les ressources locales. Il se manifeste alors une certaine tendance à créer la vie agricole pour faire un meilleur emploi du sol et pour suffire aux besoins croissants de la population. Mais ce nouveau mode de travail exigeant beaucoup plus d'efforts et offrant beaucoup moins d'attrait que la chasse, répugne particulièrement à la jeunesse. L'autorité paternelle serait seule capable d'exercer sur cette dernière une contrainte suffisante, mais on a vu combien elle est déchue. Aussi les tentatives de culture ne sont jamais poussées bien loin.

(1) *Voyages dans l'Amérique du Sud*, p. 612.
(2) *Ibid.*, 169.
(3) *Ibid.*, 276.

D'un autre côté, les calamités atmosphériques, fréquentes dans cette région de la zone équatoriale, viennent bientôt justifier les répugnances opposées par la population aux travaux de l'agriculture. Les épidémies et les épizooties n'ont pas seulement pour résultat d'enlever aux tribus les vieillards, qui sont les membres les plus faibles et les moins secourus. Elles détruisent des tribus entières, et elles rétablissent ainsi l'équilibre entre le nombre des bouches à nourrir et la quantité moyenne des subsistances. Ces fléaux rétablissent le règne attrayant des productions spontanées du sol et des eaux.

Telles sont les causes qui s'opposent à la transformation de ces chasseurs en cultivateurs. C'est à peine si l'on rencontre dans les forêts du Nouveau-Monde quelques plantations très rudimentaires de riz, d'ignames, de patates, de cannes à sucre, de manioc.

Le manioc, qui est la plus commune, est une plante de la famille des euphorbiacées, dont la fécule est connue sous le nom de tapioca. Elle fournit à la fois le pain et l'alcool, et a l'avantage, particulièrement apprécié par les sauvages, de n'exiger que très peu d'efforts. Quatre journées de travail par mois suffisent largement pour l'alimentation d'une famille composée de neuf personnes.

Cette culture s'opère de la manière suivante : on fait un abatis d'arbres un mois avant la fin des pluies, et on y met le feu, dès que le bois est sec. On pratique ensuite, avec un bâton, des trous de 8 à 9 centimètres, dans lesquels on place des boutures, vers le mois de décembre. Il n'y a plus après cela qu'à récolter. La racine est réduite en farine que les indigènes nomment *cassave;* on en tire également une boisson, le *cachiri,* que l'on soumet à la fermentation.

Quelles que soient les facilités que présente cette culture, les sauvages ne s'y livrent que pour satisfaire aux besoins les plus urgents. Malgré ses incertitudes et ses cruels mécomptes, la chasse les captive et les retient, et si, parfois, la nécessité leur fait faire un pas vers la culture, ils ne persistent pas dans cet effort et reviennent avec empressement au travail plus attrayant du chasseur.

## III

Chez ces sauvages, comme dans les types précédents, nous retrouvons le régime de la communauté du sol. La forêt appartient à tout le monde, parce que ses produits comme ceux de la steppe ne demandent à l'homme aucun travail. Il est à remarquer que, dans nos sociétés compliquées, ce sont également les prairies et les forêts qui restent le plus longtemps et le plus naturellement indivises.

Mais si le sol est disponible, l'étendue du parcours accessible à chaque famille est beaucoup plus restreinte que dans la steppe. Cette limitation tient, en premier lieu, aux difficultés de la circulation, qui cantonnent les chasseurs dans un territoire relativement limité. Elle tient ensuite à la nature des productions spontanées. Celles-ci étant susceptibles de s'épuiser facilement, les familles sont portées à défendre énergiquement contre les voisins l'accès de leur territoire de chasse.

L'existence des sauvages est donc beaucoup moins assurée que celle des pasteurs.

Si le domaine du chasseur reste sous le régime de la communauté, il n'en est pas de même du foyer et

des instruments de travail. Ces derniers se classent dans la propriété familiale, par suite de la division de la famille en ménages isolés. Mais on a vu combien ils sont restreints et faciles à se procurer; ils ne contribuent, dès lors, que dans une mesure très faible à développer les habitudes de prévoyance et d'épargne que la propriété nécessite. Aussi le sauvage est-il naturellement imprévoyant.

Sa véritable propriété, celle dont il a surtout besoin, c'est son adresse, son agilité; elle est exclusivement personnelle; elle ne s'achète, ni ne se transmet. La grave question de la transmission de la propriété n'existe donc pas. Aucun lien ne rattache, même matériellement, les générations entre elles et ne les rend solidaires. L'individualisme triomphe (1).

Il résulte de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que le type de la famille patriarcale ne se maintient pas chez ces chasseurs. On ne peut garder au foyer tous les fils mariés, comme chez les pasteurs. Au contraire, les enfants s'éloignent successivement, dès qu'ils sont en état de se suffire à eux-mêmes.

« La famille, dit Le Play, se réduit chez les chasseurs à sa plus simple expression : elle se forme par l'union des jeunes époux; elle s'accroît momentanément par la naissance des enfants; puis elle se restreint par l'établissement précoce des adultes; elle se détruit enfin, sans laisser aucune trace, par la mort

(1) Il ne faut pas confondre l'*individualisme*, qui caractérise les sauvages, avec le *particularisme*, qui caractérise les peuples les plus progressifs dont nous parlerons dans le second volume. Le premier réduit la société à une sorte d'émiettement individuel; le second assure au particulier, au citoyen, la plus grande somme d'indépendance vis-à-vis de l'État, sans lui enlever l'aptitude à constituer des groupements, soit dans la vie privée, soit dans la vie publique.

des vieux parents. Les individus conservent seulement les rapports de parenté indispensables à la conservation de la race (1). »

Tels sont les traits caractéristiques de la *famille instable,* qui se développe spontanément chez les peuples chasseurs.

Dans la famille patriarcale, la stabilité de la famille est assurée par la perpétuité autour d'un même foyer, mobile ou fixe. Il n'y a pas solution de continuité entre les générations successives. Ici, au contraire, la famille se dissout périodiquement, en s'éparpillant pour se reconstituer autour de nouveaux foyers aussi peu durables que les précédents. Ce n'est plus un arbre séculaire, mais une plante à existence éphémère.

C'est un fait connu que les peuples à familles patriarcales se transmettent religieusement les traditions et les légendes les plus anciennes de leurs races. Actuellement encore le souvenir de Timour, du fameux Tamerlan, est vivant sous les tentes ; il se conserve dans un chant renommé parmi les Mongols. M. Huc, qui l'a entendu, en a donné une traduction.

Il n'en est pas de même chez les sauvages ; ils n'ont pas de passé, parce que leur foyer instable ne se prête pas à la conservation et à la transmission des vieux souvenirs de la race. Qui connaît les traditions des sauvages de l'Amérique, de l'Australie, ou de la Nouvelle-Zélande ?

On voit par là que la perpétuité du foyer constitue pour une race un solide élément de sa nationalité. Les parents, conservant auprès d'eux jusqu'à leur mort tous leurs fils, ou tout au moins l'un deux, inculquent naturellement l'ensemble des enseigne-

(1) *L'Organisation de la famille,* ch. II, § 5.

ments, des idées, des habitudes, des traditions qu'ils ont reçus de la même manière. Chaque génération se rattache étroitement à toutes celles qui l'ont précédée.

On comprend, sans qu'il soit besoin d'insister, ce que devient l'autorité paternelle sous un régime qui éloigne aussi prématurément et aussi complètement les enfants des parents. La fonction du père se borne aux devoirs strictement indispensables : la procréation et les soins matériels de l'enfance; la jeunesse est déjà soustraite à son influence, l'âge mûr lui échappe complètement. L'organisation de la famille humaine tend à se modeler sur celle des animaux.

Les enfants sont de petits barbares que l'autorité paternelle est impuissante à plier aux préceptes et aux pratiques de la loi morale; la religion est réduite à de grossières superstitions, à la crainte des esprits mauvais, dont on s'efforce de conjurer l'influence par des incantations et des sortilèges. Voilà bien cet homme de la nature, que rêvait Rousseau; ce n'est plus une conception chimérique éclose dans le cerveau d'un philosophe, c'est une réalité vivante. On peut l'observer dans tout son épanouissement chez les sauvages.

Cette famille instable a une autre conséquence grave : elle laisse sans refuge et sans soutien les orphelins, les malades, les vieillards, en un mot les faibles, les incapables.

Le foyer de la famille patriarcale est toujours ouvert pour recueillir ces invalides de la vie; ils peuvent n'en pas sortir, ou y revenir en cas de détresse.

Chez les chasseurs, le foyer étant périodiquement détruit, ne peut pas remplir ce rôle de protection. « Les sauvages ne font aucun cas des orphelins.

Ces malheureux, obligés de travailler à outrance, n'ont à manger que les restes de la cuisine, qu'ils partagent avec les chiens (1). » Tout individu qui ne peut pas se suffire est condamné ; pour vivre, il faut être fort.

L'organisme des pouvoirs publics ne se constitue pas chez les sauvages avec les mêmes caractères que chez les pasteurs.

Chez les pasteurs le mécanisme des pouvoirs publics est concentré dans la famille.

Chez les chasseurs, la famille désagrégée et réduite à sa plus simple expression est incapable de remplir les mêmes fonctions.

Ce ne sont pas les vieillards déjà impuissants à diriger leur foyer, leurs enfants, leur atelier de travail, qui pourraient assumer la lourde tâche de résister aux attaques incessantes des tribus voisines. Pour un pareil rôle, il faut être jeune, vigoureux, entreprenant. Le pouvoir appartiendra donc aux plus forts. Ceux-ci l'exerceront arbitrairement, ainsi qu'il arrive pour toute autorité qui repose uniquement sur la force et qui a pour principal objet la guerre, surtout à la manière des sauvages. Le pouvoir sera donc non seulement despotique, mais cruel.

Chaque tribu doit être en effet organisée pour la défense et pour l'attaque ; elle doit toujours être sur le qui-vive.

« Un sauvage voyageait avec deux hommes dans la rivière Aara, lorsqu'il fut surpris et fait prisonnier par les Ouitotos. Séance tenante, un de ses camarades fut attaché à un arbre par les mains et les pieds et tué

(1) Crevaux, *ibid.*, p. 268.

d'une flèche empoisonnée. Pendant le supplice le malheureux pleurait comme un enfant, en disant : « Pourquoi me tuez-vous? » Les autres de répondre : « Nous voulons te manger parce que les tiens ont mangé un des nôtres. » Ils passèrent une perche entre les pieds et les mains attachés et transportèrent le corps à la plage comme un simple pécari. La chair fut distribuée *par le chef* (1). »

Les huttes de sauvages sont ornementées d'horribles trophées. En entrant dans l'une d'elles, Crevaux remarque un maxillaire inférieur suspendu au-dessus de la porte et quelques flûtes fabriquées avec des os humains. Dans un coin, il aperçoit un tambour surmonté d'une main desséchée, recouverte de cire d'abeille.

A plusieurs reprises, notre voyageur est attaqué ; il ne triomphe que grâce à son courage et à la supériorité de ses armes : souvent les sauvages refusent de l'accompagner, parce qu'ils redoutent une tribu voisine qui fait la guerre pour manger ses prisonniers (2).

On comprend que, dans de pareilles conditions. les familles aient intérêt à se grouper sous un chef vaillant, capable de les protéger. Ainsi, cet état permanent de guerre développe la forme d'autorité la plus arbitraire et la plus cruelle ; l'impuissance, l'instabilité de la famille rendent cette autorité envahissante.

L'autorité chez les chasseurs présente un autre caractère : elle est essentiellement instable.

C'est la force qui fait les chefs ; c'est la force qui les renverse. Non seulement ils font trembler, mais ils tremblent eux-mêmes. Tous les voyageurs qui ont visité des peuples sauvages ont signalé ce trait de mœurs. En somme, chez les sauvages, l'instabilité est

(1) *Id.*, *ibid.*, p. 372.
(2) *Id.*, *ibid.*, p. 126.

aussi bien dans l'autorité publique que dans la famille.

Les chasseurs ne sont pas doués de la même puissance d'expansion que les pasteurs.

Cette impuissance tient à trois causes fondamentales.

La première est *l'absence de moyens de transport.*

Les sauvages n'ont pas à leur disposition le cheval du pasteur; leurs grossières pirogues faites en écorce, ou creusées dans un tronc d'arbre, sont absolument impropres à toute navigation maritime. C'est à peine si le sauvage peut, au prix de difficultés sans nombre, parcourir les diverses parties de son territoire de chasse; aller au delà lui serait, le plus souvent, complètement impossible. D'ailleurs il n'aurait, dans ce cas, d'autre mode de locomotion que ses jambes, ce qui ne constitue pas un puissant moyen de transport.

La seconde cause d'impuissance vient de *la dissémination des familles.*

On a vu que les sauvages sont fractionnés par petits groupes isolés les uns des autres et presque sans communications entre eux. Ils n'ont guère de rapports réguliers que par la guerre. Dès lors, ils sont mal préparés à entreprendre des invasions qui nécessiteraient l'accord et l'entente préalables d'un grand nombre de tribus.

Enfin, *la population est naturellement limitée.*

Ce n'est pas pour le plaisir de parcourir le monde que les pasteurs se répandent au dehors. Ils y sont périodiquement poussés par le développement de la population à laquelle les moyens de subsistance ne suffisent plus. Or, cette surabondance ne se produit

pas chez les chasseurs. Elle est conjurée par quatre circonstances : les épidémies endémiques que développent la chaleur et l'humidité du climat, l'abandon et la mort des individus qui ne peuvent se transporter, les guerres entre tribus, le cannibalisme.

En effet, les peuples chasseurs se multiplient toujours très lentement, et ils tendent parfois à disparaître. Martins affirme, dans le *Répertoire d'ethnographie*, que la race indienne de l'Amazone diminue rapidement au contact des blancs. Le même fait se produit parmi les sauvages de l'Amérique du Nord, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de la Tasmanie. Dans cette dernière île, il y avait encore sept mille naturels en 1816, il n'en reste plus que cinq, trois hommes et deux femmes. « Nous les avons vus, dit M. de Beauvoir, on les gardait comme des reliques : on les photographiait (1). »

C'est par suite de cette impuissance d'expansion que les chasseurs n'ont pas exercé en dehors des sols forestiers une action comparable à celle des pasteurs. Non seulement ils n'ont pas débordé sur le monde, mais ils ne se multiplient que très lentement, quand ils ne dépérissent pas.

Avec les chasseurs de l'Amérique méridionale, nous avons à peu près atteint l'extrémité d'une des routes de l'humanité. Le dernier type que nous venons de décrire, se reproduit avec peu de différences jusqu'aux limites extrêmes du continent Américain.

On sait maintenant pourquoi cette route n'a vu défiler que des populations dans un état de désorganisation croissante.

(1) *Australie, Voyage autour du monde*, p. 250.

C'est la forêt qui produit le dernier degré de cette désorganisation sociale.

Mais ce n'est pas là un cas accidentel.

Il est une autre grande route de l'humanité qui aboutit, elle aussi, à une immense région forestière.

C'est la *route de l'Afrique*.

Le point de départ de cette route est situé non plus au nord, mais au sud de ce même grand plateau asiatique dont nous avons donné la description au commencement de cet ouvrage.

Je renonce à décrire cette route, à en marquer les étapes et à conduire le lecteur à travers la série des transformations sociales qui ont amené, de proche en proche, la constitution des diverses variétés du *type nègre*. Je suis dispensé de ce long et difficile exposé, parce qu'il a été fait, d'une façon tout à fait supérieure, par mon collaborateur et ami M. A. de Préville, dans une série d'études de la *Science sociale,* qui ont ensuite été réunies en volume sous ce titre : *Les sociétés africaines; leur origine, leur évolution, leur avenir* (1).

Dans un classement méthodique des grandes routes du monde, le type des chasseurs des forêts africaines doit être placé à la suite du type que nous venons de décrire.

C'est à l'ouvrage de M. de Préville que le lecteur doit se reporter pour combler la lacune que je laisse ici avec intention. Il y trouvera la même méthode qui me guide moi-même et il verra comment cette méthode donne aux travaux des divers collaborateurs de

(1) Librairie de Paris (Firmin-Didot et Cie).

la *Science sociale* une unité de vues et de conclusions, qui est le caractère de toute œuvre scientifique.

---

**Lectures sur des types sociaux similaires.** — Lire, dans la *Science sociale : Les populations circumpolaires*, par M. Paul de Rousiers, t. VI. — *La colonisation de la Sibérie orientale*, par le même, t. V et VI. — *Les premiers émigrants du Far-West*, par le même, t. VII et VIII. — *Les prédécesseurs de l'Habitant de New-York*, par le même, t. IX et X. — *Le continent africain*, par M. A. de Préville, t. IV et suiv. (Cette dernière étude a été développée et réunie en volume, sous ce titre : *Les Sociétés africaines* [Firmin-Didot et Cie] ; *Saint-Domingue*, par le même, t. II. — *Un type de famille nègre*, par M. G. d'Azambuja, t. XVIII.

# LIVRE II

## LES TYPES ANCIENS DE L'ORIENT

Nous allons maintenant nous engager sur de nouvelles routes qui marquent une des principales étapes de l'humanité.

Avec ces routes, nous sortons des *Sols primitifs,* qui donnent naissance aux *Sociétés simples,* et nous abordons la catégorie des *Sols transformés,* qui donnent naissance aux *Sociétés compliquées.*

Sur les sols primitifs, décrits jusqu'ici, les populations tirent surtout leurs moyens d'existence des *productions spontanées du sol.* L'homme n'a qu'à récolter, par l'art pastoral, par la pêche, ou par la chasse, les produits qu'il trouve à sa disposition ; il ne modifie pas, au moyen de son travail, l'œuvre de la nature. Celle-ci règle impérieusement toutes les conditions de la vie.

Cette influence du sol est tellement impérieuse que ces sociétés n'ont pas varié depuis l'origine du monde ; elles sont aussi immobiles dans leur manière de vivre que le milieu dans lequel elles sont placées ; elles n'ont pas d'histoire. L'homme devant se contenter de ce que la nature lui donne spontanément, doit satisfaire ses besoins par le procédé le plus naturel et le

plus immédidiat; il ne peut développer ni la richesse, ni la puissance, ni les complications sociales. Le caractère dominant est donc *la simplicité.*

Ces sociétés peuvent être dénommées *les Sociétés simples.*

On peut les définir ainsi : *Organisation sociale dans laquelle les familles fondent principalement leur subsistance sur l'exploitation des productions spontanées du sol ou des eaux* (1).

Les Sociétés simples forment la première des deux grandes divisions de la science sociale.

Ces sociétés sont, pour la science sociale, ce que sont les corps simples en chimie, les terrains primitifs en géologie, les zoophytes et les mollusques en histoire naturelle. On y saisit plus facilement, et pour ainsi dire dans l'œuf, le point de départ des complications qui se développent dans d'autres types sociaux. On suit la marche naturelle : on va du simple au composé.

Les *Societés compliquées* diffèrent essentiellement des sociétés simples, en ce que *les productions spontanées ne suffisant plus à leur existence; elles sont obligées, pour obtenir une production plus abondante, de transformer le sol.*

Cette transformation peut s'accomplir au moyen de travaux indéfiniment variés. Dès lors, le *lieu* n'a plus une influence souveraine, ou même prépondérante, comme dans les sociétés simples; il n'est plus, en quelque sorte, le moule qui donne la forme au régime de vie, à l'organisation de la famille, à tout l'état social. L'influence du lieu est donc atténuée, contre-balancée par d'autres éléments variables, parce que

(1) Le Play, *Les Ouvriers Européens*, II, p. 475.

*l'homme ne récolte plus ce que donne naturellement et spontanément le sol; il récolte ce qu'il a volontairement produit.*

Ainsi la steppe entraîne, comme conséquence, l'art pastoral, la communauté, la famille patriarcale, l'absence de patronage extérieur à la famille, l'étroite limitation de la fabrication, du commerce, des arts libéraux, du culte public, des pouvoirs publics, etc. Ces diverses conséquences dérivent directement du lieu; elles sont imposées par le lieu.

Au contraire, dès que l'homme transforme le sol, il modifie l'influence du lieu, suivant la transformation qu'il lui fait subir. Dès lors, on voit apparaître une série de conséquences dérivant moins directement du lieu et plus directement du travail. En effet, si le sol est transformé par la culture, on voit apparaître une série de conséquences propres à la culture; s'il est transformé par la fabrication, une foule de conséquences propres à la fabrication, et ainsi de suite.

L'homme cesse donc d'être l'esclave du sol, il agit sur lui, il lui fait subir les transformations les plus diverses.

Voici un exemple.

Il existe, entre le bas Danube et la mer Noire, une steppe d'une largeur de 60 à 80 kilomètres et d'une longueur de 200 kilomètres; c'est la Dobroudja. Originairement, cette région était exclusivement occupée par des pasteurs nomades; lorsque les Romains s'en emparèrent, ils y introduisirent des colons qui transformèrent le sol par la culture, établirent des industries, créèrent des routes et des villes. Au lieu de l'organisation sociale simple et uniforme des pasteurs, on vit apparaître des groupes sociaux très différents, suivant la nature très variée du travail : ici des cultivateurs, là

des artisans, plus loin des commerçants, etc. Après la retraite des Romains, la steppe recouvrit de nouveau la Dobroudja et aussitôt la vie nomade et pastorale, avec toutes ses conséquences, s'étendit uniformément sur le pays. Aujourd'hui, la transformation du sol s'accomplit de nouveau au moyen de la culture, de l'industrie, du commerce. Enfin une ligne de chemin de fer allant de Kustendjeh à Thernavoda a achevé de pousser ce pays dans la voie des transformations.

On voit par cet exemple que, sur les sols transformés, l'influence du lieu diminue et devient parfois complètement nulle, tandis que l'influence du travail, c'est-à-dire de l'action libre de l'homme, tend à augmenter et à devenir prépondérante. Suivant que l'homme développera plus ou moins ou la culture, ou l'industrie, ou le commerce, ou les voies de transport, etc., il imprimera à chaque région une physionomie sociale particulière.

Qui ne sait, par exemple, que l'établissement d'une usine dans une campagne transforme rapidement la population : le paysan devient ouvrier; c'est un autre type social. De même, l'ouverture d'une voie ferrée amène une série de modifications qui frappent les esprits les moins perspicaces.

Le caractère le plus général qui résulte de la transformation du sol par le travail de l'homme est la *diversité des phénomènes sociaux sur un même sol.*

Cette diversité tient à deux causes :

1° *Les formes indéfiniment variées du travail.*

Sur chaque espèce de sol primitif, il n'existe qu'une seule forme principale de travail, la simple récolte : art pastoral, pêche, chasse. Toutes les familles se livrant nécessairement aux mêmes occupations, il en résulte les mêmes conséquences pour toutes.

Mais il n'en est plus de même, lorsque l'homme transforme le sol, parce qu'il a le choix entre un nombre indéfiniment varié de métiers ; il n'y a, dès lors, plus de limites aux transformations sociales. Les types sociaux les plus divers se produisent sur le même sol, se coudoient et se combinent de mille manières.

2° *Les aptitudes très variées de chacun.*

La variété des aptitudes humaines exerce peu d'influence dans les travaux de simple récolte, parce que la nature et la quantité des produits résultent, moins du travail de chacun, que des forces naturelles indépendantes de l'action de l'homme. Le pasteur, le pêcheur, le chasseur ne cherchent à rendre ni la steppe plus fertile, ni l'eau plus poissonneuse, ni la forêt plus giboyeuse ; dominés et servis tout à la fois par les conditions du milieu, ils ne s'avisent pas de les modifier. Or, tous les hommes sont égaux devant les forces naturelles livrées à elles-mêmes.

Il en est tout autrement sur les sols transformés, parce que l'homme peut améliorer notablement la nature et augmenter considérablement la quantité des produits obtenus par son travail. Les individus se classent alors suivant leurs aptitudes : celui-ci tirera dix fois plus que celui-là de la même terre, du même objet fabriqué. Tel réussira, là où tel autre échouera.

Il résulte de ces circonstances que le caractère des sociétés que nous allons rencontrer maintenant est la *complication.*

De là leur nom de *Sociétés compliquées.*

## CHAPITRE PREMIER

### LA ROUTE DES GRANDS EMPIRES DU DÉSERT

#### Les types Arabe, Saharien, Assyrien et Égyptien.

I

La route des Déserts a été parcourue dès la plus haute antiquité : elle a même donné naissance aux premiers Grands Empires dont l'histoire enregistre les annales : l'Assyrie et l'Égypte.

Plus tard, elle a fait surgir l'Empire de l'Islam.

Aujourd'hui, elle est encore occupée par les Arabes et par les Sahariens.

Cette route se rattache au grand plateau des steppes asiatiques. Elle en forme le prolongement non plus vers le nord comme la Toundra, mais vers le sud. Elle comprend essentiellement la Syrie, l'Arabie et le Sahara, qui se succèdent sans interruption du nord au sud-ouest.

Comme dans les steppes, la production exclusive de ces régions est *l'herbe*, mais une herbe singulièrement rare, clairsemée et qui, pendant l'été, trop sec, fait complètement défaut.

La *sécheresse* très prolongée est en effet le caractère dominant de ces climats.

Elle est due à un courant d'air desséché qui souffle avec persistance du plateau central asiatique jusqu'au Sénégal. Il parcourt, par conséquent, toutes ces régions, où il arrive absolument desséché par la traversée de l'Asie continentale.

« Les arbres manquent presque complètement dans l'Arabie septentrionale et la végétation des herbes et des basses plantes ligneuses ne *dure que les mois de printemps;* dès la fin de mai, la nature a pris son aspect de morne sécheresse; à l'exception des armoises et des mimeuses, tous les végétaux sont fanés et prennent la teinte du sol environnant. Au sud, l'Arabie centrale fait partie de la zone du désert, également pauvre en espèces végétales. Certaines régions sont absolument nues, sans arbrisseaux, sans herbes; seulement des lichens s'étendent sur les rochers, simples pellicules adhérentes à la pierre. Même dans le Tehama, sur le littoral marin, la flore est d'une extrême pauvreté; dans la péninsule d'Aden, on n'a pu trouver que quatre-vingt-quinze espèces, dont un tiers environ sont particulières à l'Arabie. L'ensemble de la végétation offre un caractère saharien (1). »

Le désert du Nefond, qui s'étend entre le Nedjed, l'Hadramaout et l'Oman, occupe près d'un quart de la Péninsule arabique. « Il consiste uniquement en un sable à gros grains, de couleur rouge; en plein soleil, quand le voyageur sent déjà le frisson de la fièvre le gagner et que ses yeux à demi aveuglés cherchent en vain un point de l'espace qu'il puisse regarder sans souffrir, il lui semble qu'il traverse une mer de sang ou de feu : ce sont des « vagues de flamme » qu'entre-

(1) E. Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. IX, p. 870.

mêlent les vents. Les ondulations du sable qui se succèdent à la surface du Nefond, atteignent, en certains endroits, la hauteur de 100 mètres (1). » Quant au Sahara, sa sécheresse et son aridité sont assez connues pour que nous n'ayons pas besoin d'insister.

L'herbe des déserts est trop rare pour que le cheval puisse y trouver une nourriture suffisante. Cet




CARTE DES DÉSERTS.

animal n'est plus qu'un objet de luxe, réservé aux chefs assez riches et assez puissants pour pouvoir le nourrir par des procédés très coûteux, par exemple au moyen de dattes et de grains importés de loin.

Un autre animal, le *chameau,* le remplace. Le pasteur chamelier se substitue ici au pasteur cavalier des steppes asiatiques.

Le chameau est adapté à ces vastes régions arides par sa vitesse, qui lui permet de parcourir l'espace ra-

(1) *Id.*, *ibid.*, p. 848.

pidement, et par sa sobriété qui lui permet de se contenter d'une herbe maigre et d'une eau rare.

Si le chameau est un précieux auxiliaire comme porteur, il est une plus faible ressource que le cheval comme moyen d'existence. Les chamelles en effet donnent peu de lait.

*L'art pastoral devient donc insuffisant* pour nourrir ces populations. *Il faut chercher une ressource complémentaire.*

Le grand fait qui va faire évoluer ce type vers de nouvelles et plus hautes destinées peut être formulé en ces termes : *L'insuffisance de l'art pastoral développe la fabrication et le commerce.*

Heureusement, ces régions arides sont bornées par des confins cultivables, occupés par une population d'agriculteurs.

Ce sont les régions maritimes de l'Arabie, dont une partie est appelée l'Arabie « Heureuse » : le Hedjaz et l'Yémen, à l'ouest ; l'Hadramaout, au sud ; l'Oman et l'Hasa, à l'est. Ce sont encore les régions maritimes qui bornent le Sahara au nord, à l'est et à l'ouest, depuis l'Égypte jusqu'au Maroc. Ces confins sont cultivables à cause du voisinage de la mer, qui y apporte, sous forme de pluie, une humidité suffisante. Là se trouvent des cultivateurs qui ont, en excédent, les grains dont le nomade a besoin.

Citons, par exemple, à l'extrémité sud-ouest de l'Arabie, l'Yémen, qui correspond à « l'Arabie Heureuse » des anciens géographes. « Les montagnes du Yemen pénètrent dans la zone d'un climat tout différent de celui des plaines (déserts) et maint haut plateau revêtu de gazon, ombragé d'arbres, rappelle des paysages de l'Italie. En des centaines de vallées, les pentes sont

cultivées en terrasses, formant d'immenses amphithéâtres de verdure. Dans cette contrée montagneuse, les conditions mêmes du sol et du climat rendaient la vie nomade presque impossible. Peuplée d'habitants sédentaires que nourrissent les produits de l'agriculture, elle récolte quelques-unes des denrées les plus précieuses de l'Asie (1). »

Un peu plus à l'est, le long de la côte méridionale de l'Arabie, l'Hadramaout présente le même caractère de fertilité et de richesse. « Makalla sert de marché maritime à de très riches vallées, où, d'après de Wrede, le seul voyageur qui les ait parcourues jusqu'à nos jours, les villes seraient plus nombreuses qu'en toute autre partie de la péninsule ; c'est par dizaines qu'on y compterait les agglomérations de six mille habitants ou davantage ; en certaines vallées, les jardins et les rues se suivraient en une ligne continue, pendant des journées de marche. On s'étonne de la densité extraordinaire qu'aurait, d'après ce voyageur, la population de l'Hadramaout : on pourrait la comparer à celle de l'Europe occidentale (2). »

Mais, pour que ces sédentaires lui livrent leur grain, l'homme du désert doit apporter quelque chose en échange. Or le chameau est sans utilité pour les sédentaires.

La nécessité impérieuse a fait trouver autre chose, que nous n'avons pas encore rencontré jusqu'ici et qui va déterminer la plus grande des révolutions sociales : elle a fait trouver *la Fabrication en vue de la vente* et *les Transports en vue du commerce*.

Les divers types étudiés jusqu'ici ne fabriquent que

(1) E. Reclus, *loc. cit.*, p. 836.
(2) *Id.*, *ibid.*, p. 898.

pour leur usage personnel. L'habitant des déserts va fabriquer en outre pour vendre au dehors. Il va donner aux divers produits de son troupeau, peaux, laine, poils, un façonnage qui en augmentera la valeur, sans lui occasionner à lui-même aucune dépense appréciable, car il y consacre les longs loisirs de l'art pastoral, c'est-à-dire un temps qui, autrement, demeurerait sans emploi. C'est ainsi qu'il fabrique des burnous, des tapis, des nattes, des coussins, des outres, des sacs, des cordes, etc., dont une partie arrive jusque sur nos marchés, par l'intermédiaire des commerçants mêlés aux agriculteurs dans les confins maritimes. Les gens des confins achètent ces objets fabriqués; ils sont heureux de se les procurer à meilleur marché que s'ils les fabriquaient eux-mêmes et ils livrent en échange le grain, dont ces nomades ne sauraient se passer.

C'est là une première ressource supplémentaire pour l'homme du désert; mais elle est insuffisante encore, à cause de la faible valeur des objets qu'il fabrique comparativement à la grande quantité de grains qui lui est nécessaire.

Aussi a-t-il été amené à pratiquer un *second métier* qui lui permet d'acquérir l'argent dont il a besoin pour ses achats sur le marché. Il s'est fait *transporteur,* pour le compte des sédentaires habitants des confins qui veulent bien l'employer; ou, ce qui est encore plus fructueux, transporteur pour son propre compte.

Cette seconde évolution s'est faite aussi naturellement que la première.

C'était d'abord, pour le nomade, un excellent moyen d'utiliser le voyage qu'il est obligé de faire chaque année aux confins, en vue d'échanger les produits de ses troupeaux contre ceux de la culture.

Mais, de plus, il se trouve que lui seul est outillé pour traverser ces régions arides de l'Arabie et du Sahara, pour aller d'un confin à l'autre; lui seul peut mettre en communication les régions fertiles et commerçantes que le désert divise; seul, il connaît la route où se meuvent les sables, et, ce qui est capital, les rares puits qui en forment les étapes; seul, il possède l'animal nécessaire, celui que l'on a surnommé « le vaisseau du désert »; seul, il est capable de supporter les dures privations qui attendent le voyageur à travers ces immenses terres de désolation.

Ces privations il les affronte volontiers, car les produits qu'il transporte ont une grande valeur sous un petit volume : ce sont les *riches produits* des confins de l'Arabie « heureuse » ou des régions tropicales de l'Afrique.

Et d'un confin à l'autre, ces produits augmentent de valeur dans des proportions incroyables, parfois de 150 à 500 pour cent. On peut juger par là des bénéfices que fait, et que faisait surtout autrefois, ce commerçant et ce transporteur.

Voilà comment la force des choses, cette grande maîtresse de l'homme, a amené l'homme des déserts à compléter les ressources insuffisantes de l'art pastoral par la fabrication en vue de la vente et par les transports en vue du commerce.

Ce développement de la fabrication et du commerce a produit une conséquence dont on va voir la portée : il a amené *la constitution* PERMANENTE *des organismes de la vie publique*.

Nous venons de dire qu'il faut effectuer, chaque année, de très longs parcours, pour aller des parties intérieures du désert jusqu'aux confins, où l'on doit

vendre ou échanger les marchandises; sur ce long parcours, on se croise avec d'autres transporteurs, on se dispute les pâturages et les puits, parce qu'ils sont rares et peu abondants; on est, en outre, tenté de se disputer les marchandises, ordinairement précieuses, que l'on transporte en vue de la vente.

En pareille occurrence, il faut être nombreux, le plus nombreux possible; il faut, en outre, avoir des chefs expérimentés, le plus expérimentés possible : c'est une question de vie ou de mort.

Cette nécessité se traduit par la constitution d'un groupement plus nombreux que celui de la famille. Il ne comprend plus seulement la parenté très proche, mais embrasse la parenté la plus éloignée. Dans les steppes, quand on est trop nombreux, une partie de la communauté essaime sous la conduite d'un nouveau patriarche, ordinairement un des frères de l'ancien. Ici, au contraire, une communauté n'est jamais trop nombreuse; on ne se sépare pas de son groupe familial, qui s'étend ainsi le plus possible et devient *la Tribu*.

On pourrait comparer la tribu à une armée en marche, mais à une armée dont tous les membres seraient unis par les liens d'une parenté plus ou moins éloignée.

La tribu compte plusieurs centaines, parfois plusieurs milliers de personnes. Pour faire vivre de pareilles multitudes sur un sol aussi pauvre, on se scinde par groupes, ou douars, qui sont comme les compagnies d'un régiment. Mais tous ces groupes, qui se suivent les uns les autres à une journée de marche, ne forment qu'une seule communauté, sous la direction d'un même chef, et sont toujours prêts à se rallier au moindre signal et au moindre danger.

Ainsi la caravane se développe, mais ce qui est plus important à noter, c'est qu'elle devient ici *un régime normal et permanent.*

La caravane, dans l'Arabie et le Sahara, n'est plus un groupement accidentel, comme chez les Tartares-Mongols, mais un *groupement habituel :* l'Arabe et le Saharien vivent, d'une façon permanente, sous le régime de la caravane. Il ne saurait en être autrement, puisque la plus grande partie de l'année est employée à aller d'un confin du désert à l'autre, pour transporter les marchandises qui doivent être vendues.

Pour accomplir de pareilles expéditions et à aussi longue distance, il faut être constamment en état de se défendre. Il faut se défendre, car on se dispute les puits beaucoup plus rares que dans les steppes, où la fécondité de l'herbe atteste une plus grande humidité de l'atmosphère et du sol ; il faut se défendre, car la pauvreté de la steppe développe à un plus haut degré le type du nomade pillard. Il se développe d'autant plus que les caravanes transportent des marchandises précieuses, fruits des tropiques, ou produits de l'art des sédentaires, et que la prise en vaut la peine ; l'habitude des *razzias* est si répandue dans les déserts, que le mot lui-même a passé dans notre langue pour exprimer la chose. Il y a donc nécessité d'appartenir à un groupe très nombreux et très fort.

C'est ainsi que le simple groupement en familles patriarcales se développe et devient la *caravane permanente.*

J'extrais des notes rapportées d'un voyage au Sahara par un de nos élèves, que nous y avons envoyé en mission, les éléments constitutifs de la caravane des déserts.

Le groupement élémentaire est la *tente,* qui réunit

un ménage. Au-dessus, vient la *Nezla,* qui comprend le groupe des tentes du père, des fils, des cousins; dans ce groupe, les ustensiles et le bétail sont communs : c'est à proprement parler la famille patriarcale. Plusieurs Nezla forment un *Douar.* Dans ce groupement plus étendu, on sent encore l'origine commune : c'est à vrai dire une réunion de familles patriarcales descendant d'un commun ancêtre; aussi y existe-t-il une entente pour certains travaux : c'est ainsi qu'on se relaye pour les services journaliers, comme la garde des troupeaux, les veilles nocturnes, l'abreuvage des animaux. Plusieurs Douars forment une *Ferqua;* ce groupe comprend le nombre d'hommes et d'animaux proportionné à l'abondance ordinaire des eaux et des pâturages; c'est la portion de la caravane qui marche réunie en un seul corps. Au-dessus de ce groupe, il faut se séparer et se tenir à une certaine distance les uns des autres, afin de ne pas arriver tous ensemble aux puits et aux pâturages. Enfin, la *Tribu* constitue un groupement supérieur : elle embrasse la collectivité des Ferqua qui acceptent ensemble une autorité suprême. Chaque tribu, en effet, est administrée par la *Djemmaa,* ou réunion des Anciens, et l'un d'entre eux remplit les fonctions de pouvoir exécutif, de chef de cette immense caravane. Abd-el-Kader était un de ces chefs de tribus.

Si la caravane arabe est obligée de se scinder en *Ferqua,* pour la marche, à cause de la pauvreté des pâturages et de la rareté de l'eau, du moins ses membres font partie d'un groupement plus important, celui de la Tribu, régulièrement organisé et toujours prêt à se reformer.

Ce type de caravane présente donc trois caractères nouveaux, qui le distinguent nettement de celui des steppes. Il produit d'ailleurs des effets bien différents sur la constitution des pouvoirs publics et sur les conditions d'expansion de la race :

1. *Cette caravane est permanente,* puisqu'elle répond non plus à des circonstances exceptionnelles, mais aux nécessités mêmes du mode d'existence. La plus grande partie de l'année se passe, nous l'avons dit, à aller aux confins et à en revenir : aussi la tribu ne se dissout-elle jamais.

2. *Cette caravane est composée d'éléments invariables.* Ce sont toujours les mêmes familles qui composent la tribu; on ne va pas d'une tribu à une autre; on appartient pour la vie, et de génération en génération, à celle de ses pères. Un pareil type de caravane crée donc entre les familles des liens forts et durables; elle les rend capables d'une *action suivie et prolongée,* soit dans la vie ordinaire du désert, soit au dehors, soit en cas de défense, soit en cas d'attaque. Il n'y a pas à craindre que ce groupement se rompe subitement après un premier effort, car ces gens ne peuvent vivre les uns sans les autres, et ils sont associés non seulement à vie, mais à travers les siècles.

3. *Cette caravane est dirigée par un chef de tribu.* Quelle supériorité immense il a sur le simple chef de caravane des steppes! D'abord c'est un chef permanent, puisque le groupement auquel il préside est permanent; ce n'est pas seulement un guide que l'on suit pendant le court espace d'un voyage et dont on se sépare ensuite, sans autre formalité. Son pouvoir est donc stable; il est assuré du lendemain et peut combiner des entreprises à longues vues.

Mais il y a plus. Il régit non seulement la vie publique, en tant que conducteur de caravane, en tant que chargé de régler les rapports avec les étrangers ou les ennemis, mais il régit encore le travail quotidien ; il est le grand patron du travail, en qualité de chef de tribu. C'est lui en effet qui gouverne la vie pastorale, car la tribu n'est en somme qu'une famille agrandie. Il est un patriarche plus éminent. Il cumule donc deux des plus importantes fonctions qui existent dans les sociétés humaines, celle de chef d'État et celle de Patron. C'est à ce double titre qu'il tient son personnel dans sa main ; c'est dire qu'il le tient bien.

Les sociétés des déserts ne sont donc pas, comme celles des steppes, limitées essentiellement et normalement au seul organisme de la famille. *Elles possèdent, en outre, le rouage des Pouvoirs publics,* dans des conditions qui assurent sa permanence et sa solidité. Par là, la société arabe se rattache aux sociétés compliquées de l'Occident. Elle a, ce que n'ont pas les sociétés Tartares et Mongoles, l'aptitude à exercer et à constituer le Pouvoir politique. Le régime habituel de la caravane en tribu lui en fournit tous les éléments. Il la rend apte à organiser des institutions publiques permanentes, dans les pays où elle étend son empire.

Vous pouvez maintenant vous expliquer pourquoi le rôle du plus grand conducteur de caravane, Mahomet, et de ses successeurs, a été si différent de celui d'Attila, de Gengis-Khan et de Tamerlan. Les premiers n'étaient sans doute pas supérieurs aux seconds par le génie personnel, mais ils avaient entre leurs mains un instrument de pouvoir autrement solide, autrement résistant. Tandis que ces derniers voyaient

leurs immenses armées se débander à la première occasion, et chaque famille retourner à son indépendance, les chefs arabes, au contraire, voyaient leurs hommes rester autour d'eux, fidèles à leur drapeau, parce qu'ils avaient une solide formation de tribu au lieu d'une simple formation de famille patriarcale.

Et non seulement cette formation différente leur a donné une aptitude supérieure à constituer des Pouvoirs publics, mais elle leur a permis de gouverner même des peuples sédentaires et civilisés, et par là d'étendre leurs conquêtes dans des régions où n'ont pu s'installer ni les Tartares, ni les Mongols.

Il s'en faut de beaucoup, en effet, que l'aire d'expansion de ces deux types sociaux soit la même!

Les Tartares et les Mongols ont toujours été arrêtés là où s'arrêtait l'herbe; leur empire semble finir impitoyablement avec la steppe. Voyez les Huns et Attila; ils pénètrent dans la Russie méridionale, c'est-à-dire dans un pays qui, aujourd'hui encore, est, pour une très grande partie, en steppe, et qui l'était alors entièrement; de là, ils franchissent les fameuses Portes-de-Fer du Danube et viennent s'établir... où? Dans les vastes plaines de la Hongrie, dans la Puszta, qui représente la dernière projection de la steppe dans le centre de l'Europe. Là, Attila s'arrête; là, il fixe son campement; là, il reçoit les ambassadeurs de Byzance; il semble ne pouvoir sortir de cette steppe européenne, où son troupeau d'hommes et de bêtes peut se maintenir réuni. Son empire repose sur l'herbe et il semble comprendre que sa force va se dissiper s'il quitte la terre herbue. Mais les événements sont plus forts que lui; la poussée des peuples qui arrive toujours de l'Orient l'oblige à marcher en avant; il sort de la

steppe, et une campagne suffit pour faire évanouir et cet Empire en apparence gigantesque et cette innombrable armée, terreur de l'Occident. En dehors de sa steppe, Attila ne pouvait être qu'un « Fléau » et non un fondateur d'Empire. Vaincu, impuissant à rien fonder, il revint mourir dans ces steppes hongroises, où les descendants des Huns ont fait souche... faute de pouvoir aller plus loin.

Quant à Gengis-Khan et à Tamerlan, on sait qu'ils ne purent jamais franchir la limite des steppes vers l'Occident. En Orient, où ils la franchirent dans la direction de l'Inde et de la Chine, ils ne purent se maintenir et ne fondèrent aucun empire durable. Leur succès relatif tenait uniquement à ce qu'ils ne rencontraient devant eux, comme en Chine, que des populations patriarcales, incapables de leur opposer des pouvoirs publics fortement constitués.

En somme, les invasions tartares et mongoles n'ont jamais pu fonder d'Empires organisés, en dehors de la région de l'herbe. Elles sont toujours restées enfermées au sein des continents ; elles ont toujours été repoussées des rivages, alors même que les steppes y confinaient, comme dans la Russie méridionale, et cela à cause de leur impuissance à gouverner les populations urbaines et commerçantes établies sur ces rivages. Cette impuissance est d'ailleurs bien manifeste en Chine : les Tartares y ont arrêté tout progrès et ils ont plongé ce pays dans un sommeil qui dure depuis des siècles, malgré l'activité de son industrieuse population de paysans.

Quelle différence avec l'aire d'expansion des Arabes ! Non seulement ils sortent de la steppe et fondent des Empires au dehors, mais ils s'étendent le long des rivages maritimes, au point que, pendant longtemps,

la Méditerranée devint presque un lac arabe. C'est que les conditions que nous venons de décrire ont fait d'eux non seulement des pasteurs, mais des commerçants. L'usage habituel de la caravane en vue du commerce les a mis en rapports périodiques et suivis avec les sédentaires urbains des confins. A ce contact, ils se sont affinés, ils se sont civilisés, car civilisation vient de *civitas* comme urbanité de *urbs* : c'est, à proprement parler, l'état des gens qui habitent les villes.

Nul n'ignore que l'Empire des Arabes a fait, dans l'histoire, une tout autre figure que ceux d'Attila, de Gengis-Khan, de Tamerlan. Il y a eu une « civilisation » des Arabes et elle a été brillante; la justice, l'administration des Khalifes sont célèbres et à juste titre. Ils ont su administrer non seulement l'Orient, mais l'Espagne, et ils ont su y développer non seulement la culture, mais les arts, les lettres et les sciences. Il y a en effet un art et une science arabes. Personne n'a jamais entendu parler d'un art et d'une science tartares ou mongols.

Cette aptitude si différente pour le gouvernement est bien le résultat de l'organisation permanente en tribu. Avec la tribu, ces sociétés possèdent le rouage des pouvoirs publics, dans des conditions qui assurent sa permanence et sa solidité. Par là, la société arabe fait partie des sociétés compliquées de l'Occident. Elle a ce que n'ont pas les sociétés tartares et mongoles, l'aptitude à constituer et à exercer les pouvoirs publics. Et comme la tribu est un groupement naturel et permanent, ce groupement ne tend pas à se dissoudre après la victoire comme il arrive pour les armées tartares, qui se dispersent et s'évanouissent à la première occasion, par suite de la ten-

dance de chaque famille à revenir à son indépendance.

On comprend ainsi que les nomades des déserts aient pu se superposer aux sédentaires vaincus et constituer au milieu et au-dessus de ceux-ci un gouvernement. Ils étaient préparés à gouverner des sédentaires : ce n'étaient pas pour eux des étrangers. La nécessité d'aller vendre, chaque année, les produits de sa fabrication dans les villes des confins, a mis, de tout temps, l'Arabe en rapport avec la civilisation urbaine. Il en a l'avant-goût, il en a pesé le fort et le faible dans ses méditations au Désert; il y a comparé ses aptitudes ; il n'est pas pris au dépourvu, il ne se sent pas dépaysé comme le Tartare, lorsque la conquête lui donne à gouverner des empires et de grandes et riches cités.

## II

Mais avant de se répandre au loin, ces caravaniers ont fait, dans des îlots situés au milieu même du désert, l'apprentissage de la vie sédentaire, de la civilisation et du gouvernement régulier des cités.

C'est dans les *oasis* que s'est manifestée cette curieuse évolution, que le type Tartare-Mongol n'a jamais eu l'occasion d'accomplir.

On sait que les oasis sont des îlots cultivables épars au milieu des déserts. Ces îlots sont artificiels : ils sont créés par l'homme et ils disparaîtraient sans l'effort constant de l'homme pour les maintenir.

La crétion d'une oasis est en effet une entreprise particulièrement difficile. Sous ces climats brûlants, où les pluies sont rares, il faut, pour que la culture soit possible, trouver un endroit contenant une nappe

d'eau souterraine, grâce à l'imperméabilité du sous-sol. Il faut ensuite amener cette eau à la surface et la diriger sur tous les points qui doivent être arrosés. Ce n'est pas tout : il faut encore protéger ces canaux contre l'envahissement des sables qui est une menace constante pour l'agriculteur.

Tous les voyageurs décrivent les travaux incessants qu'il faut effectuer, pour arracher à la sécheresse ces îlots du désert. « Dans toutes les oasis du Souf saharien, dit M. Goblet d'Alviella (1), l'eau se rencontre sous le sol à une faible profondeur ; mais comme elle ne jaillit nulle part, il faut partout creuser des puits qui varient, suivant les localités, entre quatre et dix mètres. L'armature de ces puits est aussi curieuse que primitive. Qu'on se figure une gigantesque balance dont les montants seraient deux troncs de palmiers et le fléau une sorte de longue perche ; aux extrémités de ce fléau, deux cordes soutiennent, en guise de plateaux, d'une part une outre en peau de bouc, qui peut contenir de dix à douze litres, de l'autre une grosse pierre qui sert à tenir l'équilibre. Du réservoir qui s'ouvre au pied de ce mécanisme, l'eau rayonne vers les jardins par de petites rigoles, alternativement bouchées avec des tampons de laine. Mais on n'en fait usage que pour arroser les jeunes pousses des palmiers. »

L'auteur décrit ensuite la lutte incessante contre l'envahissement des sables. Quand on a trouvé au milieu des dunes une dépression favorable, on commence par l'approfondir jusqu'à un ou deux mètres de la nappe souterraine, en rejetant les sables sur les bords, où ne tarde pas à se former un talus circulaire. Sur cette crête, on élève alors une haie de *djerids*

(1) *Sahara et Laponie*, p. 31.

(branches de palmiers) qu'on surmonte d'un petit mur en concrétions gypseuses. Quand les sables extérieurs, accumulés par les vents, atteignent le niveau de cet obstacle, on construit, avec les mêmes matériaux, un second mur au-dessus du premier. Ainsi l'excavation va sans cesse en s'agrandissant et affecte de plus en plus la forme d'un cratère régulier. Mais en dépit de ces précautions, le sable, qui se joue des barrières comme des fermetures les mieux conditionnées, aurait bientôt comblé les cuvettes, si, à la suite de chaque ouragan, les indigènes ne curaient leurs jardins avec des paniers et des coufins qu'ils vont ensuite péniblement vider au dehors. Quand, malgré tant de soins, les palmiers dépérissent, on les *descend*, en creusant le sol, pour extirper les racines supérieures. Mais c'est là une opération qui ne se fait pas sans danger pour l'arbre.

Voici un autre procédé employé par les indigènes pour creuser des puits et organiser l'irrigation ; il est signalé par le commandant Deporter (1).

Après avoir déterminé très exactement le point où l'on veut faire aboutir l'eau, on choisit, à la partie supérieure de l'oasis, un point éloigné de 2 à 3 kilomètres. On y creuse un premier puits ; redescendant ensuite vers le point choisi, on creuse des puits tous les 20 ou 30 mètres. On les relie, par une galerie souterraine, ou *feggara*, et on obtient ainsi un écoulement d'eau assez important.

Chaque particulier peut créer une feggara et la faire aboutir à l'un des puits de la feggara principale et il a droit à la quantité d'eau qu'il a amenée. Il existe des feggaguirs qui ont ainsi jusqu'à quatre-vingts

(1) *Sahara algérien*, p. 20-22.

branches et dont l'eau est divisée à sa sortie en autant de parties proportionnelles.

Pour entreprendre une création aussi difficile et aussi compliquée, surtout pour des familles peu portées naturellement au travail pénible et suivi, il faut que ces populations aient un bien grand intérêt à la création des oasis.

Quel peut donc être cet intérêt?

Veuillez remarquer que les déserts de l'Arabie et du Sahara sont absolument infranchissables et inhabitables sans étapes de ravitaillement. C'est le pays de la soif et de la faim. Or l'homme a eu, dès les époques les plus reculées, un intérêt de premier ordre à parcourir ces déserts d'une extrémité à l'autre. C'est en effet au delà de la ligne de ces déserts que s'étendent les contrées les plus riches du globe, les pays à productions tropicales, les fameux pays des parfums, de l'ivoire, de l'ébène, de l'or, des pierres précieuses, de la gomme et surtout des épices, mot qui résume un ensemble de produits d'une grande valeur marchande, mot qui a caractérisé, pendant des siècles, le commerce avec l'Orient, appelé communément alors le « pays des épices ».

C'est pour atteindre ces régions fortunées que tant d'expéditions maritimes ont été entreprises, au quinzième et au seizième siècle, expéditions qui ont illustré les Vasco de Gama, les Christophe Colomb et toute leur glorieuse lignée de navigateurs. C'est en cherchant, par la route de l'Est, le pays des épices, que Vasco de Gama a doublé le cap de Bonne-Espérance et trouvé la route directe de l'Arabie et des Indes; c'est en cherchant le même pays des épices, par la route de l'Ouest, que Christophe Colomb a découvert

l'Amérique. Et sa première préoccupation, en abordant le nouveau continent, fut de savoir s'il était arrivé dans l'Inde. Aussi ce continent fut-il d'abord appelé les Indes Occidentales et ses habitants sont encore désignés aujourd'hui sous le nom d'Indiens.

Or les déserts de l'Arabie et du Sahara, avec leurs annexes, s'étendent jusqu'à l'Inde, jusqu'aux confins de l'Arabie nommée « Heureuse », précisément à cause de sa richesse, jusqu'à l'Afrique centrale d'où l'on tire la gomme et l'ivoire. Ces divers produits présentent ce caractère éminemment favorable aux transports, qu'ils ont une grande valeur sous un faible volume. Et autrefois cette valeur était dix fois plus grande qu'aujourd'hui.

D'ailleurs le Désert, malgré toutes les difficultés qu'il oppose aux communications, offrait aux premiers hommes plus de facilités que la mer. Il avait en effet, par rapport à la Méditerranée, trois supériorités manifestes :

1° *Le Désert pénètre plus avant dans l'intérieur des terres.* — C'est une Méditerranée de sable, mais trois fois plus longue et deux fois plus large. Il permet donc de s'avancer plus loin, d'atteindre plus de pays et d'atteindre précisément les pays à produits très riches que *la Méditerranée n'atteint pas.*

2° *Le Désert n'oblige pas à modifier son genre de vie.* — Pour traverser les Déserts, il faut, il est vrai, s'y ménager des étapes; mais, ces étapes une fois créées, ainsi que nous allons le voir, le pasteur peut y vivre sans rien changer à son genre de vie antérieur. Il n'est pas obligé de se transformer en navigateur, ce qui ne se fait pas sans difficulté, sans hésitations et sans une longue période de préparation.

3° *Le Désert permet de marcher en groupes nom-*

*breux.* — On marche en caravane : c'est une sûreté plus grande, pour se défendre contre les attaques possibles. Comparez ce groupement nombreux à la troupe réduite qui montait les barques des Phéniciens et des Pélasges, ces premiers navigateurs de la Méditerranée. Et, chaque soir, il fallait trouver une anse assez abritée pour y débarquer : on tirait la barque sur le rivage ; mais alors on était exposé aux attaques des indigènes et l'on se trouvait en petit nombre pour leur résister.

Telles sont les causes qui ont porté les premiers hommes à parcourir le Désert, à l'utiliser pour les transports, avant de parcourir et d'utiliser la mer. Aussi arrivèrent-ils aux Colonnes d'Hercule et passèrent-ils même en Espagne dès l'époque la plus reculée. Lorsque les Celtes débouchèrent dans la Gaule, par la voie du Danube, ils trouvèrent, dans le sud, vers les Pyrénées, un groupe de populations, les Ibères, anciens Berbères, arrivés par le Sahara, dès la plus haute antiquité.

Mais cette traversée du désert n'a été possible, elle ne l'est encore aujourd'hui, nous l'avons dit, que par l'établissement d'étapes de ravitaillement.

Or l'établissement de ces étapes, c'est-à-dire des oasis, n'était pas facile, on vient de le voir. Qui a pu l'entreprendre, dans cette société de pasteurs fractionnée en tribus autonomes, et souvent ennemies ?

On peut répondre sans hésitation à cette question. En effet, il y a un groupe d'hommes, qui, dans le présent et aussi loin qu'on remonte dans le passé, apparaît toujours comme l'unique, incontesté et omnipotent dominateur et civilisateur du désert. Ce groupe n'appartient pas à une tribu en particulier, mais il compte

des adhérents fanatiques dans toutes les tribus, d'une extrémité du désert à l'autre; il apparaît non seulement comme tout-puissant, mais comme universel. C'est lui que tous les conquérants qui ont essayé de pénétrer dans le désert ont rencontré devant eux; c'est lui que rencontrent, comme un obstacle infranchissable, les Anglais sur la frontière de l'Égypte, les Français sur la frontière de l'Algérie.

Ces rois du désert s'appellent les confréries religieuses, ou zaouaïa (1); leurs membres s'appellent les *khouan*, ou frères; leurs chefs s'appellent khalifes, *cheikhs*, etc., et parfois, à certaines époques d'inspiration ou de fureur religieuse plus grande, ils s'appellent *Mahdis*, ou Envoyés de Dieu. A ces moments-là, malheur à ceux qui tentent de pénétrer dans le désert!

Les avantages considérables que la traversée des déserts présentait au point de vue du commerce, alors surtout qu'ils étaient encore la principale voie ouverte vers les contrées les plus riches du globe, ont fait chercher un moyen pratique de les traverser, d'y créer des points de ravitaillement, d'y assurer une sécurité relative pour les caravanes et pour les marchandises.

Et comme le seul élément d'union entre les différentes tribus était la communauté du sentiment religieux, qui est particulièrement développé chez les peuples pasteurs, ce fut, tout naturellement, le sentiment religieux qui devint l'égide et la protection des commerçants en face de l'hostilité des tribus.

Et comme les profits du commerce assuraient des

(1) *Zaouïa*, littéralement « coin, réduit ». La zaouïa est une chapelle bâtie sur le tombeau d'un marabout révéré. Une école se tient généralement dans les dépendances de la zaouïa.

bénéfices considérables, ces confréries protectrices du commerce prirent rapidement un développement extraordinaire et accumulèrent d'énormes richesses. Nul ne peut traverser le désert avec sécurité sans se mettre sous leur protection, sans s'affilier à elles.

On sait qu'un des explorateurs qui ont pénétré le plus avant dans le Sahara est M. Henry Duveyrier. Or, quand il traversa l'oasis de Temacin, pour se rendre chez les Touareg, le grand marabout de la confrérie des Tidjani, Sidi Mohammed el-Aïd, lui conféra le titre de akhou, avec le diplôme et le chapelet de l'ordre. M. Duveyrier déclare qu'à partir de ce moment, il fut reçu comme un véritable frère par tous les *khouan* disséminés dans le Sahara, et c'est grâce à leur appui qu'il put sortir sain et sauf de sa périlleuse entreprise.

C'est qu'en effet ces confréries, ou zaouïas, sont les souveraines toutes-puissantes du Désert. Elles ont des maisons relevant de la maison-mère dans toutes les oasis. Ainsi l'oasis de Guemar, dans le Sahara, qui n'a que sept à huit cents habitations, compte cependant *onze mosquées et quatre zaouïas.*

« On est tout surpris de voir surgir au-dessus des masures un *véritable palais,* tel qu'on en trouve dans les descriptions des *Mille et une Nuits.* C'est une *zaouïa* (1). » Elle est à la fois couvent, école et hospice. Cette zaouïa appartient à l'ordre des Tidjani, qui a pour centre Temacin.

M. Goblet d'Alviella a visité les appartements privés du marabout. « Ils nous frappèrent, dit-il, par leur richesse et par leur luxe. La cour intérieure était entourée par deux rangées superposées d'arcades à grilles

(1) *Sahara et Laponie*, p. 106.

artistement ciselées. Sur ces galeries s'ouvraient deux chambres spacieuses ornées d'épais tapis à longues soies, de coussins richement brodés, de lustres en bois de palmier, de fauteuils européens en style du dernier siècle et de nombreux vases en porcelaine étrangère (1). »

Ce luxe est justifié par les ressources qu'amassent ces ordres religieux. Leurs ressources sont encore augmentées par des fondations pieuses et des dons volontaires qui s'élèvent à des sommes considérables. Comme moyens d'action, ils ont l'organisation de certaines cérémonies religieuses, les prédications des marabouts, l'enseignement des *tolba*, ou lettrés, tenant les écoles, les pratiques de la bienfaisance, la distribution des amulettes, etc. On comprend de quelle énorme influence ils disposent.

Les khouan (frères) ont leurs mots de passe, leurs signes de reconnaissance, une hiérarchie officielle qui s'étend du grand maître, ou khalife, jusqu'aux agents subalternes (messagers, porte-bannières, gardiens, etc.) : ils ont des assemblées générales où ils se réunissent, soit pour se livrer à des pratiques fortement empreintes de mysticisme, soit pour recevoir les instructions secrètes du grand maître, soit pour procéder à des initiations de nouveaux membres.

Cette dernière cérémonie s'opère avec une certaine solennité. Le néophyte, introduit par deux parrains, est interrogé par le cheikh, d'après un formulaire traditionnel : on lui communique ensuite les mots sacrés, on le revêt de la ceinture symbolique, on le fait asseoir sur un tapis où on lui offre un léger repas, enfin on lui délivre le diplôme qui constate sa réception dans

(1) *Sahara et Laponie*, p. 63.

l'Ordre. A partir de cette heure, l'initié ne s'appartient plus; il devient l'esclave, la chose de l'Ordre ou plutôt de ses supérieurs, *perinde ac cadaver* (l'expression figure au rituel des Rahmaniens), — « *comme est un cadavre* entre les mains du laveur des morts, qui le tourne et retourne à son gré (1) ».

Certains de ces Ordres sont de dates récentes, comme celui des Tidjani, qui remonte à moins d'un siècle, et cependant ils comptent des milliers d'adhérents. Leurs zaouïas s'échelonnent du Nil à l'Atlantique et de la Méditerranée à Tombouctou, c'est-à-dire sur toutes les routes de caravanes, créées, entretenues et plus ou moins exploitées par ces confréries religieuses.

Il y a quelques années, lorsque le grand marabout des Tidjani revint de son pèlerinage à la Mecque, il trouva sur tout son trajet, au témoignage d'un ingénieur français, des rassemblements de quatre à cinq mille personnes qui accouraient de tout le pays à la ronde pour baiser les fers de sa mule et obtenir sa bénédiction à prix d'offrandes. Quand il rentra dans l'oasis de Temacin, il était suivi par trois chameaux qui pliaient sous le poids de l'argent (2).

Après de pareils témoignages, on ne saurait plus contester que ces Ordres religieux sont bien réellement les souverains du Désert, qu'aucune expédition commerciale ne peut s'y faire sans eux et que ces expéditions ne sont possibles qu'avec leur concours.

On s'expliquera mieux cette influence, si on veut bien se rappeler qu'au moyen âge le commerce a également trouvé une sauvegarde, un appui et un auxiliaire dans les Ordres religieux militaires. Et le fait s'est pro-

(1) *Sahara et Laponie*, p. 104.
(2) *Ibid.*, p. 107.

duit sous l'influence de causes analogues. Alors aussi, comme dans le Désert, il n'y avait pas de grande puissance publique, mais une multitude de petits pouvoirs seigneuriaux, localisés sur de petits territoires, n'offrant pas au commerce la protection générale, lointaine, étendue, dont il a besoin. Les Ordres religieux militaires s'empressèrent naturellement de prendre ce rôle de protecteurs du commerce; on sait même que les Templiers, par exemple, le pratiquèrent eux-mêmes, qu'ils furent les grands banquiers de l'époque, et qu'ils amassèrent ainsi d'immenses richesses.

Et ils déclinèrent précisément lorsque les grandes puissances politiques, se développant dans l'Occident, furent en état de protéger au loin le commerce. Alors on sentit moins l'utilité de ces Ordres et on ne vit plus que leurs immenses richesses, qui excitèrent les convoitises des princes et dont ceux-ci s'emparèrent. Mais le désert étant, de sa nature, intransformable, le type des grands pouvoirs publics n'a pu s'y implanter et les confréries religieuses ont pu continuer jusqu'à nos jours leur rôle de protectrices du commerce, sans rencontrer en face d'elles aucun pouvoir rival.

Maintenant que nous connaissons les causes constitutives de l'oasis, nous pouvons pénétrer dans l'intérieur de ces îlots de verdure semés à travers le désert.

Les oasis pourvoient essentiellement à un double objet : elles sont un *lieu de ravitaillement;* elles sont, en outre, un *entrepôt de marchandises.*

Pour ravitailler les caravanes et aussi pour faire vivre les habitants, il faut tirer du sol le plus de produits possible. Nous venons de voir que l'on dispose — non sans peine, il est vrai — d'un premier élément

indispensable à la culture et plus indispensable ici qu'ailleurs : l'eau. Mais on rencontre deux ennemis implacables : un sol presque exclusivement sablonneux et un soleil torride. Or, un seul végétal peut s'accommoder complètement de ces conditions de sol et de climat : c'est le palmier, que Linné a appelé « le prince du règne végétal », à cause de son élégance.

Le fruit du palmier, la datte, est véritablement le pain du désert. Il forme, avec le lait de chamelle, la base de la nourriture.

La datte présente cet avantage inappréciable, pour des gens obligés d'entreprendre de lointaines expéditions à travers le désert, qu'elle est facile à conserver par la dessiccation et facile à transporter, car, pressée dans des sacs, elle renferme un aliment très nutritif sous un petit volume. Chaque arbre fournit en moyenne douze kilogrammes de dattes par an.

Mais le palmier donne d'autres produits qui ne sont pas moins appréciés des indigènes. Les noyaux de la datte, écrasés et triturés, servent à nourrir les chèvres et même les chameaux. Avec la fibre, les indigènes tressent les cordes dont ils ont besoin, soit pour tirer l'eau des puits, soit pour faire les paquetages, etc. Avec les palmes, ils fabriquent des nattes et des paniers. Avec les troncs, ils étançonnent leurs terrasses et leurs puits. Enfin, lorsque l'arbre est vieux, on le découronne, pour en extraire une liqueur laiteuse, qui, en fermentant, donne le *lagmi*, ou vin de palmier.

Les services que rend le palmier ne se bornent pas là. Grâce à l'ombre bienfaisante qu'il répand autour de lui, les effets de la chaleur tropicale et des rayons brûlants du soleil sont atténués. On peut donc cultiver, à son ombre, un assez grand nombre de plantes, surtout des plantes potagères, qui viennent compléter fort uti-

lement les ressources données directement par le palmier. C'est ainsi que les oasis produisent des pastèques, des fèves, des choux, des carottes, des melons, des tomates, des aubergines, l'abricotier, le pêcher, le pommier, le cognassier, etc. Ces plantes qui, chez nous, demandent la chaleur et la lumière, exigent au contraire ici la fraîcheur et l'ombre, ces deux bienfaits que leur octroient libéralement le palmier.

Les palmiers forment en effet de véritables forêts. Ainsi le groupe des oasis du Gourara saharien, dont la population peut être évaluée à 80.000 âmes, possède environ 3.000.000 de palmiers ; celui du Touat, qui a 120.000 âmes, possède environ 3.500.000 palmiers ; celui du Tidikelt, qui compte 25.000 âmes, a environ 1.500.000 palmiers.

Mais les oasis ne sont pas seulement un lieu de ravitaillement ; elles sont encore un *entrepôt de marchandises :* elles constituent les centres de marché du désert.

Un voyageur musulman, El-Aïchi, qui traversait les oasis de Tsabit, dans le Gourara, en l'année 1073 de l'hégire, 1695 de notre ère, donne les renseignements suivants : « Les bourgades de Tsabit sont le rendez-vous des caravanes qui viennent de Tin-Bouctou, du canton d'Agri et des différentes parties du Soudan. On y trouve des étoffes de toute espèce et des marchandises de tous genres, qui y arrivent en grande quantité. C'est l'entrepôt des articles qui viennent du Maroc à la demande des gens du Soudan, tels que vêtements de drap et de soie, etc., de sorte qu'une caravane qui se rend à Tsabit y trouve un marché important (1). »

Ces centres de marché, dont les richesses excitent

1) *Voyages dans le sud de l'Algérie*, par Adrien Berbrugger, p. 22.

naturellement les convoitises, doivent être protégés. Aussi les oasis sont-elles fortifiées. « Presque toutes possèdent, vers leur centre, une bourgade plus ou moins importante, qui s'élève sur un petit monticule, à l'abri d'un mur crénelé et d'un fossé bourbeux, avec un ou deux ponts correspondant à autant de portes (1). »

On doit prévoir que l'habitant du désert qui vient se fixer dans les oasis, trouve, dans ce milieu nouveau, des causes notables de transformation. C'est cette transformation qu'il nous faut essayer de caractériser, car l'oasis a mis une empreinte profonde et durable sur toutes les populations issues des déserts.

On peut dire que l'oasis modifie l'organisme social sur *trois points essentiels*.

1° *Le travail devient sédentaire, mais l'industrie et le commerce prédominent sur la culture.*

Le caractère sédentaire est le fait de la culture, qui ne s'accommode plus de la vie nomade. C'est là une grave complication. Néanmoins cette complication est ici réduite au minimum, car les hommes de l'oasis continuent à mener la vie nomade, au moins pendant une partie de l'année : ce sont eux qui effectuent les transports et qui se livrent au commerce, soit pour leur compte, soit pour le compte d'autrui. D'ailleurs la culture de l'oasis est relativement facile, elle est presque spontanée, puisque les produits dominants sont donnés par le dattier et par les arbres fruitiers ; c'est donc de la culture arborescente, laquelle est la plus facile de toutes, puisque le produit vient spontanément : l'homme n'a qu'à le cueillir. Quant à la culture potagère, elle n'exige pas non plus une grande somme de

(1) Goblet d'Alviella, *loc. cit.*, p. 36.

prévoyance, car la période de croissance des légumes étant très courte, le travail qu'on leur consacre est aussitôt récompensé par le produit.

D'ailleurs les hommes se soustraient en grande partie à ce travail : il est confié aux femmes, et aux esclaves nègres qui constituent un article important de commerce.

Ainsi cette culture n'a pas pour résultat de dresser les hommes au travail pénible de la terre. Aussi ceux qui émigrent au dehors vont-ils généralement exercer des métiers urbains, ainsi que le constatent les voyageurs : « On voit, chaque année, un certain nombre de Souafos émigrer vers les villes de la Tunisie et du Tell, où ils se placent dans les quartiers maures comme forgerons, maçons, commis, etc. Mais à l'instar des Suisses et des Savoyards, ils conservent un vif attachement pour leur sol natal, où presque tous retournent s'établir quand leur fortune est faite... Ils épousent alors plusieurs femmes, dont ils exploitent le travail sur des métiers à tisser, achètent des nègres et réalisent ainsi, dans une pieuse oisiveté, l'idéal de la vie musulmane (1). »

En somme, l'homme n'acquiert pas, dans l'oasis, l'aptitude au travail agricole; il se développe au contraire dans le sens du commerce et des petites fabrications. C'est là un trait essentiel à noter, car il caractérise l'évolution des sociétés issues des déserts.

2° *La condition de la femme est élevée.*

C'est surtout la femme que la vie de l'oasis grandit et élève. Elle a seule la direction de l'atelier sédentaire.

(1) Goblet d'Alviella, p. 56.

pendant les longues absences du mari : elle veille aux cultures et à la partie des troupeaux qui n'exige pas de longs parcours et que l'on fait paître autour de l'oasis ; elle se livre à diverses fabrications domestiques. Elle acquiert ainsi la situation et les qualités de maîtresse de maison ; elle est, au moins autant et souvent plus que le mari, la source de la fortune du ménage ; livrée à elle-même, elle prend l'habitude d'une certaine indépendance et une autorité que ne connaissent pas les femmes du désert, vivant dans les tribus, sous l'autorité du patriarche.

Ce travail personnel et indépendant permet à la femme de se constituer un pécule qui lui appartient en propre, puisqu'il est le fruit de ses économies.

On voit donc apparaître deux sortes de biens nettement distincts ; les *Biens de justice*, acquis par la femme, comme nous venons de le dire, et les *Biens d'injustice*, acquis par le père dans ses expéditions de commerce et parfois de pillage, dans les razzias (1).

Le pécule de la femme étant personnel et ne faisant pas partie de la fortune de la communauté, comme les biens d'injustice, est partagé également entre les enfants. La fille, en se mariant, apporte ainsi en ménage sa fortune propre, qu'elle tient de sa mère, qu'elle garde à sa disposition et qu'elle peut accroître par ses économies sur l'exploitation dont elle a la direction. Grâce à cette situation, elle choisit elle-même son mari et jouit par conséquent, vis-à-vis de ce dernier, d'une plus grande indépendance que chez les purs nomades.

(1) Voir *la Science sociale*, t. IX, p. 229, 230 (article de M. de Préville).

Mais cette indépendance de la femme est encore singulièrement augmentée par suite d'une autre circonstance qui va exercer une action considérable sur l'état social.

Nous avons dit que le mari fait des absences fréquentes pour ses expéditions de commerce. ou de pillage. La femme serait donc exposée à rester seule et sans protection. Elle évite cet isolement. en demeurant dans son douar à elle, dans son douar maternel ; la femme mariée ne se fixe donc pas dans la communauté de son mari. mais elle reste dans la communauté où elle est née, où elle a été élevée.

C'est dans cette même communauté maternelle, qu'à son tour. elle élève ses propres enfants, qui se trouvent ainsi plus ou moins soustraits à l'influence paternelle et à l'influence de la famille paternelle. Ils se rattachent au contraire à leur famille maternelle, où ils reçoivent l'éducation, dont ils adoptent les traditions, dont ils épousent les intérêts.

Quand les fils ont grandi, ils n'entrent pas dans le douar paternel auquel ils sont restés jusque-là étrangers, mais ils s'associent aux expéditions de commerce ou de pillage de leur douar maternel. ils font partie de la communauté formée par les oncles et les frères de leur mère ; ils continuent donc à rester séparés de leur père, qui, lui, au contraire, et en vertu de la même coutume, se rattache à sa communauté maternelle.

En un mot. nous voyons se constituer ici le système familial du *Matriarcat*, que nous avons déjà vu naître, sous les mêmes influences. parmi certaines peuplades de la région américaine des Lacs (1).

(1) Voir plus haut, p. 159 ; ce rapprochement fait éclater, en la confirmant, la rigueur des lois sociales.

Mais chacun de ces douars maternels, qui forme une communauté, dans laquelle les Biens d'injustice restent indivis, a besoin d'un chef mâle. Or ce chef ne peut être aucun des hommes mariés aux femmes de cette communauté, puisqu'ils n'en font pas partie ; ce sera donc nécessairement *le fils aîné de la sœur aînée.*

Voilà qui élève singulièrement la situation de la femme : non seulement son rôle grandit par l'éloignement du mari, par la direction des Biens de culture, par la gestion de son pécule personnel, par l'éducation exclusive des enfants, mais encore par le mode de formation de la communauté, puisque la communauté se fait autour d'elle et non autour du mari, puisque la communauté est exclusivement maternelle, et que le chef de cette communauté est le fils aîné de la sœur aînée.

Cette situation de la femme dans ces sociétés a frappé tous les observateurs. « Chez les peuples berbères, la femme jouit d'une liberté et même d'une *influence sans analogie dans la société arabe.* M. l'interprète Féraud raconte que, jusqu'à nos jours, à chaque combat entre les oasis rivales de Tarzout et de Guemar, les femmes se jetaient dans la mêlée pour exciter l'ardeur des combattants. Elles ne portaient pas d'armes, mais un vase rempli de henné délayé, qu'elles jetaient sur les vêtements des lâches, pour les stigmatiser d'infamie (1). » Cette ardeur à exciter les combattants est bien naturelle chez des femmes qui entendent défendre les biens dont elles ont la disposition et la direction (2).

(1) Goblet d'Alviella, *loc. cit.*, p. 67.

(2) Voir, dans la *Géographie universelle* d'Élisée Reclus, la même constatation du rôle important que joue la femme parmi les habitants des oasis et de la haute situation qui lui est faite. t. XI, p. 840.

3° *Les pouvoirs publics se constituent en dehors de la communauté de famille et de tribu.*

Ils sont constitués par ces confréries religieuses, que nous avons vues présider à la création des oasis. L'administration des oasis est entre les mains des khouan et des zaouïas, qui y règnent en maîtres.

« Les oasis du Touat, du Gourara, du Tidikelt, dit le commandant Deporter, sont la terre promise des marabouts : tous les Ordres religieux y sont largement représentés, tous y possèdent des zaouïas riches et fréquentées : les biens de ces zaouïas sont immenses; ils proviennent de dotations (*habous*), ou d'aumônes affectées par la charité publique à l'entretien de ces établissements. L'organisation de ces confréries, très simple mais très sérieusement constituée, rappelle l'organisation des Ordres religieux catholiques. Les membres de l'Ordre comprennent les khouan (frères), les mokaddems, et les chioukh. Par khouan, on désigne la masse des initiés; par mokaddem, le représentant direct du cheïkh chargé de recevoir les aumônes, de présider aux cérémonies religieuses et de diriger la conscience des khouan. Le cheïkh, ou cheïkh-el-trika, est le supérieur général, ou grand maître de l'Ordre; il réside à l'endroit où se trouve le tombeau du saint fondateur de l'Ordre, ou dans la principale zaouïa. C'est lui qui donne la *baraka*, ou bénédiction (1) . »

En dehors des khouan initiés, quelques Ordres religieux ont encore des khoddams, serviteurs ou clients, qui ne reçoivent pas le *dikr*, prière spéciale à l'Ordre, mais enp rennent le chapelet. Ces khoddams sont généralement des tribus entières, qui adop-

(1) Deporter, p. 51.

tent la politique de l'Ordre et s'en font les défenseurs. Par là, l'autorité de l'Ordre pénètre profondément, même parmi les gens qui lui sont étrangers.

On ne s'étonnera pas, après cela, que ces confréries tiennent dans leurs mains toute l'administration des oasis.

Cette administration se résume dans la Djemâa, ou assemblée des notables, nommée par chacun des quartiers de l'oasis. Elle est composée des khouan ou des partisans de l'Ordre religieux qui domine dans l'oasis, et celui-ci détient ainsi toute l'autorité.

Au-dessous, et dépendant de la Djemâa, six fonctionnaires choisis également dans le parti religieux dominant, se partagent les divers services :

1° L'*ouakaf*. C'est une sorte d'agent de police. Il est chargé de la garde des portes, ce qui est une fonction importante, dans ces oasis souvent exposées à des razzias. C'est également l'ouakaf qui reçoit les étrangers de passage, les conduit dans la « maison des hôtes » et prévient les familles qui doivent les nourrir pendant leur séjour. Les oasis étant essentiellement des lieux d'étape, cette fonction de l'hospitalité est toute naturelle. On comprend d'ailleurs que chaque oasis ait intérêt à attirer vers elle le mouvement des échanges et par conséquent les voyageurs.

L'ouakaf signale l'approche de l'ennemi au moyen d'un tambour. Il est également le chef des éclaireurs chargés de surveiller les mouvements des tribus hostiles.

Pour tous ces services, il prélève, dans chaque jardin, un régime de dattes, une certaine quantité des autres produits du sol, un morceau de chaque mouton égorgé ; enfin il fait une quête le jour de l'Aïd, jour où l'on rompt le jeûne du Ramadan.

2° Le *berrah.* Il cumule les fonctions de crieur public et celles d'exécuteur des hautes œuvres et perçoit aussi son traitement en nature.

3° Le *kiel-el-ma.* C'est le répartiteur des eaux. Sa fonction est très importante, car il doit veiller à ce que chacun reçoive exactement la quantité d'eau à laquelle il a droit et sans laquelle toute culture serait impossible. Il est muni d'une table en cuivre, ou d'un sablier, pour calculer l'espace de temps qui revient à chacun pour l'arrosage. Comme les précédents, ce fonctionnaire reçoit des habitants certains produits en nature.

Les trois fonctionnaires suivants sont exclusivement consacrés au culte, ce qui accuse bien le caractère essentiellement religieux du régime politique qui domine dans les oasis.

4° L'*ouakil.* C'est l'intendant de la mosquée ; il est chargé d'administrer, sous le contrôle de la Djemâa, les propriétés de la mosquée, qui proviennent généralement de donations pieuses. Ces fonctions sont purement honorifiques.

5° L'*imam.* C'est le marabout chargé spécialement du service du culte : il récite les prières obligatoires de chaque jour et préside à toutes les cérémonies des enterrements : enfin il donne l'enseignement dans l'école de l'oasis. Il est logé et reçoit une somme d'argent, ou un régime de dattes par jardin.

6° Le *moueddin.* Ce fonctionnaire du culte doit faire cinq fois par jour, du haut du minaret de la mosquée, l'appel à la prière, ou « el adan ». Il jette lentement dans les airs la formule de l'Islam : « Dieu est le plus grand ! Dieu est le plus grand ! Je rends témoignage que Mahomet est l'apôtre de Dieu ! Venez à la prière ! Venez au salut ! Dieu est le plus grand ! Dieu est le

plus grand ! Il n'est pas d'être divin si ce n'est Dieu ! »

Cet appel, répété cinq fois par jour, du haut de tous les minarets de l'Islam, est comme la déclaration solennelle du caractère essentiellement religieux de cette société, que les confréries administrent et gouvernent bien plus à la façon d'un monastère que d'une société de laïques. Et cette empreinte, mise par la domination religieuse, est si profonde, qu'on la retrouve partout où se sont transportées les populations issues des déserts. C'est un des traits caractéristiques et indélébiles du type.

Tout naturellement, les différentes confréries se disputent l'influence, et ces rivalités se traduisent souvent par de longues et cruelles guerres. Aujourd'hui, un de ces Ordres religieux paraît devoir prendre le pas sur les autres et tend à devenir le grand dominateur du désert : c'est l'Ordre fameux des Snoussia. Avec une grande habileté, les Snoussia cherchent à constituer en une vaste fédération tous les Ordres religieux ; ils veulent créer une théocratie panislamique exclusive de toute autorité séculière. Ils sont donc bien dans la tradition qui a fondé le Pouvoir public dans le désert. Pour rendre cette fédération plus acceptable, ils ont réduit au minimum leurs formules religieuses et les devoirs imposés aux khouan.

Cet Ordre est tout récent ; il a été fondé vers l'année 1250 de l'hégire, 1872 de notre ère, par Si-Mohammed-ben-Ali-ben-Snoussi. Celui-ci, après de nombreuses vicissitudes, réussit à créer une zaouïa à Djerboub, dans la Tripolitaine. Depuis lors, il s'en est établi plus de deux cent cinquante dans le Sahara et dans l'Arabie. Toutes sont dirigées de Djerboub, qui est le chef-lieu de l'Ordre.

Ainsi le désert, avec ses chapelets d'oasis qui s'égrènent le long de toutes les routes de sable, est un grand centre de transport et de commerce. Sans ce moyen d'existence, oasis et population disparaîtraient à la fois et le désert deviendrait inhabité et inhabitable dans sa plus grande étendue.

## III

Si les oasis sont les points intermédiaires, les étapes de ce commerce, les points d'aboutissement sont les confins mêmes des déserts, c'est-à-dire ces bandes de terres cultivables dont j'ai signalé l'existence autour de l'Arabie et du Sahara.

Ce sont, autour de l'Arabie, la vallée du Tigre et de l'Euphrate le Larsa, l'Oman, l'Hadramaout, l'Yemen, le Tchamak, l'Hedjaz, la région du Liban.

Ce sont, autour du Sahara, la vallée du Nil, la Tripolitaine, la Tunisie, la Kabylie algérienne, le Maroc.

On peut dire de ces régions que ce sont des oasis non plus enveloppées par le désert, mais qui y sont seulement contiguës : ce sont, si l'on peut dire, des « presqu'oasis ».

Elles ont été en grande partie peuplées par des fugitifs du désert, par des gens qui, à toutes les époques, en ont été évincés (1). En général, ils n'y sont pas venus spontanément, car ces hommes, peu dressés au travail pénible de la culture, préfèrent la vie libre et aventureuse du désert à la vie plus étroite des confins.

Ces fugitifs apportent dans les confins les deux ap-

(1) V. É. Reclus, *Géographie universelle*, t. XI, p. 442, 447.

titudes principales que le désert et la vie des oasis ont développées en eux : l'*aptitude au commerce* et l'*aptitude à organiser des pouvoirs publics*. On a vu comment cette dernière aptitude était développée à la fois par l'organisation de la tribu dans le désert et par le régime des confréries religieuses dans les oasis.

Or, sur les confins, ces deux aptitudes ne font que s'accentuer encore, en sorte que le type y continue son évolution dans le même sens. Il me suffira donc de donner, sur cette nouvelle variété, quelques indications sommaires.

Au premier abord, il semble que, sur ces sols mieux irrigués, par suite du voisinage de la mer, et sous l'action du besoin, l'aptitude agricole doive l'emporter. Il n'en est cependant pas toujours ainsi. Beaucoup de ces confins sont montagneux, car ils forment les rebords de cette cuvette au milieu de laquelle s'étend le désert : le sol y est donc généralement accidenté et peu favorable au développement de la culture. Par contre, ces confins sont très favorables aux échanges, à cause de leur situation intermédiaire entre deux grandes voies de commerce : le Désert et la Mer. Il s'ensuit que ces populations inclinent décidément du côté où elles penchent, c'est-à-dire du côté du commerce.

Il est remarquable, en effet, que, sur ces confins, la culture est le lot des moins capables, des moins entreprenants. Les plus capables, les plus entreprenants l'abandonnent à la première occasion, pour se livrer soit à de petites fabrications en vue du commerce, soit exclusivement au commerce.

On peut vérifier le fait dans la Kabylie, qui présente un des types les mieux caractérisés de ces confins.

« Les diverses tribus kabyles ont pris chacune leur

spécialité, de sorte que, sur les marchés qui se tiennent successivement dans chaque village, aux divers jours de la semaine, on peut se procurer tous les objets manufacturés dont on a besoin. Dans beaucoup de tribus zouaoua les femmes mettent tous leurs soins à fabriquer de beaux vases ; ailleurs, on prépare surtout la poterie grossière ; le tissage des étoffes occupe les Boû-Chaïb et les Aït-Sdjer : les Sliltem et les Illoula sont sculpteurs sur bois ; les Aït-Froucen sont les forgerons par excellence et les Fenaïa ont appris d'un déserteur français l'art de fabriquer des fusils ; les Aït-Yenni sont bijoutiers et fondeurs. Les marchés kabyles, alimentés par l'industrie locale, sont fort animés ; ce sont en même temps des assemblées générales pour la discussion des intérêts publics (1). »

Ce caractère à la fois industriel et commercial s'accuse encore par les divers métiers qu'exercent les émigrants. Un certain nombre de Kabyles vont s'établir comme boulangers ; d'autres se font les banquiers de leurs compatriotes dans les différentes villes de l'Algérie ; la plupart se font colporteurs de marchandises de village en village et déploient le même génie commercial que nos Auvergnats. Ils ne se montrent pas très empressés d'accomplir le pèlerinage de la Mecque, mais, lorsqu'ils y vont, c'est bien plus en marchands qu'en pèlerins (2).

L'aptitude à organiser les pouvoirs publics s'accentue aussi bien que l'aptitude au commerce. En effet, sur tous ces confins, l'influence des confréries religieuses persiste : on y rencontre des zaouïas importantes et, comme dans le désert, un grand nombre de khouan

(1) É. Reclus, *Géographie universelle*, t. XI, p. 452.
(2) V. aussi *Ouvriers des Deux Mondes*, t. V, p. 469-476.

fanatiques. Nous retrouvons donc les influences religieuses qui ont constitué les pouvoirs publics dans les oasis.

Mais, ici, l'organisme des pouvoirs publics se manifeste sous une forme plus spontanée et plus libre : on sent que le type n'a plus besoin, au même degré, de subir l'ingérence des confréries religieuses. Les chefs de famille sont aptes à faire fonctionner, par eux-mêmes, les rouages de la vie politique. La tutelle des Ordres religieux commence à leur paraître lourde ; ils tendent à s'en affranchir et à s'émanciper. L'homme de l'oasis était un mineur au point de vue politique ; sur les confins, il devient majeur et commence à diriger par lui-même les affaires publiques, comme il dirige par lui-même ses affaires particulières. L'habitude plus grande à traiter les affaires privées lui a donné une plus grande aptitude à traiter les affaires publiques. C'est là un effet naturel du développement du commerce, qui habitue les gens à discuter leurs intérêts et à les discuter en hommes pratiques et entendus, obligés de calculer la portée de chacun de leurs actes.

D'ailleurs l'utilité de la confrérie religieuse, pour assurer la sécurité des grands transports, ne se fait plus sentir, puisqu'on est passé à la vie sédentaire. L'organe est supprimé, quand disparaît la fonction qui l'avait créé.

On comprend que, sous ces influences, l'autorité du pouvoir purement religieux tende à diminuer et celle des chefs de famille à augmenter. « On respecte les marabouts : toutefois on s'en méfie et l'on prend soin de ne pas les laisser empiéter sur les droits de la communauté. On leur assigne des villages spéciaux, qui sont ordinairement situés au-dessous des villages de la tribu et dont, par conséquent, la position militaire

n'est pas de nature à mettre en danger la liberté des voisins (1). » Quelle déchéance pour ces hommes qui ont ouvert et organisé le désert et qui le gouvernent encore !

Par contre, chaque village forme « une petite république se gouvernant elle-même » ; tous les citoyens en font partie ; dès qu'on est assez fort pour épauler une arme, on a le droit d'émettre un vote. La Djemâa se réunit une fois par semaine et décide souverainement de toutes les questions.

On peut donc dire que, sur les confins des déserts, le *pouvoir public passe de la forme religieuse à la forme laïque.*

Mais, sous cette nouvelle forme, ce pouvoir continue à se manifester suivant la tendance qu'inspire invariablement la formation communautaire : il est envahissant ; il tend, de sa nature, à comprimer la vie privée, l'initiative des particuliers. Et ici la communauté d'État grandit d'autant plus que, par suite de la vie sédentaire, la communauté de famille se rétrécit, s'affaiblit, et oppose une résistance décroissante à l'action des pouvoirs publics.

Ainsi les communes attribuent des rations de vivres aux pauvres. A certaines époques, des repas publics ont lieu et chacun est tenu d'y prendre part. Celui qui bâtit une maison a droit à l'assistance du village entier ; celui qui sème, ou qui laboure, a également droit à l'assistance de tous les autres habitants. Des corvées générales sont imposées pour cultiver le champ de celui qui ne peut plus travailler.

On s'appuie donc davantage sur le groupe de l'État, à mesure que faiblit le groupe de la famille. C'est le

(1) Reclus, *loc. cit.*, p. 458.

commencement de l'évolution des sociétés communautaires vers le développement de l'État. C'est aussi le commencement des compétitions, des luttes acharnées, pour s'emparer de ce pouvoir politique qui tient dans sa main tant d'intérêts privés et dont la conquête est, dès lors, si fructueuse. On le voit bien chez les Kabyles, qui se divisent en clans et partis politiques innombrables. Ces partis, ou soff, se groupent, se séparent, se reconstituent sans cesse, suivant la passion ou l'intérêt : « Guerroyer était leur destinée, disaient les indigènes ; une malédiction de Lolla Khedidja les avait condamnés à des dissensions perpétuelles. »

Ce rapide aperçu suffit pour montrer que le type des Confins est bien le prolongement et le développement de celui de l'Oasis.

En somme, si l'on voulait caractériser les Sociétés issues des Déserts, on pourrait dire qu'on s'y élève dans la mesure où l'on sort de la communauté et où l'on développe l'initiative individuelle : nous avons constaté cette évolution en passant du Désert à l'Oasis et de l'Oasis aux Confins, où la décroissance de la communauté de famille est manifeste.

Mais, d'autre part, nous avons constaté que ce type répugne à la culture, qu'il s'y livre le moins possible et qu'il ne s'élève que par le commerce. Le Désert est essentiellement une pépinière de transporteurs et de commerçants.

C'est précisément par ce développement commercial rapide et intense que ce type a jeté de bonne heure un grand éclat, alors que le reste du monde n'était encore arrivé ni à la richesse, ni à la vie politique, et n'avait pas d'histoire.

L'histoire de ce type, au contraire, remonte à la plus

haute antiquité. C'est du Désert que sont sorties les premières grandes sociétés qui soient restées dans le souvenir des hommes : l'Empire de Chaldée, l'Empire d'Assyrie, l'Empire d'Égypte.

Le dernier éclat jeté par ce groupe de l'humanité est l'Empire des Arabes de Mahomet : Mahomet à la fois conducteur de caravane et chef d'un Ordre religieux, personnifiant ainsi en lui les deux grands caractères imprimés par le Désert : le commerce et le gouvernement des Confréries.

Et puis, c'est tout : cette histoire si ancienne et si brillante est close et le sceptre du monde a passé en d'autres mains, à des hommes ayant une autre formation sociale, ainsi que nous le verrons.

D'où vient cette grande obscurité après ce grand éclat?

Elle vient de ce que ces sociétés n'ont su briller, n'ont su être supérieures que dans le commerce. Or, si le commerce procure la richesse, il ne donne pas la stabilité : il est essentiellement instable de sa nature. Il est à la merci d'un changement de route, qui détourne les échanges d'un point pour les porter vers un autre. La Méditerranée a d'abord fait concurrence au Désert comme grande route du commerce ; puis la route du cap de Bonne-Espérance a remplacé la Méditerranée, puis la découverte de l'Amérique est venue incliner vers l'Occident les grandes routes du commerce. Mais nous verrons ces révolutions commerciales à mesure que nous ferons défiler sous nos yeux les diverses routes et les divers types humains. Pour le moment, il nous suffit de constater que le commerce n'a pas donné aux issus du Désert la stabilité et la durée.

Il ne leur a pas donné non plus le moyen d'étendre

leur empire au loin et surtout de l'y fixer. On ne s'empare pas du monde par le commerce, mais par la culture; on ne s'en empare pas par des commerçants, mais par des colons. Or, ce type ne produit pas le colon. Il n'a jamais colonisé. Tout au plus a-t-il pu, comme en Espagne, établir sa domination sur des agriculteurs, mais sans s'implanter lui-même dans le sol. Aussi, à la première bourrasque, il a été emporté, malgré ses remarquables aptitudes politiques. L'habileté politique des khalifes, ces héritiers des confréries du Désert, n'a pu remplacer leur inhabileté agricole. On ne tient le monde, je l'ai déjà dit et je le redirai encore, ni par les armes ni par la politique, mais par la charrue.

Quelle différence entre cette évolution — si brillante, il est vrai, mais si courte — et celle des populations à formation agricole! C'est ce que nous constaterons.

Ainsi que je l'indique plus haut, le type des déserts a donné naissance aux grands Empires de la Chaldée, de l'Assyrie et de l'Égypte. Ces Empires n'ont été, à l'origine, que des oasis plus grandes que les autres, et plus favorablement situées pour servir de lieu de ravitaillement.

Si ces Empires apparaissent les premiers aux origines de l'histoire, c'est que, ainsi que nous l'avons expliqué, la route des déserts a été parcourue dès les temps les plus reculés et avant celle de la Méditerranée.

Et le sort de ces Empires était si bien lié à la fréquentation de cette route, qu'ils ont décliné, puis disparu lorsque la route de la Méditerranée, puis celle de l'Europe centrale ont été ouvertes aux grandes migrations.

Nés du désert, ces Empires ont décliné avec lui.

Je n'ai pas à raconter ici l'histoire de ces grandes civilisations orientales. Mais j'engage le lecteur à lire les études que M. de Préville a publiées dans la *Science sociale* sur l'*Égypte ancienne*. Elles sont le prolongement et la conclusion naturelle de ce chapitre.

---

**Lectures sur des types sociaux similaires**. — Lire, dans *la Science sociale : l'Égypte ancienne*, par M. A. de Préville, t. IX et suiv. — *La Société assyrienne*, par M. Ernest Babelon, t. I. — *Les Chaldéens*, par M. L. Poinsard, t. XVI et suiv. — *Les Berbères*, par le même, t. XVI. — *Le mouvement Mahdiste et son évolution*, par M. Danzanvillier, t. IX. — *Archéologie orientale; Comment l'art reçoit sa forme du milieu physique et social*, par M. Edmond Demolins, t. VII. — *L'art à Ninive et à Babylone*, par le même, t. VII. — *Les Patriarches bibliques*, par M. Ph. Champault, t. XXIII.

# CHAPITRE II

## LA ROUTE DES GRANDS EMPIRES DE L'ASIE

### Les types Chinois, Japonais et Hindou.

### I.

Tandis que le flot des populations humaines se répandait, au nord du plateau asiatique, vers la Région circumpolaire et l'Amérique ; au sud, vers les forêts africaines ; au sud-ouest, vers les déserts de l'Arabie et du Sahara, un autre groupe se dirigeait à l'est, vers l'Asie orientale.

Suivant le point où s'arrêtèrent ces populations, elles donnèrent naissance aux Mèdes, ou aux Perses, aux Chinois, aux Japonais, ou aux Hindous.

Je me borne à signaler les Mèdes et les Perses. Ce sont des Pasteurs des petits Plateaux, situés entre le grand massif asiatique et le désert de Syrie. Ils ont été plus ou moins influencés par l'un et par l'autre et se rattachent par conséquent à des types que nous connaissons déjà. Il me suffit d'indiquer la place qu'ils peuvent occuper dans un classement social méthodique et de renvoyer aux études publiées dans la *Science sociale;* je les signale à la fin de ce chapitre.

La route qui conduit vers la Chine doit attirer plus spécialement notre attention.

*La Chine a été peuplée par deux routes.*

Chacune de ces routes a mis son empreinte sur une partie de la population : l'une a formé la race des dominateurs ; l'autre, la race fondamentale des paysans.

Ces deux catégories de populations n'appartiennent pas à la même formation sociale et elles ne peuvent s'expliquer que par des origines et par des routes différentes.

1° *La route des dominateurs.*

Les dominateurs séculaires de la Chine sont les Tartares, Mongols et Mandchoux. Ils y règnent encore aujourd'hui. La route de leurs invasions est bien connue ; elles descendirent directement du Plateau central vers le nord de la Chine. C'est précisément pour mettre un terme à ces invasions que fut construite « *la grande muraille* », sorte de fortification continue qui ferme la Chine sur sa frontière septentrionale, c'est-à-dire à la limite de la Mongolie. Elle fut construite vers l'année 214 ; on y employa 500.000 ouvriers.

La grande muraille n'arrêta d'ailleurs aucune invasion.

Cette route suffit à expliquer un des deux éléments qui forment la société chinoise : l'élément supérieur, celui qui a fourni à la Chine des dominateurs.

Ceux-ci sont arrivés, à travers le Gobi, et, comme les Turcs en Europe, ils n'ont jamais su se plier au travail, se transformer en sédentaires, planteurs et mangeurs de riz. Ils se bornent à rançonner la population et à recruter l'armée. Ces issus de pasteurs sont donc bien restés dans leur rôle, dans le seul rôle qu'ils

soient capables de jouer, ainsi que nous l'avons suffisamment constaté en décrivant le type des Pasteurs de steppes.

Mais si cette route nous explique ce premier type, elle ne peut nous expliquer la population fondamentale de la Chine, celle qui constitue essentiellement la société chinoise. Si la Chine avait été peuplée uniquement par le Nord, nous aurions devant nous un type social assez analogue au Nord-Slave, qui, *même sur les parties du sol les plus fécondes*, — remarquez bien ceci, — cultive encore le moins possible, fait de la culture extensive, se fixe le moins possible au sol, est, de plus, réfractaire à l'industrie et peu habile au commerce.

Et c'est bien à ce type des steppes qu'appartiennent les pasteurs qui ont envahi la Chine. Ils sont originaires des magnifiques steppes de la Dzoungarie, de la région des Tartares-Khalkhas. Il est vrai que, pour arriver en Chine, ces envahisseurs ont dû traverser le désert du Gobi. Mais ce désert n'a pas eu sur eux un effet analogue à celui de l'Arabie et du Sahara ; il a toujours été et il est encore sans action sociale.

J'ouvre ici une petite parenthèse. Rien n'est intéressant, dans les sciences, comme de rencontrer sur son chemin une circonstance qui vous permet de vérifier, par une contre-épreuve, une loi sociale précédemment découverte. C'est ce genre d'intérêt que nous fournit le Gobi.

Ce désert a été sans influence, précisément parce qu'il lui manque ce qui donne aux autres déserts leur vertu sociale développante. Cette vertu ne tient pas, en effet, uniquement à l'aridité, car, à ce point de vue, le Gobi est tout à fait réussi. L'action sociale de l'Arabie et du Sahara vient de ce que ces déserts

se trouvent être la seule voie commerciale directe *entre des régions à productions riches,* ainsi que nous l'avons démontré.

Or, le Gobi n'est pas, et ne peut pas être une voie commerciale ouverte aux échanges, parce que rien ne vient solliciter un mouvement de transport d'une extrémité à l'autre. Au nord et au nord-ouest, ce sont les steppes des Khalkhas, où les familles vivent exclusivement de leurs troupeaux et n'ont, par conséquent, presque rien à vendre et à acheter. Au sud, ce sont des pays très pauvres, comme le Thibet, qui ont également peu de choses à vendre et ne peuvent acheter beaucoup. D'autre part, le Chinois, qui est essentiellement un petit paysan vivant exclusivement de son domaine, n'exporte guère que du thé que les Tartares consomment eux-mêmes, sans en faire un article d'échange. Chaque famille tartare se procure sa provision « de thé en brique », lorsque son parcours la conduit, soit aux frontières de la Chine, soit dans le voisinage de quelque lamaserie. Il n'y a donc pas là une source abondante de commerce.

C'est ainsi que l'action sociale du Gobi est nulle : aussi ce désert n'est-il pas occupé comme l'Arabie et le Sahara : il n'a pas de population propre : on le traverse rapidement, lorsque, par hasard, la nécessité des transports vous y oblige, et il ne laisse aucune trace sensible sur ces voyageurs éphémères. C'est un corps neutre, comme ces corps qui ne changent pas la couleur de la teinture de tournesol : il ne transforme pas les pasteurs de steppes en pasteurs de déserts ; il ne leur communique, à aucun degré, les aptitudes supérieures de ceux-ci.

Les Tartares sont donc arrivés en Chine sans autre aptitude que celles de pasteurs de steppes, cherchant à

vivre sur le pays et à le rançonner. Et, de fait, ils n'ont jamais fait autre chose : ils n'ont pas opéré, comme les Russes ou comme les Arabes, par exemple, qui ont poussé soit les Nord Slaves, soit les Espagnols dans la voie de la culture, de l'industrie et du commerce. On ne saisit nulle part leur action dans ce sens. En réalité, ils gouvernent le moins possible, comme les Turcs, ce qui est parfaitement conforme à la formule que l'on obtient, en superposant, à une population vaincue, des conquérants sortis des steppes.

Eh bien, en dépit de cette absence de contrainte venant de la classe supérieure, le Chinois est un travailleur intense ; il possède, au plus haut degré, l'aptitude à la culture, à l'industrie et au commerce : à ces trois points de vue, il est infiniment supérieur aux Slaves, sortis des steppes vers l'Occident et qui ont cependant subi si énergiquement l'action développante des Russes. — Je ferme ici ma parenthèse sur l'inertie sociale du Gobi, et je dis :

Il faut donc, de toute nécessité, que la population fondamentale de la Chine soit venue par une autre route que celle du nord, par une route qui ait la propriété de former, de rompre aux aptitudes que nous constatons chez les paysans Chinois.

J'ai d'abord cherché cette route dans la direction de l'Inde ; mais je me suis bientôt convaincu qu'une immigration d'Hindous ne pouvait produire le type chinois : c'est de toute impossibilité ; ces deux types sont trop différents.

C'est alors que mon ami, M. Henri de Tourville, me communiqua une hypothèse, tout à fait nouvelle, en le m'engageant à l'examiner et à la vérifier. Aujourd'hui doute ne me paraît plus possible : Je crois que nous tenons enfin la route qui a amené en Chine sa popu-

lation fondamentale et qui seule explique ce curieux et mystérieux pays.

2° *La route des paysans.*

Le problème se pose ainsi : Trouver une route capable de dresser les gens à la culture, à l'industrie et au commerce, mais exclusivement à la *petite* culture, à la *petite* industrie et au *petit* commerce, et cela d'une façon intense. Il est nécessaire, de plus, que cette route ne fasse pas perdre aux populations leur formation communautaire de famille, mais au contraire qu'elle la fortifie. Tout cela est nécessaire, car c'est dans cet état social que nous trouvons le type chinois. Et cet état social ne procède pas directement du sol chinois, car il n'est pas adopté spontanément par les émigrants qui arrivent de la steppe. En dépit même de toute la force d'assimilation du milieu chinois, les émigrants de cette provenance ne paraissent pas se transformer.

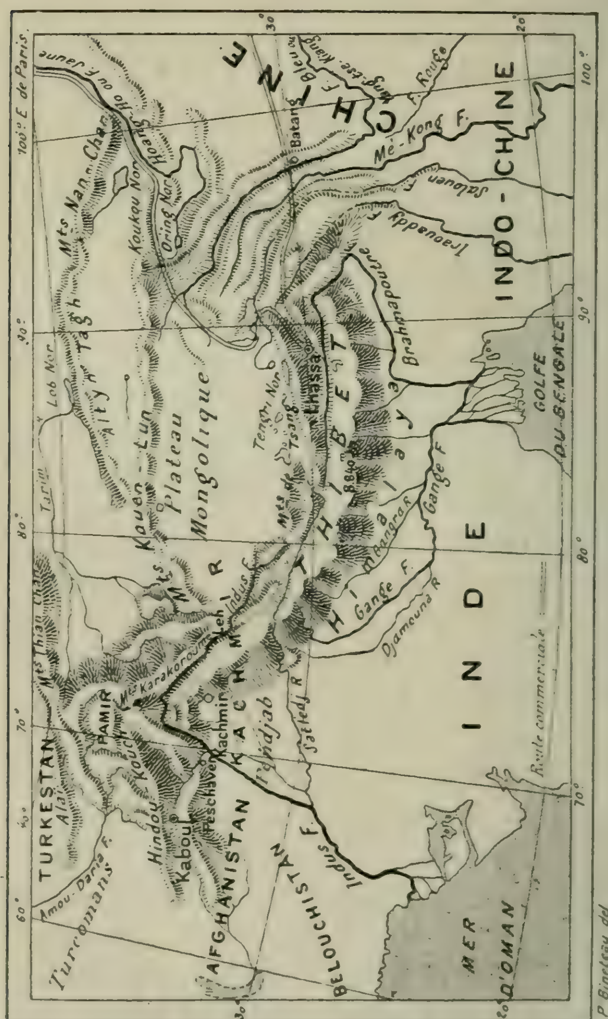
Enfin, si cette route existe, elle doit manifester son existence par quelque trace historique plus ou moins visible et elle est peut-être encore utilisée.

Cette route existe : c'est celle du Thibet.

Si vous voulez bien considérer la carte ci-après, le Thibet vous apparaîtra comme une sorte de long et gigantesque couloir surélevé et fortement encadré, au nord, par les monts Tsang, qui le séparent du plateau mongolique ; au sud, par les monts Himalaya, qui le séparent de l'Inde. Une fois engagé dans ce couloir, il est difficile de s'écarter, soit vers le sud, à cause de l'altitude de l'Himalaya qui ne laisse aucun passage aisément accessible, soit vers le nord, à cause non seulement de la ligne des monts Tsang, mais encore de l'aridité du haut plateau mongolique, qui se trouve

de l'autre côté, et ne saurait exercer aucune attraction. Il faut donc marcher jusqu'au bout du couloir.

Or ce couloir, si bien formé et si bien fermé par la




ROUTE DE LA CHINE PAR LE THIBET.

nature, va, sans interruption, des steppes du Turkestan et de l'Afghanistan jusqu'à la Chine : il aboutit aux sources du Hoang-ho, ou fleuve Jaune, et aux affluents nord du Yang-tse-Kiang, ou fleuve Bleu, qui

sont les deux grandes routes de pénétration en Chine : par elles, on traverse ce pays de part en part dans sa région de beaucoup la plus féconde.

Mais le Thibet est-il réellement une route et non pas un obstacle? Cette route a-t-elle pu être, a-t-elle été réellement suivie?

Elle a si bien été suivie, que c'est encore aujourd'hui la plus fréquentée, la plus constamment employée de toute l'Asie. A vrai dire, il n'existe pas, dans tout le continent asiatique, d'autre route indigène allant de l'extrême Occident à l'extrême Orient. La route du nord, à travers la Sibérie, et la route du sud, à travers la mer, ont été établies et sont uniquement fréquentées par les Européens. Quant à la Mongolie, elle est barrée, à l'Occident, par le massif inextricable du Pamir et de ses contreforts : elle n'est praticable, dans l'ensemble de son parcours, qu'à de purs nomades, qui, ainsi que nous venons de le dire, n'auraient pu produire directement le type chinois.

Au contraire, la route du Thibet est bien connue des indigènes et constamment suivie par eux *encore de nos jours* : elle est d'ailleurs nettement tracée par une ligne presque continue de vallées et de fleuves. On part de la vallée haute de Kaboul, dans l'Afghanistan, qui aboutit directement, par le col de Peschaver, à la vallée haute de l'Indus. Cette tranchée unique est le lieu de passage historique, à la fois vers l'Inde et vers le Thibet : c'est le passage que les Anglais gardent aujourd'hui si jalousement, car toutes les invasions ont passé par là. Une fois dans la haute vallée de l'Indus, on se trouve à l'entrée du fameux couloir thibétain. On remonte alors cette vallée, jusque vers la source du fleuve. Là, presque sans interruption, on rencontre les sources du Dzangpo, ou Brahmapoutre. On descend

cette nouvelle vallée, comme on a remonté la précédente, en passant par Lhassa, qui se trouve presque au confluent du Brahmapoutre et d'un de ses affluents. A partir de Lhassa, la vallée s'élargit bientôt : le Brahmapoutre franchit brusquement l'Himalaya, mais la direction du couloir entre les montagnes s'incline tout au contraire vers le nord, et conduit aux sources du fleuve Jaune et du fleuve Bleu : on entre alors en Chine par ces deux magnifiques bassins.

Il est donc impossible de trouver une route mieux tracée par la nature. J'ajoute une route plus suivie.

Si elle est peu connue des Européens, c'est précisément qu'étant étroitement gardée aux deux extrémités, elle n'est accessible qu'aux indigènes ; mais eux, du moins, s'en servent, la pratiquent quotidiennement. Elle est si bien suivie, qu'elle est encore parcourue aujourd'hui régulièrement par des caravanes partant, presque à jour fixe, et ayant tout le long du trajet de véritables relais régulièrement organisés. Et ce mouvement de caravanes a précisément pour point de départ l'extrémité occidentale du couloir, c'est-à-dire le Kachmir. « La ville de Leh (située sur l'Indus) est le centre du commerce du Kachmir avec les territoires *chinois* du Thibet et du Than-chan-Nanlou (le Turkestan chinois) : c'est là que se forme la caravane annuelle qui va porter à Lhassa des soieries, des châles, du safran, des objets de manufacture anglaise, et qui prend en échange du thé de Chine, des laines, des turquoises (1). Au printemps, lors du départ des caravanes, au commencement de l'hiver, lors du retour, les Yarkandi, les Kachmiri, les porteurs de toutes races cam-

(1) Commerce extérieur de la région de Leh, en 1873, d'après Drew : importations : 2.380.000 fr. ; exportations : 2.060.000 fr. Ensemble : 4.440.000 fr.

pent en grand nombre autour de Leh. Des enclos de prairies se succèdent dans tous les endroits favorables le long des sentiers que suivent les marchands (1). » Il existe, dans le Kachmir, des populations entières dont l'industrie principale est le transport des marchandises *jusqu'à Lhassa* (2).

Ainsi le Kachmir, qui est le point de départ occidental de la route, est en communication régulière et suivie avec Lhassa, qui en est le point central.

Transportons-nous maintenant à Lhassa.

Pour pénétrer dans cette ville, nous n'avons d'autre guide que M. Huc, un des rares Européens qui ait réussi à y arriver, ce qui prouve bien que cette route est aussi fermée aux étrangers qu'elle est ouverte aux indigènes. Or, M. Huc nous dit que les Katchi, c'est-à-dire les habitants de Lhassa originaires du Kachmir, forment une partie importante de la population. « Ils sont les plus riches marchands de Lhassa ; ce sont eux qui tiennent les magasins de lingerie et tous les objets de luxe et de toilette ; ils sont, en outre, agents de change et trafiquent sur l'or et l'argent. De là vient qu'on trouve presque toujours des caractères farsis sur les monnaies thibétaines (3). » La présence de ces caractères farsis, c'est-à-dire persans, suffirait à montrer les relations suivies qui existent entre la partie occidentale et la partie médiane de cette route.

M. Huc constate, en outre, que ces Kachmiriens occupent à Lhassa une situation respectée et prépondérante : cette situation s'explique par ce fait que leurs pays étant placé à l'entrée de cette longue route, ils en sont les maîtres et tiennent dans leurs mains tout

(1) Reclus, *Géogr. univ.*, t. VIII, p. 131.
(2) *Ibid.*, 115.
(3) *Voyage en Tartarie et au Thibet*, t. II.

le commerce du Thibet. « Leur turban, dit M. Huc, leur grande barbe, leur démarche grave et solennelle, leur physionomie pleine d'intelligence et de majesté, la propreté et la richesse de leurs habits, tout en eux contraste avec les peuples auxquels ils se trouvent mêlés. Ils ont, à Lhassa, un gouverneur duquel ils dépendent immédiatement, et dont l'autorité est reconnue par le gouvernement thibétain... Comme ils sont riches et puissants, on se range dans la rue pour les laisser passer et chacun leur tire la langue en signe de respect (1). »

Ainsi, Lhassa nous apparaît sous un nouveau jour qui explique son importance jusqu'ici incompréhensible. Voilà, en effet, une ville perdue au milieu de l'Asie, dans une région montagneuse qui semble presque inaccessible et qui l'est en effet aux Européens, non seulement par beaucoup d'obstacles naturels, mais par la jalouse suspicion des Chinois, qui ont le protectorat de ce pays; le climat est rigoureux, difficilement habitable; le sol est d'une extraordinaire pauvreté; et cependant il arrive que cette ville est la capitale religieuse de tout l'extrême Orient, c'est la cité sainte du Boudhisme; là, règne le grand Lama, ou Boudha vivant.

Si le Thibet n'est pas la route de l'extrême Orient, la ville de Lhassa est inexplicable : dans le cas contraire son importance est très naturelle. Lhassa devient en effet la grande étape intermédiaire entre deux mondes, entre l'Orient et l'extrême Orient, le point unique où s'est élaboré ce dernier type, où il a pris sa forme caractéristique ; cette ville est vraiment la patrie pour tous les peuples du monde chinois.

(1) *Voyage dans le Thibet*, t. II, p. 268-271.

On ne s'étonnera pas si, à partir de Lhassa et jusqu'en Chine, non seulement la route est tracée, mais si les communications sont organisées d'une manière régulière. M. Huc a parcouru cette route et il nous l'a décrite étape par étape. C'est à dessein que j'emploie ces mots, car des gîtes et des étapes sont disposés de distance en distance. Bien mieux, il existe un itinéraire à l'usage des voyageurs, qui est conçu absolument à la façon des guides Joanne, ou Bedeker. Qu'on en juge :

« Le mandarin chinois Ly-Kouo-Ngan, dit M. Huc, fut très aimable et nous donna de nombreux détails sur la route que nous allions faire (de Lhassa en Chine) et qu'il parcourait lui-même pour la huitième fois (voilà, je pense, une route assez fréquentée). Afin que nous pussions avoir tous les jours des notions précises sur la route que nous traverserions, il nous prêta un *ouvrage chinois* renfermant un itinéraire, de Tching-Tou, capitale du Sse-Tchouen (Chine), à Lhassa. Cet ouvrage est intitulé : *Ouï-Tsang-Tchou-Tchi,* c'est-à-dire *Description du Thibet,* accompagnée de gravures (c'est un progrès sur le Joanne). Ce n'est qu'une aride nomenclature, *étape par étape,* des lieux qu'on rencontre sur la route. Pour en donner une idée, nous allons transcrire l'article qui concerne notre première journée de marche :

*De Detsin-Dzoug à la halte de Tsaï-Li. De Tsaï-li au gîte de Lhâssa.* — A Detsin-Dzoug, il y a *beaucoup d'hôtelleries,* dans lesquelles les voyageurs s'arrêtent ordinairement pendant quelque temps. Près de la route est une maison de poste; de là, une route de quarante lis conduit au couvent de Tsaï-li. . . . . . . . . . . . . . . . 40 lis.

A Tsaï-li, il y a un dhéba qui fournit aux voyageurs du bois et du foin. Ce canton n'est séparé que par une rivière du territoire de Lhassa; on atteint cette der-

nière ville après vingt lis; il y a un commandant militaire. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 20 lis.

TOTAL. . . . . . . . . . . . . . . . 60 lis.

On pourrait presque parcourir cette route avec son itinéraire chinois à la main. Les étapes sont d'ailleurs régulièrement organisées : Midchoukoug, dit encore M. Huc, est un poste où l'on change les oulah, c'est-à-dire les chevaux, les bêtes de somme et les hommes chargés de les conduire. Ces espèces de corvées sont organisées par le gouvernement thibétain, *sur toute la route qui conduit de Lhassa aux frontières de Chine*. Les officiers publics chinois, ou thibétains, qui voyagent sur cette route, ont seuls le droit d'user de ce genre de service. Le gouverneur de Lhassa leur délivre un passeport sur lequel on indique clairement le nombre d'hommes et d'animaux que doivent fournir les villages soumis à la contribution du *oulah*. La notice chinoise sur le Thibet s'exprime ainsi au sujet de ces corvées : « Pour ce qui regarde le service local nommé oulah, tous ceux qui ont quelque fortune, hommes ou femmes, sont obligés de le remplir ; ceux même qui arrivent des contrées les plus éloignées, s'ils occupent une maison entière, ne peuvent être exempts. Le nombre des hommes qu'on doit fournir pour ce service est réglé d'après la fortune de chacun... Si le service public l'exige, on requiert des bœufs et des chevaux, des ânes et des mulets, dans les maisons riches ; les pauvres se réunissent, et trois ou quatre maisons donnent une seule bête (1). »

Ainsi, du Kachmir jusqu'en Chine, c'est-à-dire de l'Occident à l'extrême Orient de l'Asie, il existe une route naturelle, ininterrompue, fréquentée encore

(1) *Voyage en Tartarie*, t. II, p. 404, 405-408

aujourd'hui, régulièrement parcourue et entretenue. Et le point central, l'étape principale de cette route est Lhassa, la capitale du Boudhisme, dont l'influence religieuse rayonne précisément d'un bout à l'autre de cette longue route, depuis le Kachmir jusque dans la Chine, l'Indo-Chine et le Japon. Les couvents boudhiques sont nombreux dans le Kachmir et les lamas y sont puissants. « Les habitants se laissent opprimer par les lamas et bâtissent pour eux des monastères, des temples, des *mani,* portant l'inscription sacrée; toutefois il paraît que, dans ces dernières années, le recrutement des prêtres est plus difficile et que plusieurs couvents sont déserts (1). »

## II

L'existence de la route étant bien établie, il s'agit maintenant de savoir quelle influence elle a pu avoir sur les populations qui l'ont parcourue, et si cette influence s'est exercée précisément dans le sens de l'évolution chinoise.

Quoique le Thibet soit bien au sud du 40e degré, il ne jouit pas d'un climat méridional : ici, l'altitude fait perdre en partie le bénéfice de la latitude. Le Thibet est une gigantesque tranchée pratiquée au milieu du plus haut massif montagneux qui existe sur le globe. Le fond même de cette tranchée est encore à une hauteur considérable. Ainsi, Lhassa se trouve à l'altitude de 3.566 mètres, c'est-à-dire à 150 *mètres plus haut que le pic le plus élevé des Pyrénées.*

A une pareille hauteur et sur un sol aussi montagneux, l'art pastoral, qui reste encore la principale

(1) Reclus, *Géogr. univ.*, t. VIII, p. 116.

ressource de la population, doit nécessairement se restreindre : les espèces animales sont plus petites : petits chevaux, petites vaches; enfin, c'est un animal essentiellement rustique et montagnard qui prédomine dans le troupeau : la chèvre, la fameuse chèvre du Thibet.

Mais cet art pastoral *réduit* ne suffit plus à nourrir la population. Il a donc fallu, de toute nécessité, demander à la culture un complément de ressources. Or la culture était possible dans le fond des vallées, qui sont à la fois irriguées et plus abritées, et où, grâce à la latitude méridionale, le climat est assez chaud, du moins pendant la courte saison d'été. Inutile d'ajouter que c'est une culture très pauvre, une culture de montagnards.

Le Thibétain est donc non seulement un petit pasteur, mais encore un petit cultivateur.

C'est, de plus, un cultivateur patient, car il ne peut obtenir un produit de ce sol avare qu'à force de soins minutieux.

Commencez-vous à voir se dessiner la physionomie du futur Chinois, qui est aussi un petit cultivateur patient, acharné, tirant d'un hectare de quoi nourrir dix à douze personnes?

Mais le Chinois n'est pas seulement un petit cultivateur, c'est aussi un petit fabricant très minutieux et très soigneux, et un petit commerçant. Or, le Thibet donne précisément ces deux nouvelles formations. Pour vivre sur ce sol très pauvre, il faut avoir beaucoup de cordes à son arc et recourir à tous les métiers. Chacun s'efforce donc de fabriquer lui-même, dans la famille, ce dont il a besoin : la fabrication domestique devient une ressource accessoire. Mais ce qui est surtout une ressource, c'est le commerce. Et on est remar-

quablement placé pour cela, puisque le Thibet est la grande route centrale de l'Asie, entre l'Europe et l'extrême Orient.

Il est remarquable que cette transformation dans le sens du type chinois s'opère dès le seuil même de la route du Thibet. Dans le Kachmir, nous avons déjà, sur bien des points, l'illusion de la Chine. « Les campagnes des alentours de Srinagar, la principale ville du Kachmir, sont utilisées jusqu'à la dernière motte et les maraîchers ont même imaginé d'établir, sur le lac, des jardins flottants (comme en Chine), longs radeaux formés de racines de plantes aquatiques, liées en faisceau et recouvertes de terre sur laquelle on cultive surtout des melons et des concombres ». Ce genre de produits s'explique par la température élevée qui règne pendant la courte saison d'été.

Cette *courte* saison d'été et la rareté de la terre cultivable, ont prédisposé ces montagnards à une culture minutieuse et intensive, vrai jardinage, qui a pris, sur le sol riche de la Chine, un si remarquable développement. On sait que les Chinois repiquent le blé : ils le traitent comme nous faisons pour les légumes. Comme on sent bien là la patience, l'esprit d'ordre, d'économie et la ténacité d'un ancien montagnard ! Et comme le paysan Chinois est inexplicable sans la traversée du Thibet !

Mais j'ai dit que le Chinois n'était pas moins industrieux et commerçant. Cette aptitude perce également dès le Kachmir : « Encore aujourd'hui, la principale industrie manufacturière de Srinagar est celle des douchala, châles, tissés de la pichma, pachmina, ou pachm, duvet de chèvre importé du Ladak, du Thibet, et du Turkestan chinois. Srinagar possède aussi des filatures de soies, des ateliers de filigranes et de peintures sur papiers mâchés, et nombre d'autres établis-

sements où l'on s'occupe de la fabrication des objets qui demandent *de la dextérité dans la main-d'œuvre et du goût dans le choix des nuances* (1). » Ce travail sur la soie et sur le papier, cette dextérité et ce goût ne se retrouvent-ils pas aussi au point d'aboutissement de la route, en Chine? Et cependant ce pays est séparé du Kachmir par toute la largeur de l'Asie! Comme il est manifeste que le Thibet a plutôt réuni que séparé ces populations si éloignées par la distance!

Ajoutons que « le commerce du Kachmir, quoique bien déchu, est considérable », et nous aurons constaté les trois aptitudes qui caractérisent la population chinoise.

Dès leur entrée dans le couloir du Thibet, ces populations acquirent donc ces aptitudes initiales; mais le Thibet a agi, à son tour, pour leur donner le dernier trait qui devait faire d'eux des Chinois complets. Le Chinois n'est pas seulement un agriculteur, un industriel ou un commerçant, car c'est là une combinaison que l'on constate dans beaucoup de pays et qui n'aurait par elle-même rien de suffisamment caractéristique; mais ce qui lui est particulier, c'est qu'il est tout cela *en petit : petit* agriculteur, *petit* industriel, *petit* commerçant (2).

C'est précisément le séjour au Thibet qui a opéré cette *réduction* du type.

Sur ce sol montagneux et pauvre, les familles ne peuvent ni s'enrichir, ni s'élever : c'est déjà un assez beau résultat que d'y vivre. On y vit donc misérablement, en déployant une somme extraordinaire d'éner-

(1) Reclus, *Géogr. univ.*, t. VIII, p. 138.

(2) Le Chinois ne s'élève au grand commerce que dans le voisinage des comptoirs établis par les européens, dans certaines villes. Il n'accomplit donc cette évolution que sous une influence étrangère.

gie et de travail, ce qui est bien l'acheminement direct au type chinois.

« Le Thibet, presque entièrement recouvert de montagnes et sillonné de torrents impétueux, fournit à ses habitants peu de terres cultivables. Il n'y a guère que les vallées qu'on puisse ensemencer avec quelque espérance d'avoir une moisson à recueillir. Les Thibétains cultivent peu le froment, et encore moins le riz. La principale récolte est le tsing-kou, ou orge noire, dont on fait le tsamba, base alimentaire de toute la population thibétaine. En somme, les Thibétains vivent très mal. D'ordinaire, leurs repas se composent uniquement de thé beurré et de tsamba, qu'on pétrit grossièrement avec les doigts. *Les plus riches suivent le même régime :* et c'est vraiment pitié de les voir façonner une nourriture aussi misérable. La viande, quand on en a, se mange hors des repas ; c'est une affaire de pure fantaisie (1). »

L'industrie, tout en persistant, se réduit, comme la culture : elle se manifeste principalement par la fabrication des pou-lou, des bâtons odorants et des écuelles. Les pou-lou sont des étoffes filées et tissées avec la laine des troupeaux : elles sont étroites et d'une grande solidité ; leurs qualités varient depuis le drap le plus grossier et le plus velu, jusqu'au mérinos le plus beau et le plus fin. D'après une règle de la réforme boudhique, tous les lamas doivent être habillés de pou-lou. Il s'en fait donc une grande consommation dans le Thibet et les caravanes en emportent une quantité considérable dans le nord de la Chine.

Les bâtons d'odeur, ou parfums du Thibet, sont pour les habitants de Lhassa un objet de commerce

(1) Huc, *Voyage en Tartarie*, t. II, p. 264.

assez important. On les fabrique avec la poudre de divers arbres aromatiques, à laquelle on mélange du musc et de la poussière d'or. On brûle ces bâtons dans les lamaseries et devant les idoles.

Les Thibétains n'ont pas de vaisselle, mais ils se livrent à une fabrication considérable d'écuelles en bois, faites avec les racines de certains arbres précieux qui croissent dans les montagnes du Thibet.

Outre ces industries, les Thibétains s'adonnent à des fabrications qui ont pour objet d'embellir les temples et les couvents, si nombreux dans le pays. « Leurs modeleurs et leurs artistes sont d'une extrême habileté à façonner des statuettes, des fleurs artificielles et des ornements en beurre, que l'on place devant les idoles (1). »

Voilà bien la petite industrie, qui exige par-dessus tout le soin du détail et l'habileté de la main, c'est-à-dire précisément les qualités qui caractérisent la fabrication chinoise.

Nous constatons également, chez le Thibétain, l'aptitude commerciale. « Les Thibétains sont des commerçants nés : tous trafiquent, souvent sans aucune division du travail et de tous les objets qui leur tombent sous la main. *Chaque maison est un magasin* (c'est bien le caractère du *petit* commerce), chaque lamaserie un entrepôt. Les monastères ont tous leurs *garpon* ou chef de commerce, ayant sous ses ordres toute une hiérarchie d'employés et de troupeaux de bêtes de somme, pour le transport des marchandises (2). »

Je crois que nous tenons bien maintenant les caractères essentiels du type : ce sont de *petits paysans, pauvres, industrieux et commerçants*.

Mais le Thibet a une issue immédiate sur des pays

(1) Reclus, *Géogr. univ.*, t. VIII, p. 94.
(2) *Géogr. univ.*, t. VIII, p. 96.

bas très féconds : ce n'est pas une impasse. Dans ces pays bas très féconds, le type thibétain, tout en conservant ses caractères essentiels, a pu prendre un développement ultérieur.

C'est en Chine qu'a eu lieu le plus grand développement. En effet, à cette extrémité orientale du Thibet, le Thibétain n'a pas rencontré la résistance, la prédominance triomphante d'autres races, comme dans l'Inde : il a trouvé là un terrain libre et réservé, où il a pu prendre son développement le plus pur.

L'isolement de la Chine est célèbre.

Les hauts bassins des fleuves qui descendent vers l'Indo-Chine et qui sont aujourd'hui encore inexplorés à cause de leurs forêts inextricables, font à la Chine un rempart infranchissable à l'Occident. Il n'y a de passe possible que celle que nous avons indiquée, par le bassin du Hoang-Ho, — sans faire le circuit de la grande boucle de ce fleuve vers le nord. — Dans sa partie moyenne, ou basse, ce fleuve se rapproche du Yang-tse-Kiang, qui fait, là, une vallée parallèle et très semblable à la sienne. Voilà toute la vraie Chine. C'est dans cette partie de la Chine que sont les sols féconds par excellence : la fameuse terre jaune et la terre d'alluvion. C'est là que l'organisation sociale chinoise est le plus accentuée.

Du côté de la steppe, ou plutôt du désert du nord, les Chinois, n'ayant pu trouver une barrière suffisante dans le désert lui-même contre les incursions accidentelles des pasteurs, ont élevé la grande muraille.

Leur isolement est complété du côté de la mer, par les difficultés de navigation de tous ces parages et par l'immense et très difficile circuit que l'Indo-Chine interpose entre l'Inde et la Chine et oppose aux navigateurs.

Grâce à cet isolement, le type a pu s'épanouir librement, tout en conservant les caractères essentiels que lui avait imprimés le Thibet et que nous venons de noter.

## III

Le type chinois a conservé en outre le caractère nettement *communautaire* qui est également celui des populations de petits plateaux herbus qui vivent à l'extrémité occidentale du couloir du Thibet. On va en juger par la description d'une famille, qui nous fera connaître en même temps le mode d'existence de ces *petits* paysans.

Il y a quelques années, un ancien consul de France en Chine, M. Eug. Simon, publiait un volume intitulé : *la Cité chinoise*. Il y étudie successivement la Famille, le Travail et l'État en Chine. L'ouvrage se termine par un long chapitre intitulé : *La famille Ouang-Ming-Tse*. C'est une sorte de monographie de famille, dont la lecture des ouvrages de Le Play avait donné l'idée à l'auteur. Ce chapitre abonde en détails précis, bien observés, pris sur le vif et exactement notés à la suite de longs entretiens avec cette famille, dont M. Simon avait su gagner la confiance.

La famille observée par l'auteur est établie dans la Chine méridionale. Elle réside à Ouang-Mo-Khi à quatorze lieues de Fou-Tchéou, dans la province de Fo-Kien. Le riz, le thé, le coton, le sucre, les oranges sont les récoltes les plus importantes de la contrée. Presque tout le pays, jusqu'au sommet des collines, est arrosé par des canaux dérivés du Ta-Choueï. De ces canaux, qui courent au tiers environ des deux versants, des norias, mues par des hommes ou par des

buffles, élèvent l'eau et l'envoient dans un canal supérieur, d'où elle est reprise et montée de la même façon dans un troisième, puis dans un quatrième et dans un cinquième, et elle ne regagne son lit qu'après avoir distribué partout la fraîcheur et la vie.

Ouang-Ming-Tse raconte d'abord à M. Simon l'histoire de sa famille. « Mon père, dit-il, était le quatrième enfant d'une famille qui en compta quatorze ; ses aînés étaient deux frères et une sœur. Le premier et le troisième *aidaient leurs parents*, ils restèrent cultivateurs comme eux et ne *quittèrent jamais la maison*. » Ainsi deux des enfants aident leurs parents et ne quittent jamais la maison ; ils restent par conséquent *en communauté* avec leurs parents. Mais poursuivons :

« Le domaine de la famille étant petit et ne pouvant occuper et nourrir un aussi grand nombre d'enfants, on décida que les garçons apprendraient des métiers et qu'ils iraient à la ville chercher le moyen d'augmenter le bien-être commun. » Ici, on commence à apercevoir que la dispersion des enfants ne s'accomplit que sous le coup de la nécessité, et lorsque le domaine est insuffisant à les nourrir tous. Mais ces enfants qui sortent ainsi de la maison paternelle, sortent-ils de la communauté ? Nous allons voir qu'ils continuent à en faire partie :

« Ce fut mon père qui commença à aller à la ville comme charpentier. Il gagna bientôt assez pour faire des économies qu'il *rapportait fidèlement à la maison, en y venant aux réunions de quinzaine*. Trois autres garçons suivirent son exemple. *Avec leurs épargnes, mon père arrondissait son champ*, en reculait les limites, et, dès qu'il pouvait donner de l'emploi à l'un d'eux, *il le rappelait*. Un seul, le plus jeune, est resté à Fou-Tchéou. C'est un des forts marchands de la ville.

*Il ne manque pas de venir aux anniversaires*, et, quand il quittera les affaires, pour les laisser à deux de ses fils, *c'est ici qu'il reviendra.* Il a acheté depuis longtemps un grand terrain que son aîné cultive, et *y a fait construire son tombeau. C'est comme s'il n'avait pas quitté le pays* (1). »

Voilà qui est clair : tous les enfants, même ceux qui sortent de la maison paternelle, continuent à faire partie de la communauté, ils lui envoient leurs économies et finissent, dès qu'ils le peuvent, par revenir au lieu natal. C'est bien là de l'esprit communautaire au plus haut degré, puisqu'il persiste en dépit des circonstances qui devraient le faire disparaître.

Cette tendance des divers membres de la famille à se rapprocher les uns des autres est tellement enracinée dans l'esprit des Chinois, que M. Simon constate, dans un autre passage, la généralité du fait. « Ce qui rapproche surtout les maisons d'un même village, dit-il, c'est qu'elles sont presque toutes parentes les unes des autres, et que les habitants des plus petites rencontrent naturellement dans les plus grandes, d'où elles sortent, d'où elles ont essaimé, *les secours et l'assistance de l'association la mieux constituée.* Chaque hameau, chaque groupe de cottages est un système complet où les habitants sont certains de trouver d'abord leur école, leur mairie, leur tribunal de famille ; et ensuite, selon leurs besoins, les bras, le buffle, le moulin, la noria, que le peu d'importance de chacune de leurs petites fermes ne comporterait peut-être pas. Et cependant chacun est chez soi, aussi isolé qu'il le veut, maître et digne dans sa retraite, dans son *home* (2). »

On voit le lien moral et même matériel qui unit

(1) P. 258.
(2) P. 40.

étroitement ces petites gens, qui forme de toutes ces unités un ensemble homogène, qui les subordonne à un plus grand groupement, à une plus grande communauté, et qui est en somme le grand ressort de toute la Chine.

Le chef de famille raconte ensuite à M. Simon comment son père réussit à son tour à se tirer d'affaire, à la mort du grand-père. « A ce moment-là, dit-il, mon père avait déjà des enfants ; mais ses jeunes frères et sœurs n'étaient pas encore tous en âge de s'établir. Il était donc *impossible de rompre la communauté* (le mot est en toutes lettres) : l'on n'y songea même pas. *Les choses restèrent en l'état sous la présidence du frère aîné.*

« On continua à habiter sous le même toit. Mon oncle, le lettré, occupait, dans une autre province, un emploi assez lucratif, pour qu'il ne pût réclamer qu'une partie du produit de son héritage, et *il laissait le reste à la communauté.* » Ce passage est bien significatif, car il montre comment le partage du bien paternel est en réalité limité et tempéré par la formation communautaire. « Il restait donc encore à la maison cinq filles et six garçons, dont quatre étaient mariés et avaient neuf enfants. *Cela faisait vingt-quatre personnes* (1). » Voilà une communauté bien caractérisée, car elle comprend quatre ménages sans compter les frères et sœurs célibataires.

C'est à ce moment qu'éclate la crise. Examinons attentivement comment les choses vont se passer.

« Tant que dura la communauté, nous vécûmes dans une grande aisance avec les quatre-vingts meous de terre que nous possédions (2). Mais lorsque mes

(1) P. 261.
(2) 5 hectares et 60 ares.

tantes furent mariées et que le plus jeune de mes oncles se fixa à Fou-Tchéou, cela changea. Ce dernier, qui avait besoin de tous ses revenus pour son commerce, voulut reprendre sa part d'héritage. Le mandarin, dont la famille augmentait plus vite que les appointements, profita de la circonstance pour en faire autant. D'un autre côté, il était évident qu'il faudrait, un jour ou l'autre, songer à se desserrer. On résolut de le faire tout de suite. En ce moment-là précisément, des voisins ayant plus de terrain qu'il ne leur en fallait, cherchaient à en vendre une partie, et cela devait faciliter l'opération, comme vous allez le voir. Les sept frères commencèrent à diviser l'héritage en sept parts égales (1).

« Deux de ces parts, avec la maison paternelle, revinrent de droit à l'aîné. Quant à la part du marchand et à celle du mandarin, elles furent achetées *par la communauté,* réduite à cinq frères, pour un prix qu'elle s'engagea à payer en trois ans et dont elle servit les intérêts en attendant. Elle prit en même temps à loyer les champs des voisins, en annonçant l'intention de les acheter et de les payer également dans un délai convenu (2). »

Ainsi la communauté, brisée par la sortie de deux des frères, *se reforme aussitôt,* afin de racheter et d'agrandir le domaine paternel.

« Puis les cinq frères firent un nouveau partage. L'ensemble des acquisitions, d'une contenance d'environ 40 meous (3), fut divisé en cinq lots et chacun des frères en prit un, qui agrandit celui qu'il avait déjà. On se mit ensuite à construire des maisons pour ceux

(1) P. 362.
(2) *Ibid.*
(3) Un meou vaut 7 ares environ.

qui n'en avaient pas, sur les terrains qui leur étaient échus. (Voilà donc la communauté reconstituée pour la construction en commun de ses maisons.) Dès qu'on avait terminé une maison, celui auquel elle était destinée allait l'habiter. Enfin, chacun eut la sienne, et au bout de trois ans, *grâce à la communauté qui durait toujours et aux économies qu'elle avait permis de réaliser,* tous les champs acquis étaient payés (1).

« On continua cependant à faire *en commun les principaux travaux des cultures et des récoltes : on continua à se prêter aide et assistance en toute occasion* (2). » On acheta deux buffles en commun pour l'exploitation; on prit des domestiques en commun, etc. Ainsi la communauté se maintint pour tout ce qui concernait le travail.

Et cette communauté n'était pas un vain mot : « En trois ans, poursuit le Chinois, nous avions payé toutes nos dettes, et cela peu de temps après le mariage de la plus jeune de nos tantes, à laquelle on avait fait (aux frais de la communauté) un douaire et un trousseau d'au moins 200 taëls (1.600 francs). Aussi mon père et ses frères se trouvaient-ils extrêmement gênés. *Ce qui nous sauva, c'est que nous avions pu rester groupés. Sans cela,* je ne sais vraiment ce que nous aurions fait (3). »

On voit que c'est bien la communauté qui soutient réellement tout cet édifice domestique et toute cette organisation du travail? C'est bien elle qui conjure, à chaque génération, les effets qu'entraînerait le partage, s'il se produisait sans ce puissant correctif?

(1) *Ibid.*
(2) P. 269, 270.
(3) P. 269.

Aussi le Chinois insiste-t-il sur ce point : « *Supposez que nous eussions été isolés;* pas moyen d'avoir un buffle pour nous seuls, puisque nous n'en avions que *deux pour cinq ménages.* Et ainsi du reste. Et puis nos voisins étaient nos parents. *Moralement, nous étions aussi unis que si nous n'avions pas cessé d'habiter sous le même toit. C'est quelque chose de se sentir soutenus* (1). »

Ouang-Ming-Tse raconte ensuite comment il s'établit lui-même, dans la culture, vers l'âge de quarante ans, à la mort de son père. Jusque-là, il avait exercé un petit emploi dans les bureaux d'une préfecture : « Je me décidai *à faire valoir avec mes frères l'héritage commun. Ils m'aidèrent à faire les frais de noces de mes trois filles aînées* qui étaient fiancées. Ni mes frères, ni mes neveux, ni moi *n'avions songé au partage des intérêts.* Chacun de nous avait son habitation particulière, *mais nos travaux et nos profits étaient communs.* »

Mais ce n'est pas tout, la communauté se maintient encore pour tout ce qui concerne *la vie morale et la vie religieuse* de la famille, pour tout ce qui concerne le patronage et même pour certaines attributions qui sont dévolues, chez nous, aux pouvoirs publics.

M. Simon interroge sur ces divers points le chef de la famille Ouang-Ming-Tse : « Que devient votre culte domestique, lorsque la séparation de la famille est accomplie ? Une fois chacun chez soi, ce lien moral est-il également dissous ? En un mot, quelles relations vos oncles conservaient-ils entre eux et avec la maison paternelle ? »

(1) P. 271.

Voici la réponse : « Généralement, quand le partage a lieu, c'est que tous les enfants sont en état de vivre par eux-mêmes. Ils sont mariés ; le plus souvent ils ont déjà de grands enfants. (On voit combien la communauté absolue est persistante et le partage tardif.) Ils peuvent donc, sans sortir de chez eux, se conformer à la plupart des usages et des devoirs du culte des ancêtres. Ils en ont le droit. Cependant on ne commence guère à l'exercer qu'après le décès de l'un des fondateurs du nouveau foyer, père ou mère. Jusque-là et même plus tard, si l'on veut, *c'est chez le plus âgé des frères que tout le monde s'assemble.* Dans tous les cas, c'est chez lui que se célèbrent les anniversaires du père et de la mère et les fêtes particulières de la famille. Il en est de même des fêtes des saisons. Si les familles possèdent un temple des ancêtres spécialement consacré au culte commun de leurs parents, c'est là que se tiennent toutes les assemblées. Les frais essentiels de ces solennités sont assurés par le supplément d'héritage que l'aîné reçoit lors du partage, auquel des dotations faites par les riches de la famille viennent s'ajouter la plupart du temps. Et si cela ne suffit pas, chacun apporte son obole en venant aux réunions. C'est ainsi que cela s'est pratiqué chez nous, et il est juste de dire que mes oncles, le marchand et le lettré, ont rarement manqué à nos grandes solennités (1). »

Mais j'ai dit que la communauté ne se maintenait pas seulement en ce qui concerne le culte. « Le pouvoir judiciaire de la famille, demande M. Simon, s'étend-il encore à ceux qui s'en sont séparés, présents sur les lieux ou éloignés ?

— Sans doute, répond le Chinois ; quels recours au-

(1) P. 266.

raient-ils donc, s'ils n'avaient pas celui de leur famille? Pourquoi leur remettrait-on un extrait du livre de famille, si ce n'est pour qu'ils puissent constater et faire reconnaître le droit qu'ils ont de s'en réclamer? Comment pourrait-on, à moins de cas graves et urgents, abandonner des parents aux tribunaux des mandarins? Ce serait un déshonneur. Les mandarins et la loi, dit un proverbe, ne sont pas faits pour les honnêtes gens (1). »

Il faut que ces communautés de famille soient bien vivantes et bien puissantes pour maintenir ainsi leur tribunal debout en face de celui des mandarins et de la loi!

« Le patronage est uniquement exercé par la famille, nous écrit un missionnaire. Une chose remarquable, c'est que tous ceux qui portent le même nom se doivent aide et protection. » L'esprit de famille exercé de cette façon-là n'est pas autre chose que l'esprit communautaire, l'esprit propre à la famille patriarcale.

Cet esprit pénètre même les institutions de la vie publique. « Les fonctionnaires sont responsables de tout désordre qui échappe à la sollicitude de la famille; *car tout ce qui peut être fait par la famille n'est point de leur compétence.* »

Je crois que nous pouvons maintenant caractériser en quelques mots l'effet social produit par chacune des deux routes par lesquelles sont venues les migrations en Chine :

La *route du Nord*, qui a amené un flot *sans cesse renouvelé* de dominateurs issus des steppes, explique l'immobilité séculaire de la Chine.

(1) *Ibid.*

*La route du Thibet,* qui a amené une race déjà préparée au travail, à l'économie et à la vie étroite, explique le développement de la petite culture et le type du petit paysan, qui fait le fond de la population chinoise.

## IV

L'Indo-Chine et le Japon doivent être rattachés à la Chine par l'analogie de leurs caractères sociaux.

L'Indo-Chine a été peuplée sans doute en partie par le Thibet directement. De Lhassa, en effet, descend sur l'Himalaya une route qui contourne au sud le massif impénétrable des montagnes où se forment les fleuves de l'Indo-Chine. Cette route traverse l'Inde orientale, pénètre toute la Birmanie et rejoint le Yunnan chinois. Elle explique une fois de plus l'importance de Lhassa, d'où part cette bifurcation de la route du Thibet en Chine. Mais il est à croire que le peuplement de l'Indo-Chine s'est fait surtout par la Chine.

Éloignée de la steppe tartare, et ayant ainsi échappé aux conquérants pasteurs; de plus, divisée géographiquement par des chaînes de montagnes presque infranchissables, l'Indo-Chine n'a pas été unifiée comme la Chine et est restée divisée en compartiments naturels.

Les Japonais présentent également de grandes analogies avec les Chinois. Mais ils sont plus progressistes qu'eux. Ils sont mieux doués, parce que, obligés de mettre leurs îles montagneuses en culture jusque sur les plus petits et les plus hauts emplacements, ils ont dû se donner plus de mal et porter leur travail à plus

de perfection. Il s'est donc élevé parmi eux des individualités distinguées, mais désorganisées, qui, sortant du milieu patriarcal, s'émancipent et adoptent facilement les nouveautés. C'est d'ailleurs ce que font, dans des conditions analogues, les Valaques, les Chinois eux-mêmes et en général tous les Orientaux que nous pouvons observer à Paris et dans les grandes capitales de l'Occident. Mais, si ces issus de communauté sont très portés, lorsqu'ils sont une fois soustraits à l'influence de la communauté, à se laisser séduire par toutes les nouveautés, d'autre part, ils sont rendus peu capables d'énergie morale, par le fait de cette même formation patriarcale, qui les a profondément comprimés.

D'ailleurs les Japonais paraissent avoir été très constamment poussés à la culture par des émigrations chinoises successives. Il existe, en effet, parmi eux, certaines classes sociales, qui paraissent bien être le résultat de conquêtes; on voit chez eux des organisations absolutistes prises par le pouvoir central, qui ne se maintiennent que par des précautions autoritaires extraordinaires. Une pareille domination n'est explicable que par la superposition d'une classe de conquérants. Je ne suis pas éloigné de croire que ces conquérants doivent appartenir au type des pirates malais.

Mais ce qui a surtout préservé le Japon de l'extraordinaire immobilité de la Chine, c'est que, grâce à sa situation insulaire, il a été à l'abri des invasions continuelles et de la domination des pasteurs. C'est ce qui l'a rendu plus ouvert et plus accessible aux nouveautés apportées de l'Occident. Le Japon peut donner une idée approximative de ce que serait aujourd'hui la

Chine, si elle n'avait pas subi, d'une façon aussi directe et aussi permanente, l'influence de la steppe.

Au sujet de l'Inde j'indique seulement que, dans une classification des sociétés humaines, il faut distinguer nettement le groupe hindou du groupe chinois, parce que les phénomènes sociaux y apparaissent avec un degré beaucoup plus grand de complication, et que la communauté de famille s'y est bien moins maintenue. Les Hindous touchent même aujourd'hui de très près à la famille instable. La décadence de la population hindoue est un fait bien notoire, qui contraste avec l'immobilité de la Chine.

Comme la Chine, l'Inde est un grand sol à production exubérante. Elle l'est même plus que la Chine. Non seulement ses terres, à couche productive profonde, inépuisable, aisée à cultiver, bien arrosée, se trouvent au-dessous du 40e degré, mais elles touchent au tropique (23e degré 1/2) et se continuent sous le tropique. Elles sont préservées du Nord par le mur colossal de l'Himalaya. On y trouve à peu près toutes les productions des tropiques. L'Inde est célèbre par ce fait.

De même que la vraie Chine est composée de la vallée de Hoang-Ho et de celle du bas Yang-tse-Kiang, l'Inde est composée de la haute vallée de l'Indus, au-dessous de l'Himalaya, de la vallée du Gange et des rivages maritimes. C'est là qu'elle présente son ordre social typique déterminant.

L'Inde n'est pas, comme la Chine, voisine de la steppe, ni ouverte à la steppe. Elle en est séparée par toute la largeur du Thibet, sans compter le Gobi ; et elle est fermée par l'Himalaya, très supérieur à la Grande Muraille.

Comme la Chine, c'est à l'Occident qu'elle est ou-

verte et par d'assez étroits passages aussi. Le plateau de l'Iran et le haut Turkestan (région de Balk et de Samarkande) lui servent de chemin, comme le Thibet à la Chine, mais avec deux différences :

1° L'Inde n'est pas reléguée à l'extrême Orient et isolée comme la Chine ; elle est très rapprochée de l'Occident, du centre historique de la formation des races ; elle confine à la Perse.

2° La Perse et le haut Turkestan sont des chemins, non seulement plus courts, mais bien autrement riches, bien autrement formateurs de complications sociales que le Thibet.

L'Inde a donc reçu beaucoup plus d'arrivages de peuples et de peuples plus compliqués que ceux du Thibet, ou de la steppe ; ce qui constitue une double cause de complication.

Et cette complication se traduit par des superpositions indéfinies de castes, par des juxtapositions de civilisations différentes, depuis la plus haute classe jusqu'à la dernière, par des diversités de types physiques et d'usages. Tout cela contraste étrangement avec la simplicité de l'organisation chinoise.

En face de cette complication, la communauté de famille s'est beaucoup moins bien maintenue qu'en Chine, surtout dans les classes ouvrières. Elle a été remplacée, dans tout ce qu'elle a dû perdre, par les communautés publiques, qui font son véritable cadre, comme, au contraire, c'est la communauté de famille qui fait le vrai cadre de l'organisation sociale chinoise.

Ces communautés publiques sont le village et la caste, avec subordination d'ailleurs aux castes plus élevées. Enfin, brochant sur le tout, apparaissent les

clans, représentés par ces nombreux petits potentats qui se partageaient et se partagent encore l'Inde.

---

**Lectures sur des types similaires.** — Lire, dans la *Science sociale : La race Indo-Européenne : les Mèdes*, par M. A. de Préville, t. XII. — *La Société Chinoise*, par M. Robert Pinot, t. I et suiv. — *La Société védique*, par M. A. de Préville, t. XIV et XV. — *Le Boudhisme dans l'Inde et chez la race jaune*, par le même, t. XVIII. — *Le Boudhisme dans le Céleste Empire*, par le même, t. XX.

# LIVRE III

## LES TYPES ANCIENS DE L'OCCIDENT

### La route des Grands Empires de la Méditerranée.

J'ai expliqué pourquoi la route des déserts avait été parcourue la première et comment, dès lors, les premiers grands Empires s'étaient constitués au milieu même des déserts, dans les fameuses oasis formées par les vallées du Tigre, de l'Euphrate et du Nil.

Mais les routes ont leur destinée, comme les hommes! Elles sont exposées à des alternatives de prospérité et de décadence.

Pour la route des déserts la décadence est venue de bonne heure et elle a été définitive.

Cette décadence a commencé le jour où les migrations humaines ont emprunté une voie parallèle et plus septentrionale, qui avait l'immense avantage de conduire vers des régions plus tempérées et vers des sols plus fertiles.

Cette voie est celle de la mer Méditerranée (1).

(1) Tout ce que je vais exposer dans ce chapitre et dans les suivants, sur les *peuples de la Méditerranée tant anciens que modernes*, est exclusivement dû aux travaux de M. Henri de Tourville. Je le remercie

Elle fut la plus importante de l'antiquité, par la transformation profonde qu'elle imprima au développement de la civilisation.

On va voir que cette transformation ne fut pas fortuite et qu'elle s'explique, comme pour les types précédents, par des causes positives qui dérivent de la nature du milieu physique et des formes du travail.

La série des types que nous avons étudiés jusqu'ici présente un caractère fondamental commun : *la persistance de la communauté de famille, ou de tribu.*

Cette persistance a eu pour conséquence d'imprimer à toutes ces populations des traits distinctifs, notamment l'éloignement pour le travail *personnel* et *progressif* et la compression de l'initiative individuelle.

Mais ces inconvénients sont en partie compensés par l'appui que chaque individu trouve dans la communauté et au moyen duquel il réussit, plus ou moins, à surmonter les phases les plus dures de l'existence.

Dans le nouveau groupe de sociétés dont nous abordons l'étude, les formes précédentes de la communauté sont en décroissance accentuée et finissent même par disparaître à peu près complètement. L'individu est donc exposé à se voir livré à ses seules forces, à être privé de l'assistance de la communauté. Mais il tend et il réussit à constituer une communauté plus haute, plus compréhensive, plus générale, une communauté publique, d'une forme nouvelle : *la Cité.*

C'est à ce groupe que se rattachent les types célèbres de la Cité pélasgique, de la Cité phénicienne et vénitienne, de la Cité grecque, enfin de la Cité romaine, qui doit jeter tant d'éclat sur ce régime social. « *Civitas, Urbs* », termes fameux, qui ont

de la permission qu'il m'a donnée d'en faire usage ici pour la diffusion des connaissances sociales.

donné naissance aux expressions « Civilisation et Urbanité », lesquels dénotent précisément l'état social qui se développe au sein des cités.

C'est dans le bassin de la Méditerranée qu'a pris naissance cet état social dont je vais expliquer la genèse et suivre l'évolution.

La région méditerranéenne est le vestibule naturel et nécessaire par lequel ont passé les peuples qui ont donné, pendant des siècles, au Midi et à l'Occident de l'Europe, ses caractères sociaux particuliers. Il est dès lors impossible de traiter de l'Europe occidentale, qui porte à bon droit le nom de latine et qui est latine, même chez les Allemands du Sud et de la Baltique, sans avoir étudié la formation sociale méditerranéenne d'où sont sortis les Latins.

Nous appellerons « Terres méditerranéennes » celles qui touchent à la Méditerranée, celles qui, socialement, sont influencées directement par elle.

Ces terres comprennent toute la ligne des rivages de la Méditerranée et de ses deux annexes, la mer Noire et l'Adriatique, jusqu'au cirque de montagnes qui séparent et isolent presque partout ces rivages de l'intérieur des terres. Elles comprennent, en outre, dans leur totalité, toutes les îles de ces mers, et les Péninsules, comme la Grèce et l'Italie.

*Cette région forme une unité bien caractérisée.* — Cette unité est déterminée par les trois circonstances suivantes :

1. *Les relations établies par la mer.* — La mer relie directement entre elles toutes ces terres ; elle les unit plus qu'elle ne les divise. En effet, la traversée est courte et facile, car cette mer est de faible étendue et elle est, de plus, semée d'îles, qui forment des

points de relâche. De fait, la Méditerranée a été parcourue, dès la plus haute antiquité, par des populations qui ne disposaient que de moyens de transport très élémentaires.

La mer présente d'ailleurs ce caractère tout à fait particulier, que l'homme la traverse sans subir aucune transformation : elle est, en quelque sorte, un corps neutre : elle vous dépose au point d'arrivée exactement dans l'état social où vous étiez au point de départ. C'est ce qui explique qu'il y ait eu, dès l'antiquité, une civilisation méditerranéenne à peu près semblable d'une extrémité à l'autre de cette mer. Quelle différence avec la puissance transformatrice des routes de terre, le long desquelles se sont élaborés et modifiés les divers types sociaux que nous avons décrits ! C'est que, sur les routes terrestres, les peuples ont dû séjourner pendant de longues années et souvent pendant des siècles, et qu'il leur a fallu, dès lors, s'accommoder aux conditions variées et variables qu'elles imposaient. On ne séjourne pas sur la mer, on ne s'y accommode pas ; on se contente de la traverser aussi rapidement que possible.

2. *La nature uniforme du sol.* — D'une façon générale, tous ces rivages présentent uniformément une succession de petites vallées d'alluvion ouvertes sur la mer et encadrées, sur les trois autres côtés, par une couronne de montagnes surmontées de plateaux. Ces vallées et ces alluvions sont formées par les nombreux cours d'eau qui descendent des montagnes bordières. Cette disposition est assez connue et assez célèbre dans l'histoire.

3. *La nature uniforme des productions naturelles.* — Cette uniformité est suffisamment constatée par l'existence d'une flore dite « méditerranéenne ». Cela




CARTE DU BASSIN DE LA MÉDITERRANÉE.

tient à ce que la Méditerranée s'étend de l'Est à l'Ouest, et non du Nord au Sud, c'est-à-dire que tous ses rivages sont placés sous l'influence d'un même climat méridional. Ils sont, en outre, soumis aux mêmes influences maritimes, qui leur amènent, avec une chaleur tempérée, des pluies régulières. Enfin, toutes ces petites vallées sont également irrigaées par des cours d'eau et sont toutes composées du même sol d'alluvion.

*Cependant le type méditerranéen est moins pur aujourd'hui qu'autrefois.* Dans l'antiquité, la Méditerranée était la mer par excellence, la mer suprême : elle était à peu près la seule connue, la seule qui pût être parcourue dans toute son étendue ; il ne lui venait pas de navigateurs des autres mers, de l'Océan : elle n'était donc exploitée que par des populations appartenant à ses propres rivages et présentant, par conséquent, des caractères communs. Aujourd'hui, au contraire, elle est envahie par les navires de tous les grands pays de l'Occident, qui y apportent la diversité de leurs coutumes et de leur influence.

De même, les terres qui la bordent ont été, à la longue, envahies et comme recouvertes par des flots de peuples étrangers arrivés de l'Orient et du Nord par la voie terrestre et apportant avec eux une autre formation sociale. Tels ont été les Gaulois, les Barbares de toutes dénominations, les Arabes, les Turcs, les Slaves, etc. Il n'en fallait pas tant pour rompre la belle unité qui l'avait caractérisée dans l'antiquité.

Par suite de ce mélange d'éléments, l'étude des types actuels est rendue plus difficile que celle des types anciens ; les phénomènes sont trop mêlés. Cependant, il subsiste encore, çà et là, dans certains coins plus

écartés et mieux préservés par les circonstances, quelques fragments, frustes il est vrai, mais néanmoins reconnaissables, du vrai type méditerranéen. Nous allons tâcher de les dégager, car un spécimen actuel, vivant, même imparfait, nous permettra de remonter plus facilement au type ancien, plus entier et plus achevé. Ainsi l'éléphant, type dégénéré par rapport au mammouth, mais du moins vivant, permet au naturaliste de mieux comprendre et de restituer son congénère lointain et disparu.

*La région méditerranéenne comprend trois éléments distincts.*

Ces trois éléments sont :

1. La *Vallée* proprement dite, c'est-à-dire la partie cultivable ;

2. Les *Ports maritimes,* établis sur certains points du rivage favorables à la navigation ;

3. Les *Petits Plateaux,* qui couronnent chacune de ces vallées, ainsi que nous l'avons dit.

Or, chacun de ces éléments est la cause et le théâtre de phénomènes sociaux distincts. Il est donc nécessaire, pour l'exactitude de l'analyse, de les étudier séparément et successivement. C'est ce que nous allons faire, en nous aidant du type actuel, pour reconstituer le type ancien.

Nous commencerons par *la route de la Vallée,* parce que c'est là que se développent encore aujourd'hui, et que se sont développés dans l'antiquité, les phénomènes les plus élémentaires et les plus originaux.

# CHAPITRE PREMIER

## LA ROUTE DE LA VALLÉE

### Les types Colchidien et Pélasge.

I

C'est la Vallée qui, la première, a mis son empreinte sur le type méditerranéen. Mais parmi toutes ces vallées il en est une qui paraît avoir joué un rôle important, dès l'origine, et qui a probablement été le point de départ de tout ce réseau de routes.

C'est la *Vallée de l'ancienne Colchide,* fameuse dans l'histoire.

Elle est située dans la région Ponto-Caucasique, qui est formée de la double vallée de l'Ingour et du Rion, ou ancien Phase, si célèbre dans l'histoire. Ainsi que cette dénomination l'indique, cette vallée s'ouvre sur le Pont-Euxin, ou la mer Noire, et vient s'adosser, sur ses trois autres côtés, aux contreforts du Caucase et au plateau de l'Arménie. Elle comprend le pays connu actuellement sous le nom de Mingrélie.

Cette Vallée est un excellent lieu de refuge. On trouverait difficilement une région mieux délimitée et d'un accès plus difficile aux gens du dehors. C'est une

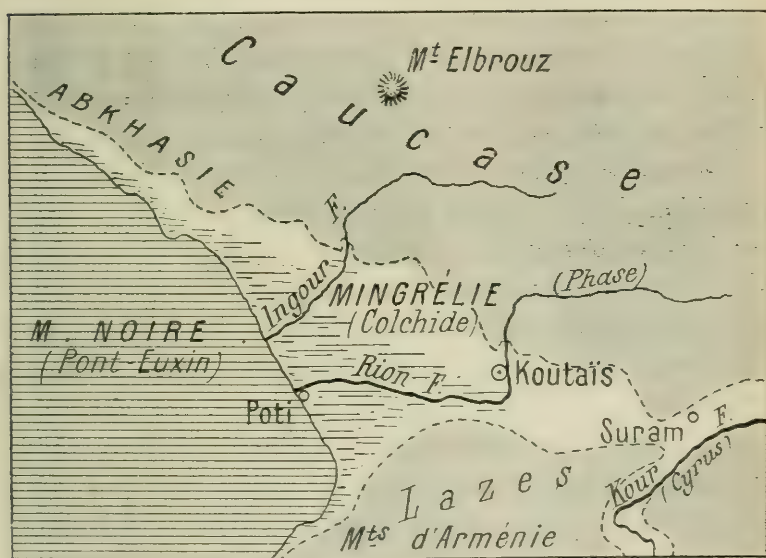
merveilleuse retraite, et une toute petite retraite, entre les montagnes et la mer. « Le bassin de l'Ingour et du Rion sont, l'un et l'autre, parfaitement limités par le Caucase, l'Anti-Caucase et la chaîne intermédiaire des montagnes Mesques. De l'Abkhasie au pays des Lazes, les monts forment un demi-cercle complet, dont le point le plus bas, sauf dans le voisinage du littoral, est, au seuil de Suram, à 919 mètres d'altitude. Des arêtes des montagnes parallèles au grand Caucase divisent ce vaste demi-cercle en réduits secondaires, dont quelques-uns sont presque complètement isolés et forment de petits mondes à part (1). »

Du côté de la terre, ce fouillis de petites vallées secondaires est encore, et surtout était autrefois très difficilement accessible. On ne pouvait y arriver des montagnes circonvoisines qu'en descendant les deux principales vallées. Or, avant l'expédition militaire de 1858, celle de l'Ingour ne possédait aucune route; il n'y avait qu'un seul « sentier périlleux escaladant la montagne à près de 3.000 mètres de hauteur » (2). L'entrée par la vallée du Rion n'était pas plus praticable : elle est étroite et facile à garder par un petit nombre de gens. De plus, elle était barrée par l'extraordinaire développement forestier des pentes, du côté de la Colchide. « Le noyer croît jusqu'à plus de 1.650 mètres d'altitude. Le mûrier blanc et la vigne croissent encore entre 1.000 et 1.100 mètres, et Ruprecht a vu le cotonnier à l'altitude de 634 mètres, dans la haute vallée du Rion (3). » Les forêts protectrices de la Colchide ont laissé d'ailleurs, depuis cinquante siècles, le

(1) Reclus, *Géogr. univ.*, t. VI, p. 161.
(2) *Ib.*, p. 162.
(3) *Ib.*, p. 167.

souvenir légendaire de ce bois redoutable, où Jason devait entrer pour trouver la Toison d'or.

Voilà donc un petit monde bien fermé, bien défendu contre les influences extérieures, un bon lieu de refuge pour des émigrants en quête d'isolement. Mais quels peuvent être ces émigrants? A quel type appartiennent-ils?




CARTE DE LA MINGRÉLIE, ANCIENNE COLCHIDE.

Cette région est contiguë aux steppes de Petits Plateaux de l'Iran et de l'Arménie. Il faut bien saisir le caractère de ces petits plateaux pour comprendre le point de départ de toute l'évolution des peuples du bassin de la Méditerranée.

Les plateaux de l'Iran et de l'Arménie sont formés par une succession de steppes élevées, froides, assez maigres, et de vallons fertiles qu'arrosent de nombreux ruisseaux produits par l'égouttement des hautes

terres. A cause même de leur division, ces cours d'eau sont généralement d'un faible débit. Ces plateaux n'offrent point aux troupeaux les immenses ressources en herbe des hauts plateaux asiatiques; ils sont trop découpés. Tout en conservant la quantité réduite de bétail qu'on peut entretenir encore sur les hauteurs, ou dans les vallées, suivant la saison, chaque communauté familiale doit chercher un vallon arrosé pour y produire le riz ou le froment, qui fournira un complément nécessaire à l'art pastoral. C'est la culture du riz qui domine dans le Nord de la Perse, celle du froment dans le reste de la contrée.

Par conséquent, cette région n'est pas, comme les Déserts, « une immense étendue de steppes pauvres englobant quelques oasis : c'est, au contraire, une série de territoires *propres à la culture* englobant des plateaux propres au pâturage. La différence des lieux se traduit immédiatement dans l'état social de la population : les anciens Mèdes, comme les Persans et les Arméniens actuels, ne vivaient pas à l'état nomade : ils formaient des établissements sédentaires. « Chaque « communauté se fixe en bourgade, » dit Hérodote (1), au milieu de ses cultures, conservant la faculté de faire paître son bétail sur les plateaux voisins. Le pâturage est l'accessoire de la culture; les pâtres sont les serviteurs des sédentaires, au lieu d'être leurs dominateurs, comme cela a lieu dans les oasis du désert ».

Ainsi, les habitants de ces petits plateaux avaient déjà, dans l'antiquité, et ont encore aujourd'hui une *formation à demi rurale;* ils cultivaient les vallées hautes de la montagne.

(1) I, 96.

Les vallées plus basses et plus fertiles de l'Ingour et du Rion devaient donc exercer sur eux une puissante attraction.

La culture fut développée dans ces vallées basses sous *deux influences.*

1° *L'exploitation de l'or.* On sait que l'ancienne Colchide fut célèbre, dans l'antiquité, par son or. La tradition nous en a été conservée par la légende de l'expédition des Argonautes à la recherche de la toison d'or. La toison d'or de la Fable paraît être le symbole des richesses de la Colchide, dont les habitants, en plongeant des toisons de brebis dans les rivières, recueillaient les paillettes d'or roulées par les eaux. D'ailleurs, les premiers établissements des Pélasges sur le pourtour de l'Asie Mineure semblent avoir été également des pays d'or. Cela résulte des diverses fouilles qui démontrent l'usage surabondant de l'or dans la métallurgie pélasgique : la découverte, par M. Schliemann, du Trésor, dit de Priam, et du lion d'or de Mycènes en témoignent. Le Simoïs et le Xanthe roulaient des paillettes d'or.

Si l'or a, pour premier résultat, d'attirer des émigrants en grand nombre, il a, pour second et définitif résultat, lorsque la « fièvre de l'or » est passée, d'amener le développement de la culture, par la nécessité de nourrir une population nombreuse. C'est ce qu'on a pu constater de nos jours en Californie et en Australie (1).

Ici, cette évolution fut d'autant plus naturelle que les émigrants des Petits Plateaux circonvoisins étaient

(1) Voir mes articles sur « Les mines d'Or », dans *la Science sociale*, t. VI, p. 198 et 398, livr. de sept. et de nov. 1888.

déjà dressés à une certaine culture, ainsi que nous venons de le dire.

2° *La culture facile.* Mais ce qui dut surtout faciliter cette évolution, c'est qu'il ne s'agissait pas d'entreprendre une culture pénible, exigeant beaucoup de travail et d'effort et qui aurait pu rebuter des populations encore à demi pastorales. Non, c'était et c'est encore une culture tout à fait à leur portée, car elle est presque spontanée, *la culture arborescente.*

Les arbres à fruits sont, en effet, la ressource fondamentale de ce coin privilégié du monde ; nulle part on ne rencontre une variété aussi considérable d'espèces. Cette fertilité remarquable de la Colchide est due à ce qu'elle recueille, comme dans un cornet, toute l'humidité des vents d'ouest du Pont-Euxin : « Il tombe une quantité d'eau près de trois fois plus considérable que dans la partie centrale de la contrée, et six, huit, même dix fois supérieure à celle que l'on observe dans le bassin de la Kour (sur la Caspienne). L'influence des vents pluvieux de la mer Noire ne s'étend pas au delà des monts Mesques, ou du Suram (qui forment le fond oriental de la vallée du Rion) (1). »

Cette extraordinaire fertilité a frappé tous les voyageurs : « La Colchide, plus heureuse que la Sicile, n'a rien perdu de son ancienne fertilité. Avec sa charrue archaïque, dont la forme n'a pas varié depuis les Argonautes, l'indolent laboureur mingrélien effleure à peine le sol, et recueille pourtant d'abondantes moissons. Cette richesse contraste avec l'aspect désolé de la région du Kour, exposée aux vents brûlants de l'Asie centrale... Cette contrée privilégiée

(1) Reclus, *Géogr. univ.*, t. VI, p. 72 ; voir à la même page la carte des pluies.

est constamment rafraîchie par les brises humides de la mer Noire; aussi toutes les plaines y sont extraordinairement fertiles, les pentes des montagnes couvertes de magnifiques forêts (1). »

Mais ce qui est tout à fait caractéristique, c'est que cette région est, par excellence, la *terre des arbres à fruits;* elle en est même la patrie originaire, suivant de Candolle et d'autres botanistes. D'après eux, c'est de ces vallées que seraient originaires, et c'est là que se trouveraient à l'état le plus spontané, le pommier, le poirier, le prunier, le cerisier, le cognassier, le mûrier, l'amandier, la vigne, le groseillier, le radis, etc., sans parler d'un certain nombre de légumineuses. Or, ce qui caractérise précisément ces divers végétaux, c'est de donner des produits presque sans aucune culture, de n'exiger de l'homme presque aucun effort : il lui suffit de cueillir des fruits qui se renouvellent d'eux-mêmes chaque année.

Cette culture arborescente domine également *dans toutes les vallées de la Méditerranée*, lesquelles se trouvent, comme nous l'avons dit, dans les mêmes conditions de climat. Aussi, ce peu d'effort que demande la culture est-il demeuré le trait frappant de la vie agricole chez les Grecs et dans une grande partie de l'Italie. C'est ce qui explique la poésie champêtre de ces peuples, qui dépeignent les travaux des champs comme une occupation essentiellement douce et mêlée d'agréables rêveries. On comprend, d'après cela, l'ouvrage d'Hésiode, et les *Géorgiques* de Virgile. Encore aujourd'hui, en Colchide, on cultive en chantant et en dansant, tant ce travail exige peu d'effort.

(1) *Le Caucase, la Perse et la Turquie d'Asie*, par le baron Ernouf, d'après la relation du baron de Thielmann, p. 27 et 30.

Cette installation dans la vallée a imprimé à la race son étroit *caractère urbain.*

D'abord la population n'est pas *naturellement portée* à se disséminer par habitations isolées, à cause de la formation communautaire imprimée par la vie semi-pastorale des Petits Plateaux : les familles tendent au contraire à rester groupées. Mais, ici, le groupement prend un caractère particulièrement étroit, qui va différencier notablement les peuples du bassin de la Méditerranée de tous ceux que nous avons observés jusqu'ici : on ne se groupe pas seulement en villages, on tend à se grouper le plus possible dans des cités et dans des cités fortifiées.

Le trait dominant est la *vie urbaine intense.*

Pour comprendre cette évolution, il faut se rappeler que toutes les vallées méditerranéennes sont entourées de montagnes et de plateaux habités par une population plus ou moins nomade et guerrière. Ces belliqueux voisins sont toujours prêts à opérer une descente dans la vallée qui s'étend à leurs pieds : ils y sont attirés par la richesse des productions naturelles. On peut dire que le montagnard vivait et vit encore en partie de razzias opérées sur l'habitant de la vallée. L'histoire des villes pélasgiques et grecques de l'Asie Mineure et de la Grèce est remplie du récit d'expéditions de ce genre : on y vivait dans des alarmes continuelles.

Dès les premières pages de son *Histoire*, Hérodote nous fait le récit d'une de ces expéditions dirigée contre Milet, ville située dans une vallée de la côte occidentale de l'Asie Mineure : « Alyatte continua contre les Milésiens la guerre que son frère avait commencée ; voici comment il menait les hostilités contre cette ville. Quand les fruits de la terre

étaient en pleine maturité, il se mettait en campagne : ses troupes marchaient au son des chalumeaux, des cithares et des flûtes. Arrivé sur le territoire de Milet, il ne détruisait, ni ne brûlait les maisons ; il n'en arrachait pas les portes ; il laissait chaque chose à sa place. Mais il détruisait les moissons et les fruits, après quoi il se retirait. Or, le Lydien ne démolissait pas les habitations des Milésiens, pour qu'ayant où s'abriter, ils pussent labourer et ensemencer encore, et pour que lui-même, dans ses incursions, eût encore des travaux à bouleverser (1). »

On voit que ces envahisseurs étaient gens de précaution et qu'ils avaient bien soin de ne pas ruiner complètement ces vallées sur lesquelles ils prélevaient un tribut périodique. On voit, en même temps, que ces populations n'avaient d'autre moyen d'échapper à de semblables attaques qu'en s'entourant de solides murailles, derrière lesquelles elles pouvaient se serrer et se défendre.

Ainsi, la vie urbaine intense fut une conséquence forcée des conditions du lieu.

Telle fut, en effet, l'origine des villes si célèbres de l'antiquité pélasgique et grecque ; presque toutes sont situées dans des positions identiques : elles occupent le centre des petites vallées, ouvertes sur la mer et entourées d'un cirque de montagnes ; c'est le même type que l'on rencontre depuis la Colchide jusqu'à la Grande-Grèce et même jusqu'aux Colonnes d'Hercule.

Cette nécessité de s'enfermer dans de solides murailles pour se défendre contre les tentatives des montagnards est tellement inhérente à la condition

(1) Hérodote, *Histoires*, I, 17.

des lieux, qu'elle a persisté jusqu'à ce jour dans la Mingrélie. Aujourd'hui encore, « toutes les maisons du haut Ingour sont de véritables forteresses capables de soutenir un siège; toutes, perchées sur une saillie du roc, sont dominées par une tour quadrangulaire de 20 à 25 mètres de hauteur, d'où l'habitant guette l'ennemi qui se présente au loin et le vise par les meurtrières. Les portes d'entrée de ces donjons ne sont qu'au deuxième ou au troisième étage, et l'on ne peut en descendre que par des troncs d'arbres inclinés et munis de traverses (1). »

Les choses se passent encore à peu près de même dans plusieurs provinces de la Perse et de la Turquie que dominent les hauteurs du Kurdistan. « Il y a tel village de l'Aderbaïdjan et du Lauristan où l'on vit dans de perpétuelles alarmes. Le village est fortifié et des guetteurs, à certaines époques de l'année, surveillent, sans se lasser, les campagnes environnantes. S'élève-t-il à distance quelque tourbillon de poussière où l'on croit distinguer les vestes rouges et les énormes turbans des cavaliers kurdes, du sommet de quelque tour retentit un signal d'alarme et aussitôt accourent de toutes parts et rentrent précipitamment les travailleurs dispersés dans les champs; sur eux se referme la lourde porte de chêne garnie de barres de fer qui clôt l'unique entrée. Quand arrivent enfin les Kurdes, presque tout le monde est à l'abri: mais il reste toujours quelques enfants ou quelques femmes qui n'ont pu s'enfuir à temps, des troupeaux qui ne se sont pas laissé rallier; il reste des blés mûrs qui attendent la faucille. Les pillards font, en toute hâte, la moisson de ces champs que d'autres avaient ense-

(1) Reclus, *Géogr. univ.*, t. VI, p. 176.

mencés. Ils lient en travers de leurs selles les lourdes et traînantes gerbes, puis ils repartent avant le soir pour leurs montagnes, chassant devant eux captifs en pleurs, troupeaux bêlants et mugissants (1). »

Ce récit moderne ne semble-t-il pas être la continuation et l'explication de celui d'Hérodote que nous venons de citer?

La nature de ce lieu a développé en outre dans la race des *aptitudes remarquables de constructeurs*.

Si la nécessité de se défendre derrière des murailles suffit à expliquer les qualités de constructeurs qui distinguent, depuis la plus haute antiquité, les populations de ces vallées, elle ne suffit pas à expliquer le degré extraordinaire d'art et de puissance de ces constructions. On sait que les ruines pélasgiques sont encore un sujet d'étonnement et d'admiration : ce sont des constructions en très grand appareil et qui, pour cette raison, ont été appelées cyclopéennes. Les spécimens les plus fameux sont les murailles de l'Acropole de Tirynthe, la Porte aux Lions et la Porte du Trésor d'Atrée, à Mycènes, le mur et la porte pélasgique de Samothrace ; mais on en trouve des restes dans deux cents autres villes environ (2). C'est donc bien là un trait caractéristique de ces sociétés.

Ces constructions sont composées d'énormes quartiers de roc souvent bruts, quelquefois taillés, mais toujours placés les uns sur les autres sans ciment, en polygones irréguliers. Les murs et les galeries de Tirynthe, par exemple, sont bâtis en pierres de dimensions telles que deux chevaux attelés ne pourraient ébranler la plus petite. La porte du Trésor d'Atrée a

(1) Vivien de Saint-Martin, art. KURDES, *Dict. de géogr.*, t. III, p. 234.
(2) Duruy, *Hist. des Grecs*, t. I, p. 68, 191.

pour linteau une pierre longue de 8m,25 sur 5m,10 de large.

Le premier caractère de ces constructions est donc l'énormité des matériaux employés. Les historiens se seraient moins étonnés de l'emploi de pareils matériaux, s'ils s'étaient rendu compte que ces populations les avaient sous la main et tout préparés, qu'ils encombraient leurs vallées et étaient même un obstacle à leurs cultures. En les utilisant, on faisait donc d'une pierre deux coups, comme on dit vulgairement, et jamais cette expression n'a été aussi juste. Ces matériaux sont fournis par les moraines, ou amas de rochers, qui se forment à la base des glaciers; elles atteignaient, surtout dans l'antiquité, la partie alluviale et cultivable de la vallée. Ce phénomène, d'ailleurs, est encore sensible à l'heure actuelle dans la Mingrélie : « Les glaciers de Troufber ont poussé leur moraine frontale jusqu'à deux kilomètres du village svane de Djabéchi, dans la commune de Moujal, et le village lui-même, ainsi que beaucoup d'autres, est construit sur les débris de moraines délaissées par les anciens fleuves de glace (1). »

Outre les rochers formés en amas dans les moraines, les habitants de ces petites vallées avaient encore à leur disposition tous ceux que les torrents et les pluies torrentielles avaient précipités dans la vallée, le long des pentes abruptes. On comprend donc qu'ils aient trouvé plus simple de les utiliser tels quels, que de les tailler péniblement. Et cela leur était, en somme, plus facile, puisque, ces matériaux étant dégagés du sol et se trouvant sur place, on n'avait pas à vaincre la difficulté de l'extraction ni des longs transports.

(1) Reclus, *Géogr. univ.*, t. VI, p. 162.

Mais les constructions pélasgiques ne sont pas seulement remarquables par l'énormité des matériaux; elles le sont encore par un certain caractère d'art et d'habileté, qui s'est développé singulièrement, on le sait, chez leurs descendants, les Grecs et les Romains.

Cette aptitude paraît avoir eu pour origine la nécessité de pratiquer de grands travaux de drainage et d'établir des aqueducs dans des conditions souvent difficiles. On sait que ce genre de constructions est une des parties les plus délicates de l'art de l'ingénieur.

En effet, dans la plupart des vallées méditerranéennes, il se forme, le long du rivage, des amas de sables, qui empêchent l'écoulement des eaux descendues de la montagne. Aussi les parties basses de ces vallées étaient-elles et sont-elles encore souvent couvertes de marécages. C'est ce qui explique que la plupart des villes pélasgiques aient été établies, non pas sur le rivage, mais *au milieu de la vallée*, dans une partie assez élevée pour être à l'écart des eaux stagnantes. Telle était la situation de Troie, d'Argos, de Tirynthe, etc. Nous constatons d'ailleurs le même phénomène dans la Mingrélie actuelle : « Dans la plaine basse, où les marécages donnent naissance aux miasmes de la fièvre, l'influence de la malaria, funeste pour les hommes, l'est également pour les animaux : c'est là un fait bien connu de tous les Caucasiens. Les paysans de la Mingrélie marécageuse ne peuvent même garder des poules autour de leurs cabanes. Toropov ne doute pas que les fièvres ne soient la cause de la mortalité (1). » On s'explique après cela l'importance des mythes d'Hercule, qui passait pour

(1) Reclus, *Géogr. univ.*, p. 171.

avoir détourné des fleuves et desséché des marais.

En réalité, toutes ces petites vallées d'alluvion semées le long des rivages méditerranéens ont été faites par les « flèches », ou bancs de sable émergés du rivage. Contre ce barrage naturel, les eaux pouvaient s'accumuler jusqu'à monter très haut dans la vallée, détruire toutes les cultures et acroître le marais dans un moment de crue excessive. Aussi, rien ne s'explique-t-il mieux que ces égouts monumentaux bâtis par les Pélasges. A l'inverse des Égyptiens, pour qui la culture était si facile aussi, mais dont l'effort devait se reporter sur les grands travaux d'arrosement, les Pélasges trouvaient leur plus grand travail dans la construction d'ouvrages destinés à les débarrasser des eaux surabondantes.

C'est ainsi que la nature des lieux fit, des Pélasges et des divers peuples qui sortirent d'eux, des constructeurs remarquables.

Elle eut de plus pour effet de développer la *beauté et les proportions harmonieuses du type physique.*

La régularité et l'admirable proportion du type physique, chez les Grecs de l'antiquité, nous sont assez connus par l'histoire et par l'art, le fait n'est pas à démontrer, mais à expliquer. Aujourd'hui, le type a été singulièrement déformé par toutes les invasions qui sont descendues dans le bassin de la Méditerranée à travers les routes de terre et qui y ont amené des populations très diverses. Cependant, dans les vallées qui sont restées plus que les autres à l'abri de cet afflux d'éléments étrangers et par conséquent plus soumises uniquement aux conditions du

lieu. les caractères physiques du type se sont maintenus. Tel est précisément le cas pour la Mingrélie et les vallées du Caucase. D'ailleurs la beauté de la race géorgienne est célèbre.

Tous les voyageurs et les géographes le constatent : « Dans les régions basses de la Mingrélie, et surtout sur les premiers contreforts des monts, jusqu'à 1.000 et 1.200 mètres d'altitude, presque tous les hommes sont beaux ; il suffit de se promener un jour de marché à Zougdidi, ou dans telle autre petite ville du bas Rion ou du bas Ingour, pour se convaincre que nulle part la race humaine n'a de plus admirables représentants (1). »

Et cette beauté du type est tellement particulière à la vallée, que la population des montagnes environnantes, quoique appartenant à la même race, présente une déformation sensible : « Dans le cœur des montagnes, là où la lutte pour l'existence devient pénible et souvent périlleuse, les figures sont de proportion moins heureuse et l'on voit, çà et là, des personnes vraiment laides, surtout parmi les femmes : le goître, le crétinisme sont fréquents chez les Svanes, notamment chez ceux de la haute vallée de la Tskhenis. Là, des familles entières se composent de crétins. Quand on remonte les bords de l'Ingour, des champs de maïs aux pâturages neigeux, les changements que l'on observe dans l'apparence des habitants sont analogues à ceux que l'on voit en pénétrant des beaux lacs italiens dans les gorges du Valais (2). »

On s'expliquera cette beauté harmonieuse du type physique dans ces vallées, si on considère que le tra-

(1) Reclus, *Géogr. univ.*, p. 172.
(2) Reclus, *Géogr. univ.*, p. 172.

vail dominant est la cueillette des fruits, associée à une culture tellement facile et rudimentaire qu'elle est presque spontanée. L'homme vit en plein air, sous un climat tempéré et sans que le corps soit astreint à aucun travail pénible capable de le déformer; il se livre cependant à un exercice suffisant pour maintenir l'agilité et l'harmonie des membres. On a souvent célébré la grâce et la beauté physique des naturels des îles Tahiti, et on sait, d'autre part, que la population de ces îles vit presque exclusivement des produits de la cueillette, par suite de l'abondance extraordinaire des arbres fruitiers. On voit que, malgré la distance, la même cause produit les mêmes effets.

Un autre effet que nous constatons est *le développement des aptitudes artistiques et musicales.*

Ces aptitudes ont été un des caractères distinctifs de la race grecque. Or, nous les retrouvons encore très vivantes dans ces vallées de la Mingrélie. « Un des traits les plus remarquables de la race géorgienne est son amour pour le chant et la danse... Ils donnent de la voix tout le jour, en s'accompagnant de la daïra ou tambourin, et de la balalaïka, espèce de guitare à trois cordes. Il en est dont chaque mouvement, pour ainsi dire, est accompagné du rythme musical. En sarclant leurs champs de maïs, ou en s'occupant de toute autre besogne de la culture, les hommes, disposés par groupes réguliers, chantent à plusieurs parties des paroles rimées qui se rapportent à leur genre de travail; à mesure qu'ils avancent, ils précipitent leur chant; les mouvements cadencés deviennent de plus en plus rapides. Arrivés au bout du sillon, les travailleurs s'arrêtent brusquement, pour reprendre, en revenant sur leurs pas, le refrain de leur chant et la

cadence de leur travail. Des maîtres despotiques, venus de la morne Russie, ont voulu imposer le silence à leurs journaliers imères, mais il leur a fallu céder; sans la joie de la musique, le labeur habituel ne pouvait plus se faire (1). »

Combien cette musique qui retentit encore à l'heure actuelle ne nous aide-t-elle pas à comprendre le mythe d'Orphée, un des personnages typiques de la race pélasgique! On croirait entendre les chants à l'aide desquels les Pélasges prenaient courage pour bâtir leurs indestructibles murailles et leurs gigantesques canaux, les deux sûretés de leur existence.

Et qui ne voit que ces aptitudes artistiques et musicales se sont encore développées sous l'influence de la vie facile et insouciante créée par l'abondance des productions spontanées, et qu'elles ont été affinées par le contact permanent que crée la vie urbaine? Il faut la combinaison de ces deux influences, pour porter ces aptitudes à ce degré d'intensité.

Si la Mingrélie actuelle n'est plus qu'un pâle reflet de l'ancien type pélasgique, du moins il est encore possible d'y retrouver les contours généraux de l'antique société d'où sont sorties les populations les plus caractéristiques du bassin de la Méditerranée. Le malheur de la Mingrélie est d'avoir été en quelque sorte recouverte par l'inondation turque et tartare. C'est là, en effet, qu'était le péril de sa situation géographique. Toute forte qu'elle fût, ainsi que nous venons de le voir, contre les nomades venus de la montagne, les habitants de ces vallées étaient noyés au milieu des montagnards comme une petite oasis de verdure dans la steppe immense.

(1) Reclus, *Géogr. univ.*, p. 212.

Enfermés de si près et si étroitement, non seulement par les nomades, mais par la nature toute différente des régions circonvoisines, la Colchide ne pouvait ni étendre de proche en proche ses établissements, ni peupler exclusivement les alentours, de ses fugitifs et de ses bannis, de manière à créer, là, soit une puissante confédération de villes, soit une pure race de libres émigrants sortis d'elle seule.

Pour échapper à cette difficulté, les Pélasges de l'ancienne Colchide durent se projeter au dehors, par la seule route qui leur fût ouverte ; c'est ce que nous allons voir, en étudiant plus directement le *type ancien des vallées méditerranéennes.*

## II

Les Pélasges apparaissent à l'origine de l'histoire du bassin de la Méditerranée. La citation suivante résume assez exactement l'opinion générale des historiens à leur sujet : « Aux premières lueurs, bien vacillantes encore, que l'histoire, ou plutôt que la poésie projette sur ces vieux âges, se montre, perdu dans la nuit des temps, un grand peuple, les Pélasges, qui semble avoir couvert l'Asie Mineure, la Grèce et une partie de l'Italie, où il laissa sa langue, qui a formé le grec et le latin, et ses dieux que les Hellènes et les Italiotes adoptèrent... Quant aux tribus qui peuplèrent la Grèce proprement dite, elles sont connues sous le nom fameux de Pélasges et d'Hellènes, les premiers précédant les seconds. Les Grecs désignaient, sous la dénomination générale de Pélasges,

les peuplades qui les avaient précédés sur le sol de la Hellade (1). »

Comment ces Pélasges se répandirent-ils sur les divers rivages de la Méditerranée?

*Ils se repandirent par la route de la mer.* Cette affirmation repose sur quatre groupes de preuves :

1. *Le témoignage des anciens.* Les anciens n'avaient pas, contre la traversée de la mer, les mêmes préjugés que beaucoup d'historiens modernes, sans doute influencés par notre vie plus sédentaire. Ainsi, suivant Hérodote, les Pélasges-Tyrrhéniens, ou Étrusques, étaient venus de la Lydie, c'est-à-dire des rivages de l'Asie Mineure et par la voie de la mer (2). Cette traversée, une des plus longues cependant que l'on puisse effectuer dans la Méditerranée, n'effraie pas le Père de l'histoire; elle lui paraît toute naturelle. C'est également par mer qu'Homère fait fuir les Troyens vaincus, et l'on sait le rôle considérable que joue la mer dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*. D'après la tradition, beaucoup de fondateurs de villes grecques seraient également arrivés par mer, par exemple, Cécrops, Inachus, Cadmus. C'est par mer que les Argonautes se rendent en Colchide et les Grecs à Troie. Virgile s'est fait l'écho de cette tradition pour l'Italie : car il fait également venir par mer Énée et son fils Ascagne. Le même sentiment est encore dominant à l'époque de *Tacite :* « Ce n'était pas par terre, nous dit-il, mais sur des vaisseaux que se transportaient autrefois les migrations de peuples (3). »

N'oublions pas d'ailleurs que la navigation sur la Méditerranée est singulièrement facilitée par les dé-

(1) Duruy, *Hist. des Grecs*, t. I, 39, 43.
(2) *Hist.*, I, 163.
(3) *Germanie*, 2.

coupures du rivage et par les nombreuses îles, qui permettent de trouver, chaque soir, un port pour se mettre à l'abri pendant la nuit (1).

2. *La Méditerranée était alors en dehors des routes de terres.* C'était une région fermée. Au nord, le courant des peuples suivait la voie du Danube, qui était largement ouverte. Pour dévier vers la Méditerranée, il aurait fallu franchir les Balkhans qui étaient une route bien moins séduisante pour des pasteurs, incapables de faire vivre leurs troupeaux sur ces sols forestiers. On sait d'ailleurs que, lorsque les Celtes débouchèrent sur les rivages, ils y trouvèrent les Pélasges établis depuis des siècles.

Au sud de cette mer, le grand désert africain ouvrait aux migrations des peuples un large parcours vers l'Occident, ainsi que nous l'avons expliqué précédemment. De plus, la vallée du Nil, par son extraordinaire fécondité, accumulait les hommes et les retenait.

Ajoutons enfin, ce qui est décisif, que les Pélasges et les autres habitants du bassin de la Méditerranée sont très différents, au point de vue social, ainsi qu'on va le voir, de tous les émigrants qui ont suivi la route de l'Europe centrale ou celle de l'Afrique ; il n'est pas possible de les faire venir par le même chemin.

3. *La route de mer explique seule la formation sociale commune à tous les peuples de la Méditerranée dans l'antiquité.* Du fond de la mer Noire aux Colonnes d'Hercule, cette civilisation est identique ; partout elle présente les mêmes caractères. Cette similitude est bien extraordinaire, sur une pareille étendue qui comprend toute la longueur de l'Europe. Elle

(1) On a retrouvé des représentations de vaisseaux sur des vases archaïques. Ils sont reproduits dans l'*Hist. des Grecs*, de Duruy, t. I, p. 178.

ne peut s'expliquer que si ces populations ont toutes suivi la même route. Or il n'y a qu'une seule route commune à tous ces rivages, c'est celle de la mer. En science sociale, une pareille preuve est décisive.

4. *La route de mer explique seule l'avance énorme de la civilisation méditerranéenne, jusque dans sa partie occidentale.* Cette avance est bien particulière ; elle étonne tous les historiens, mais aucun ne cherche à l'expliquer positivement. Comment se fait-il que, sur les côtes méditerranéennes de l'Italie, de la Gaule et de l'Espagne, nous ne trouvions pas des demi-nomades, des demi-barbares comme les Celtes, mais des civilisés complets, des urbains, aussi avancés dans la civilisation que ceux de l'Asie Mineure ou de la Grèce ? Les poteries étrusques sont semblables à celles de l'Asie Mineure et ne leur sont en rien inférieures. Il est manifeste que, d'un bout à l'autre, ce sont des Pélasges, c'est-à-dire des gens de cette même formation que nous appelons pélasgiques. Il faut donc, de toute nécessité, que ces peuples aient suivi une route qui leur ait permis d'échapper à toute transformation, qui les ait déposés aux points d'arrivée dans l'état social où ils étaient au point de départ, et cela en dépit de la longueur du trajet. La route de mer est la seule qui présente ce caractère extraordinaire.

Quel a été le point de départ et quelle a été la direction suivie par ces populations ?

Les Pélasges sont venus de la Colchide par les rivages de l'Asie Mineure. — Cette origine peut être établie par les témoignages suivants :

1° *La Colchide est signalée par les traditions historiques les plus anciennes.* Parmi ces traditions, une des plus antiques est la fable de Prométhée, « fils de

la terre et père de Deucalion ». lequel fut l'auteur de la race hellénique. D'après la légende, Prométhée fut enchaîné sur le Caucase, c'est-à-dire précisément sur les montagnes qui dominent la Colchide. Il fallait donc que ces régions éloignées fussent restées dans la tradition des Pélasges, dès la plus haute antiquité. Et, rencontre bien extraordinaire, nous sommes ramenés aux mêmes lieux par un autre souvenir historique. des plus anciens; je veux parler de la tradition si vivace de l'expédition des Argonautes. Cette expédition se présente comme un retour offensif des colonies pélasgiques de Grèce contre les établissements pélasgiques d'Asie Mineure, antérieurement à la guerre de Troie. Phryxus, qui est le point de départ de toute cette légende et qui marque le plus lointain souvenir des Grecs à cet égard, était considéré comme proche parent du roi de Colchide. auprès duquel il se réfugie et dont il épouse la fille. Or, les Grecs ne se reconnaissaient pas aisément de parenté avec les autres peuples. Il y a donc là encore une indication dont il faut tenir grand compte. Si les Pélasges n'étaient pas venus de la Colchide. il serait bien étrange qu'ils aient connu, dès les plus lointaines origines de leur histoire, ce pays perdu au fond de la mer Noire.

2° *Les colonies pélasgiques se succèdent, sur le rivage, depuis la Colchide jusqu'en Mysie et en Lydie.* Il suffit. pour le constater, de jeter les yeux sur une carte des anciennes colonies grecques dans l'Asie Mineure. Il y a à peine une étroite interruption après Trébizonde, à l'endroit où le plateau anatolien surplombant le rivage ne forme pas de vallées ouvertes sur la mer et rend par conséquent impossible tout établissement à la façon pélasgique.

3° *L'origine colchidienne est confirmée par le mouvement de retour de l'Empire grec.* Il y a là un témoignage de la plus haute importance et qui, étant plus récent, est plus facile à constater. C'est une loi sociale presque invariable que les peuples refoulés par des adversaires supérieurs en force battent en retraite, en revenant sur leurs pas, dans la direction du pays d'où ils sont sortis. Ils refont, en sens inverse, le chemin parcouru par leurs ancêtres, parce qu'ils le connaissent mieux, parce qu'ils sont toujours restés en communication avec lui, parce qu'ils sont assurés de retrouver sur cette route des hommes de leur langue, de leur race, de leur formation sociale. C'est ce qu'ont fait, c'est ce que font actuellement les Tartares et les Turcs, par exemple : ils ne se replient pas vers l'Occident, mais vers les parties de l'Orient dont leurs compatriotes jalonnent encore la route. En d'autres termes, les peuples qui ne peuvent se maintenir dans leurs possessions conquises tendent à revenir vers leur berceau.

L'Empire grec a connu ces tristes vicissitudes, lorsqu'il a été refoulé par l'Empire latin de Constantinople, en 1204. Alors, les Grecs vaincus refluent vers l'Asie Mineure, mais seulement en suivant les rivages du Nord dans la direction exacte de la Colchide et jusqu'à ce pays. Sur cette route de leur race, ils fondent alors deux empires : l'Empire grec de Nicée et l'Empire grec de Trébizonde, comme s'ils voulaient finir sur les rivages où ils ont commencé. Ils semblent ainsi nous indiquer, par un témoignage sensible, quelle avait été la route de leur jeunesse! Cette marche en retraite de la race grecque est une curieuse contre-épreuve de sa marche en avant (1).

(1) Voir, dans l'Atlas de Foncin, les cartes 12 et 26.

4° *La Colchide n'ouvre pas, aux émigrants, d'autre route que la mer.* Nous avons dit que les Pélasges n'avaient pu conserver leur type social d'un bout à l'autre de la Méditerranée qu'en émigrant par la route de mer. Or, de la Colchide, il n'y a pas d'autre issue que la mer; du côté de la terre, cette région est entourée de toutes parts par la montagne occupée par des masses profondes de populations belliqueuses. Il faut donc nécessairement se jeter à l'eau, lorsque la population devient trop nombreuse. Voilà qui répond bien à la définition des Pélasges : des agriculteurs se propageant par mer et fondant leurs établissements dans des vallées ouvertes sur le rivage.

5° *La Colchide explique le caractère si particulier des Pélasges et leur ignorance des grands Empires du Sud.* Cette ignorance des grands Empires assyriens, iraniens et égyptiens est bien frappante. Non seulement ils n'en ont pas subi l'influence, mais leur langue, leurs traditions, leur art sont complètement différents (1). Les Pélasges et leurs descendants tranchent nettement sur tout ce monde oriental. Il faut donc absolument leur trouver un nid de formation bien à part et, de plus, une route entièrement à l'abri de ces influences. La Colchide est précisément un lieu fermé, bien isolé de ces Empires, perdu au fond de la mer Noire; et la route par laquelle on en sort n'est parcourue régulièrement par aucun des grands peuples du Midi. A ce point de vue encore, la Colchide répond entièrement à la donnée du problème.

6° *La Colchide explique le type physique et social des Pélasges.* La beauté du type physique, l'aptitude artistique, la pratique de la culture arborescente, sont

(1) Duruy, *loc. cit.*, p. 54.

les traits distinctifs des Pélasges et des Hellènes. Or, nous avons constaté que ces divers caractères sont encore persistants dans la population de la Mingrélie actuelle, qui est l'ancienne Colchide. Ainsi, de quelque côté que nous examinions la question, nous sommes toujours ramenés à ce pays.

Cette grande migration maritime ne s'est pas effectuée d'une seule traite.

Les Pélasges ont fait une *étape importante dans la Mysie et la Lydie*. La Mysie et la Lydie, situées sur les rivages occidentaux de l'Asie Mineure, sont formées par les diverses vallées qui descendent du plateau anatolien vers la mer Égée. C'est sur ces rivages que se succédaient Troie, Phocée, Milet et cent autres villes fameuses. Il y eut là comme une première Grèce qui jeta un éclat extraordinaire aux origines de l'histoire.

Ces rivages sont précisément situés sur la route que nous venons de déterminer et qui devait conduire les Pélasges de la Colchide jusqu'en Grèce et en Italie. Mais pourquoi ces émigrants se sont-ils arrêtés et accumulés sur ce point de la route? On s'expliquera cette importante étape, si l'on considère la situation géographique de cette région. Plus au sud, les Pélasges trouvaient le littoral occupé par les Phéniciens, qui leur barraient ainsi la route dans cette direction. A l'est, ils rencontraient toujours la montagne avec ses populations menaçantes. A l'ouest, c'était la mer qu'il leur fallait franchir d'un bord à l'autre, pour la première fois, car depuis la Colchide, ils s'étaient contentés de côtoyer les rivages. On comprend donc qu'ils aient eu un moment d'hésitation et qu'ils aient d'abord pris le parti de s'accumuler là aussi longtemps qu'il leur serait possible. (V. la carte, p. 283.)

Ils prirent d'autant plus facilement ce parti que ces vallées étaient encore plus favorables que celles de la Colchide à l'établissement et à l'épanouissement de la race. La bande de rivages était beaucoup plus large et les vallées plus profondes. En outre, elles étaient séparées des nomades de la montagne par une zone de déserts salés et par une région forestière également impropres au pâturage. C'était en quelque sorte une petite Europe agricole adossée au plateau asiatique.

Cette situation privilégiée nous explique l'antique et extraordinaire prospérité de ces villes, dont Troie est restée le type. « Troie était célèbre pour la force de ses murailles, les richesses et le luxe de ses habitants, dont les mœurs et la religion étaient, comme la langue, les mêmes que celles des Hellènes, mais à un degré plus avancé de développement (1). »

C'est probablement cette richesse qui poussa les Grecs à s'emparer de Troie et c'est ce qui explique que la prise de cette ville ait été, dans l'antiquité, un si grand événement. C'était le triomphe des colonies plus jeunes contre leurs ancêtres, quelque chose comme une prise de Londres par les Anglo-Saxons d'Amérique.

Cependant cette situation, malgré tous ses avantages, présentait un inconvénient grave. On était encore trop près des montagnards nomades, trop exposés à leurs razzias, ainsi que nous en avons eu le témoignage par Hérodote. On sait que ces villes finirent plus tard par succomber sous l'invasion des Mèdes et des Perses, c'est-à-dire des montagnards maîtres de l'Asie Mineure. L'espace d'ailleurs manquait.

Les Pélasges se virent donc dans la nécessité de

(1) Duruy, *loc. cit.*, p. 108.

franchir la mer pour aborder aux rivages de la Grèce. C'est de la Mysie, de la région où fut Troie, que paraît s'être fait le principal rayonnement. De là, en effet, la traversée était plus courte et plus facile. Les îles d'Imbros et de Lemnos offraient deux points de relâche, d'où l'on pouvait gagner facilement les promontoires de la Chalcidique, qui avancent leurs trois bras vers l'Asie Mineure, comme pour appeler et pour recevoir ces émigrants encore inexpérimentés dans la navigation. Ce qui permet de supposer que ce fut bien là la plus ancienne route suivie par les Pélasges à travers la mer Égée, c'est d'abord que la tradition la fait suivre à Jason et aux Argonautes; c'est ensuite que les îles d'Imbros et de Lemnos ont conservé, pendant longtemps, un caractère essentiellement pélasgique. C'est dans ces îles qu'était le centre du culte des Cabires qui se rattache si directement aux Pélasges.

La mer Égée franchie, les Pélasges sont enfin hors des atteintes des nomades. Ceux-ci ne peuvent pas les suivre, car ils ne sont pas dressés comme eux à la navigation. C'est ce qui explique qu'à partir de là, c'est-à-dire à partir de leur établissement en Grèce, l'histoire des Pélasges prend un caractère si particulier : ils se développent sur un sol vacant et en dehors de toute pression étrangère, en dehors de toute influence du voisinage des grandes nations asiatiques, par conséquent avec tous les traits distinctifs de leur formation sociale.

Ces traits peuvent se ramener à deux principaux :

1° *Ils s'établissent par petits peuples distincts.* Ce caractère est assez connu, il domine toute l'histoire de la Grèce et de l'Italie méridionale pendant l'antiquité. Tout au plus, ces villes indépendantes forment

entre elles quelques liens fédératifs, comme gage de paix, ou pour assurer leur défense commune contre les nouveaux arrivants. La multiplicité des petites vallées qui se succèdent le long des rivages était d'ailleurs très favorable à cet isolement et à cette indépendance.

2° *Ils conservent leur caractère agricole.* On s'expliquera cette persistance si l'on observe que la partie septentrionale de la Méditerranée, ainsi que la plupart des îles, étaient, à ces époques reculées, fort peu visitées par les purs commerçants et navigateurs, dont les Phéniciens sont le type. A cette époque, ceux-ci effectuaient surtout les transports entre les grands empires d'Égypte et d'Assyrie, et lorsque, plus tard, ils s'élancèrent dans la pleine mer, ce fut surtout le long des côtes méridionales, ainsi que nous l'expliquerons. Pendant peut-être plusieurs siècles, les Pélasges purent donc rester des solitaires, dispersés dans des vallées et presque sans aucun rapport avec les grands peuples de l'Orient. Chaque vallée se suffisait, grâce à la facilité et à l'abondance de la culture arborescente, et ainsi l'isolement du lieu favorisait leur penchant naturel. Ils ne naviguaient que pour chercher plus loin une nouvelle vallée, propre à fournir un établissement au trop-plein de la population. Le voyage d'Énée, dans l'*Énéide,* semble donner une idée assez exacte de ce que durent être, dans la plus lointaine antiquité, les migrations pélasgiques.

Le caractère agricole des Pélasges nous est d'ailleurs attesté par les traditions qui ont pu arriver jusqu'à nous. Hérodote, qui avait encore sous les yeux des spécimens bien conservés de ce type, nous les dépeint comme une race de purs paysans. Il cite même une anecdote bien caractéristique : « Selon Hécatée, fils d'Hégésandre, dit-il, quand les Athéniens virent

la contrée au-dessous de l'Hymète qui leur appartenait et qu'ils avaient donnée aux Pélasges, en échange du mur de l'acropole *bâti jadis par ceux-ci* (voilà bien le caractère de constructeurs que nous avons reconnu), lorsqu'ils virent que cette contrée précédemment stérile et de nulle valeur était *bien cultivée,* l'envie les prit et ils désirèrent recouvrer cette terre, si bien qu'ils chassèrent les Pélasges, sans mettre en avant le moindre prétexte (1). » Ainsi, en échange d'un dur travail, on leur donne une terre sans valeur : mais ces habiles défricheurs de toutes les vallées méditerranéennes ne tardent pas à la mettre en culture ; alors on les chasse *sans le moindre prétexte,* parce qu'on n'a devant soi que de simples paysans que l'on méprise.

Selon la Fable, Pélasgos, le premier, a pétri et cuit le pain réduit en farine. Mais ce que les poètes chantent par-dessus tout, ce sont les douceurs sans pareilles de la culture arborescente. D'après Hésiode, voici en quoi consiste le bonheur des hommes vertueux dans les Iles Fortunées : « Ils cueillent, *trois fois* par an, des fruits doux comme le miel, sur des arbres toujours en fleurs. »

L'importance de la culture, et en particulier de la culture arborescente, est d'ailleurs attestée par ce que nous savons de la religion pélasgique. C'est une religion essentiellement naturaliste, divinisant les phénomènes naturels, les agents physiques. C'est aux Pélasges, comme le constate très exactement M. C. Périgot, que les Hellènes durent plusieurs divinités de leur Olympe : Zeus à qui était consacré le *chêne,* sous la forme duquel il fut sans doute adoré, lorsque les premiers hommes mangeaient des glands suivant la tradi-

(1) Hérodote, VI, 137.

tion pélasgique ; Héra ou Junon, qui avait été d'abord le tronc d'un *poirier* dans lequel on tailla sa statue, ou la *grenade sauvage*, qui plus tard ne figure plus que comme un attribut dans sa main ; Poseidon ou Neptune, qui envahit les *grèves basses* de l'Attique, terre pélasgique, dont le premier nom, d'après Strabon, fut Posidonia ; Athéné ou Minerve, la déesse de l'*olivier*, la protectrice des hauteurs, des *villes environnées de tours et de murailles ;* Déméter ou Cérès, la déesse de la *vie agricole*, celle qui enseigne à Triptolème à semer le blé ; Héphaistos ou Vulcain, le divin forgeron (le fer est indispensable pour fabriquer les instruments agricoles), tombé dans cette île de Lemnos où les Pélasges se trouvent encore aux temps historiques ; enfin, Artémis ou Diane, née dans cette Arcadie qui resta pélasgique jusqu'aux derniers temps de la Grèce, déesse des montagnes, des bois sacrés, des sources, des lacs, des nymphes, des faunes et des satyres.

N'est-il pas manifeste que c'est bien là la religion d'un peuple adonné à l'agriculture et à une agriculture essentiellement arborescente ; on pourrait presque, d'après les attributs de ses dieux, reconstituer les travaux auxquels on se livrait.

Le type des vallées ne peut, à lui seul, expliquer les sociétés du bassin de la Méditerranée, car il s'est trouvé partout juxtaposé et plus ou moins mélangé à deux autres : celui des ports maritimes et celui des plateaux. Les sociétés méditerranéennes sont le résultat d'une combinaison et il n'est possible de les expliquer qu'en tenant compte exactement de chacun des éléments qui les composent.

Nous allons donc étudier le second de ces éléments, celui des *Ports maritimes*.

# CHAPITRE II

## LA ROUTE ANCIENNE DES PORTS MARITIMES

### Les types Phénicien et Carthaginois.

I

Nous venons de voir comment, dès l'époque historique la plus reculée, les Pélasges se sont répandus de la Colchide jusque dans les étroites vallées qui s'échelonnent le long du littoral méditerranéen ; comment ensuite ils y sont restés à l'état de petits peuples autonomes et purement agricoles.

Mais ce ne sont pas eux qui ont créé la navigation *commerciale* de la Méditerranée. Ils ne faisaient de navigation que pour se transporter à la recherche d'une terre, comme Énée dans l'*Énéide*.

L'exploitation commerciale de la Méditerranée apparaît, à l'origine, sur le littoral syrien, parmi des populations appartenant à une formation sociale très distincte de celle des Pélasges. Le littoral syrien était bien placé pour développer le commerce ; il était précisément en contact avec les deux grands Empires de cette époque, l'Égypte et l'Assyrie ; il les reliait l'un à l'autre. Aussi est-ce à Sidon et à Tyr qu'est né le

commerce de la Méditerranée, et ce commerce a d'abord eu pour objet le transport et l'échange des marchandises entre l'Égypte et l'Assyrie.

Dans l'antiquité, le type pur, spécial et développé, des ports maritimes est en effet fourni par les Phéniciens et par les Carthaginois, qui ne sont, en somme, que deux divisions du même peuple. Ce peuple a vécu exclusivement, ou presque exclusivement, du port; il a été exclusivement, ou presque exclusivement marin.

Les Grecs et les Romains, dont nous décrirons le type plus loin, se sont adonnés beaucoup moins exclusivement au commerce maritime. Ils ont été, ou plutôt ils sont devenus marins, et, finalement, ils se sont même trouvés supérieurs sur mer aux Phéniciens et aux Carthaginois; mais ils n'étaient pas, comme eux, purement marins : il s'en fallait de beaucoup. Les Phéniciens et les Carthaginois ont exploité la mer d'une façon incomparablement et incontestablement plus exclusive : par là, ils sont, au plus haut degré, les représentants de la route des ports maritimes.

Le lieu de formation du type Phénicien-Carthaginois est *le rivage du pays de Chanaan*. Dans l'antiquité, les grandes nations riches se trouvaient sur le rivage asiatique et non sur le rivage européen de la Méditerranée : c'était le temps des fameux Empires d'Assyrie et d'Égypte. Il faut remarquer qu'à toutes les époques, la navigation marchande, le commerce maritime, établissent leur point de départ, leur point d'attache, à proximité des plus grands consommateurs et des plus grands producteurs industriels. Les ports avec lesquels ils correspondent dans les pays neufs ne sont que des comptoirs, des correspondants. On

s'explique donc très bien que, dans l'antiquité, le commerce se soit d'abord développé sur la côte phénicienne, située dans le voisinage immédiat des grands empires de l'Orient que je viens de nommer.

Les Phéniciens représentaient alors, dans la Méditerranée, le type du port maritime, comme les Pélasges le type de la vallée. Ce sont les Phéniciens qui les premiers établirent des comptoirs, des colonies maritimes, sur les rivages méditerranéens : en Asie Mineure, en Grèce, dans la mer Noire. C'étaient là, alors, les pays neufs, les pays lointains, au regard des grands empires d'Asie ; c'étaient autant de rivages que les massifs montagneux et presque impénétrables de l'Anatolie, ou que le grand circuit continental autour de la mer Noire, ne permettaient pas d'atteindre autrement que par mer. Rhodes, la Crète, les principales îles de l'Archipel, l'Argolide et l'Attique au temps des Pélasges, ont reçu des Phéniciens, les premiers fondateurs de leurs villes maritimes. Inachus, Ogygès, Danaüs, Cécrops, Cadmus, etc., étaient phéniciens. On a été porté à considérer parfois certains d'entre eux comme Égyptiens, précisément parce que les Phéniciens naviguaient alors pour le compte des Égyptiens et avaient des établissements dans la basse Égypte.

La région originaire des Phéniciens, le rivage du pays de Chanaan, était particulièrement favorable à cette première éclosion du commerce. Derrière ce rivage, se trouve une longue et étroite oasis : la vallée du Jourdain. Elle est fermée de toutes parts : au nord, à l'est et au sud, par les déserts de la Syrie et de l'Arabie : à l'ouest et au nord, par la série ininterrompue des montagnes qui se rattachent au système du Liban et qui descendent jusqu'à la mer. C'était un

pays fertile : là « coulaient le lait et le miel », suivant l'expression de la Bible (1).

Dès la plus haute antiquité, cette vallée creuse fut occupée par des gens probablement culbutés des petits plateaux environnants. Quoi qu'il en soit, ils prirent là la formation sociale qui fit le type chananéen. Abraham, puis les Israélites les trouvèrent à l'état de sédentaires, adonnés à la culture, comme toutes les populations chassées des déserts sur les confins cultivables. Sans cesse exposés aux incursions des nomades (ils succombèrent à celle des Israélites), ils furent obligés de construire de solides murailles de défense et devinrent ainsi de grands bâtisseurs : les célèbres murailles de Jéricho furent leur œuvre.

Quand la pression exercée par les nomades devint trop forte, ils durent chercher un asile plus sûr et se rejetèrent du seul côté qui n'était pas fermé par les nomades, c'est-à-dire sur le rivage de la mer.

Ce rivage leur présentait un double avantage : il était abrité contre les attaques des nomades par le Liban à pentes rapides et boisées; des îles, à proximité du rivage, offraient une retraite encore plus complète. Aussi est-ce dans des îles que furent fondées Sidon, Tyr, Aradus. La ville d'Aradus, dit Strabon, est située sur « un rocher battu de tous côtés par les flots, il a environ sept stades de tour. Il est recouvert d'habitations et tellement peuplé encore à présent que les maisons y ont un grand nombre d'étages. Les habitants boivent de l'eau de pluie conservée dans des citernes, ou de l'eau qu'on transporte de la côte voisine ». Ces villes furent entourées, elles aussi, de

(1) « C'est un pays de sources et de ruisseaux, de lacs, de vallées et de montagnes, un pays de froment, d'orge, de vigne, de figues, de grenades, où l'olive donne son huile et la datte son jus. »

fortes murailles : les Phéniciens conservaient leurs habitudes de bâtisseurs. Nous savons d'ailleurs que, lorsque Salomon voulut construire le Temple de Jérusalem, ce fut Hiram, roi de Tyr, qui lui fournit des ouvriers.

Cependant les Phéniciens étaient à l'étroit dans les îles et sur cette bande de rivage qni n'avait que 4 ou 5 lieues de large. Le mur du Liban, qui les préservait des nomades, leur interdisait aussi toute extension facile du côté de l'intérieur; il les rejetait vers la mer. Mais, en même temps, ces montagnes leur offraient une précieuse ressource au point de vue de l'exploitation de la mer : le Liban était alors couvert de superbes bois de construction pour les navires : les fameux cèdres du Liban.

Si les conditions physiques rejetaient les Phéniciens vers le commerce maritime, il faut remarquer aussi qu'ils y étaient préparés par leur formation sociale antérieure. Ils ne sortaient, en effet, ni du milieu des sauvages, ni du milieu des pasteurs nomades : c'étaient des civilisés : leurs cultures, leurs constructions suffisent à le prouver. Ils étaient prédisposés encore par le voisinage des deux plus grands Empires qui existassent alors et qu'ils connaissaient bien : l'Empire d'Assyrie, d'où ils venaient, car la tradition les fait partir des bords du golfe Persique (1) ; et l'Empire d'Égypte, à la porte duquel ils avaient dû s'arrêter pour se fixer dans le pays de Chanaan.

C'est ainsi qu'ils furent naturellement et nécessairement amenés à entreprendre le commerce d'abord entre ces deux pays si riches.

(1) *Hist. anc. de l'Orient*, par Lenormant et Babelon, t. VI, p. 105, 106.

## II

L'évolution historique du type Phénicien-Carthaginois a parcouru *trois phases.*

1^re^ Phase : *Le commerce entre les grands Empires.* — Le parcours commercial suivi par les Phéniciens, pendant cette première période, est bien nettement tracé. C'est un immense circuit, moitié fluvial, moitié maritime. On drainait, au moyen du Nil et jusqu'à la Méditerranée, les marchandises de l'Égypte, que l'on amenait ensuite, par un simple cabotage, jusqu'aux ports de la Phénicie. On empruntait alors la route de terre, à travers les passages du Liban et le désert, pour gagner le haut Euphrate, qui, dans sa partie supérieure, se rapproche très sensiblement du littoral phénicien. Les transports à travers le désert s'effectuaient, comme aujourd'hui encore, par caravanes au moyen des nomades, qui y trouvaient une source précieuse de revenus et avec lesquels on se liait par des engagements, ou « Fraternité ». On traversait ensuite toute l'Assyrie, en descendant l'Euphrate et le Tigre jusqu'au golfe Persique. Alors on empruntait de nouveau la voie de mer, pour effectuer la circumnavigation de l'Arabie, en faisant des escales fructueuses tout le long de ces rivages fertiles. De là, on pouvait gagner, toujours par cabotage, soit la vallée de l'Indus, d'où on tirait les riches produits de l'Inde : soit, par la mer Rouge, la haute Afrique, appelée alors Éthiopie (1). C'étaient les deux portes de l'Orient.

On comprend combien devait être fructueux pour les

(1) Voir les détails au sujet de ce commerce et du parcours suivi par les Phéniciens dans l'*Hist. anc. de l'Orient*, par Lenormant et Babelon, t. VI, p. 538 et suiv.

Phéniciens un parcours commercial qui enserrait ainsi les sociétés les plus riches du monde primitif, et qui pouvait se faire presque entièrement par eau.

Pendant cette période, les Phéniciens trouvèrent une autre source de profit, en fournissant aux Pharaons leur marine militaire. « C'étaient des Sidoniens qui devaient monter les vaisseaux de guerre sur lesquels étaient transporteés les troupes que l'Égypte envoyait soumettre le pays de Pount, c'est-à-dire l'Arabie méridionale, entrepôt de tous les produits précieux de l'Inde, métaux, pierreries, bois de prix, épices, ivoire, et les vaisseaux de commerce qui faisaient habituellement l'intercourse entre les ports de ce pays fortuné et les ports de l'Égypte. Lorsque les rois de la XXVI^e^ dynastie voulurent se former une marine dans la mer Rouge, ils furent contraints de s'adresser aux Phéniciens. Du reste, quand la Bible nous montre, à la suite de l'alliance entre Hiram et Salomon, les matelots tyriens montant la flotte que le monarque israélite a fait construire pour le commerce d'Ophir, le succès de la première campagne révèle assez clairement que les Phéniciens ne s'engageaient pas alors sur une mer entièrement inconnue, mais qu'ils devaient posséder, sur ces parages, des documents remontant à des navigations antérieures, et que sans doute les Tyriens d'Hiram ne faisaient que recommencer ce que les Sidoniens leurs prédécesseurs avaient fait, quelques siècles auparavant, d'accord avec l'Égypte (1). »

2^e^ Phase : *Le commerce dans la Méditerranée orientale.* — Il y a cependant un commerce plus avantageux que celui qui se fait entre de grands pays civilisés :

(1) *Ibid.*, t. VI, p. 492.

c'est le trafic avec des pays nouveaux, avec des populations à demi sauvages. On leur achète des productions naturelles précieuses, comme les épices, les parfums, le café, la canne à sucre, les fourrures, l'ivoire, l'or, l'argent, l'étain, l'ambre, ou des productions naturelles d'une utilité générale, comme les toisons, les peaux, le blé, etc., et on ne leur donne, en échange, que des produits industriels insignifiants ou très médiocres, apportés des vieux pays et dont ces demi-sauvages s'exagèrent la valeur, par exemple de la verroterie, de la mercerie, de la coutellerie, de la quincaillerie, des rubans, etc. Voilà bien le commerce idéal, celui qui permet de réaliser, dans le moins de temps et avec le moins de frais, les bénéfices les plus considérables. C'est précisément ce qui, dans tous les temps, a porté le commerce à rechercher, au prix des plus grands efforts et des plus grands dangers, ces « terres nouvelles ». Il n'y a pas de marché pareil à celui-là.

Les Phéniciens étaient des commerçants trop avisés pour l'ignorer ; aussi s'efforcèrent-ils d'exploiter les rivages neufs de la mer Égée et de la mer Noire. Ils avaient d'ailleurs une raison particulière pour atteindre ces parages : le désir de se procurer l'étain qui abondait dans le Caucase. On sait que le bronze, qui est un alliage de cuivre et d'étain, était alors d'un usage ordinaire et général ; or l'étain était assez rare et on n'hésitait pas à entreprendre de longs voyages pour s'en procurer (1).

Malheureusement pour les Phéniciens, ils trouvèrent bientôt, dans cette direction, la concurrence des

(1) Voir pour les détails, *Hist. anc. de l'Orient*, par Lenormant et Babelon, t. VIII, p. 488, 489.

Pélasges, chez lesquels ils allaient ainsi commercer, et qui, comme nous l'avons expliqué, étaient venus de la Colchide, en suivant le littoral de la mer Noire et de la mer Égée. Quoique beaucoup moins navigateurs que les Phéniciens à l'origine, les Pélasges ne tardèrent pas à s'habituer à la mer, ainsi que la légende des Argonautes et de l'expédition de Troie en témoignent. Aussi, « à partir du temps des Argonautes, il n'est plus question des navigations habituelles des Phéniciens dans la mer Noire et jusqu'à la Colchide ; c'est une direction dans laquelle ils ont été supplantés (1) ».

Les Phéniciens durent donc reculer devant les Pélasges, et ce mouvement de recul s'est traduit dans l'histoire par un événement important : la chute de Sidon. Cette riche cité tomba entre les mains des Philistins, qui étaient un établissement de Pélasges arrivés dans le sud du rivage de Chanaan après une étape dans l'île de Crète (2). Le désastre fut si complet que la Phénicie disparaît alors de l'histoire pendant un demi-siècle.

Tyr bénéficia de la chute de Sidon et continua les affaires ; mais il lui fallut trouver de nouveaux débouchés pour remplacer ceux qui étaient brusquement fermés. Ce fut la troisième phase.

3e Phase : *Le commerce de la Méditerranée occidentale.* — Tyr se décida à abandonner l'exploitation de la mer Égée et de la mer Noire, trop encombrées de Pélasges. Elle forma le hardi projet d'aller jeter ses comptoirs à l'extrémité occidentale de la Méditerranée, pour exploiter, de là, des terres nouvelles, toujours plus fructueuses au commerce. Mais comme les ri-

(1) *Hist. anc. de l'Orient*, p. 494.

(2) *Ibid.*, p. 215.

vages du nord de toute la Méditerranée étaient déjà en partie occupés par les Pélasges, les Phéniciens longèrent prudemment la côte méridionale. C'est alors qu'ils fondèrent, sur la côte africaine, Utique, Adrumète, etc., et des points de relâche à Malte et au sud de la Sicile. Ils franchirent même les fameuses Colonnes d'Hercule, et ils fondèrent, au Sud de l'Espagne, la colonie de Gadès (Cadix), où ils purent faire le trafic de l'étain qui était assez abondant en Espagne. Ils essayèrent bien pourtant de fonder quelques établissements dans le nord occidental de la Méditerranée le long de l'Espagne, de la Gaule et de l'Italie, mais, là encore, ils se heurtèrent à des colonies pélasgiques, aux Étrusques et aux Grecs ioniens, et ils durent y renoncer.

Pour se dédommager de cet échec, Tyr s'établit plus solidement sur le rivage méridional, et c'est alors qu'elle fonda Carthage. Il est à remarquer que les Phéniciens établissaient de préférence leurs colonies dans des endroits défendus par la mer ; c'est ainsi que Gadès se trouvait dans une île, et Carthage dans une presqu'île. Cette tendance, que nous avons déjà constatée en Phénicie, caractérise bien un peuple qui fonde toute son existence sur le commerce maritime.

Après une période de prospérité, Tyr succombe, comme Sidon, sous un coup de force. En 572 av. J.-C., elle fut prise et détruite par Nabuchodonosor (1). Notons, en passant, l'instabilité de ces villes de commerce : nous en indiquerons plus loin la cause.

(1) Tyr s'est relevée sous le nom de Nouvelle Tyr, jusqu'à sa prise par Alexandre : mais le coup porté par Nabuchodonosor avait eu son effet : « Depuis lors, elle ne fit que végéter, sans pouvoir reformer sa marine, reprendre son commerce et soutenir ses colonies dont Carthage hérita ».

Carthage hérita des affaires de Tyr. Elle occupait d'ailleurs une position plus favorable. Assez éloignée des Grecs et des Romains pour se trouver à l'abri d'une attaque imprévue, elle était cependant placée entre les deux, et, par conséquent, dans de bonnes conditions pour les exploiter par le commerce. De plus, elle se trouvait dans la partie occidentale de la Méditerranée, dans le voisinage du monde nouveau qui se peuplait et se développait de plus en plus. Enfin, sa proximité du grand désert africain, qui était alors la plus importante route de terre, la mettait en relation directe avec les tropiques et l'Égypte, deux grandes régions à productions riches.

Cependant Carthage ne réussit pas mieux que les deux grandes métropoles phéniciennes à perpétuer sa puissance : cinq siècles après la ruine de Tyr, elle tombait sous les coups des Romains, qui la livrèrent aux flammes. Elle ne se releva jamais.

## III

Pour connaître la cause de ces chutes successives et profondes, il faut se rendre compte de l'organisation sociale que le commerce impose à ces grandes cités.

*Le Commerce maritime a ébranlé la Communauté familiale et a développé l'instabilité chez les Phéniciens-Carthaginois.*

Les Phéniciens et les Carthaginois nous présentent, au point de vue social, un caractère absolument nouveau. Dans les types que nous avons précédemment étudiés, le commerce et les transports n'étaient, pour le grand nombre, qu'un *travail accessoire;* ici, au con-

traire, ils deviennent le principal moyen d'existence pour l'immense majorité de la population.

C'est donc avec le type Phénicien-Carthaginois qu'éclatent dans leur plénitude les effets sociaux du commerce et des transports; ici ces effets sont, non seulement généraux, mais prédominants et souverains.

L'exploitation de la mer peut seule permettre à une société tout entière de vivre exclusivement des Transports et du Commerce, parce que, seule, elle est en communication facile, directe, économique, avec un grand nombre de pays éloignés les uns des autres, livrant des productions très variées et facilement échangeables. Aujourd'hui encore, les transports par eau sont plus économiques que les transports par chemin de fer, même pour les navires mus par la vapeur. C'est que la mer, outre qu'elle conduit dans toutes les directions, est une route fournie gratuitement par la nature; elle n'exige aucuns frais d'établissement ni d'entretien; elle est, de toutes, celle qui oppose le moins de résistance à la traction : avec la même force, on peut faire mouvoir sur l'eau un poids beaucoup plus considérable que sur terre.

Le caractère principal que développe la prédominance exclusive des transports et du commerce est l'instabilité.

1° *Instabilité par rapport au sol.* L'homme n'est plus attaché au sol; il est simplement posé dessus. La population, en effet, est purement urbaine : il s'agit de s'agglomérer, de se tasser le plus possible autour du port, puisque c'est du port que tout le monde va vivre plus ou moins. On n'a besoin, en fait de sol, que de l'espace strictement nécessaire pour y placer son habitation et les magasins où on entrepose les marchandises. Que ferait-on d'un espace plus étendu, puisqu'on ne se

livre ni à l'art pastoral ni à la culture? Aussi ces villes, nous l'avons dit, s'entassent-elles de préférence dans de petites îles voisines de la côte, où l'espace est mesuré et où les maisons, comme à Tyr et à Sidon, avaient jusqu'à six étages.

Cependant, pour se nourrir, on a besoin des produits de la culture. Mais ces produits sont fournis par les populations agricoles du voisinage, qui, étrangères au commerce, ont intérêt à développer particulièrement la culture maraîchère, dont les produits leur sont payés à des prix élevés. Et si le voisinage ne fournit pas des produits assez abondants, ces commerçants ont toujours la ressource, facile pour eux, de les faire venir du dehors et même des pays les plus éloignés. Pour des transporteurs, l'éloignement n'est pas une difficulté : c'est un fret tout trouvé et très rémunérateur.

En tout cas, cette banlieue maraîchère n'a aucune influence sur la société urbaine; elle n'existe que par la ville; elle en suit servilement les intérêts; sans elle, elle disparaît. C'est le contraire de ce que l'on observe dans les populations à base rurale : là, la ville n'est que le produit de la campagne, elle en suit toutes les phases de développement : si la campagne est désertée ou s'appauvrit, les artisans et les débitants, qui forment le fond de la population urbaine, végètent d'abord, puis peu à peu émigrent au dehors. Telle est l'histoire de beaucoup de nos petites villes en France.

2° *Instabilité par rapport à la famille.* La communauté purement familiale est ébranlée par l'initiative que le commerce suscite chez les individualités les mieux douées. L'œuvre du commerçant est essentiellement personnelle; son succès tient uniquement à des aptitudes personnelles. Dès lors, ceux qui se sentent capables d'entreprendre des affaires par eux-mêmes

sont portés à séparer leurs intérêts des intérêts de la communauté familiale. Cette tendance est bien plus accusée dans le type phénicien-carthaginois, parce que le commerce s'y fait en plus grand et d'une façon plus exclusive, il y produit tous ses effets au plus haut degré.

Mais ce développement de la personnalité n'aboutit jamais à la création d'un établissement durable. L'œuvre commerciale n'est jamais définitive, comme l'œuvre agricole; elle doit être recréée tous les jours : on la risque plus ou moins à chaque opération que l'on entreprend. Le succès dépend souvent d'événements imprévus, qui déroutent tous les calculs et renversent toutes les probabilités. Elle est souvent à la merci d'un événement survenu dans une région très éloignée du globe; de l'ouverture, ou de la fermeture d'un marché, ou d'une route; de la mauvaise situation d'un acheteur auquel on a vendu à découvert, et, dans le commerce, il n'est pas possible de vendre autrement. Ainsi, on n'est pas seulement responsable de ses erreurs et de ses fautes, mais encore de celles des autres. Par là, le type purement commerçant est voué à l'instabilité indéfinie.

3° *Instabilité par rapport à la clientèle.* En dehors de la famille, il ne peut se constituer que des groupements fondés sur des relations purement personnelles, c'est-à-dire sur ce qu'il y a de plus instable. Le patron rural tient les gens par la terre, en qualité de propriétaire et de tenanciers. Il est lié à eux par des baux qui se continuent souvent de père en fils, qui, en tous cas, sont, de fait, toujours à assez long terme. Il est reconnu que, dans la culture, des engagements à courte échéance réelle sont aussi nuisibles au propriétaire qu'au tenancier : le premier s'expose à voir sa terre appauvrie, le second à ne pas retirer de profit des

améliorations qu'il a pu faire au sol. Par sa nature, la culture incline donc les gens vers la stabilité : on sait assez d'ailleurs que le paysan est généralement traditionnel et routinier.

Avec le commerce, il en est tout autrement. Le patron ne tient les gens que par ses aptitudes personnelles, car, dans les affaires, le succès est dû uniquement à cela. On se rattache non à sa terre, mais à ses richesses. Or ces richesses ne sont pas territoriales, mais mobilières, roulantes si je puis ainsi dire, et dispersées dans tous les ports et les magasins du monde : elles sont, de plus, incertaines, et peuvent être, chaque jour, compromises et englouties.

Pour tout résumer en un mot : on ne tient les gens que par le crédit, ce qui est bien le lien le plus fragile.

Donc le groupement de la clientèle n'est pas plus stable que celui de la famille.

Ces conditions exercent, sur la constitution des *pouvoirs publics*, une influence qui n'a pas encore été mise en lumière et dont on va apprécier l'importance.

*Le Commerce maritime fait prédominer la Communauté publique et lui imprime un caractère despotique.*

Dans ce type de société, les pouvoirs publics ne peuvent sortir que du groupe des principaux commerçants, puisqu'il n'y a pas d'autre influence que la leur. « On pense, à Carthage, dit Aristote, que celui qui veut exercer une fonction publique doit avoir non seulement de grandes qualités, mais encore de grandes richesses. » Les plus riches commerçants constituent, en quelque sorte, le « syndicat » des gouvernants.

Tout naturellement, le principal objectif de ce syn-

dicat est d'imposer les mesures les plus avantageuses aux affaires. On peut se le représenter comme une Chambre de commerce s'érigeant en Chambre politique. Tel est, en effet, le *Sénat* qui gouverne ces grandes villes de commerce.

Mais il ne peut administrer directement : il est trop nombreux et d'ailleurs ses membres sont trop occupés de leurs propres affaires. Les affaires commerciales sont, on le sait, plus absorbantes que la direction d'un grand domaine : le moindre éloignement peut causer la ruine.

Dès lors, il faut, de toute nécessité, confier le gouvernement à une *Commission*. C'est le fameux *Conseil des Dix*, que nous retrouverons à la fois à Carthage et à Venise. Il est intéressant de constater cette similitude, qui témoigne de la rigueur des lois sociales.

Ce Conseil tient la puissance. Mais comment va-t-il l'exercer? Il n'a qu'un moyen : c'est de se rendre redoutable. Nous venons de constater en effet que ces riches commerçants ne tiennent pas leur clientèle dans la main et encore moins la population : ils n'ont d'autre prise sur la population que la crainte qu'ils peuvent inspirer. Ce sont des « parvenus » et c'est par la terreur qu'ils s'efforcent de faire taire les jalousies qu'excitent leurs richesses. Ainsi s'explique le caractère soupçonneux, inquisitorial et despotique des pouvoirs publics, aussi bien à Carthage qu'à Venise.

Mais il faut un Pouvoir exécutif, pour signer les décrets et les lois, pour représenter la Cité dans les cérémonies publiques et auprès des Puissances étrangères, etc. Ce pouvoir est confié au citoyen marchand, qui a le plus de prestige par sa situation. Il remplit ce rôle à vie, ou à temps ; à vrai dire, il le remplit tant

qu'il n'est pas éclipsé par un autre. Ce gouverneur s'appelle Roi à Sidon et à Tyr. A Carthage, il y en a deux, que les Grecs appellent *Suffètes*. Ils sont bien représentés par les Doges, à Venise, par les gonfaloniers, à Florence. On serait tenté de dire que tous ces gouvernements ont été copiés les uns sur les autres, si on ne savait qu'ils sont le résultat d'un même état social fondé sur le commerce.

La similitude va encore plus loin. Les rivalités naturelles entre commerçants se traduisent par des factions toujours en lutte les unes avec les autres. On connaît la rivalité fameuse à Carthage des deux factions représentées par Amilcar Barca et par Hannon ; le bannissement d'Annibal, qui appartenait à la faction Barcine, fut une des conséquences de cette rivalité. C'est une autre forme du clan celtique. Le clan ne se constitue pas autour d'un guerrier, mais autour d'un riche commerçant, qui tire son influence, non de sa valeur militaire, mais de sa fortune personnelle.

Un seul intérêt domine donc tout cet ordre politique : l'argent. Le gouvernement est fondé sur le succès dans les affaires commerciales.

Or, nous venons de dire que rien n'est moins stable que ce genre de succès : le dernier mot de ce régime politique est donc l'instabilité.

Aussi on ne réussit à le maintenir que par une défiance toujours en éveil. Le Sénat se défie du Conseil des Dix et le surveille jalousement par un « Comité permanent de Trente membres ». Le Conseil des Dix se défie des Suffètes, contrôle tous leurs actes, si bien que leur autorité « nominalement très étendue n'était en réalité que peu chose ». Tout le monde se défie des généraux, aussi a-t-on soin de leur adjoindre quelques membres du Sénat, munis de pleins pouvoirs, comme

les commissaires de la soupçonneuse Convention. Ces sénateurs surveillent les généraux et les obligent à se cantonner strictement dans les attributions militaires; ils traitent les affaires de l'État et contractent les alliances.

Ces précautions finirent même par paraître insuffisantes à l'ombrageuse jalousie de ces marchands. « On choisit parmi les sénateurs, dit Justin, cent Juges, chargés de demander compte de la conduite des généraux à leur retour, pour que ceux-ci se conduisissent de manière à ne pas se commettre avec les lois et les tribunaux de leur pays. » Ce Conseil des Cent, que les Grecs appellent *gérusia*, devint un tribunal suprême chargé de faire la police de l'État, de juger les magistrats et les généraux; on en arriva à soumettre à sa juridiction les Suffètes eux-mêmes. Dans les derniers temps de la République, ce tribunal devint un instrument d'insupportable oppression qu'Annibal brisa violemment.

Tel est le régime de la métropole. Quel sera le régime des nombreuses colonies que ces villes commerçantes doivent entretenir dans les diverses régions avec lesquelles elles trafiquent?

## IV

*Ces sociétés ne constituent qu'un empire colonial instable.*

Les établissements de ces grandes cités commerçantes ne sont pas des colonies, mais de simples comptoirs: ils ont seulement pour but de faire des affaires, et d'ailleurs les villes de commerce, nous l'avons

dit, ne sont pas organisées pour s'implanter au sol d'une façon solide et durable.

Ces comptoirs présentent trois caractères :

1° *Ces comptoirs sont nécessairement répartis de loin en loin et sur le plus d'étendue possible.* S'ils étaient trop rapprochés, ils se feraient mutuellement concurrence ; ils s'enlèveraient mutuellement les affaires et ne pourraient vivre longtemps. Au contraire, on a intérêt à les étendre aussi loin que possible, afin d'atteindre et d'exploiter des pays différents.

2° *Ces comptoirs ne sont que des entrepôts et des boutiques,* puisqu'il ne s'agit que d'acheter et de revendre des marchandises. On ne fait qu'y passer : on part dès qu'on a fait fortune On ne se préoccupe donc pas de prendre complètement possession du pays. Les comptoirs que les grandes maisons de commerce de l'Europe possèdent encore aujourd'hui sur la côte d'Afrique présentent le même caractère, qui est inhérent à l'exploitation commerciale en pays étrangers.

3° *On ne sert pas le pays environnant, on l'exploite.* Lorsque des sociétés à base d'agriculteurs créent des colonies, elles s'installent fortement et définitivement sur le sol ; elles n'hésitent donc pas à entreprendre de coûteuses améliorations qui profitent au pays tout entier, aussi bien aux colons qu'aux indigènes. Elles construisent des chemins, des écoles, des églises sur toute l'étendue du territoire, car les colons ne s'agglomèrent pas sur un seul point, mais se répandent au loin dans toutes les directions : elles améliorent les procédés de culture et procurent du travail à une population nombreuse. En un mot, elles servent le pays, et les indigènes finissent bien par s'en rendre compte. Il en est tout autrement d'un simple comptoir commercial : celui-ci ne sert pas le pays.

car ces marchands font le moins de créations possible ; ils se contentent de l'exploiter, payant bien au-dessous de leur valeur les objets qu'ils achètent aux indigènes et se faisant payer bien au-dessus de leur valeur les objets qu'ils leur vendent. Ils les exploitent encore, en développant, chez ces malheureux, incapables de se défendre, tous les vices avantageux au commerce, tous ceux avec lesquels on peut faire de l'argent. N'est-ce pas ainsi qu'aujourd'hui les comptoirs établis en Afrique empoisonnent et abrutissent les Nègres avec la mauvaise eau-de-vie qu'ils leur font payer extrêmement cher?

Nous pouvons nous faire une idée de la manière dont les Phéniciens exploitaient les populations par les quelques renseignements que nous ont transmis les anciens. Hérodote commence ses *Histoires* en nous traçant le tableau du marché phénicien d'Argos, qui devait ressembler aux plus importants de ceux que les hardis marins avaient établis sur les côtes de la Méditerranée. Des vaisseaux phéniciens chargés de marchandises de provenances égyptienne et assyrienne abordent dans le port de la ville hellénique ; ils étalent leur cargaison sur la grève, cinq à six jours durant, pour laisser aux habitants de l'intérieur des terres le temps d'y arriver, de voir et de faire emplette. Les femmes du Péloponèse, curieuses et sans défiance, s'avancent jusqu'auprès des navires ; parmi elles se trouvait Io, la fille du roi Inachus. Les corsaires, au signal convenu, se jettent sur les belles Grecques et les emportent. On lève l'ancre sans retard et on met à la voile pour l'Égypte.

Un autre trait, non moins saisissant, de la façon d'agir des Phéniciens à l'égard des Grecs nous est raconté par Homère dans l'*Odyssée :* « Le père d'Eumée,

Ctésios, était le principal notable de Syros, île petite, mais qui nourrissait des bœufs, des brebis, possédait des vignes, du blé, et comptait deux centres de population. La maison du roi était haute; elle avait de grandes pièces où se tenaient les femmes, diverses dépendances, et sur le devant, une sorte de péristyle orné de tables, où Ctésios s'asseyait pour boire avec les principaux citoyens du bourg. C'était là qu'ils se concertaient avant de se rendre à la réunion du peuple. Un jour, arrivèrent à Syros, sur des vaisseaux noirs, des Phéniciens. Eumée leur donne les épithètes ordinaires; ils apportaient toute une cargaison de petits objets, des parures, une pacotille. Ctésios avait une esclave de Sidon que les Thasiens lui avaient vendue: cette femme, en lavant son linge au bord de la mer, fit connaissance avec ses compatriotes qui lui proposèrent de la ramener dans la maison de son père, le riche Arybante. Le projet n'était pas facile à exécuter; il fut convenu que les Phéniciens n'auraient pas l'air d'avoir remarqué la servante, mais qu'ils la préviendraient au jour du départ. Ils restèrent une année à Syros, vendant des bracelets, des colliers, des bagues, prenant en échange des produits dont la nature n'est pas spécifiée par Homère; ce sont surtout des vivres, probablement du blé, du vin, des peaux, tout ce que l'île pouvait produire; le bateau en était rempli. Le moment du départ étant venu, ils envoient un messager à la servante; cet homme rusé vient offrir chez Ctésios un collier formé d'or et de morceaux d'ambre. Les femmes de la maison et la maîtresse « prennent dans les mains » le bijou, le retournent dans tous les sens et, dit Homère, « le regardent des yeux »; on parle du prix. Cependant, le marchand, par signes, a fait comprendre à la servante qu'elle

doit se rendre au bateau ; elle sort avec le petit Eumée, non sans emporter trois coupes ; quelques heures après, les Phéniciens avaient disparu ; au bout de six jours, la servante mourait en mer d'un accident ; les marins abordèrent à Ithaque où ils vendirent Eumée (1). »

Le système colonial des Carthaginois était, en somme, une pure exploitation des populations. Aussi celles-ci se montrent-elles constamment indisposées contre Carthage et prêtes à se tourner contre elle au moindre revers. On s'explique ainsi le peu de résistance qu'opposaient les villes soumises, chaque fois que l'ennemi envahissait le territoire punique. « Dur et étroit, dit Tissot, ne poursuivant que des profits immédiats, ayant la passion du gain et nullement celle de la domination, le génie punique n'avait su ni soumettre l'Afrique, ni se l'assimiler. Semblable à un poulpe gigantesque, Carthage étendait ses bras démesurés sur toutes les côtes africaines : elle n'étreignait pas l'Afrique. Le jour où ses remparts furent forcés, il n'y eut même pas un spasme dans ces membres sans corps : comme la pieuvre frappée à la tête, l'empire punique fut anéanti d'un seul coup. »

Ainsi, considérés en eux-mêmes, ces comptoirs sont essentiellement instables : ils ne s'appuient ni sur les commerçants trop peu fixés au sol, ni sur les indigènes que l'on exploite et qui ne vous sont rattachés par aucun lien. Mais il y a plus : ces comptoirs ainsi disséminés et au milieu de peuples étrangers sont, pour la métropole, une cause perpétuelle de guerres. En effet, entre ces comptoirs d'autres peuples commerçants viennent, à leur tour, établir des comptoirs

(1) Homère, *Odyss.*, XIV et XV.

concurrents. C'est ainsi que, dans l'Inde, autrefois, les comptoirs français et anglais alternaient, le long de la côte. Ici, ce sont les comptoirs tyriens, carthaginois, grecs, qui alternent. Et comme ces comptoirs ont des intérêts rivaux, il s'élève perpétuellement entre eux des causes de conflits. C'était en Sicile que les comptoirs appartenant aux divers peuples commerçants de la Méditerranée étaient le plus nombreux; aussi ce fut là qu'eut lieu le grand conflit, qui devait aboutir à la chute de Carthage.

Au milieu de ces rivalités, les pays circonvoisins restent indifférents : ils ne sont patronnés par aucun de ces comptoirs. Exploités ou enrichis, il leur importe peu que ce soit par le Carthaginois ou par le Grec. On peut dire que ces comptoirs sont sur un « qui-vive » perpétuel. Ces établissements ressemblent assez à des tréteaux dressés pour la vente et que l'on est toujours prêt à transporter ailleurs.

Et cependant le commerce a essentiellement besoin de paix et de sécurité! Il faut donc lutter constamment pour s'assurer l'une et l'autre.

Mais les guerres entreprises par des villes de commerce présentent un caractère particulier qui les distingue des autres et qu'il importe de préciser.

*Ces guerres sont menées comme une affaire* et, à vrai dire, elles ne sont pas autre chose. Des commerçants ne risquent pas une pareille partie pour une question d'honneur, ou parce que, le drapeau étant engagé, il faut le soutenir, ou pour un agrandissement de territoire : il leur en faut si peu! La guerre, pour eux, est une affaire, ou, si on aime mieux, un moyen de continuer tranquillement et d'étendre le commerce.

La tactique qui caractérise bien des commerçants, peut se ramener à trois procédés :

1° *Tout l'argent nécessaire à la guerre est aussitôt avancé.* Dès le début des hostilités, une armée très nombreuse est mise ainsi sur pied ; on sent qu'on est en face de gens d'affaires qui sont riches et qui ne lésinent pas. Tous les jours, ne font-ils pas des affaires où ils risquent d'un seul coup de gros capitaux, en vue d'un gros bénéfice? Ils entreprennent la guerre de même : voyez les Guerres Puniques.

2° *L'exécution est rapide.* Dans le commerce, il faut savoir prendre des décisions brusques et les exécuter rapidement ; le succès est souvent aux audacieux. Ils traitent de même l'affaire militaire. Voyez la seconde Guerre Punique, qui débute inopinément par la prise de Sagonte, sans autre déclaration de guerre.

3° *En cas d'insuccès, on arrête les frais au plus tôt.* Un bon négociant ne s'entête jamais dans une mauvaise affaire ; dès qu'il la juge telle, il se retourne, il liquide sans hésiter. De même ici, on bat en retraite, on compose. Voyez Annibal : il est en Italie et demande des secours ; mais, à Carthage, on juge l'affaire mauvaise, on estime qu'elle ne « paie pas ». On refuse purement et simplement.

Mais que fait-on en cas de succès ? — Les factions qui divisent la ville renaissent plus violentes ; elles se liguent contre le clan au pouvoir, dont elles redoutent la domination. C'est la guerre civile, et tous les résultats obtenus sont compromis. Toujours l'instabilité inhérente à ce type social ! Xanthippe, qui avait battu Régulus et sauvé Carthage, fut noyé par ordre des Carthaginois. Selon Polybe, il comprit qu'il n'était pas prudent de prolonger son séjour dans une ville qui lui devait son salut, et il disparut.

Ainsi, dans la paix comme dans la guerre, en cas de succès comme en cas de revers, ces villes commerçantes sont vouées à l'instabilité. La guerre contre Rome fit éclater cette instabilité d'une façon décisive.

Je n'ai pas à raconter ici cette guerre. On sait qu'elle éclata à propos d'un comptoir établi en Sicile. Les Romains, qui, ainsi que nous l'expliquerons, étaient plus agriculteurs que navigateurs, créèrent de toutes pièces, en deux mois, une flotte et son équipage. Mais cet équipage n'était pas dressé aux évolutions nautiques. Pour compenser ce désavantage, les Romains imaginèrent une sorte de pont, qui, s'abattant sur le navire ennemi, permettait d'effectuer l'abordage et de combattre corps à corps, comme sur terre. On vit alors cette chose extraordinaire pour ceux qui ne pénètrent pas les causes de la force et de la faiblesse des sociétés. Carthage battue... sur mer, par la marine improvisée d'un peuple essentiellement agricole!

Alors, par une évolution soudaine, Carthage entreprend d'atteindre les Romains par terre. Mais, pour cela, il lui faut improviser une armée de terre. Elle a recours à son procédé ordinaire : l'argent. Elle achète une armée, qu'elle recrute par une marche hardie à travers l'Espagne et la Gaule.

Le *mercenaire*, tel est bien en effet l'élément nécessaire et exclusif des armées des républiques commerçantes. Ces villes sans territoire étendu ne peuvent recourir qu'à des étrangers levés à prix d'argent. Les armées phéniciennes « se composaient tout entières de mercenaires étrangers ». D'après le prophète Ézéchiel (ch. XXVII), elles se recrutaient principalement parmi les populations voisines du littoral africain et parmi les Lydiens de l'Asie Mineure.

Pour conduire de pareilles troupes, ces villes font

appel à deux variétés de chefs : le chef militaire étranger, dont on achète le concours, et le citoyen formé à l'esprit d'aventure par le commerce et la navigation.

Carthage suscite ces deux types, Xanthippe et Annibal en sont la plus haute expression. Nous les retrouvons également dans les républiques commerçantes avec les condottieri.

L'armée de mercenaires conduite par un de ces aventuriers de génie a deux aptitudes : elle est efficace contre des populations primitives, inférieures, mal organisées, à cause de la disproportion des forces : les exploits d'un Cortez et d'un Albuquerque au Mexique et dans les Indes en sont un exemple. En second lieu, elle peut parfois, surtout dans la première fureur de l'attaque, causer de grands désastres chez un peuple fortement organisé : elle opère comme un torrent de barbares et a le genre de supériorité qui est propre à ces expéditions.

Mais, en revanche, elle est frappée d'une impuissance fondamentale : les succès de cette armée sont éphémères, comme ceux des Barbares. Elle échoue par l'incapacité organique où sont de pareils chefs et de pareils hommes d'organiser la conquête, parce qu'elle n'implante pas les vainqueurs au sol, à la façon romaine dans l'antiquité, ou à la façon anglo-saxonne dans les temps modernes. Ces aventuriers ne cherchent pas des terres, mais du butin.

Telle fut en effet l'infériorité de l'armée d'Annibal : ses mercenaires ne connaissaient d'autres domaines que leur paie en argent et le pillage du vaincu. On a dit d'Annibal « qu'il sut vaincre et qu'il ne sut pas profiter de la victoire ».Ce ne fut pas sa faute, ce fut celle du système militaire propre aux cités commerçantes.

Avec un peu de science sociale, on décernerait moins d'éloges et moins de critiques aux grands hommes de l'histoire, parce que les responsabilités qu'on leur attribue doivent bien souvent retomber sur l'état social dont ils ne peuvent modifier le mécanisme.

Ainsi. dans la paix. les commerçants ne tiennent pas le sol par leurs comptoirs; et. dans la guerre. ils ne le tiennent pas par leurs conquêtes.

Ils sont donc essentiellement instables. et toute leur histoire s'explique par cette fatalité de leur constitution sociale.

Avec ce type. nous saisissons donc, dans leur plénitude et dans toute leur pureté. les effets propres au commerce et aux transports, parce que, là, ce travail est exclusif. grâce à la mer qui offre la route à la fois la plus étendue et la plus facile.

Ce genre de travail a pour effet de développer la richesse rapide. immense, mais instable. Il a en outre pour conséquence de développer la puissance par la richesse; mais cette puissance est aussi instable que cette richesse. Ainsi s'explique la chute hâtive, subite, définitive, de ces villes superbes : Sidon. Tyr, Carthage.

Cependant les heureux effets du commerce et des transports *peuvent être fixés d'une manière durable*. Ils ne sont pas nécessairement instables; ils ne le sont que par la prédominance exclusive de ce genre de travail. Il en est tout autrement chez les peuples qui, tout en s'adonnant au commerce, accordent la prédominance à la culture du sol, et recrutent les pouvoirs publics parmi le personnel de la culture.

Le travail agricole a pour effet d'apporter l'élément nécessaire de stabilité.

Il n'y a pas d'autre explication, comme nous le verrons, à la supériorité des Grecs sur les Phéniciens, à celle des Romains sur les Carthaginois, à celle des Romains sur les Grecs eux-mêmes, qui étaient moins bien et moins solidement installés dans la possession et l'exploitation du sol.

La présence de l'élément agricole est encore nécessaire pour fixer d'une manière durable l'épanouissement des cultures intellectuelles, qui est un des produits du commerce.

Il est remarquable que les Phéniciens et les Carthaginois ont été les grands promoteurs des cultures intellectuelles dans le monde ancien. Les nécessités du grand commerce les ont portés à inventer et à propager l'écriture, à perfectionner singulièrement les arts manuels et artistiques (ils enseignèrent aux Grecs l'art des vases peints), à être, en quelque sorte, les éclaireurs des connaissances géographiques et naturelles. Et cependant, cette renaissance intellectuelle, dont ils sont l'origine, s'est poursuivie sans eux, les résultats qu'elle a donnés n'ont pas été obtenus par eux. Ils n'ont attaché leur nom ni à une école artistique, ni à une école littéraire, ni à une école scientifique. Leur langue même, que l'écriture aurait dû sauver de l'oubli, a péri; elle est inconnue. Nous n'avons d'eux qu'un certain nombre d'inscriptions votives et funéraires, dont les formules à peu près identiques fournissent peu de renseignements. « N'est-il pas étrange de constater que le peuple qui inventa l'écriture alphabétique et en communiqua le secret à tout le monde civilisé, ne nous ait presque point laissé de monuments de sa littérature, tandis que les Égyptiens et les Assyriens, dotés d'un organe bien moins clair, bien moins commode, nous ont transmis tant de pages de leurs

annales gravées sur la terre cuite ou le granit (1)? »

Les artisans, les littérateurs, les savants de l'antiquité sont grecs ou romains et non phéniciens ou carthaginois! Cela paraît d'autant plus étrange que le commerce développe l'intelligence et les cultures intellectuelles. Mais le phénomène s'explique, si on considère que les commerçants n'appliquent cette intelligence et ces connaissances qu'à leur affaire propre, c'est-à-dire au lucre. Or, cela est essentiellement court et fugitif.

Pour tirer des cultures intellectuelles des applications durables, il faut d'autres hommes : il faut des gens préoccupés surtout d'embellir et d'orner l'existence : cela ne suffit même pas : il faut que cette existence soit stable, car le développement littéraire et artistique exige une longue formation qui doit être l'œuvre de générations successives. Des parvenus peuvent payer des œuvres de génie, mais ils ne peuvent les apprécier. Ce sentiment délicat et incommunicable ne peut appartenir qu'à leurs fils ou à leurs petits-fils. Or le commerce produit beaucoup de parvenus, mais il n'assure pas à leurs successeurs la stabilité des situations acquises.

Cette stabilité ne se rencontre que parmi les familles fixées à un lieu déterminé, ayant assez de loisirs et de stabilité pour désirer et pour goûter les jouissances intellectuelles. Tels furent, grâce à un plus grand développement de la culture, les Grecs et les Romains ; tel fut l'Occident, à l'issue du moyen âge féodal et terrien et au moment où éclata la Renaissance.

Nous aboutissons donc à cette conclusion que la

(1) *Hist. ancienne de l'Orient*, par François Lenormant et Ernest Babelon, t. VI, p. 561.

puissance créée par le commerce n'a de solidité qu'à une condition : c'est qu'elle soit tenue par un peuple où prédomine l'influence des agriculteurs.

Le commerce et les transports, par la richesse qu'ils créent, peuvent donner la puissance, mais la culture seule donne la stabilité.

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

a dit un poète. Cela est vrai, mais à une condition, c'est de marier Neptune avec Cérès ; il faut que Neptune fasse un établissement.

Cela même ne suffit pas : il faut que Cérès gouverne le ménage.

Les Phéniciens-Carthaginois nous ont fourni le type pur le plus ancien de la région des Ports maritimes de la Méditerranée ; mais la Méditerranée a présenté, à une époque moins éloignée de nous, un type analogue, qu'il nous faut décrire pour attester la permanence des lois sociales, le retour des mêmes phénomènes avec les mêmes conditions. C'est Venise qui nous fournira le spécimen le plus caractérisé de cette seconde époque.

# CHAPITRE III

## LA ROUTE MODERNE DES PORTS MARITIMES

### Le type Vénitien.

### I.

Comme les Phéniciens et les Carthaginois, les Vénitiens se sont adonnés au commerce maritime de la Méditerranée, à une époque où la concurrence des peuples non-méditerranéens ne se faisait pas encore sentir ; ils se sont ainsi trouvés placés, à plus de dix siècles de distance, dans des conditions semblables de travail. Et voilà que, par la force des choses, nous allons voir se reproduire les traits essentiels qui caractérisent ce type social ! Ces similitudes sont bien le plus beau triomphe et la plus belle récompense de la science.

Jusqu'à ces dernières années, les archives si riches de Venise étaient restées impénétrablement fermées : la soupçonneuse cité semblait vouloir dérober aux regards les monuments de son histoire. Mais elle a dû se relâcher de sa rigueur et ouvrir aux érudits ces archives inestimables, qui ne remplissent pas moins de deux cent quatre-vingt-dix-huit salles,

« dont plusieurs sont si vastes qu'on a quelque fatigue à en trouver la fin ». Parmi les chercheurs qui ont commencé à exhumer ces documents, il convient de citer M. Armand Baschet, dont les travaux nous ont été très utiles et le seront encore plus à ceux qui voudront étudier en détail un type qu'il faut nous borner à caractériser et à classer.

Constatons d'abord que les Vénitiens constituent un type pur des ports maritimes de la Méditerranée. Pour mettre ce caractère en lumière, il nous suffit de rappeler les origines et la situation géographique de Venise.

Au cinquième siècle, au moment où Attila répandait la terreur dans toute l'Europe centrale et occidentale, une population de fuyards chercha un abri dans les lagunes et les îles du rivage de l'Adriatique. C'est ainsi qu'autrefois l'île de Tyr et la presqu'île de Carthage avaient été occupées comme un lieu de refuge.

Là, ces fuyards vécurent de la mer, qui était leur unique ressource. Ils se livrèrent d'abord à la pêche, puis aux transports en mer faits pour le compte des voisins; enfin, ils y ajoutèrent le commerce du sel recueilli dans les salines environnantes.

Cette population paraît avoir été composée principalement de Venètes, d'où le nom de Venetia, Venise. Autant qu'on peut en juger par les rares traditions arrivées jusqu'à nous, les Venètes sont les similaires historiques des Sud-Slaves : ce sont des Sud-Slaves d'ancienne migration. Ils ont eu des frères de même nom dans les Vendes, ou Vannes, qui sont demeurés dans le nord, et qui appartiennent aux groupes des Nord-Slaves.

Quoi qu'il en soit de ces origines, dans cette situa-

tion absolument nouvelle et dans ce changement radical de nature, de lieu, de moyens et de mode d'existence, ce petit peuple prit une formation sociale complètement différente de celle qu'il avait auparavant. Il tomba dans le type du Port méditerranéen, dans le type Phénicien-Carthaginois, en recommençant la même histoire. Ce qui lui créa cette situation, c'est l'isolement de la terre ferme et la séparation nettement tranchée d'avec les peuples non Méditerranéens.

Il suffit, pour constater cet isolement, de jeter les yeux sur une carte de la Vénétie et sur un plan de Venise. Cette ville, bâtie sur plusieurs îlots, est séparée de la terre ferme par des estuaires et des espaces fangeux, les lagunes, qui la mettent à l'abri de toute attaque venant du continent. Elle est également à peu près inattaquable du côté de la mer qu'elle domine, grâce à une bande de terre, les *lidi*, qui court le long de la mer et ne laisse qu'une étroite entrée pour le passage des navires. Aussi les Vénitiens furent-ils vainement assiégés par les armées de terre des Francs, qui, sous la conduite de Pépin, s'étaient rendus maîtres des Lombards et de la haute Italie tout entière, et par les Génois, dont les flottes arrivées triomphantes jusque devant Venise ne purent franchir la passe.

Mais ce type, qui s'est si bien détaché du continent, qui appartient si absolument à la mer, s'est trouvé, de plus, dans une situation particulièrement favorable pour le commerce ; il a été, par excellence, un port de commerce.

J'ai expliqué, à propos des Phéniciens-Carthaginois, comment la navigation marchande, le commerce maritime, établissent toujours leur point de départ, leur point d'attache, à proximité des plus grands consommateurs, des plus grands producteurs industriels.

C'est pour cela que, dans l'antiquité. le commerce s'est d'abord développé sur la côte phénicienne, située dans le voisinage immédiat des deux grands Empires de l'Orient : l'Assyrie et l'Égypte.

Or, à l'époque du développement de Venise. la situation de la Méditerranée s'est trouvée complètement retournée : l'énergie productrice et la puissance de consommation qu'avaient eues ces grands Empires orientaux. puis l'Empire byzantin, avaient sombré sous l'invasion arabe et sous la poussée des Seldjoucides. race turkestane d'abord tributaire des Arabes. Pendant ce temps, l'invasion franque avait constitué la France féodale arrivée à son apogée et l'Empire germanique grandissant. La fabrication et le commerce étaient nés, chez ces peuples nouveaux, de la prospérité agricole et s'étaient vite développés avec vigueur.

Ainsi, le point d'appui d'un établissement commerçant n'était plus à l'Orient extrême de la Méditerranée, mais *au point de jonction de la France et de l'Allemagne,* au plus près du chemin de l'Orient, c'est-à-dire à Venise. Dès lors. la métropole maritime devait être placée à l'Occident et les colonies à l'Orient, à l'inverse de ce qui existait au temps des Phéniciens.

La France atteignait Venise, par le passage du mont Cenis. qui est l'endroit où les Alpes sont le plus étroites. et par la vallée du Pô, qui est plate et unie dans toute sa longueur. L'Allemagne, de son côté, atteignait Venise par le col du Brenner, qui descend sur l'Adige. Ces routes sont tellement tracées par la nature qu'elles sont, aujourd'hui encore. suivies par deux des principales lignes internationales de chemins de fer.

Il y avait, à l'Occident, un autre point des rivages

où le commerce de la France et de l'Allemagne pouvait venir toucher aussi commodément qu'à Venise : c'était le fond de la grande anse de la mer Ligurienne. symétrique à l'anse terminale de la mer Adriatique. Aussi est-ce précisément là que se trouvent placées les deux villes rivales de Venise, Gênes et Pise. Mais leur situation était incomparablement moins favorable à l'isolement complet et à la résistance par terre et par mer. Elle était en outre moins favorable au commerce avec l'Orient, puisque les flottes de ces deux villes ne pouvaient y atteindre qu'en doublant l'Italie, ce qui était à la fois une difficulté et un retard. On s'explique ainsi pourquoi Venise a eu une puissance plus résistante et une supériorité commerciale incontestable, et pourquoi nous la choisissons comme le type pur le plus éminent du port maritime de la Méditerranée pendant cette période.

La cérémonie fameuse, par laquelle le doge de Venise épousait la mer, traduisait, sous une forme symbolique, une vérité très réelle.

Cependant il ne suffisait pas que Venise trouvât des circonstances de lieu favorables à sa naissance, il fallait encore qu'elle ne rencontrât pas, à l'extérieur, d'obstacles insurmontables à son développement. Elle eut cette bonne fortune.

1° *Venise ne fut pas gênée par les grands peuples du Nord.* — Ces grands peuples étaient la France et l'Allemagne. Ils pouvaient être, pour Venise, de redoutables concurrents, à cause de leur puissance politique et de leur richesse Mais, à vrai dire, le centre de cette puissance et de cette richesse était dans le nord de ces deux pays, dans la seule région occupée par un rameau de la race saxonne, sous le nom

de Francs, partagés ensuite en Francs et en Germains. Le sud, au contraire, était resté aux vieilles races affaiblies, qui avaient penétré de longue date dans la Méditerranée, qui n'avaient pas été renouvelées par la formation particulariste et qui étaient seulement dominées et maintenues par la race du nord.

Les hommes du Nord n'étaient donc pas descendus jusqu'à la Méditerranée. Ils s'étaient bien mis à pratiquer la mer, mais seulement les mers du Nord. Le centre de cette navigation était dans le pays saxon lui-même, à Lubeck, à Brême, à Hambourg. C'était assez pour cette race de rayonner depuis Dantzig jusqu'à Lisbonne. La Méditerranée restait ainsi aux Méditerranéens.

Quand, par extraordinaire, une flotte du Nord entrait dans la Méditerranée, ce n'était pas pour pratiquer le commerce et créer des comptoirs; c'était seulement pour amener quelques guerriers en quête d'exploits sur terre. Telle fut, par exemple, l'expédition des Normands en Sicile.

Mais, sans avoir substitué leur race à celle des Méditerranéens sur les bords de la Méditerranée, les peuples du Nord prétendaient ne pas laisser de puissance méridionale se constituer contre eux sur le continent. C'est ce qui empêche Venise, Gênes et Pise de s'étendre sur terre.

C'est ainsi que Venise ne fut pas gênée sur mer par les peuples du Nord qui dominaient les rivages occidentaux de la Méditerranée; c'est ainsi, de plus, qu'elle fut maintenue par eux dans son rôle purement maritime.

2° *Venise ne fut pas gênée par les Arabes.* — Il y avait, en effet, dans le bassin de la Méditerranée et étrangère aussi à cette mer, une race tout autre que

les Francs. Celle-là occupait assez nouvellement le triple rivage de la Syrie, de l'Afrique et de l'Espagne : c'étaient les Arabes, désignés, dans toute cette région, sous le nom de Sarrasins.

Les Arabes pouvaient entraver beaucoup le développement de Venise, de Gènes et de Pise, parce qu'ils étaient navigateurs. Ils avaient exploité depuis longtemps le golfe Arabique, la mer Érythrée ou des Indes, puis le golfe Persique; la Méditerranée leur convenait à merveille. Ils y faisaient des conquêtes par mer et ne cessaient de pirater avec succès.

Mais, par bonheur pour Venise, pour Gènes et pour Pise, les guerriers du Nord songèrent à reconquérir les terres arabes de la Méditerranée. Je dis les guerriers seulement, les chevaliers, non pas la race agricole, qui ne cherchait pas si loin de nouvelles terres. Leur expédition ne devait donc être qu'une mainmise sur les Arabes, non une substitution de la race du Nord à la place des Arabes, non l'introduction dans la Méditerranée d'une race non méditerranéenne et supérieure. Ces guerriers, les Croisés, cherchèrent d'abord à gagner l'Orient par terre, mais ayant reconnu combien cette route était désastreuse, Venise leur offrit ses services de transports, comme aussi Gènes et Pise ensuite. Elle se lia aux Croisés pour les aider à s'emparer des ports de débarquement en Syrie, à la condition d'en rester maîtresse en grande partie. Il n'y avait qu'elle, ou Gènes et Pise d'ailleurs, qui fussent capables d'exploiter commercialement ces ports.

C'est ainsi que non seulement les peuples du Nord de la France et de l'Allemagne ne gênèrent pas la domination maritime de Venise, mais lui donnèrent le moyen d'écarter de la mer les Arabes qui l'auraient

empêchée de se développer. Les Arabes furent réprimés comme puissance commerçante sur mer, car une fois forclos des ports de l'Orient, leur commerce tombait fatalement. Il est vrai qu'ils restèrent sur le rivage africain, d'où ils pouvaient exercer la piraterie; mais il était possible de se défendre contre ces attaques en naviguant sur des navires bien armés.

3° *Venise ne fut pas gênée par les Byzantins.* — Ils pouvaient être, eux aussi, de redoutables concurrents. Mais on sait comment Venise réussit habilement à conduire les Croisés à Constantinople. Ce fut le dernier coup porté à la marine de l'Empire d'Orient; elle ne s'en releva pas. Quand l'Empire d'Orient fit sa réapparition, ce fut avec l'aide de Gênes et de Pise, auxquelles il concéda le commerce de la mer Noire, que Venise avait délaissé; mais il n'y eut plus de puissance navale byzantine.

Ainsi, nous retrouvons, ici encore, l'aide des complaisants guerriers du Nord, purs hommes d'armes depuis le triomphe de la chevalerie sur la féodalité territoriale, et aussi incapables de transporter avec eux une population agricole que de faire le commerce.

4° *Venise ne fut pas gênée par les Slaves d'Illyrie.* — Ces Slaves occupaient tout le rivage oriental de l'Adriatique et se trouvaient ainsi en face même de Venise. Ils profitaient de cette situation et de ce voisinage pour se mettre à la piraterie, en vue d'enlever les cargaisons que les Vénitiens transportaient à travers l'Adriatique. Mais les Vénitiens étaient de force à venir à bout tout seuls d'un pareil adversaire. Ils établirent la police de la mer Adriatique, en occupant successivement tout le rivage dalmate, où ne pouvait d'ailleurs se créer aucun port qui fût dans des

conditions naturelles assez avantageuses pour rivaliser avec Venise.

Ainsi les Vénitiens se trouvèrent maîtres de la Méditerranée.

Ils avaient bien pour rivaux les Génois et les Pisans, grandis en même temps qu'eux et par les mêmes moyens. Mais nous avons déjà indiqué les avantages de la situation géographique de Venise.

Nous allons voir, de plus, comment son esprit commerçant, plus développé, lui donna une constitution sociale et politique qui conserva mieux chez elle le type pur du Port méditerranéen.

Les Vénitiens vivaient sous le régime de la *communauté de famille*. Le fait en lui-même n'a rien de surprenant. D'abord les Vénètes appartenaient originairement au type des Sud-Slaves, dont nous verrons l'organisation en communautés de famille. Ils purent donc apporter ce type à Venise, à l'origine de cette ville.

Nous avons dit que les Vénitiens évoluèrent vers le type pur du Port méditerranéen. Mais ce type, loin d'exclure la communauté reçue à l'origine, l'adopte et l'adapte naturellement. Les entreprises de transports et de commerce par grandes barques, qui nécessitent un personnel nombreux, s'arrangent parfaitement d'une communauté de famille et l'entretiennent. On le vérifie par la pratique actuelle des Grecs modernes, qui, partout où ils s'établissent, organisent de petites communautés en vue des transports et du commerce.

Ainsi s'explique ce fait, si souvent mentionné à Venise, d'oncles unis à leurs neveux comme des pères à leurs fils : cette note bien curieuse surprend le lec-

teur, mais s'explique par les habitudes de communauté de famille, qui font vivre sous la même autorité un certain nombre de ménages unis par les liens du sang.

« Les villas, les jardins, les châteaux de nos citoyens, dit un vieux chroniqueur vénitien, sont la Dalmatie, l'Albanie, la Romanie, la Grèce, Trébizonde, la Syrie, l'Arménie, l'Égypte, Chypre, Candie, la Pouille, la Sicile et autres terres, où ils trouvent le bonheur, où ils demeurent des dizaines d'années *avec leurs fils, leurs neveux et leur famille.* » On voit que le fait est présenté comme un trait de physionomie nationale.

Jacques de Lusignan avait besoin d'argent pour se maintenir dans l'île de Chypre, qui avait été assignée à sa famille en compensation du royaume de Jérusalem. Marc Cornaro, marchand vénitien, lui offrit cent mille sequins destinés à former la dot de sa *nièce* Catherine qu'il lui présenta en mariage.

Voici encore un exemple de cette incessante assimilation authentique, publique, des fils et des neveux. A l'élection de Nicolas Marcello, on décréta que, du vivant du doge, *ses fils et ses neveux* ne pourraient accepter aucun emploi, bénéfice ou dignité, soit à vie, soit à temps.

Je retrouve la pratique de la communauté de famille dans la *Vie d'un patricien de Venise* publiée par Charles Yriarte (1). Il s'agit de Marc-Antoine Barbaro, qui vécut au seizième siècle et exerça à Venise les plus hautes charges. Il avait deux frères; tous les trois font construire, à frais communs, la villa Barbaro, où ils s'installent pour vivre ensemble avec leurs

(1) Un volume in-8°; E. Plon, 1874.

enfants. Ils sont très unis et leur fortune reste indivise (1).

Nous avons le testament de ce noble Vénitien : on y trouve exprimé le sentiment très net que sa fortune est moins une propriété personnelle qu'un *bien de famille.* « Mon désir suprême, dit-il, c'est l'union et la parfaite intelligence de tous mes très chers fils. (Il en a quatre.) *Qu'ils s'entendent entre eux pour la conservation et l'accroissement des biens que je leur laisse*... et à *l'avantage de la postérité* qu'il plaira au ciel de leur accorder. » Il stipule formellement qu' « à leur tour, ils *laisseront ces biens à leurs enfants des deux sexes,* qui naîtraient de légitime mariage avec une dame noble ou d'honorable condition, soumise aux lois de cette Sérénissime République ».

Au quatorzième siècle, une famille italienne, les Salembini, comptait seize ménages, qui s'étaient entendus pour avoir un trésorier commun chargé d'administrer leurs revenus. Pendant plusieurs années, chaque maison reçut annuellement 100.000 florins pour sa part dans les biens de la communauté.

On a souvent signalé avec étonnement l'existence d'immenses chambres à Venise, comme à Florence, comme en tant d'autres villes italiennes. Cette coutume s'explique par l'usage éminemment communautaire de faire coucher un grand nombre de personnes ensemble. Une ancienne loi des Lombards défendait de coucher plus de quatorze dans la même chambre! A Florence, au moyen âge, les huit membres de la seigneurie n'avaient qu'une chambre pour eux tous.

Enfin, aujourd'hui encore, les communautés de famille persistent dans une grande partie de l'Italie;

(1) *Vie d'un patricien de Venise au seizième siècle,* p. 149 et suiv., 417.

beaucoup de palais de Venise, de Rome, de Florence, de Naples, sont occupés par des familles composées d'un certain nombre de ménages, vivant économiquement dans l'indivision et sous l'autorité d'un ancêtre commun.

Mais cette communauté de famille est dominée, à Venise, par une *communauté d'État oligarchique :* c'est ici qu'apparaît l'évolution vers le type de la *cité.* La prédominance de la communauté publique était une conséquence naturelle de la situation où se trouvait Venise. C'est qu'il ne s'agissait pas seulement de commerce, mais de défense incessante contre les ennemis extérieurs, et cette nécessité était particulièrement favorable au développement des pouvoirs publics.

En effet, dans leurs lagunes, les Vénitiens avaient, dès la fondation de la ville, à se défendre : c'est même exclusivement pour se protéger qu'ils s'y étaient réfugiés. Chaque îlot, à l'origine, nommait, au suffrage égalitaire de ses habitants, un tribun, souvenir d'une des magistratures populaires de Rome. Ce tribun se concertait, *pour tout ce qui pouvait intéresser la population,* avec les tribuns des îlots voisins, sous la présidence d'un tribun général élu par l'assemblée. Voilà bien une institution politique caractéristique des peuples groupés en communauté de village.

Quand le commerce s'établit et se développa, il fallut défendre au loin, protéger sur tous les rivages, les navires de cette République qui se disait fièrement « la maîtresse du quart et demi de l'Empire romain ». *Dominus quartæ et dimidiæ partis imperii romani.*

Ce fut alors l'occasion, ou le prétexte, d'une recrudescence de pouvoir et de fonctions pour cette com-

munauté publique qui avait la charge de protéger les citoyens.

Cependant ces commerçants entendus aux affaires craignaient toujours l'élévation d'un citoyen plus habile, qui, avec l'aide du populaire, aurait pu s'adjuger le souverain pouvoir. Cette jalousie, cette crainte de la monarchie sont naturelles dans les cités libres composées de riches, puissants et ambitieux commerçants sans contrepoids ou garantie d'une population terrienne. Nous avons observé ce caractère à Carthage ; nous allons le retrouver à Venise exactement dans les mêmes conditions.

## II

On comprend que le clan des riches commerçants n'a, dès lors, d'autre moyen de défense que l'*excès des précautions*. Cela va nous expliquer tout le régime politique de Venise, à la fois si soupçonneux et si tyrannique, et ses phases successives.

1° *Les doges sont nommés à vie et exercent le pouvoir souverain*. — Le plus ancien historien de Venise, André Dandolo, qui fut doge en 1354, nous décrit ainsi les attributions très étendues de cette magistrature, à son origine : « Le doge gouverne seul. Il a le pouvoir de convoquer les assemblées générales dans les circonstances périlleuses, ou simplement pour décider les affaires importantes. Il nomme les tribuns, constitue les juges, peut prononcer dans les causes privées, tant entre les laïques qu'entre les clercs, excepté dans les affaires purement spirituelles. C'est devant le doge qu'on en appelle, lorsqu'on se croit

lésé. C'est par son ordre que se réunissent les assemblées ecclésiastiques. Les prélats reçoivent l'investiture du doge et ne sont intronisés que par son ordre (1). » Ajoutons que, jusqu'au douzième siècle, le doge se met à la tête des armées et remplit les fonctions de généralissime. Il exerce donc un pouvoir presque sans limite, sauf le droit de changer la constitution, et le besoin de recourir aux assemblées générales, dans le cas où il veut se mettre à couvert derrière les décisions du peuple.

Cette autorité absolue fut constituée, pour faire face à deux grands dangers qui menaçaient la République dans ses premières années, par le fait de l'installation, dans son voisinage, de deux nouveaux groupes de Barbares. Vers 568, les Lombards s'emparèrent du rivage occidental de l'Adriatique ; un peu plus tard, vers 626, les Slaves, ou Esclavons, attaquèrent la Dalmatie, située sur la côte orientale de la même mer.

La fonction du doge ne fut pas créée du premier coup. Il y eut d'abord des tâtonnements : les divers îlots sentaient la nécessité de se fondre ensemble et ils élisaient en commun tantôt un tribun supérieur, tantôt un collège de sept, dix ou douze tribuns. Finalement, le péril croissant et la nécessité de l'union devenant plus impérieuse, ils se décidèrent à élire à vie un « Duc », comme leurs voisins les Lombards et les Grecs ; ce fut le « Doge ». Le premier fut Paul Luc Anafesto, qui occupa cette charge de 697 à 717. Il réussit à arrêter les pirateries des Slaves de la Dalmatie et à faire reconnaître par Luitprand, roi des Lombards, l'indépendance de la République.

Il y avait un autre motif d'avoir un pouvoir stable

(1) *Chroniques*, dans la collection de Muratori, t. XII.

et fort : c'était l'arrivée à Venise de nouveaux réfugiés fuyant les Lombards et les Slaves. Ces recrues en masse inquiétaient les anciens habitants. Ils espérèrent les contenir, en élisant un doge à eux tout seuls, n'admettant pas les nouveaux venus au partage des droits politiques, mais seulement des droits civils.

On s'explique parfaitement cette communauté formée de la réunion des anciens petits groupes, qui se fond en une seule, sous un chef autoritaire sans doute, mais élu à vie seulement et qui entend ainsi se défendre, au dehors, contre les Barbares et, au dedans, contre les immigrants.

Ce régime assura à la fois la force extérieure et la tranquillité intérieure. Venise réussit même à chasser les Slaves de la Dalmatie et à substituer, dans ce pays, sa suprématie à celle de l'Empire grec. Le doge ajouta alors à son titre celui de duc de Dalmatie.

Ce fut la première étape vers les conquêtes de l'Orient, la première usurpation extérieure sur l'Empire d'Orient.

Venise passe ainsi de la défensive à l'offensive ; elle n'éprouve plus la crainte, elle l'inspire ; elle est forte ostensiblement.

Alors le groupe des plus riches commerçants commence à trouver moins nécessaire le pouvoir absolu exercé par le doge et à redouter son autorité devenue si brillante. Ce fut le commencement d'une évolution des pouvoirs publics.

2° *Le doge cesse d'être élu à vie et sa puissance est limitée par la nomination d'un Grand Conseil et d'un Sénat.* — Les douze premiers doges avaient fait nommer leurs successeurs de leur vivant ; ils avaient ainsi réussi à se survivre en quelque sorte à eux-mêmes. En

1040, on stipula que l'élection n'aurait lieu qu'après leur mort. C'était la première déclaration d'hostilité contre la puissance des doges ; mais elle ne l'entamait pas encore directement.

En 1273, le groupe des plus riches commerçants s'enhardit, il excita une sédition, dans laquelle périt le doge Michieli II, et décida que les doges, qui étaient élus à vie depuis 697, cesseraient d'être inamovibles. On imagina, en outre, de contre-balancer l'influence et la puissance de ces magistrats par la création d'un Grand Conseil qu'on leur imposa ; il devait partager avec eux la souveraineté. Ce conseil était composé de 480 membres. Un Sénat de 60 membres fut chargé du pouvoir administratif : ces sénateurs, âgés de quarante ans au moins, étaient élus parmi les membres du Grand Conseil et par ces membres eux-mêmes. Ce Grand Conseil fut, comme on le verra, l'origine de l'aristocratie vénitienne.

A première vue, ces deux nouvelles institutions ne témoignent que du désir assez naturel de limiter le pouvoir des doges, mais leur fonctionnement nous révèle en outre l'habileté consommée que ces commerçants sont obligés de déployer pour conserver un pouvoir toujours instable et qui menace toujours de leur échapper. C'est là précisément le trait caractéristique de l'état social des grandes cités commerçantes.

On avait atteint un grand résultat, en limitant le pouvoir du doge ; mais il fallait éviter qu'il ne s'élevât, du sein du Grand Conseil ou du Sénat, un pouvoir nouveau aussi redoutable. Pour parer à cette éventualité, on décida que les membres de ces deux assemblées ne seraient nommés que pour un an. En les soumettant, chaque année, à l'élection, on espérait qu'ils ne pourraient jamais prendre une autorité trop grande.

Ensuite, on entoura les élections elles-mêmes de formalités et de complications tellement nombreuses, tellement minutieuses, qu'il était très difficile aux candidats d'organiser des brigues et des cabales, et aux électeurs eux-mêmes de s'y reconnaître et de prévoir les effets de leur vote.

Voici le mécanisme par lequel le Grand Conseil nommait aux diverses magistratures de la République. L'assemblée prenait d'abord, dans son sein, par la voie du sort, trente-six électeurs ; ceux-ci se soumettaient ensuite à une élimination, également par la voie du sort, jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus que neuf. Ces neuf membres tiraient au sort un rang d'ordre. Le premier nommait au premier des emplois vacants, et ainsi de suite jusqu'au neuvième. Mais ces nominations n'étaient pas encore définitives. Ce tribunal ballottait les candidats désignés jusqu'à ce que l'un d'eux eût réuni une majorité de six suffrages ; voilà donc un nom unique, un élu pour le premier emploi ; de même, pour les autres emplois. Mais le Conseil jugeait sans doute qu'une pareille élection n'offrait pas assez de garanties. Aussi cet élu unique n'était-il encore qu'un candidat choisi. C'est alors qu'apparaissaient les vingt-sept électeurs éliminés au début de l'opération ; ils étaient divisés en trois groupes de neuf qui, successivement, désignaient chacun, pour le même emploi, un nouveau candidat : cela faisait donc, si vous avez pu suivre jusqu'ici, quatre candidats pour chaque fonction. Tous les membres du Grand Conseil étaient ensuite appelés à voter sur les candidats ainsi désignés et on proclamait alors ceux qui avaient obtenu le plus grand nombre de suffrages. Notez qu'il s'agissait ici de fonctions dont plusieurs étaient secondaires et dont beaucoup étaient simplement honorifiques !

Vous pensez bien que, pour l'élection du doge, on prenait encore plus de précautions. En voici un aperçu :

Le conseiller le plus jeune se rend à la basilique, s'y agenouille pour prier et, rentrant au palais ducal, ramène le premier enfant qu'il rencontre sur son chemin, lequel doit servir de *bolletino,* c'est-à-dire qu'il extraira des urnes les boules électorales. Le Grand Conseil se réunit alors et commence par exclure de son sein tous les membres âgés de moins de trente ans. On met ensuite dans une urne autant de boules de cire qu'il y a de conseillers; mais trente de ces boules seulement portent le mot *Elector.* Les trente conseillers qui tirent ces boules restent seuls en séance et tirent au sort trente nouvelles boules, dont neuf seulement sont marquées du mot *Elector.* Ces neuf électeurs désignés par le sort nomment vingt-cinq conseillers qui doivent réunir au moins sept voix sur les neuf. Ces vingt-cinq conseillers sont de nouveau réduits à neuf par le même procédé. Ces neuf nouveaux élisent quarante-cinq membres, qui, toujours par la voie du sort, sont réduits à onze. Ces onze vont, non pas nommer le doge, mais seulement les quarante et un électeurs qui entreront en conclave pour le désigner, à la majorité de vingt-cinq voix au moins. Plus tard, en 1553, on trouva que ces diverses formalités n'offraient pas encore assez de garanties et on exigea que ces quarante et un électeurs définitifs fussent confirmés par le vote de tout le Grand Conseil réuni.

Les quarante et un électeurs sont alors enfermés dans le conclave sans pouvoir en sortir jusqu'à ce qu'ils aient élu le doge, ce qui dure parfois une ou deux semaines! D'après le règlement, on devait accorder aux électeurs tout ce qu'ils demandaient, mais, en même temps, on était tenu de fournir le même objet à tous

les autres ! Une fois, un d'eux demanda, pour se délasser, les *fables d'Ésope*, ce qui força le secrétaire à faire rechercher dans toute la ville quarante et un exemplaires de la même œuvre. Un autre demande un chapelet et chaque électeur reçut un chapelet (1).

Au Sénat et au Grand Conseil, ce sont, pour tous les votes, des enfants qui portent les urnes et recueillent les boules, et encore on les change trois fois par an ! La défiance et le soupçon qui appellent ces enfants à leur secours ne les épargnent même pas !

Il est inutile d'ajouter qu'un système aussi compliqué d'élections exige un temps très long, aussi le Grand Conseil consacre-t-il à ces opérations en moyenne cinquante séances par an !

Tant de précautions ne sont pas jugées suffisantes et les délégués ainsi élus aux divers services par le Sénat et le Grand Conseil changent tous les six mois, tous les ans, ou tous les deux ans au moins, suivant la nature de leurs fonctions. On veut empêcher qu'ils puissent, par des faveurs, se concilier des clients et se créer des dévouements personnels. Jamais la suspicion n'a présidé aussi manifestement au gouvernement des choses humaines.

Le gouvernement de Venise est bien l'image du terrible Sénat de Carthage : il est aussi inquisitorial ; il est perpétuellement soupçonné et soupçonneux ; il tremble et fait trembler.

3° *On constitue une Commission exécutive, pour surveiller le doge.* — Elle se compose de six patriciens désignés par le Sénat aux votes du Grand Conseil, d'après le procédé compliqué que nous venons de dé-

(1) Léopold Conti, *Mémoires historiques sur le gouvernement de Venise;* — Ch. Yriarte, *loc. cit.*, p. 241. — Cantù, *Hist. univ.*, t. XI, p. 11.

crire. « Ils ont le droit de blâme vis-à-vis du doge et, tout en étant ses coadjuteurs, ils sont aussi ses surveillants. Le doge ne peut donner audience à qui que ce soit, délibérer sur aucun sujet, écrire ou faire écrire une lettre ayant un caractère public sans la présence de quatre conseillers au moins. Ils le surveillent et le suivent presque dans ses appartements privés (1). » Ce sont les *pregadi,* dont le nom signifie *priés,* parce que, dans les temps anciens, ils avaient eu comme prédécésseurs six citoyens notables que le doge appelait de son propre mouvement à l'assister. Le doge, les prégadis et trois magistrats qui leur furent encore adjoints, constituaient ce que nous appelons le pouvoir exécutif, et ce qu'on appelait alors la Seigneurie.

4° *On enlève au doge l'autorité judiciaire.* — Elle est attribuée à un tribunal spécial laborieusement élu et étroitement surveillé, nommé la *Quarantie,* parce qu'il était composé de quarante membres. Le doge se trouve ainsi dépouillé de tous ses pouvoirs : il n'est plus qu'un instrument entre les mains du clan des plus riches citoyens.

Mais voici le dernier terme et le terme fatal de cette évolution. L'oligarchie des riches commerçants attribue exclusivement à ses membres l'entrée au Grand Conseil et au Sénat. Jusqu'alors le Grand Conseil était nommé par le peuple, au moyen d'une élection à deux degrés. On se mit à rendre cette élection de plus en plus compliquée, de sorte que, bientôt, le peuple ne vit plus rien à ce qu'il faisait et on l'habitua ainsi peu à peu à se laisser enlever la nomination du Grand Con-

(1) Ch. Yriarte, *La vie d'un patricien de Venise au seizième siècle,* p. 34.

seil ; si bien qu'au commencement du quatorzième siècle, le Grand Conseil détermina des conditions de capacité, de mérite, de fortune moyennant lesquelles on était inscrit de droit au Grand Conseil à vingt-cinq ans. Ce fut la création décisive de l'aristocratie de Venise, dont la liste fut inscrite sur un registre spécial, le fameux « Livre d'Or ». A partir de ce moment, il n'y eut plus d'élection. L'aristocratie était maîtresse du gouvernement : le doge, le Grand Conseil et le Sénat étaient entre ses mains, car le Sénat était nommé par le Grand Conseil et recruté dans son sein. Bientôt d'ailleurs, en 1315, on ferma le livre d'Or, en établissant que le Grand Conseil ne serait plus recruté que par les descendants de ceux qui y étaient actuellement.

Il s'agit maintenant de faire durer cette situation privilégiée qui repose sur des bases si fragiles.

Pour cela, on va faire appel au *gouvernement despotique.*

## III

N'oublions pas ce que nous avons établi à propos de Carthage : le caractère dominant des villes de commerce est l'instabilité : on ne tient ni le sol, ni la clientèle : les fortunes elles-mêmes, reposant sur le commerce, sont essentiellement instables. Toute tentative pour constituer, au profit d'une catégorie de citoyens et d'une manière immuable, une situation privilégiée va donc directement contre la nature des choses ; elle ne peut être qu'une œuvre artificielle, qui menace sans cesse de s'écrouler et qu'on ne peut maintenir qu'en recourant à des moyens artificiels, comme le système d'élection que nous venons de décrire. Mais

ces moyens ne suffisent bientôt plus et il faut faire appel au despotisme.

Le despotisme est l'aboutissement fatal de ce type de société.

De plus, ce despotisme doit être renforcé d'année en année, pour rester toujours à la hauteur des difficultés croissantes, car le temps, qui fortifie les choses naturelles, ne fait qu'affaiblir ce qui est artificiel.

Cette nécessité ne tarda pas à se manifester. Dès l'année 1310, une conspiration populaire se forma, sous la conduite de Bajamonte Tiepolo, frère du doge précédent, et d'un certain nombre de riches négociants qui n'étaient pas dans les conditions voulues pour figurer sur le Livre d'Or de l'aristocratie et se trouvaient ainsi exclus du Grand Conseil et du Sénat. Les conjurés tentèrent de s'emparer du palais du doge; ils eurent le dessous et l'aristocratie resta maîtresse du terrain. Les chefs de la conspiration furent décapités. C'est alors qu'on déclara le Livre d'Or désormais fermé (1315).

Voulant frapper de terreur les esprits et prévenir le retour de conspirations semblables, le parti aristocratique institua un Conseil spécial, armé de pouvoirs illimités (1) « pour réprimer et punir les délits de félonie et de haute trahison », c'est-à-dire les entreprises contre les privilèges que s'était attribués cette aristocratie improvisée.

Ce fut le trop célèbre *Conseil des Dix* (2).

Cette commission extraordinaire n'avait d'abord été instituée que pour deux mois; mais la force des cho-

(1) A. Baschet, *Hist. de la Chancellerie secrète de Venise*, p. 520.

(2) M. Bartolomeo Cecchetti, dans son ouvrage *Sull' instituzione Dei Magistrati della Republica Veneta*, croit que la magistrature des Dix existait antérieurement et que ses pouvoirs furent seulement précisés et développés à cette époque.

ses, qui obligeait ce gouvernement à soupçonner, à se défendre et à effrayer toujours, en fit une institution permanente qui fut déclarée nécessaire au salut de la République, *concordiæ et quietis publicæ tenacissimum vinculum*. Elle subsista jusqu'à la chute de la République, en 1797.

L'élection au Conseil des Dix était faite par le Grand Conseil et entourée de formalités particulièrement minutieuses ; elle exigeait quatre tours de scrutins. Les membres ne restaient en charge qu'une seule année et ne pouvaient être réélus l'année suivante. Ces mesures témoignent de la crainte toujours éveillée qui est l'âme et le ressort de ce gouvernement.

Le fonctionnement de ce tribunal d'inquisition en témoigne également. « A chaque séance, on procédait à l'ouverture des dénonciations et des plaintes jetées et trouvées dans la mystérieuse cassette dite *Bouche du lion*, pratiquée au dehors de la salle du tribunal (1). » L'accusé n'était jamais confronté avec ses témoins et il était, dans certains cas, interrogé dans l'obscurité. La peine prononcée l'était irrévocablement, sans recours et sans appel. La plupart des peines étaient terribles : la prison obscure, la pendaison entre les colonnes de Saint-Marc, l'amputation de la main, la décapitation, l'étranglement (2). La plus redoutable était cette peine de mort mystérieusement accomplie et ainsi prononcée : « Que cette nuit, le condamné X... soit conduit au canal Orfano, où, les mains liées et le corps chargé de poids, il sera jeté par un officier de la justice. Et qu'il y meure. »

Le Conseil des Dix avait ses prisons spéciales dites

(1) A. Baschet, *Hist. de la Chancellerie secrète de Venise*, p. 533.
(2) A. Baschet, *loc. cit.*, p. 535.

*camerotti;* il avait en outre les *pozzi* et les *piombi*, les puits et les plombs.

Trois Inquisiteurs d'État, faisant partie du Conseil des Dix, servaient à la fois de rabatteurs et de surveillants à ce redoutable tribunal. « Leur ministère a toujours été considéré avec terreur, non sans raison. Le plus absolu mystère dominait en sa procédure. Les moyens dont il disposait étaient sans limites et la raison d'État le conduisait aux plus terribles expédients comme aux plus cruelles nécessités... Pour les uns, ce tribunal était la tyrannie dans la République : pour les autres, il en était la sauvegarde (1). » Les uns et les autres avaient raison, car ce type social ne peut être « sauvegardé » que par la « tyrannie » ; elle est le mécanisme nécessaire des pouvoirs publics. C'est ce qui explique que le Conseil des Dix et ses Inquisiteurs n'aient disparu qu'avec la chute même de la République. J'ai dit que la fatalité de ce régime était d'être *de plus en plus* despotique : cette progression nécessaire apparaît nettement dans le nombre toujours croissant des procès politiques intentés par le Conseil des Dix. En voici la progression, d'après les archives mêmes de Venise :

De 1573 à 1600 : 73 procès
de 1600 à 1700 : 551 —
de 1700 à 1773 : 646 —

A quels chiffres serait-on arrivé, si ce régime avait vécu quelques siècles de plus !

D'année en année aussi, les pouvoirs du Conseil des Dix vont en augmentant et toutes les autres magistratures s'abaissent devant ces hommes qui tiennent

(1) *Ibid.*, p. 502.

dans leurs mains la vie de tous les citoyens. Non seulement il est interdit au doge de recevoir ni ambassadeurs, ni lettres du dehors ou de simples sujets sans la présence de son Conseil, il ne peut même « répondre oui ou non, sans avoir pris l'avis de ses conseillers. Défense de lui donner un autre titre que celui de Messire le doge ; il ne peut posséder hors de l'État, fief, censive, tenure ou biens immeubles, ni marier ses filles à des étrangers sans y être autorisé. Nul ne pouvait occuper d'emplois tant qu'il recevait de lui un salaire et moins d'une année après. Il lui est interdit de dépenser plus de mille livres pour recevoir les étrangers ; il ne peut, pas plus que sa femme et ses enfants, accepter aucun présent (1) ». Il lui est même interdit, ainsi qu'à ses fils, de sortir de l'enceinte de la ville. Il suffit presque qu'il appuie une proposition pour la faire rejeter.

A-t-il jamais existé un régime politique à la fois plus artificiel, plus arbitraire et plus despotique ? Et, ce qui est caractéristique, c'est qu'il ne pouvait se maintenir qu'à ce prix. Ce ne sont pas les hommes, mais les choses, qui en sont responsables.

A partir de cette époque, la tendance de l'aristocratie vénitienne fut de sortir du commerce pour s'adonner exclusivement aux affaires publiques. La formation communautaire d'État dresse faiblement au travail personnel, prédispose au contraire à vivre le plus possible sur la communauté : et, ici, la communauté publique est riche, puissante, elle exerce des pouvoirs illimités, elle domine une partie du monde méditerranéen, en même temps elle l'exploite souverainement

(1) César Cantù. *Histoire universelle*, t. XI, p. 244

par l'impôt. Pourquoi alors, dès qu'on tient le pouvoir, ne pas s'attribuer et se réserver exclusivement les postes du gouvernement, les diverses fonctions publiques, où l'on peut si bien faire sa fortune, à la façon des proconsuls romains, et où, de plus, on est à l'abri des aléas du commerce? On ne résiste pas à une perspective aussi séduisante, quand on est si bien préparé à y succomber. C'est là la pente fatale que suivent toutes les sociétés de ce type et que nous avons suivie nous-mêmes, quoique les fonctions publiques soient, chez nous, infiniment moins lucratives.

C'est ainsi que l'aristocratie vénitienne, dès qu'elle eut créé son Livre d'Or bientôt fermé, dès qu'elle se fut constituée comme une caste, s'adjugea le privilège exclusif d'exercer les fonctions publiques. Le commerce demeura à la classe qui, sortie du peuple, s'élevait à la fortune; mais cette classe demeurait éloignée des offices publics par sa naissance même.

Cependant on comprend que ce fût une œuvre difficile, pour cette aristocratie, de maintenir sa situation. Elle portait en elle deux causes de faiblesse :

C'était une institution *factice* faite de toutes pièces et arbitrairement; elle ne reposait pas, comme l'aristocratie féodale par exemple, sur la puissance territoriale; elle n'avait donc aucune force personnelle et naturelle en dehors de ces fonctions publiques qu'elle s'était adjugées et qu'on lui disputait.

C'était, de plus, une *institution fermée*. Elle avait fixé une fois pour toutes son personnel; dès lors elle ne se recrutait pas, ne se fortifiait pas, ne se renouvelait pas par l'afflux de tous les éléments supérieurs et plus sains qui s'élevaient constamment de la bourgeoisie et du peuple. Elle ne bénéficiait pas, comme la classe des patriciens de Rome, de l'arrivée d'hommes

nouveaux, qui lui auraient infusé un sang plus jeune, qui auraient conservé le contact entre elle et la population travailleuse.

Elle chercha à se maintenir par le grand art de ceux que ne soutient pas la force naturelle des choses : par l'*habileté politique* et par la *force militaire.*

## IV

Je ne crois pas que l'habileté politique, que l'art de la diplomatie aient été poussés plus loin, en aucun temps et chez aucun peuple. Malgré la réputation bien connue de cette diplomatie, j'étais loin de me douter de son importance avant d'avoir lu l'ouvrage de M. Armand Baschet.

Donnons-nous d'abord la sensation, en quelque sorte matérielle, de cette importance. On en aura une idée, quand on saura que la correspondance des ambassadeurs vénitiens forme, à elle seule, dans les archives de Venise, une bibliothèque prodigieuse. Les dépèches des ambassadeurs à Constantinople comprennent 242 volumes, dont 54 pour le seul seizième siècle ; 68 volumes pour les ambassadeurs à Florence ; 276, pour les ambassadeurs en France ; 292, avec l'Allemagne ; 139 avec l'Angleterre, pourtant si éloignée ; 311 avec Rome, etc. Et ces recueils ne remontent guère au delà du seizième siècle ; nous savons cependant que Venise avait déjà des ambassadeurs au sixième siècle. « Dès que Venise commença à prendre forme, sa position, unique au monde, l'ayant obligée à des aventures maritimes, et l'esprit essentiellement ingénieux de ses concitoyens l'ayant vouée à des transactions commerciales, on peut dire qu'à peine sortie des

eaux, elle eut à connaître du droit des gens plus particulièrement qu'aucun autre peuple. Les chroniques ne se font pas faute de présenter des *Delegati Veneziani*, à Constantinople, dès le sixième siècle (1). »

On a pu dire avec raison que « Venise avait créé et empreint du cachet de son esprit cette science si nouvelle de la diplomatie. Chez aucun autre peuple, on ne rencontre une diplomatie aussi régulièrement bien servie, et dont les caractères et les qualités sont si bien établis, qu'on les dirait transmis de personnage à personnage, par un esprit de tradition qui se plaît à perpétuer les moyens, les artifices, les couleurs, les pinceaux, la manière, enfin la méthode (2) ». On reconnaît là la tradition commerciale, renforcée des sûretés nécessaires à une puissance tyrannique.

Venise a été une véritable école d'ambassadeurs. Les instructions qu'elle donne à ces envoyés, et dont j'ai sous les yeux des spécimens bien caractéristiques, sont d'une précision, d'une netteté et aussi d'une habileté extraordinaires, et cela dès le douzième siècle. Ils doivent envoyer au moins une dépêche par semaine, quelle que soit la distance, et par courrier spécial. On cite une de ces dépêches, expédiée de Blois, où se trouvait la cour de France, le 7 février 1509, qui parvint à Venise le 14 au matin, c'est-à-dire en sept jours seulement! Cette énorme distance avait dû être parcourue à franc étrier. Venise avait sur toutes les grandes routes des relais organisés.

Mais ces dépêches pouvaient être interceptées, surtout en temps de guerre; aussi les ambassadeurs usaient-ils d'un chiffre qui leur était remis à Venise à

(1) A. Baschet, *Les Archives de Venise; Hist. de la Chancellerie secrète*, p. 270.
(2) *Ibid.*, p. 319.

leur départ. Lorsque la dépêche arrivait à Venise, elle était soumise aux secrétaires aux chiffres, qui la traduisaient aussitôt, et en joignaient l'interprétation écrite sur une feuille à part, intercalée ensuite dans la dépêche originale.

A son retour à Venise, l'ambassadeur allait s'inscrire sur les registres officiels au palais ducal et il avait quinze jours pour rédiger la relation de son ambassade qu'il lisait à la tribune devant le Sénat assemblé. Il avait aussi un délai pour présenter à la Seigneurie l'état des sommes qu'il avait dépensées (1).

On lit, dans un vieux manuscrit italien conservé à la bibliothèque de Sienne, et qui paraît avoir pour auteur un nonce apostolique (2), le curieux jugement que voici : « Dans l'assemblée du Sénat se lisent toutes les lettres écrites à la République et particulièrement celles des ambassadeurs de Venise, qui sont *par tout le monde* et qui, *tous les huit jours,* informent la République de *toutes les actions, de tous les mouvements et projets des princes,* et celui-là est tenu le meilleur ministre et le plus dévoué sujet qui met le plus de soin à connaître les *choses cachées*... Ils informent sur le *caractère, les qualités, les intérêts, les affinités et les amitiés de ces princes*... En un mot, le Sénat de Venise fait profession de savoir tous les huit jours, par les lettres de ses envoyés ordinairement lues le samedi, l'*état du monde et celui de ceux qui gouvernent.* »

Il me semble que voilà une diplomatie singulièrement avisée et singulièrement bien organisée. Mais pour l'apprécier à sa juste valeur, il faudrait lire les

(1) A. Baschet, *Hist. de la Chancellerie secrète de Venise*, p. 306.

(2) *Relazione dello stato, etc., di Venezi*, Bibl. de Sienne, codex KK, 18, p. 46.

dépêches elles-mêmes. Elles constituent certainement une des sources les plus importantes de renseignements sur la vie sociale du moyen âge, ainsi qu'on peut en juger par les fragments qui ont été publiés jusqu'à ce jour. Elles sont, de plus, particulièrement vivantes, car il était recommandé aux ambassadeurs de transmettre, sous la forme du discours direct, les diverses conversations qu'ils avaient pu avoir avec toutes sortes de personnages (1).

Pour se renseigner, ces ambassadeurs ne négligeaient aucun détail, ni aucune source d'information; certainement, aujourd'hui, on ne pousse pas plus loin le reportage et l'interview. « Je ne me borne pas, écrit un de ces ambassadeurs, à un ou deux intermédiaires, mais j'essaie de prendre *tous les chemins* et je dirai même que je vais *jusqu'à employer les personnes qui sont dans le continuel service du roi et qui lui servent à boire et à manger* (2). »

Un autre ambassadeur, Andrea Trevisano, commence ainsi sa dépêche du 19 avril 1516 : « Excellentissimes Seigneurs, c'est le devoir des ambassadeurs qui sont auprès des princes de rapporter au gouvernement qu'ils servent non seulement leurs paroles, mais *même l'expression de leur visage*, afin qu'avec d'autant plus de prudence ce gouvernement puisse diriger ses affaires et mieux comprendre ses intérêts; aussi dirai-je à Vos Seigneuries... (3). »

M. Baschet, ainsi que la plupart des historiens, admirent beaucoup ce gouvernement et cette diplomatie. Quelle grandeur! disent-ils. — Non pas, quelle fai-

(1) Voir, comme spécimen, diverses dépêches reproduites par M. Baschet, p. 398-400.

(2) *Papiers du Conseil des Dix. Dépêches des ambassadeurs, France.* Cité par Baschet, p. 560.

(3) *Ibid.*

blesse! C'est parce que Venise sentait sa faiblesse, qu'elle a éprouvé le besoin de la compenser par ce prodigieux déploiement d'habileté politique et de diplomatie. Mais combien une société est faible, qui ne peut se maintenir qu'à ce prix! Ce n'est pas là le régime naturel d'une société bien portante, forte par elle-même et dont tous les organismes fonctionnent naturellement. C'est un régime de malade qui ne se soutient qu'à force de médecines et en s'aidant constamment de moyens artificiels. Cette médecine est incontestablement très savante; admirez-la comme médecine; mais ne dites pas que c'est là de l'hygiène sociale, et surtout n'ayez pas la prétention de mettre à ce régime de méfiance un peuple bien constitué. Il y a quelque chose de supérieur à la politique de Machiavel, c'est de pouvoir s'en passer. L'Italie d'aujourd'hui en a fait l'expérience à ses dépens.

J'ai dit que le second moyen de faire face aux ennemis du dehors était *la force militaire*. « L'arsenal, écrit un ancien historien, le sieur de Saint-Didier, est ce qui dit le mieux la puissance de Venise et fait le sujet de l'admiration de tous les étrangers; c'est le fondement de toutes les forces de l'État. » De tout temps, cet établissement fut l'objet de l'envie des Turcs. A la fin du quinzième siècle, au dire d'un contemporain, l'arsenal occupait seize mille ouvriers et trente-six mille marins. « Il y a quelques années, écrit en 1603 Alfonso della Cueva, on vit sortir à la fois de l'arsenal cent seize galères. Il contient de quoi équiper cent cinquante vaisseaux et armer deux cent mille hommes (1). »

(1) *Relation d'État des forces et du gouvernement de la République faite au roi Catholique, Philippe d'Autriche.*

Ce chiffre de soldats paraîtrait incroyable si on ne savait que, comme Carthage, et pour la même raison, Venise composait ses armées avec des mercenaires étrangers, dont les Suisses et les Dalmates formaient l'élément principal. Et, toujours comme à Carthage, elle surveillait étroitement ses généraux, car la méfiance est le grand ressort de ce gouvernement de marchands et de politiques sombres. « Le gouvernement de la République divise pour régner ; et, comme il a placé au faîte, à côté du doge, un conseil privé, qui est destiné à surveiller le prince autant qu'à l'éclairer, il a eu soin de ne *jamais confier une autorité directe à un seul citoyen*. Mais *à l'armée et sur la flotte,* là où l'unité du commandement est la première des nécessités, il met à côté du capitaine général le provéditeur général, qui représente l'autorité centrale, qui tempère et qui surveille. La constance de cette ligne de conduite est telle, que, dans tout le système gouvernemental, on en constate l'exacte observance ; c'est une pondération qui est établie partout (1). » Ajoutons qu'elle est établie contre la nature des choses, puisque l'auteur constate lui-même la « nécessité de l'unité de commandement ».

En cas de défaite, Venise traduit ses généraux en justice et parfois elle les jette en prison, comme elle fit pour l'amiral Victor Pisani après la défaite de Pola, pendant la guerre contre Gênes, sa rivale.

Voilà bien la plus terrible communauté d'État qu'on puisse imaginer, superposée à la communauté de famille. On saisit bien ici l'inconvénient du régime patriarcal, ou communautaire, dans le type des grands

(1) Ch. Yriarte, *loc. cit.*, 316.

ports de commerce. Néanmoins Venise dut à cette rigueur d'échapper au sort de Gênes et de Pise, qui, de l'anarchie entre les grands, tombèrent dans le despotisme d'un seul et passèrent vite aux mains des puissances voisines. Tant il est vrai que ce régime arbitraire et artificiel est une condition fatale de cet état social !

Quant à Venise, le coup qui précipita sa ruine lui vint du dehors.

Tout ce que l'habileté politique pouvait faire pour conjurer la faiblesse de l'état social, Venise l'avait fait. Mais elle ne pouvait empêcher que cet état social lui-même fût factice et artificiel. Sa grande faiblesse, sa faiblesse organique, ici comme à Carthage, c'était l'impuissance à constituer un empire colonial stable. Ses établissements, qui couvraient la Méditerranée, n'étaient que des comptoirs ; on ne s'implantait pas au sol d'une manière solide et durable par la colonisation : on ne servait pas le pays, on ne s'attachait pas les indigènes : on les exploitait purement et simplement par le commerce. On leur imposait en outre le dur et soupçonneux gouvernement de la métropole.

Aussi qu'arriva-t-il? Lorsque les Turcs se furent emparés de Constantinople (1454) et que le commerce vénitien ne fut plus protégé par la chevalerie de l'Occident, Venise vit peu à peu son empire colonial passer aux mains des Ottomans, secondés par les marins grecs. De ce vaste territoire, où elle était simplement campée, elle décampa.

Enfin, le dernier coup lui fut porté par la découverte des Indes occidentales et orientales (1497), lorsque la route du cap de Bonne-Espérance eut été trouvée.

Ainsi, par les Turcs, la Méditerranée cessait de nouveau d'appartenir aux Méditerranéens.

Et, par la découverte du Nouveau Monde et du Cap de Bonne-Espérance, la Méditerranée cessait d'avoir le privilège du grand commerce du monde. Cet état de choses dure encore.

C'est bien là un des points faibles de ces villes exclusivement commerçantes ; leur prospérité est à la merci d'un simple changement de route dans le mouvement des hommes et des marchandises !

Aujourd'hui, Venise n'existe plus que pour les touristes.

Cette étude des ports maritimes du bassin de la Méditerranée, nous a permis de constater à travers les siècles la parfaite concordance des phénomènes sociaux.

Mais le type de la *Vallée,* le type des *Ports maritimes,* ne suffisent pas à nous livrer la connaissance complète des populations de la Méditerranée. Il nous faut aborder l'étude du troisième type, celui des montagnards, que nous allons rencontrer sur les *Plateaux*.

## CHAPITRE IV

### LA ROUTE DES PLATEAUX

**Les types Albanais et Hellène.**

I

La Vallée, le Port, le Plateau forment les trois organismes distincts, et cependant inséparables, des sociétés méditerranéennes, car ils réagissent les uns sur les autres.

La Vallée a donné le type du cultivateur ;

Le Port, celui du marin et du commerçant ;

Enfin, le Plateau va produire le type du guerrier, qui, à toutes les époques, mais surtout dans l'antiquité, a exercé une influence considérable.

Établissons d'abord la situation respective des Vallées, des Ports et des Plateaux.

D'une façon générale, le tronçon central de la Péninsule des Balkans, qui a été l'origine des Grecs, c'est-à-dire la Thessalie et l'Hellade, ou le nord de la Grèce, présente un sol qui va s'élevant graduellement d'Orient en Occident. Les Ports les plus célèbres sont situés

sur le bord oriental ; derrière ce bord, sorte de bourrelet formé par des falaises ou par des alluvions des fleuves, s'étendent les vallées, marécageuses dans leurs parties basses et habitables surtout dans leur partie centrale, à une élévation moyenne entre le pied des montagnes et la mer ; ces vallées sont plutôt fermées qu'ouvertes par les estuaires marécageux de leurs fleuves. Enfin, derrière ces vallées, et s'étendant jusqu'au bord occidental, s'élèvent les montagnes, c'est-à-dire la région des plateaux.

Ainsi, en thèse générale, les Ports sont à l'Orient, les Vallées au centre et les Plateaux à l'Occident.

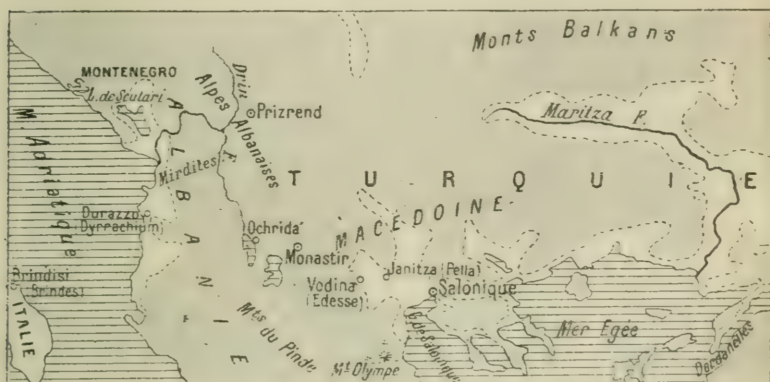
Cette formule générale, toujours vraie par quelques côtés, se diversifie, dans l'application, sur beaucoup de points de la Péninsule : ce sont des variantes, parfois des déviations du système. Mais c'est en Thessalie que cette disposition apparaît avec le plus de netteté. Cette région offre d'ailleurs un autre intérêt : elle a été le grand lieu d'établissement des Pélasges dans la Péninsule hellénique. Nous avons vu que les Pélasges s'établissaient de préférence au milieu des vallées fertiles, et la Thessalie est la plus magnifique vallée d'alluvion de toute la région des Balkans. C'est autour de cette vallée qu'a rayonné l'histoire des anciens Grecs depuis Jupiter jusqu'à Alexandre le Grand.

Nous venons de dire que l'on rencontre en Thessalie les trois régions sociales qui caractérisent et expliquent le monde méditerranéen : la Vallée, le Port, le Plateau.

A l'Orient, se trouve un rivage tout à fait séparé de la Vallée par l'Olympe, l'Ossa, le Pélion, les marais du lac de Karla et l'extrémité du mont Othrys. Le port situé sur ce rivage est ainsi rejeté en dehors de la Val-

lée, c'est le port encore très fréquenté de Volo, autrefois Iolchos, célèbre pour avoir été le lieu d'embarquement des Argonautes ; il est au fond du golfe dit de Volo, appelé jadis du nom caractéristique de golfe pélasgique. (V. la carte p. 415.)

A l'intérieur, s'étend la Vallée de la Salambria, autrefois le Pénée, vaste salle ronde entre les hauteurs du rivage et les montagnes du fond. Cette vallée ne com-




CARTE DE L'ALBANIE ET DE LA MACÉDOINE.

munique avec la mer que par une brèche étroite que les eaux ont ouverte violemment pour se faire un passage : cette fente pittoresque est la fameuse vallée de Tempé. Elle est aussi facile à défendre que le passage des Thermopyles.

Enfin, à l'Occident, s'élève le plateau, la grande montagne ramifiée, le Pinde avec ses arrière-monts, qui vont tremper dans l'Adriatique et qui, à partir du Pinde, font éventail au Sud et au Nord, depuis l'entrée du golfe de Corinthe jusqu'au massif du Monténégro.

C'est dans cette grande région montagneuse de la

Grèce que nous allons trouver un type de montagnard. l'Albanais, parfaitement conservé et qui nous permettra de reconstituer plus facilement le type ancien disparu.

l'Albanie présente en effet le type actuel le plus pur des Plateaux méditerranéens.

Les montagnes du Pinde ont donné et conservent encore un type pur de la Méditerranée, parce qu'elles n'ont pu être peuplées et qu'elles n'ont été notoirement peuplées que par la voie de la Méditerranée. La route venant de l'intérieur des terres, la route du nord, était fermée par le rempart des Balkans et des Alpes. Cette grande barrière, qui va de la mer Noire à l'Adriatique, a fermé pendant des siècles la presqu'île hellénique aux invasions, aux peuplements par la voie du continent. Les géographes l'admettent également : « Au sud de la grande barrière des monts, dit Reclus, le mouvement des peuples entre l'Europe et l'Asie ne pouvait s'opérer que par mer. Les peuples assez avancés en civilisation pour se construire des bâtiments étaient donc les seuls auxquels le chemin fût ouvert... En outre, les groupes d'émigrants ne pouvaient jamais être bien nombreux à cause des difficultés de l'équipement et de la navigation. L'épaisseur des Alpes et de tous ses avant-monts, du Pinde aux Carpathes, séparaient donc vraiment deux mondes distincts, où la marche de l'histoire devait s'accomplir différemment... *Les Albanais sont les descendants les plus directs des antiques Pélasges* (1). »

(1) *Nouv. Géogr. univ.*, I, p. 192. Voir dans Malte-Brun, t. VII, p. 761 et suiv., une dissertation étendue pour établir l'origine pélasgique et grecque des Albanais. Cette origine est confirmée par la plupart des voyageurs et des philologues.

Quand, plus tard, dans les derniers temps de l'Empire romain, les invasions des peuples du Nord eurent enfin réussi à franchir le rempart des Balkans et des Alpes dinariques, les populations de la Péninsule trouvèrent, ici comme partout, un refuge dans la montagne. C'est ce qui explique comment le type a pu se conserver jusqu'à nos jours dans sa pureté. Le type albanais s'est alors étendu dans toute cette région montagneuse et s'est même prolongé au Nord, le long de l'Adriatique, dans l'Illyrie. Mais, depuis, il a été refoulé du côté du Nord, par les diverses invasions slaves, et, du côté du Sud, par les Grecs modernes des vallées et des ports, ou par des infiltrations de Slaves et de Valaques, qui, en longeant et en contournant le Pinde, venaient établir leurs troupeaux dans la partie la plus ouverte et la plus féconde de ces montagnes, qu'on appelle aujourd'hui encore le nome (ou district) d'Acarnanie ou Étolie.

L'Albanie est donc resserrée entre la rivière et le golfe d'Arta (autrefois d'Ambracie), dont les eaux descendent du Pinde, la chaîne du Pinde avec sa continuation vers le Nord qui reçoit quelquefois le nom d'Alpes helléniques, le massif du Monténégro, et enfin l'Adriatique.

Tel est le cadre. D'où venait l'habitant?

Le montagnard albanais a été formé par une *sélection supérieure d'émigrants de la Vallée.*

Le type du Plateau est sorti du type de la Vallée, de ce type des Pélasges, dont nous avons donné la description et qui ont été les grands immigrants du bassin méditerranéen. Nous avons expliqué pourquoi les Phéniciens-Carthaginois n'ont pas peuplé et rempli de leur type l'intérieur des terres; ils ont seu-

lement porté sur les rivages l'excitation merveilleuse du commerce.

En sortant du type des Pélasges, les montagnards de la Méditerranée se sont trouvés dans un cas particulier : ils ont procédé de la formation agricole et urbaine, ce qui leur a imprimé un caractère distinctif. L'émigration agricole et urbaine s'effectue par petits groupes, ou même par individualités isolées, parce que la culture et la vie urbaine tendent à diminuer et à dissoudre les communautés de famille. Si ces groupes petits, si ces individualités isolées sont de qualité inférieure, ils succombent dans l'émigration, précisément à cause de leur petit nombre et de leur isolement, et parce que, ayant perdu, dans la vie compliquée de la culture et de la ville, les habitudes et les aptitudes de la vie simple, ils n'y savent pas suppléer par l'énergie et l'initiative. Il n'y a donc que les éléments supérieurs de cette émigration agricole et urbaine qui puissent subsister; et, pour qu'ils subsistent dans des sols peu cultivables et en dehors de l'agglomération, il faut qu'ils surpassent en vigueur et en personnalité les tempéraments communs des agriculteurs et des urbains du milieu desquels ils sortent. Il se produit là une sélection analogue à celle qu'on a pu longtemps observer dans le Far-West américain, où tous ceux qui n'étaient pas capables d'une existence rude et entreprenante ne pouvaient se maintenir.

C'est ainsi que la montagne a eu pour résultat d'atténuer la communauté au profit de l'initiative personnelle. Elle a donc émancipé la population méditerranéenne originaire de la lourde et compacte communauté pélasgique; elle a opéré une sélection d'indépendants, capables d'indépendance.

La Montagne ne produit pas toujours cette sélection

supérieure. Elle a quelquefois, il est vrai, opéré ce même effet ailleurs qu'en Grèce. Mais, le plus souvent, la montagne a été le refuge de la communauté. Ce phénomène tient aux trois circonstances suivantes :

1° Les montagnes en général, ou du moins le plus souvent, ont reçu une émigration de demi-nomades, lâchant le sol de la plaine auquel ils s'étaient imparfaitement fixés : ils fuyaient devant de nouveaux arrivants avant d'être parvenus à la vie agricole et urbaine développée. Le type de la montagne avait ainsi pour point de départ le type demi-nomade. C'est ce qui est arrivé pour les Slaves du Sud, quand ils ont occupé le versant Nord des Balkans, d'où ils sont finalement descendus vers le midi.

Au contraire, les montagnes helléniques et italiennes ont été peuplées par des gens d'origine agricole et urbaine : les Pélasges que nous connaissons. Le point de départ du type n'est donc pas le même. La conséquence de ce fait est que les montagnes helléniques et italiennes ont été peuplées par des gens d'une formation sociale plus avancée que celle des autres populations montagnardes.

2° De plus, les montagnes, en général, ont été occupées par une émigration en masse, par un flot de peuple montant en même temps, par une population arrivant avec ses cadres antérieurs. Cela n'a pas seulement eu lieu quand les émigrants étaient demi-nomades. Même dans les cas, plus rares, où les émigrants sortaient de la vie agricole et urbaine (ou, du moins, d'une vie plus sédentaire que celle des demi-nomades), le peuplement de la montagne s'est souvent fait en masse, tous fuyant ensemble.

Dans les montagnes helléniques et italiennes, il en a été autrement : ce sont des émigrants épars, peu

nombreux chaque fois, qui sont sortis du milieu des Pélasges et ont gagné la montagne. C'est famille par famille, même individu par individu, qu'on a émigré vers la montagne, accidentellement, successivement. Les cadres antérieurs ont été rompus : l'indépendance a été la cause, ou tout au moins l'effet de ce mode d'émigration vers une terre neuve, inoccupée. C'étaient des bannis volontaires ou forcés, partant pour une bonne ou pour une mauvaise raison. L'histoire de la Grèce et de l'Italie est pleine de faits de cette nature, ainsi que nous le constaterons plus loin.

Ce genre d'émigration a eu pour conséquence de développer, chez ces montagnards, l'initiative et la personnalité; elle a donné une sélection d'indépendants, se rejoignant, débarrassés des gens habitués à la dépendance et se constituant socialement en dehors du vieux cadre.

3° De quelque façon qu'aient été peuplées les montagnes en général, par demi-nomades ou par sédentaires, en masse ou même par petits groupes, les montagnards se sont trouvés généralement entourés, au pied des monts, par une ceinture de grands pays, habités au large par une population nombreuse.

En Grèce et en Italie, il n'en a pas été ainsi. Le pays au pied de la montagne était fait de ces courtes et étroites vallées d'alluvion, que terminaient de près la montagne et la mer. Ajoutez à cela que les montagnes grecques et italiennes ne sont pas, comme les massifs des Alpes ou des Balkans, une accumulation épaisse, profonde, de séries de montagnes : ce sont des chaînes allongées et ordinairement simples.

La double conséquence de ce fait était que les montagnards helléniques ou italiens *restaient de très près en rapport avec les gens de la Vallée;* et que la

Vallée était assez limitée pour qu'un parti d'indépendants, redescendant sur elle, n'y fût pas écrasé par le grand nombre, ou noyé dans la population d'en bas.

Cependant, à ces derniers points de vue, l'Albanie s'écarte moins que les autres chaînes helléniques, ou italiennes, du type des grands massifs montagneux : c'est un pays montueux d'une notable épaisseur. Mais aussi c'est précisément ce qui a contribué à sa conservation : l'épaisseur relative de ses montagnes l'a mieux préservé du débordement des invasions en masse, quand sont survenus les peuples non méditerranéens.

C'est encore ce qui a nui, de tous temps, à son développement social ultérieur, à l'évolution du type vers des formes nouvelles et plus compliquées, que nous trouverons seulement dans l'ancienne histoire, dans l'ancien état de la Méditerranée, chez les vieux Grecs et chez les vieux Romains, descendus de montagnes moins épaisses, plus immédiatement et plus incessamment en relation avec la Vallée.

Le type méditerranéen de la Montagne diffère donc du type méditerranéen de la Vallée, en ce qu'il est une sélection d'indépendants, d'hommes à initiative, sortis du milieu de la communauté. La communauté est ainsi diminuée et le type s'élève vers l'énergie individuelle.

Nous avons déjà vu quelque chose de cela dans le type du Port ; mais ici il y a plus d'énergie physique, plus d'énergie morale. La Montagne, dans la région méditerranéenne, est plus difficile à pratiquer que la mer, elle est plus rude de climat, elle développe plus l'exercice des membres. Et, comme elle n'est pas propre au commerce, elle détourne moins de la culture, qui s'y fait d'ailleurs par un travail plus âpre ; elle n'affaiblit pas la trempe du caractère par la souplesse des affaires et par la richesse.

Grâce aux conditions de Lieu, la montagne albanaise ayant été peuplée de la manière que nous venons de dire, quel genre de travail en est résulté?

## II

S'il est vrai, comme nous l'avons vu, que ces montagnards viennent de la Vallée et qu'ils sont d'anciens Pélasges, ils doivent être formés à la culture. C'est en effet ce que constatent les voyageurs. « M. Wiet nous apprend que l'agriculture est relativement développée chez les Mirdites (c'est le type le plus pur des Albanais) (1) : obligés, pour vivre, de cultiver avec soin les vallées de leurs âpres montagnes, ils réussissent à leur faire rendre de plus belles récoltes que celles de la plaine, habitée par une population plus indolente (2). »

En fait, les Albanais produisent tout ce qui est nécessaire à leurs besoins restreints; ils façonnent eux-mêmes ces objets au moyen de l'industrie domestique et n'achètent presque rien au dehors. Comme les anciens Pélasges, ils consacrent par des fêtes les grandes époques de la nature.

Mais, par suite de la nature montagneuse du sol, cette culture est nécessairement ardue, elle ne donne guère, sauf dans les parties plus basses, que le maïs et le sumac (3). Le reste ne peut être exploité qu'en

(1) Les Mirdites, ou Mirdiotes, habitent dans les montagnes arrosées par un petit fleuve appelé la Matou matja, qui débouche dans l'Adriatique immédiatement au-dessous du Drin, très près de l'extrême pointe Sud du Monténégro. Le plateau très fertile de la Métoja est sur la partie du Drin qui vient du Nord et qu'on appelle le Drin noir.

(2) Reclus, *Géogr. univ.*, t. I, p. 192.

(3) Le sumac est une sorte d'arbuste à vernis dont le principal usage, dans ce pays, est de maintenir contre l'éboulement les terres cultivables.

herbe par les moutons et les chèvres. Les familles possèdent, en moyenne, une quarantaine de têtes de ce menu bétail.

Mais on sait que l'herbe des montagnes s'exploite mieux, surtout pour les moutons et les chèvres, en laissant le sol indivis. L'éloignement des habitations rend d'abord difficile l'appropriation des pâturages; en outre, comme leur exploitation n'exige ni travail ni entretien, ils ne souffrent pas du régime de la communauté; enfin, il est plus commode et plus avantageux aux familles de confier la garde de leurs animaux à un berger commun que d'envoyer chacune au loin un parent ou un domestique et d'avoir à installer des clôtures, dont l'établissement et l'entretien seraient dispendieux. Telles sont les raisons pour lesquelles la communauté de parcours persiste généralement sur les terres herbues des hautes montagnes. Il y a cependant des exceptions. Dans certaines montagnes de l'Auvergne, par exemple, les pâturages sont appropriés. Cela tient à l'extraordinaire fertilité de ces pâturages, qui s'étendent sur un sol de lave très profond. On a intérêt à les aménager et souvent à les enclore, par conséquent à les approprier, car l'hectare de montagne a parfois autant de valeur que la même superficie dans la vallée.

Cette condition ne se présentant pas dans l'Albanie, on comprend que la nécessité du libre parcours maintienne, entre les habitants d'une même portion de montagne, une certaine communauté. Mais ce n'est plus la communauté de famille, qui d'ailleurs, comme nous l'avons dit, a perdu du terrain dans l'émigration individuelle: c'est une communauté beaucoup plus vague et plus générale, une communauté extérieure à la famille et qui prend plutôt un caractère

d'organisation publique, puisqu'elle réunit un bon nombre de familles du même voisinage, obligées de se concerter pour l'exploitation de toute une partie de montagne.

Mais le travail ne nous révèle pas seulement l'existence d'une communauté publique de biens, il fait en outre ressortir une distinction très nette entre les occupations des hommes et celles des femmes, et il amène par là à la connaissance d'une autre nature de communauté publique.

C'est aux femmes seules qu'incombent les durs travaux de la culture et les diverses fabrications domestiques. L'homme ne daigne pas s'y associer. « Le propriétaire, dit M. Pouqueville qui a séjourné une vingtaine d'années en Albanie, se livre à la chasse, reste accroupi à la tête de son champ que sa femme et ses enfants labourent, ensemencent ou moissonnent. L'homme attend tout de sa famille ; hautain, taciturne, il tient à la main le bâton du commandement ; il exige les soins, les services et les secours de ceux qui dépendent de lui et il n'entre dans les détails domestiques que pour troquer ou vendre l'exédent des produits. Il charge sa femme d'un sac de denrées qu'elle porte au marché ; il est le seul maître du pécule et le détenteur des clefs sous lesquelles on enferme les objets de quelque valeur. Son occupation unique est d'entretenir ses armes, de pourvoir au soin de sa chaussure, à la confection de ses cartouches, à la conservation de ses munitions de guerre ; et il passe le reste de son temps à fumer et à végéter (1). »

Les poésies albanaises comparent la femme à la navette toujours active, tandis que le père de famille est

(1) *Voyage dans la Grèce*, par Pouqueville, ancien consul général de France, près d'Ali, pacha de Janina t. II, p. 588.

représenté comme le bélier majestueux, qui précède le troupeau, en faisant sonner la clochette. La manière dont se font les mariages se rattache d'ailleurs à la tradition patriarcale la plus claire et est en harmonie avec cette situation faite à la femme. Les unions sont décidées par les parents, c'est-à-dire par la communauté familiale et non par les intéressés. Parfois on est fiancé dès le berceau (1). La cérémonie du mariage se célèbre sous forme d'enlèvement, et, dans certaines régions de l'Albanie, l'enlèvement se pratique réellement et est admis dans les familles : « Naguère la femme devait être enlevée à l'ennemi et, dans nombre de villages de la plaine, les jeunes filles musulmanes s'attendent sans trop d'effroi à être enlevées par les guerriers mirdites dans quelque expédition de maraude. Les parents eux-mêmes prennent leur parti de ces enlèvements, sachant qu'on leur paiera tôt ou tard le prix du rapt. » La femme est généralement maintenue très à l'écart des hommes, comme dans toutes les sociétés communautaires, et elle est la servante autant et plus que la compagne de son époux. Elle ne prend place à table avec lui qu'aux fêtes solennelles. Dans les voyages, le dos chargé du berceau qui renferme le nouveau-né, elle suit à pied son mari, dont elle porte aussi le fusil sur l'épaule, tandis que celui-ci, installé sur son mulet, fume tranquillement.

Nous allons voir quelles circonstances ont établi et maintenu au profit de l'homme une situation aussi privilégiée et ont donné lieu à une communauté publique plus nécessaire et plus vivace encore que celle des pâturages.

(1) Pouqueville, *loc. cit.*, II, p. 575.

Cette communauté est celle du *clan guerrier*.

La culture et l'art pastoral transhumant ne constituent pas le seul travail des Albanais. Il en est un autre, qui vient s'ajouter à celui-là et qui est spécialement pratiqué par les hommes. Et ce nouveau travail est bien autrement puissant que l'art pastoral pour retenir les gens dans la communauté, toute diminuée qu'elle soit du côté de la famille. De plus, c'est à la communauté publique qu'il pousse par nature. Là va s'accentuer l'évolution de la communauté amoindrie de la famille à la communauté publique dominante. Il s'agit de la guerre, de la défense, du pillage : cette occupation, on va le voir, rentre bien ici dans la catégorie du travail et elle est la cause informante la plus énergique de ce qui subsiste du régime communautaire.

On comprend que ces émigrants épars, isolés, qui surviennent les uns après les autres, ont à se défier les uns des autres : leurs antécédents ne sont pas faits d'ordinaire pour rassurer. Non seulement ils n'arrivent pas tout liés entre eux, mais ils ne sont pas portés à se fondre : ils aiment leur indépendance ; c'est pour elle, c'est afin d'en jouir, ou parce qu'ils en ont voulu jouir inopportunément dans la cité pélasgique, dans les communautés bien réglées de la vallée, qu'ils sont passés à la montagne. Ils ont à défendre leur personne, les objets qu'ils ont apportés et qui, dans la solitude, deviennent précieux par leur rareté, leurs troupeaux, enfin leurs petites cultures. Ils s'arment donc, mais constamment, en permanence, individuellement et tous, pour la protection quotidienne et usuelle de leurs moyens d'existence, de leur travail et de leurs biens.

Dans cet éparpillement qui a succédé pour eux à l'agglomération urbaine, l'arme portée sur soi et toujours prête à agir doit remplacer la protection des

hautes murailles pélasgiques et la sécurité de la grande communauté antique.

Les voilà donc organisés sur le pied de guerre, et cette organisation est le régime de vie ordinaire. Une fois armés pour défendre leurs étroites ressources, il est immanquable qu'ils se battent pour s'en procurer de plus amples. « Le brigandage est considéré comme une partie de l'industrie nationale. Les Albanais sont estimés parmi leurs compatriotes en raison du butin qu'ils rapportent dans leur foyer. J'ai vu, à Prémiti, un Toxide qui ne manquait jamais de faire ses campagnes annuelles, qu'on appelle courses ou corvées, au delà du Vardar; et, connu pour un voleur fameux, il était le coryphée de son quartier. Les idées reçues à cet égard sont qu'un individu qui ne lèse pas ses voisins ou l'autorité locale, et qui paie de sa personne, n'a usé que de ses droits naturels. Aussi la carrière du vol public est-elle regardée comme celle des premières armes d'un Albanais, et lorsqu'on est heureux, c'est le chemin pour parvenir aux premières dignités de l'Empire. C'était la voie qui, dans ces derniers temps, avait élevé Passevend Oglou au pachalik de Vidin; Ismaël, bey de Serré, — qui ne voulut jamais de titre public, — au commandement de la Macédoine Transaxienne. J'en avais, dans mes rapports particuliers, un exemple plus direct en entendant Ali, pacha de Janina, me raconter comment, de chef de bande, il était devenu vizir. Il s'extasiait lorsqu'il croyait voir revivre ces inclinations dans un de ses petits-fils, dont il croyait faire le plus bel éloge en disant que ce jeune rejeton du crime serait, comme son grand-père, un brave voleur, qui dévorerait ses frères et ses voisins (1). »

(1) Pouqueville, t. II, p. 572.

D'après ces traits, on peut juger combien ce type albanais nous est précieux pour comprendre le montagnard grec de l'antiquité. Grotius remarque que cette manière d'envisager le vol était ordinaire dans la Grèce (1). Thucydide nous apprend qu'on demandait aux étrangers, sans les offenser, s'ils étaient brigands ou pirates. On trouve de pareils exemples dans Homère (2). Les Lacédémoniens approuvaient le vol comme propre à former les jeunes gens à l'adresse et à la vigilance (3). Épicure soutenait qu'il n'y avait point de mal à voler, mais à se laisser prendre (4).

Mais un pareil genre de vie ne serait bientôt, d'homme à homme, qu'un guet-apens intolérable, si on n'arrivait pas à se grouper de place en place pour une défense commune : on fait donc alliance avec les plus proches, par l'origine, le lieu, les idées, pour se faire entre soi un voisinage à peu près paisible, et se défendre au besoin ensemble contre de plus éloignés, dont on ne saurait se rendre sûr ; c'est le clan militaire, forme évidente d'une communauté d'ordre public. On sait que le clan diffère de la communauté familiale en ce qu'il groupe des personnes appartenant à des familles différentes, des personnes qui ne sont pas réunies par des liens de parenté : c'est une association extérieure à la famille.

A vrai dire, ce clan militaire et un peu branlant constitue toute l'organisation politique des Albanais. Il n'y a, parmi eux, « ni unanimité ni ensemble, si ce n'est dans le cas où le foyer et l'autel sont menacés par un ennemi étranger. Mais, comme, habituellement,

(1) *Droit de la Guerre*, liv. II, ch. XV, n° 5.
(2) Voir les acticles de M. Champault, sur *les Héros d'Homère*, dans la *Science sociale*, t. XIII et suiv.
(3) Aulu-Gelle, liv. II, ch. XVIII.
(4) Arr., *In Epict.*, lib. III, c. VII.

on n'a rien à craindre de semblable, chaque canton libre se compose de villages indépendants, et ces hameaux se partagent en pharès, ou partis, qui reçoivent volontairement l'impulsion d'un ou de plusieurs chefs que chacun d'eux se choisit. Des haines tiennent toujours non seulement les pharès, mais les familles et même les individus qui en font partie, dans la défiance, dans un état d'hostilité sourde. Par suite de cette habitude des esprits, qui les rend nécessairement inquiets et soupçonneux, il arrive que les bourgades et les villages albanais ont, dans leur construction, une forme particulière et distinctive des autres hameaux. Chaque maison est crénelée, ou bien percée de meurtrières masquées par un enduit extérieur; elle est toujours isolée, hors de la portée d'une autre habitation. Les familles d'un même parti, ou d'une souche commune, en s'éloignant comme par branches collatérales du chef dont elles descendent, forment, par échelon, des quartiers autour d'un mamelon, ou sur un plateau escarpé, de manière à pouvoir se secourir sans cesser d'être en garde contre les entreprises des gens de leur phara (1) ». C'est ainsi qu'autrefois Sparte n'était qu'une suite de villages habités par des individus retranchés dans leurs demeures. Tant il est vrai que le type albanais actuel fait revivre sous nos yeux les caractères essentiels du type ancien.

Et cependant la nécessité qui a brisé chez ces gens l'ancienne communauté familiale est si forte, que cette vie remplie de dangers a pour eux des charmes incomparables. Pouqueville a connu un aga de Lexovico, qui *se vantait* de n'avoir pas osé passer depuis dix ans dans un quartier de la ville qu'on voyait à tra-

(1) Pouqueville, *ibid.*, p. 562.

vers les grilles de sa fenêtre et où il aurait été assassiné par ses ennemis; il les désespérait par sa constance à se tenir sur ses gardes et à vivre claquemuré. Des pharès entières ont souvent des inimitiés implacables; elles ne passent que de nuit et furtivement dans certaines rues. Chaque circonscription a ses puits, ses citernes, ses fours et son marché à part, et on se dispense d'aller à l'église, à la mosquée, pour n'y pas rencontrer un ennemi. On s'est d'ailleurs entendu tacitement pour que cet état de guerre n'entrave pas trop les travaux agricoles. Pouqueville a vu des moissonneurs faire tranquillement la récolte dans la vallée de Drynopolis, tant que le jour durait, et se fusiller après le souper, lorsqu'ils étaient rentrés en ville. « La guerre peut éclater entre deux maisons d'une même phara, ou de quartier à quartier, sans que les autres y prennent part. Mais si un village, ou une ville, entre en guerre contre une ville ou contre quelque autre hameau, la chose prend un caractère sérieux. Ces querelles, comme aux siècles homériques, arrivent pour l'enlèvement d'un Adonis, pour le vol de quelques chèvres, très souvent à cause des limites des parcours; et, comme les différends ne peuvent se terminer par le moyen des lois, qui n'existent pas chez un peuple anarchique, on a recours à la voie des armes. Alors on s'assemble, on délibère, les haines privées s'ajournent dans les factions, et quand on doit marcher contre une peuplade entière, on se prévient de part et d'autre, non par le ministère de hérauts porteurs de caducées, mais en chargeant un passant ou un muletier d'annoncer qu'on s'attaquera dans tel temps. Il est difficile de s'imaginer, en pareil cas, combien d'intrigues on emploie et à quels moyens ingénieux on a recours pour augmenter le nombre de ses partisans et

pour débaucher ceux des autres. Si on entre en campagne, c'est en tâtonnant; on cherche à s'emparer d'un défilé pour se rendre maître des communications; on regarde comme une prise d'avant-postes l'incendie des moulins, qui prive un village de ses farines, et le triomphe est marquant, si on peut occuper des hauteurs assez rapprochées de l'ennemi pour l'insulter en lui chantant des injures (1) ».

On croirait entendre les injures qu'échangeaient entre eux les héros d'Homère. M. Pouqueville fait d'ailleurs le rapprochement entre les deux époques. Ces villages, bâtis dans des lieux escarpés, « coûtent souvent des sièges aussi longs et sans doute aussi bien conduits que celui de Troie. Il faut avoir assisté à ces journées de l'antiquité pour y croire; il faut voir les héros de la Grèce moderne, embusqués sans se retrancher, se provoquer, s'insulter, attendre qu'un homme se présente pour tirer, et s'enfuir quand ils ont « du pire », pour bien comprendre les combats décrits dans l'*Iliade*. Il faut surtout entendre chacun se vanter après une action, assister aux festins où l'on mange les agneaux volés, qui sont rôtis en plein air, pour jouir des scènes que la poésie a si brillamment parées de la richesse de ses couleurs. Rien n'a changé, à cet égard, sur la terre des demi-dieux et des héros; et, si on labourait les champs d'Ilium tandis que les Grecs assiégeaient la capitale de Priam, si les Troyens de leur côté vendangeaient sur les coteaux du mont Ida pendant le blocus, il arrive souvent aux Albanais de lever un siège à la veille du succès, pour aller ensemencer leurs terres, faucher leurs prés, ou bien

(1) Pouqueville, *loc. cit.*, II, p. 560.

chercher dans leur famille des provisions qui leur manquent (1) ».

Avec cet esprit d'indépendance, qui fait le fond de leur situation, on comprend qu'ils soient incapables de concevoir un groupement national, sinon au point de vue militaire. Aussi les tribus sont-elles absolument autonomes dans leurs alliances intérieures ; mais, en face de l'étranger, elles ne forment qu'une seule nation (2). On n'est jamais plus uni et groupé que dans les pires catastrophes. La guerre contre les Turcs en offre un exemple tragique : « Sur des milliers de montagnards, il ne se trouve pas un vieillard, pas une femme, pas un enfant pour demander grâce aux massacreurs envoyés par Ali-Pacha. L'héroïsme de ces femmes, qui mettaient le feu aux caissons de cartouches, qui se précipitaient du haut des rochers, ou s'élançaient dans les torrents en se tenant par la main et en chantant leur chant de mort, restera toujours l'un des étonnements de l'histoire (3). » L'admiration demeure, mais l'étonnement cesse, quand on s'est rendu compte, comme nous venons de le faire, des causes qui ont développé chez ces gens le mépris de la mort, l'énergie individuelle, et l'attachement à la communauté publique constituée sur le clan militaire. On ne survit pas à sa défaite.

C'est la nature des lieux et ce clan guerrier qui ont permis à ces populations d'échapper à la conquête.

On comprend que ces montagnards ont une grande force de résistance contre les entreprises venant du dehors. En fait, les Albanais, mais spécialement les

(1) *Ibid.*, p. 563.
(2) V. Reclus, *Nouv. Géogr. univ.*, t. I, p. 193, 194.
(3) Reclus, *ibid.*

Mirdites, qui représentent, si l'on peut ainsi parler, l'Albanais à sa plus haute puissance, n'ont jamais été soumis aux Turcs, en dépit des efforts formidables que ceux-ci ont faits depuis plus de quatre cent cinquante ans, et au temps de leur plus grande puissance. Aussi les Mirdites sont-ils demeurés catholiques. Ils avaient résisté de même à la série interminable des invasions celtiques, germaniques et slaves de toutes les époques. Les exploits du fameux Scander-Beg sont un exemple célèbre de cette force de résistance.

Cette force de résistance, qui avait sa source dans le tempérament essentiellement guerrier que nous venons d'expliquer, a été en outre soutenue par la nature des lieux. « L'Albanie est le pays le plus montueux, le plus confus, le plus difficile de la Turquie d'Europe. Les montagnes s'y entassent, s'y croisent, s'y enchevêtrent de telle sorte qu'il est impossible de suivre leur direction et de les rattacher les unes aux autres. Les vallées y sont tourmentées, déchirées, parcourues par des torrents et ne s'épanouissent que dans de petites plaines. Le terrain cultivable est rare ; toute la nature s'y montre âpre et sauvage. Si, de ces traits généraux, nous voulions passer au détail, nous sommes forcés d'avouer que l'Albanie, comme toute la partie occidentale de l'Empire ottoman, est moins connue aujourd'hui que du temps des Grecs et des Romains et que c'est aux auteurs anciens que les géographes modernes ont emprunté la plupart des renseignements qu'ils possèdent sur ces contrées (1). »

C'est en vertu de cette force de résistance que

(1) Malte-Brun, *Géogr.*, t. IV, p. 680.

nous avons aujourd'hui sous les yeux le type parfaitement conservé du montagnard sorti du milieu des Pélasges et premier habitant de cette portion du globe.

La formation prise dans la montagne ne change pas plus que la montagne, tant qu'on y reste et qu'on repousse l'arrivée d'autres races : c'est ce qui explique la persistance du type social et du type physique constatée par tous les voyageurs. « La population de la Turquie occidentale, entre les monts de la Bosnie et de la Grèce, est composée de Guêques et de Kosques (Albanais du Nord et Albanais du Sud) dont l'état social ne s'est guère modifié depuis trois mille ans. Leur figure est presque toujours régulière ; ils ont la tête allongée, le nez effilé, l'œil petit et fixe, la plupart sont blancs et la nuance de leur iris est le gris ou le bleu. Ils ont la poitrine bombée, la taille fine, les membres gracieux et forts. D'après W. Virchow, les Albanais sont, parmi les Européens, ceux dont le crâne a la forme la plus noble. Gais, audacieux, habiles à la repartie, les Albanais ressemblent aux Grecs. Par leurs mœurs, leur manière de sentir et de penser, les Albanais de nos jours nous représentent encore les Pélasges des anciens temps. Maintes scènes auxquelles assiste le voyageur le transportent en pleine *Odyssée*. Georges de Hahn, le savant qui a le mieux étudié les Chkipetar (c'est le nom que se donnent eux-mêmes les Albanais, il signifie « hommes des rochers »), croyait voir en eux de véritables Doriens, tels que devaient être ceux que conduisaient les Héraclides, en sortant des forêts de l'Épire, pour aller à la conquête du Péloponèse. Ils ont même courage, même amour de la guerre, de la domination, même esprit de clan ; ils ont aussi à peu près le même cos-

tume : la blanche fustanelle, élégamment serrée à la taille, n'est autre que l'ancienne chlamyde (1). »

On comprend à quel point ce type est curieux pour la connaissance du type social primitif des Grecs.

## III

Si nous faisons maintenant un pas de plus, nous allons constater que *l'origine, l'insuffisance des ressources du sol, le clan guerrier et le voisinage de vallées riches ont développé l'habitude du brigandage.*

Les origines de ces montagnards, puisque c'étaient des révoltés, leurs visées, puisque ce sont des indépendants, leurs divisions naturelles, puisqu'ils ne sont pas arrivés en bloc, ont fait, de tous temps, nous l'avons vu, que la première sûreté pour leur existence était dans leurs armes. C'est l'outil dont ils entendent le mieux l'usage. Ils ne se sont pas contentés de lui demander la préservation de leur vie, ils lui ont encore demandé les ressources de la vie : et cela était tout simple, puisque leurs montagnes les rendaient nécessiteux, et que les gens de la vallée, bien pourvus, étaient leurs ennemis, ceux qu'ils avaient fuis, volontairement ou bannis par eux.

Cette série de faits — et le brigandage qui en est la conséquence — s'est reproduite sur une quantité d'autres points de la Grèce, dans les montagnes, notamment depuis l'invasion ottomane, si mal accueillie à bon droit.

Le brigandage des montagnards, institué comme un

(1) Reclus, *Europe méridionale*, p. 185.

moyen d'existence, n'a pas disparu complètement avec la libération de la Grèce. Cette libération ne pouvait pas, par elle seule, donner immédiatement des ressources de vie qui fussent du goût de ces montagnards et dans leurs habitudes.

D'ailleurs le gouvernement établi par les Puissances européennes, auxiliaires de la Grèce, fut mal combiné pour donner une solution à cette grave difficulté. Les Albanais, les Maïnotes, montagnards du même type sur le Taygète, au-dessus de Sparte, les marins et pirates grecs, issus en grande partie des Albanais et d'autres montagnards, avaient été les héros vraiment extraordinaires de la libération de la Grèce. Or le nouveau gouvernement n'eut rien de plus pressé que de les mettre à l'écart. On sait comment la couronne de Grèce fut donnée, en 1832, à Othon, second fils du roi de Bavière, qui n'était pas encore majeur. Les fonctions publiques furent alors envahies par une véritable armée de Bavarois, ce qui amena bientôt de vives protestations de la part des chefs et des soldats de la dernière guerre, et bientôt des révoltes. Othon dut expulser ses compatriotes en 1843.

Il suffit d'ailleurs de lire les biographies de ces héros albanais et grecs, pour se rendre compte que de pareils hommes ne pouvaient être qu'au pouvoir ou à la révolte. Citons, entre autres : Marco Botzaris (1).

(1) Un des héros de la Grèce moderne, né en Albanie en 1789 : il fit ses premières armes dans une insurrection contre la Porte, en 1806. Il passa ensuite au service de la France. La révolution de 1820 le trouva prêt. Nommé statarque, ou général, dans la Grèce occidentale, il prit aux Turcs Reniassa, Placa, et combattit vaillamment à la journée de Peta, en 1822, et au défilé de Trioueros. S'étant jeté dans Missolonghi (entrée du golfe de Corinthe), il fit, avec 240 hommes, une sortie pendant la nuit, massacra un grand nombre d'ennemis, mais reçut une blessure mortelle, 20 août 1823. Son fils aîné devint ensuite aide de camp du roi Othon. (Voir Dezobry et Bachelet, *Dict. hist.*)

Capo d'Istria (1), Théodore Colocotronis (2), l'amiral Miaulis (3), Alexandre Mavrocordato (4).

Et, naturellement, ces hommes exercent le pouvoir, quand ils le détiennent, à la façon d'un brigandage. « Dans l'Hellade, une bureaucratie inquiète et rapace intervient à tout propos pour gérer à son profit les deniers de la commune, corrompt les électeurs, afin de se maintenir en place, et tente de rentrer dans ses débours, en continuant, sous mille formes vexatoires plus ou moins légales, les traditions de piraterie et de brigandage qui ont été si longtemps celles de leurs pays (5). »

(1) Capo d'Istria, né à Corfou (la grande île du rivage albanais), en 1776. Il prêta son appui aux Grecs insurgés contre la Porte et eut la direction de leur gouvernement en 1827. Son peu de ménagements pour les chefs influents qui attendaient le prix de leurs services le fit accuser de vouloir étouffer la liberté hellénique au profit de la Russie (au service de laquelle il avait été auparavant comme diplomate et administrateur). Pietro Mavromichalis, bey des Maïnotes, ayant été incarcéré à la suite de quelques troubles dans sa principauté, son fils Georges et son frère Constantin assassinèrent Capo d'Istria, 9 octobre 1831. (*Ib.*)

(2) Théodore Colocotronis, un des chefs de l'insurrection grecque, né en 1770 dans la Messénie (un pays de montagnes célèbres), mort en 1843. Il battit Méhémet-Pacha en Morée, en 1822, mais ne sut point sacrifier à l'intérêt commun sa haine contre Mavrocordato. Général en chef dans la Morée sous la présidence de Capo d'Istria, il fut, après le meurtre de ce dernier, un des chefs du gouvernement provisoire. Condamné à mort pour avoir conspiré, en 1834, contre la régence établie, pendant la minorité du roi Othon, il obtint sa grâce. (Dezobry, *Dict. hist.*)

(3) Miaoulis, ou Miaulis, amiral grec, né à Négrepont en 1772, mort en 1835, commanda en chef la flotte des insurgés en 1822, battit les Turcs à Patras. Il refusa de combattre sous les ordres de lord Cochrane, dont il désapprouvait les plans, se retira, se mit à la tête des Hydriotes (île peuplée par les Albanais) révoltés en 1839 contre le gouvernement grec et n'échappa à un procès de haute trahison que par la mort du président Capo d'Istria. (*Ib.*)

(4) Alexandre Mavrocordato, né en 1787, un des chefs de l'insurrection grecque contre les Turcs en 1821, président du conseil administratif en 1823, éloigné par l'influence de Capo d'Istria et des Russes, puis rappelé aux affaires et président du Conseil en 1884. (Dezobry, *Dict. hist.*)

(5) Reclus, *Nouv. Géogr. univ.*, t. I, p. 118.

Dans son roman, *Le Roi des montagnes,* Edmond About a groupé avec beaucoup de vérité une série de traits qu'il avait pu observer et saisir sur le vif. Son héros, Hadji Stavros, est un type très réel de montagnard brigand et pirate, et les populations qu'il pille « le grondent tout haut et l'aiment tout bas ». Elles reconnaissent en lui un fils authentique de leur race, le type idéal que chacun voudrait atteindre et que chacun montre avec orgueil à ses fils.

Pourquoi les Albanais n'ont-ils pu être modifiés par le commerce, ni exercer, par ce moyen, une action au dehors?

Résister aux entreprises extérieures, ou se livrer au brigandage en opérant des razzias sur la frontière, c'est sans doute agir sur le dehors, mais ce n'est pas sortir de chez soi. Les Albanais n'ont été entraînés au dehors ni par la pratique du commerce, ni par le transit et le transport des marchandises étrangères. Nous allons voir pourquoi.

La partie centrale de l'Albanie a été, au temps des Romains, une voie commerciale. On passait de Brindes, ou Brindisi, qui est en Italie, à Dyrrachium, ou Durazzo, qui est en Albanie : c'était prendre l'Adriatique au plus court, en évitant le terrible promotoire des monts Acrocérauniens, fertile en tempêtes et en naufrages, *Infames scopuli!*

De Durazzo partait une voie romaine, appelée voie Egnatienne (*Via Egnatia*), qui passait, en allant directement sur l'est, à Petrella, Ochrida, Monastir, puis en Macédoine, à Vodina et Janitza (anciennement Édesse et Pella, capitales successives de la Macédoine sous Philippe et Alexandre), et aboutissait à Salonique. C'était la voie directe pour aller de Rome en Orient.

Il en subsiste encore des fragments dont la solidité a résisté à dix-huit siècles de service ou de ruine.

Mais il est clair qu'en dehors de ce trajet direct, imposé, pour ainsi dire, contre la nature des lieux par la toute-puissance romaine, le pays ne se prêtait pas au commerce et n'en subissait pas d'atteinte. Les Romains disparus, les seules voies naturelles, qui étaient celles du golfe de Corinthe ou de la Méditerranée, ne souffrirent aucune rivalité.

C'est le rempart profond des montagnes étendu entre l'Adriatique et le Pinde, qui fait que les ports de la côte albanaise, d'ailleurs peu nombreux et peu favorables pour la plupart, ne peuvent attirer le commerce. C'est lui qui explique que les Albanais n'aient pas lieu de se faire marins sur leurs propres côtes.

« En attendant qu'une ville de commerce s'établisse sur la côte et remplace les misérables « Échelles » auxquelles on donne le nom de Ports, le mouvement des échanges se concentre dans quelques villes de l'intérieur. La plus considérable est Prizrend, située sur le torrent de la Maritza, tributaire du Drin, à l'issue d'une écluse de montagne, mais à l'extrémité méridionale de la plaine très fertile de Metoya, par laquelle on peut rejoindre sans peine la vallée de Vardar et la grande route d'Autriche à Salonique. Prizrend est une ville de marché pour tous les hauts Albanais (Albanais du Nord), et ses habitants enrichis par le commerce se vantent de la magnificence de leur costume et de la beauté de leurs armes (1). » Ce dernier trait montre bien à quel point ils restent Albanais, en dépit de ce commerce d'ordre infiniment secondaire et placé tout à l'intérieur.

(1) Reclus, *loc. cit.*, p. 198.

On voit donc que le seul métier par lequel les Albanais peuvent exercer vraiment une action au dehors est le métier des armes, la guerre, tant cette série de phénomènes est étroitement liée.

Mais la guerre, où et comment?

Les Albanais ne peuvent plus pratiquer au dehors le métier des armes qu'en se louant comme mercenaires. Les beaux temps du brigandage extérieur sont passés pour eux. Tout ce qu'ils peuvent faire aujourd'hui, c'est de résister aux Turcs, au fond de leurs montagnes. Au dehors, ils seraient immédiatement arrêtés non seulement par cette puissance qui leur est très supérieure en force, mais encore par l'intervention des nations européennes qui s'entendent pour sauvegarder la Turquie. Ils ne sont pas plus heureux du côté de la Grèce constituée aujourd'hui en État et capable de se défendre, elle aussi.

Et voilà bien ce qui empêche l'évolution naturelle de ce type de montagnards : il ne peut sortir librement et en masse de ses montagnes, pour exercer le seul métier auquel il soit apte réellement. Pour observer ce type dans sa plénitude, il faut le chercher au temps où les montagnes de la Méditerranée n'étaient pas cernées comme aujourd'hui par les grands peuples étrangers à la Méditerranée, c'est-à-dire à l'époque des anciens Grecs et des vieux Romains. C'est à cette époque qu'on peut voir ce qu'a été et ce qu'a produit autrefois l'expansion de ces montagnards.

Faute de pouvoir sortir triomphalement, librement, en masse, de l'Albanie, les Albanais en sortaient, pour la guerre, en se louant aux autres peuples, comme le faisaient récemment encore les Suisses. « Le recrutement, qui est volontaire, a lieu dans les pharès, par un chef qui s'intitule de sa propre autorité, boulouk-

bachi, ou commandant de peloton. Plus un pareil aventurier a de fortune et de réputation, et plus il parvient à réunir de soldats. Souvent on accorde une haute paie en faveur de services anciens comme voleur : titre équivalent à celui de chevalier errant. Les soldats, admis sans considération d'âge et de taille sont tenus de s'armer et de s'équiper à leurs frais (1). »

Mais ces voleurs de grands chemins transformés en soldats réguliers étaient souvent eux-mêmes volés par le Turc qui les prenait à son service. M. Pouqueville en cite un exemple amusant dont il fut témoin : « C'est toujours d'un bayram à l'autre, c'est-à-dire au terme de douze mois lunaires, qu'on paye la montre des troupes sur appel nominal. On a soin, quelques jours avant ce temps, de hausser le cours des monnaies avec lesquelles on doit solder les troupes et même de supprimer les taïms, ou étapes, afin d'obliger les Albanais à déserter en leur coupant les vivres. Chez Ali-Pacha, qui ne manquait jamais de pratiquer ce stratagème économique, le lieu de la revue était un de ses jardins, ou de ses vastes salons. Les soldats, appelés par ses secrétaires, entraient en s'étouffant par une porte étroite, et faisaient cercle autour de lui. On s'informait du temps de leurs services non payés sur lesquels on les chicanait. Ensuite on leur délivrait un bon sur le trésorier (muhardar), par lequel ils étaient renvoyés au saraf juif, qui les payait avec des espèces d'or rognées, auxquelles il avait soin d'entremêler des sequins faux. Quant à la solde des morts, des déserteurs et des absents, même pour cause de maladie, elle est de plein droit acquise au satrape, qui, plus d'une fois, a fait pendre des boulouk-bachis pour finir ses comptes

(1) Pouqueville, *loc. cit.*, p. 599.

avec eux, et s'emparer en même temps de leurs biens. Ainsi le service des Albanais auprès des chefs de leur pays n'est pas tout profit pour eux. » S'ils connaissaient leur histoire, ils regretteraient les temps fameux où ils descendaient dans les vallées de la Grèce pour y faire la loi et où, par surcroît, les populations envahies faisaient d'eux des héros et même des dieux. Alors c'était réellement tout profit.

Actuellement, lorsqu'ils sont sortis de chez eux ainsi que nous venons de le dire, ils en sont réduits à se fondre au dehors avec d'autres, à s'assimiler à eux, tout en demeurant groupés les uns près des autres dans les terres qu'on leur accorde et où ils créent des villages, dits arnautes : c'est la corruption du mot acrocérauniens, nom que donnent les Turcs aux Albanais.

Cependant l'ancienne action que ces montagnards exerçaient au dehors se manifeste encore parfois dans une certaine mesure. Elle se produit, dans quelques circonstances rares où un petit groupe d'Albanais a pu sortir libre de ses montagnes. Alors, on voit poindre, comme en une image affaiblie, la transformation dont ils sont susceptibles en pareil cas et le développement social qu'ils sont capables d'imprimer autour d'eux.

On peut citer, comme exemple, le cas de la petite colonie d'Hydra : « En 1730, quelques colons albanais, las des exactions d'un pacha de la Morée, s'étaient réfugiés dans l'île d'Hydra. On les laissa tranquilles et ils n'eurent qu'à payer un faible impôt. Aussi leur commerce, mêlé parfois d'un peu de piraterie, grandit rapidement. Hydra occupe, il est vrai, une position fort heureuse, commandant l'entrée des deux golfes de l'Argolide et de l'Attique; mais elle n'a point de port, ni même d'abri véritablement digne de ce nom.

C'est donc en dépit de la nature, que les Hydriotes avaient fait de leur rocher un rendez-vous du commerce; les navires devaient se presser dans quelques anfractuosités de la côte, serrés les uns contre les autres, retenus immobiles par quatre amarres. Profitant de la guerre de l'Angleterre et de la France, les Hydriotes s'étaient emparés du commerce du Levant, de la mer Noire, et étendaient leurs relations jusqu'en Angleterre et dans la Baltique. Au moment de l'insurrection de 1821, Hydra était l'île la plus riche de l'Archipel; sa population était estimée à quarante mille habitants. Les seuls armateurs d'Hydra possédaient près de 400 navires de 100 à 200 tonneaux et, pendant la lutte, ils lancèrent contre le Turc plus de 100 vaisseaux armés de 2.000 canons. Hydra fournit à la flotte insurrectionnelle ses chefs les plus intrépides, Jacob Tombazis, Tsamados et André Miaoulis, qui, avec l'Ipsariote Canaris, poussèrent leurs brûlots contre Ibrahim dans la rade de Modon et jusque dans le port d'Alexandrie. » On comprend de quoi étaient capables ces montagnards qui pouvaient ainsi et en si peu de temps transformer un simple rocher au milieu de la mer!

Mais, nous l'avons dit, ces occasions de se rendre indépendants en dehors de leur territoire ne sont pas fréquentes avec l'ordre politique établi aujourd'hui dans la Méditerranée par les puissances occidentales. D'autre part, les guerres devenant de plus en plus rares, le métier de mercenaire a graduellement perdu de ses avantages et, par suite, il a fallu se résigner à chercher un autre moyen d'existence.

Alors on s'est mis à émigrer un à un, ou par de petites bandes pacifiques et résignées. Mais on a suivi la loi sociale de la formation des montagnes : on s'est

jeté de préférence sur les métiers urbains, qui n'astreignent pas à l'exploitation compliquée du sol. C'est ainsi que les émigrants albanais se font surtout bouchers, boulangers, jardiniers, fontainiers, médecins, ou, pour mieux dire, rebouteux, etc. Ils s'assimilent un à un à la population ambiante, ou bien, comme les montagnards, ils reviennent habiter une belle maison chez eux, lorsqu'ils ont amassé une fortune suffisante.

Voilà donc ce type des Plateaux de la Méditerranée réduit, par la compression, à la même condition que les montagnards noyés dans le continent au milieu de grands peuples ! Mais ce n'est pas là leur condition naturelle : au contraire, pendant des siècles, ils ne rencontrèrent, au pied de leurs montagnes, que des petits peuples séparés les uns des autres et cantonnés dans leurs petites vallées.

C'est en agissant « sur cette matière spéciale » avec leurs aptitudes de montagnards, qu'ils ont créé le type de l'ancien Grec.

Quelle différence de destinée avec celle qu'ils ont aujourd'hui !

Mais aussi quelle évolution curieuse à constater !

C'est précisément ce que nous allons voir.

## CHAPITRE V

### LA COMBINAISON DES ROUTES

#### Le type Grec.

I

Nous venons de décrire les trois éléments simples des sociétés du bassin de la Méditerranée : la Vallée, le Port, le Plateau. Il nous faut voir maintenant leur combinaison, c'est-à-dire comment ces divers éléments se combinent en vue d'une action commune.

L'antiquité présente deux exemples fameux de cette combinaison : La Grèce et Rome.

Le développement social de la Grèce s'étant manifesté le plus anciennement, nous devons examiner ce type en premier lieu.

Nous avons vu comment les rivages Méditerranéens ont été peuplés par des populations agricoles du type pélasge. Ces populations se sont établies dans les petites vallées qui s'ouvrent uniformément sur la mer. Mais elles ne se sont pas installées le long

du rivage, parce que, comme nous l'avons expliqué, celui-ci est généralement obstrué par les graviers et les rochers entraînés par les eaux venant des montagnes voisines. Ces graviers s'amoncellent aux approches du littoral, à l'endroit où le cours d'eau perd de sa force, par suite de la moindre déclivité du sol. C'est pour cette raison qu'il se forme des marécages à l'entrée de toutes ces vallées.

Les émigrants Pélasges durent donc aller s'installer dans la partie centrale de la vallée, où ils trouvaient des terres desséchées et un sol plus favorable à la culture. Et telle est bien la situation géographique qu'occupent les vieilles cités pélasgiques, comme Argos et Mycènes. On peut observer le même phénomène en Gaule, dans la basse vallée du Rhône : les villes d'Avignon et d'Arles ont dû être établies au-dessus des marécages de la Camargue, qui rendent inhabitable le delta du Rhône.

« Les Pélasges aimaient les plaines d'alluvion s'ouvrant vers la mer et fécondées annuellement par le limon des fleuves et ils les appelaient du nom générique d'*Argos,* appliqué plus tard aux villes qui s'y sont élevées ». De ce nom, on dérivait même leur nom national, Pelasgos, ou Pelargos, les laboureurs des plaines. Un autre nom particulier aux Pélasges, est celui de Larissa, que portent les villes bâties par eux, la *plupart au centre de plaines vastes et arrosées.* Ces Argos demandaient a être protégées contre le débordement des eaux, ces Larisses a être défendues contre les invasions des ennemis ; de là, dans les pays occupés par les Pélasges, les canaux souterrains destinés à conduire les eaux à la mer, les digues et les chaussées construites pour les contenir dans le fond des vallées et les prodigieuses murailles appelées par

les Grecs *cyclopéennes* et qu'on rencontre surtout en Argolide et en Étrurie (1). »

Le type social des Pélasges s'est manifesté, dans




CARTE DE LA GRÈCE.

la mythologie, par des divinités qui accusent bien le caractère essentiellement *agricole* de ces populations de la vallée.

D'abord deux divinités principales : *Le Ciel,* ou Uranus; *La Terre,* ou Rhéa, ou Cybèle. Cette der-

(1) M. Ch. Périgot, article *Pélasges.* Dict. Dezobry.

nière divinité était représentée par une pierre massive, une de ces pierres qui encombraient les vallées, qui gênaient la culture, ainsi que nous l'avons expliqué, mais qui fournirent les matériaux cyclopéens.

Au-dessous de ces divinités, nous en trouvons de secondaires, qui ont également un caractère bien pélasgique : Ce sont les *Curètes,* inventeurs de l'astronomie et de l'élevage des abeilles; les *Corybantes,* qui inventent l'airain, qui sert aux labours, et perfectionnent la culture; les *Dactyles,* qui inventent et travaillent le fer et dont le nom vient de « Dactylos », doigt, ce qui signifie l'habileté des doigts; les *Telchines,* adonnés aux mines et à la métallurgie, inventeurs de la médecine, qui lancent des enchantements contre les moissons et les troupeaux.

Ce sont bien là des divinités de paysans travailleurs; ce sont des divinités pratiques.

Mais un jour descendirent dans ces vallées des hommes nouveaux, bien qu'appartenant à la même race, des hommes qui avaient séjourné dans la montagne et que cette route avait transformés.

Voici la genèse de ce phénomène.

Représentons-nous ces petites vallées fertiles, dont nous avons décrit le type plus haut, occupées par ces cultivateurs Pélasges. Les rivalités, les guerres intestines, les proscriptions éclatent fatalement dans ces sociétés circonscrites, où l'on vit trop près les uns des autres. Nous en avons l'écho par les légendes que la mythologie grecque a fait parvenir jusqu'à nous ; on croirait entendre un récit de lutte et de vendetta corse.

Et, comme en Corse, les vaincus de ces luttes, ou

(1) M. Ch. Périgot, article *Pélasges*. Dict. Dezobry.

ceux qui se sont mis hors la loi, s'empressent de gagner le maquis, je veux dire la montagne.

Il faut lire, à ce sujet, la remarquable étude publiée dans la *Science sociale,* par M. Henri de Tourville, sous ce titre : « *L'observation sociale appliquée à la mythologie grecque; Jupiter, Hercule et Hellen* ». Nous en reproduisons quelques extraits qui donneront envie de lire le texte dans son entier. Voici d'abord le mythe de Jupiter.

« Saturne, le père du fameux Jupiter, se trouve régner en Thessalie, *au centre de la vallée,* par le meurtre de son propre père. Dans cette usurpation parricide, il supplante son frère aîné, Titan, qui finit par s'accommoder avec lui, en stipulant que le pouvoir reviendra, après Saturne, « aux Titans ». Et pour garantir ce résultat, Saturne, qui n'était pas à cela près, s'oblige à mettre à mort ses propres enfants. Il avait d'ailleurs une peur terrible qu'un fils, instruit par son exemple, ne lui rendît ce que lui-même avait fait contre son père.

« La mère de Jupiter trouva moyen de faire échapper l'enfant aux funestes desseins du père, et voilà Jupiter banni dès le berceau. On n'est pas d'accord sur le lieu où il passa sa première enfance : l'opinion la plus accréditée, est qu'il fut nourri au lait de chèvre, chez des *montagnards* de la Crète (1). »

Après une série de pérégrinations maritimes, Jupiter « revint au pays natal et s'installa sur le *mont Olympe,* bien planté sur la mer, à l'entrée de la vallée de Tempé ou du Pénée (aujourd'hui la Salamvria), dominant la Thessalie. Et il ne tarda pas à prendre part

(1) Tome XXIII, p. 302 et suiv.

à une guerre, qui s'était assez naturellement élevée entre Saturne et les Titans, à la nouvelle du retour de celui qu'on croyait mort au berceau.

« Quand Jupiter eut, une première fois, battu les Titans, il se mit à la place de son père, par le meurtre, comme l'avait assez sagement craint Saturne autrefois. Alors renforcés par les mécontents, les Titans se soulevèrent de nouveau, et Jupiter *retourna à la montagne.* »

Sur l'Olympe, dont le triple sommet presque inaccessible s'élève jusqu'à 2.972 mètres, « Jupiter, aidé de son fils Hercule, brava toutes les attaques des Titans, qui, pour rivaliser avec la position de l'ennemi, avaient établi leur camp sur l'Ossa et le Pélion, continuation de l'Olympe au delà de la brèche de Tempé. Jupiter était soutenu par les Centimanes, qui n'avaient, comme des montagnards, que leurs bras pour instrument de combat, tandis qu'il trouvait contre lui les Centaures, cavaliers de la Vallée, alliés des Titans.

« Les montagnards l'emportèrent, Jupiter resta le maître, devint le héros de la nouvelle couche qui supplantait les vieux Pélasges sur leurs propres terres et sa gloire éclipsa le culte de Cybèle et de Saturne. » C'est la déification du montagnard guerrier et triomphant.

Cette révolution dans la mythologie a sa contrepartie dans l'histoire.

Nous voyons alors commencer une série de grandes entreprises d'amélioration, que la légende a symbolisées dans les fameux « travaux d'Hercule ».

Les uns sont des travaux d'amélioration matérielle : des passages ouverts à travers les rochers qui encombraient les vallées, des fleuves détournés de leur cours

pour les amener à la mer par une pente plus rapide, des vallées assainies par le dessèchement des eaux stagnantes accumulées dans le voisinage de la mer, des bêtes féroces détruites (1).

Les paysans pélasges n'avaient pas pu accomplir ces divers travaux, qui exigeaient des chefs, des hommes habitués au commandement. Mais ils fournirent la main-d'œuvre et en bénéficièrent, car les vallées devinrent ainsi plus ouvertes et plus fertiles.

Les autres travaux attribués à Hercule sont des œuvres d'amélioration morale : défense du faible, punition des tyranneaux qui opprimaient les habitants des vallées, royaumes enlevés aux oppresseurs, etc.

(1) « Les anciens avaient grand soin de nettoyer les entonnoirs naturels, afin de faciliter l'issue des eaux et d'empêcher ainsi la formation de marécages insalubres. Ces précautions ont été *négligées* pendant les siècles de barbarie qu'a dû plus tard subir la Grèce, et *l'eau s'est accumulée* en maints endroits aux dépens de la salubrité du pays. C'est ainsi que la plaine du Pheneos, ou de Phonia, ouverte comme un large entonnoir entre le massif du Cyllène et celui des monts Aroaniens, a été fréquemment changée en lac. Au milieu du siècle dernier, l'eau remplissait tout l'immense bassin et recouvrait les campagnes d'une couche liquide de plus de cent mètres d'épaisseur. En 1828, la nappe lacustre, déjà fort réduite, avait encore sept kilomètres de large et s'étendait à cinquante mètres au-dessus du fond. Enfin, quelques années après, les écluses souterraines se rouvrirent, mais en laissant deux petits marécages dans les parties les plus basses de la plaine, près des gouffres de sortie : en 1850, le lac avait de nouveau soixante mètres de profondeur. Hercule, dit la légende antique, avait creusé un canal pour assainir la plaine et dégorger les entonnoirs ; maintenant on se contente de placer des grillages à l'entrée des gouffres pour arrêter les troncs d'arbres, et autres gros débris entraînés par les eaux...

« A l'extrémité méridionale de la plaine d'Argos, au défilé de Lerne, d'autres sources que l'on croit provenir, comme l'Eresinos, du bassin de Stymphale, s'étendent en grand nombre de la base du rocher et s'étalent en marécages pleins de serpents venimeux ; ce sont les *Kephalaria* ou « têtes » de l'antique hydre de Lerne, que le héros Hercule, le dompteur de monstres, trouva si difficile à saisir. » E. Reclus, *Nouv. Géogr. univ.* t. I, 86, 88.

De pareils travaux témoignent bien que ces hommes étaient des civilisés et que la montagne n'avait été pour eux qu'un *lieu de passage,* comme elle l'est encore aujourd'hui pour les bandits de la Corse, de la Sicile, de l'Italie, ou de la Grèce moderne, qui, sortis des cités de la vallée, gagnent le maquis dans la montagne.

En effet, ce type s'est perpétué de siècle en siècle jusqu'à nos jours et il est l'objet de la même admiration. Telle est bien l'odyssée de cet Hadgi-Stavros, fils d'un papas ou prêtre de l'île de Tino, qui s'établit sur le Parnès, d'où il dominait Athènes. « A l'époque de mon arrivée en Grèce, écrit Edmond About, le héros d'Athènes était précisément le fléau de l'Attique. Dans les salons, dans les cafés, chez les barbiers, où se réunit le petit peuple, chez les pharmaciens où s'assemble la bourgeoisie, dans les rues bourbeuses du bazar, au théâtre, à la musique du dimanche et sur la route de Patissia, on ne parlait que du grand Hadgi-Stavros, on ne jurait que par Hadgi-Stavros; Hadgi-Stavros l'invincible, Hadgi-Stavros l'effroi des gendarmes, Hadgi-Stavros le roi des Montagnes! On aurait pu faire (Dieu me pardonne!) les litanies d'Hadgi-Stavros; lord Byron lui dédia une ode; les poètes et les rhéteurs de Paris le comparèrent à Épaminondas et même à ce pauvre Aristide (1). » Avec un peu plus de lointain et de recul, la légende aurait pu en faire un demi-Dieu et un nouvel Hercule.

On comprend mieux, après cela, comment ces hommes, civilisés par leur formation première dans la vallée et entourés d'une auréole par leurs exploits dans la montagne, ont pu autrefois être accueillis, non comme des étrangers, mais comme des héros et des dieux.

(1) *Le Roi des Montagnes*, p. 23, 25.

## II

Après la descente des Montagnards du type Héraclide, la Grèce vit descendre les *montagnards du type Hellène.*

Ceux-ci se superposèrent aux Héraclides. Ils descendaient du mont Othrys, moins élevé et moins isolé que l'Olympe. Aussi sont-ils plus civilisés : autre route. autre type.

Les Hellènes sont les restes du vieux parti des Titans et nous connaissons leur généalogie mythologique : Titan, Japet, Prométhée, Deucalion, Hellen.

Hellen donne naissance aux Éoliens, aux Achéens, aux Ioniens et aux Doriens. Ils s'étendent dans l'Hellade, ou Phthiotide (sud de la Thessalie), environ 1.500 ans avant J.-C. De là, ils se répandent dans toute la Grèce.

C'est la distribution de la Grèce au temps des Argonautes et de la guerre de Troie ; c'est la Grèce héroïque chantée par Homère. Ces héros, comme les précédents, ont été formés par la montagne, qui fut, ici, la grande fabrique des dominateurs.

Ce type donne une civilisation supérieure à celle des Héraclides, parce qu'il se superpose à des Pélasges déjà transformés et surélevés par les Héraclides ; ensuite parce qu'il a été formé dans une montagne moins isolée de la Vallée et du Port.

Ainsi s'explique le progrès sensible de cette période et la supériorité de son action extérieure, manifestée par l'expédition des Argonautes et la guerre de Troie (1).

(1) Dans la guerre de Troie, le type du Grec-Hellène se distingue nettement de celui du Pélasge-Troyen. Cette différence est bien accusée.

Mais les Hellènes furent affaiblis par ces succès mêmes. « Ulysse erra dix ans sur les flots, avant de revoir son Ithaque. Ménélas fut, pendant huit années, battu par les tempêtes. Agamemnon périt assassiné par Égisthe et par sa femme Clytemnestre. Diomède, menacé à Argos d'un sort pareil, s'enfuit en Italie. Minerve poursuivant de sa colère Ajax fils d'Oïlée, brisa son vaisseau. Réfugié sur un rocher, il s'écria : « J'échapperai malgré les dieux! » Neptune fendit le roc de son trident et précipita le blasphémateur dans l'abîme. Teucer, repoussé par la malédiction paternelle pour n'avoir pas vengé la mort d'Ajax, son frère, alla fonder une nouvelle Salamine. La tradition conduisait encore Philoctète, Idoménée et Épéos sur les côtes d'Italie. Les poètes avaient chanté ces malheurs des héros et leurs récits formaient une contre-partie de l'*Iliade*, tout un cycle épique, dont il ne reste plus que l'*Odyssée* (1). »

La guerre de Troie, qui avait tenu ces chefs éloignés de la Grèce pendant dix années, ruina leur puissance et facilita la descente d'un troisième groupe de montagnards.

dans le portrait d'Énée tracé par Virgile. « Énée est un patriarche conducteur de peuple avant tout, tremblant sur toutes choses que ses Pénates ne périssent, cherchant non pas de bonnes rafles à faire sur le rivage, mais un lieu paisible et heureux où il pourra s'établir. Tous les critiques ont remarqué combien ce personnage tranchait sur le héros grec ou romain et on lui en a fait un reproche, ne comprenant pas que c'est bien là le type du Pélasge, du Phrygien.

« Dans Homère, plus près des événements, quelle démarcation bien nette avec le héros grec, qui est un descendant des montagnards, et le héros troyen, qui est un Pélasge! Dans le Pélasge, on sent un homme qui se bat bien, mais qui, après tout, se bat à regret et est de mœurs pacifiques et patriarcales. Des deux côtés, figurent des jeunes et des vieux, mais quelle différence d'ardeur, de ressort entre Achille et Hector, entre Nestor et Priam! » Henri de Tourville, *Notes*.

(1) Duruy, *Histoire de la Grèce*.

Ce furent les montagnards du type Thesprote-Thessalien.

Cette fois, c'est l'entrée en scène de la grande montagne, c'est la région située entre le Pinde et l'Attique, c'est-à-dire l'Albanie actuelle. dont nous venons de décrire la population précédemment. Ces montagnards opérèrent leur descente 60 ans après la guerre de Troie.

Ils arrivèrent en grande masse, parce qu'ils descendaient d'une montagne plus étendue; et *organisés militairement,* parce qu'ils étaient conduits par des Héraclides qui avaient gagné la montagne à la suite de la domination des Hellènes. Ils s'établirent en Thessalie, d'où leur nom.

Cette invasion eut une conséquence importante. Elle refoula les types issus de la petite montagne. c'est-à-dire les Hellènes, et beaucoup de ceux-ci s'en allèrent coloniser les rivages de l'Asie Mineure. Alors se nouèrent. *à travers la mer,* des rapports fréquents entre Hellènes.

C'est ainsi que les Hellènes. après avoir développé. comme nous l'avons vu. *le type de la Vallée,* développèrent *le type du Port.*

Et comme les Hellènes étaient eux-mêmes les représentants du *type de la Montagne,* il se produisit alors une combinaison des trois éléments fondamentaux du bassin de la Méditerranée.

C'est de cette combinaison que sortit le type Grec. Il fut le résultat du croisement des trois routes que nous avons d'abord décrites séparément: la route de la Vallée. la route du Port. la route de la Montagne.

Il a fallu ce croisement pour produire le Grec complet.

C'est en effet à partir de ce moment qu'émergent les deux représentants les plus célèbres de la race grecque : Le type Spartiate et le type Athénien.

Je n'ai pas ici à raconter leur histoire, mais seulement à les caractériser.

Les Doriens, qui ont constitué *le type Spartiate,* étaient *les plus montagnards* de tous les Hellènes. Ils avaient séjourné longtemps dans le massif montagneux du Pinde, puis dans la Doride, pays de montagne situé entre l'Œta et le Parnasse. Ce long séjour dans la montagne leur imprima plus fortement qu'aux autres Hellènes, le caractère de rudesse et les habitude de simplicité, qui caractérisent les montagnards ; il leur conserva en outre, à un haut degré, les aptitudes guerrières que la montagne grecque développe si complètement. Ils furent, dans le bassin de la Méditerranée, la plus haute expression du montagnard rude et guerrier.

Et cela explique le type du Spartiate.

En se perpétuant plus longtemps que les autres dans la montagne, les Spartiates avaient perdu l'habitude à la transformation. Étant restés plus éloignés de la civilisation urbaine, ils eurent plus de peine que les autres à y revenir.

Cette inaptitude à la transformation s'accusa plus nettement à Sparte qu'ailleurs, parce que les Doriens y furent noyés au milieu de populations différentes et nombreuses contre lesquelles ils avaient à maintenir leur domination. Aussi s'efforcèrent-ils de rester plus étroitement groupés.

D'après la tradition, les Spartiates ne comprenaient à l'origine que 9.000 chefs de famille entre lesquels Lycurgue partagea tout le territoire. Mais au

v[e] siècle il n'en restait plus que 4 à 5.000 et, au VI[e] siècle, 1.000 seulement.

Ce petit nombre de guerriers avait à établir sa domination sur les vaincus beaucoup plus nombreux et qui se divisaient en deux groupes :

1[e] Les *Hilotes,* au nombre d'environ 200.000, étaient d'anciens Pélasges, qui, suivant les traditions de ce type, se livraient à la culture. Après la conquête, ils durent travailler pour le compte des Spartiates qui les traitaient en esclaves et prélevaient sur eux une forte dîme.

2[e] *Les Périèques* (ceux qui habitent autour) formaient une population de plus de 100.000 âmes; ils habitaient les bourgades éparses dans la Laconie, surtout dans le voisinage de la mer. Ils s'adonnaient principalement à la fabrication, au commerce, à la navigation; ils paraissent être originaires des villes maritimes où ils avaient acquis l'aptitude à ces divers travaux.

Pour maintenir sous leur domination les Hilotes et les Périèques, qui formaient la très grande majorité de la population, les Spartiates adoptèrent, comme régime de gouvernement, une sorte d'état de siège. Ils entreprirent d'obtenir l'obéissance par la terreur.

Et comme c'étaient des montagnards plus frustes et plus grossiers que les autres, ils appliquèrent ce régime avec dureté et sans mesure. Ils étaient d'ailleurs aussi durs pour eux-mêmes que pour les autres, en vrais montagnards qui ont peu de besoins et peu de délicatesse. Sur tout cela, lisez n'importe quelle histoire.

En somme, le régime politique de Sparte fut une communauté militaire implacable substituée à la simple communauté de famille. C'était par conséquent un

régime factice qui ne pouvait se maintenir et qui ne se maintint en effet que par l'oppression toujours croissante des populations subordonnées.

Le *type Athénien* était très différent.

Les Athéniens étaient des Ioniens restés ou refoulés dans l'Attique. Mais les Ioniens étaient les moins montagnards des Hellènes. « Ils étaient, ainsi que le constate très exactement M. Charles Perigot, plus fortement mélangés de sang pélasgique que les Doriens. C'est ce que symbolise d'ailleurs la tradition. en faisant de Dorus le fils même d'Hellen, et d'Ion seulement son petit-fils. »

L'influence de la montagne fut encore affaiblie chez les Athéniens par la situation géographique de l'Attique.

L'Attique est une presqu'île tournée vers l'Asie Mineure. Elle était le point d'aboutissement naturel du commerce si riche de cette région.

Elle devint donc rapidement le point central du commerce de la Grèce. On sait qu'Athènes avait deux ports.

Cette ville fut une sorte de « petit Paris » : on y allait faire de la politique, briller, s'instruire, s'affiner, s'amuser. Elle était le *centre intellectuel des commerçants*.

Ainsi s'expliquent les deux qualités principales de l'Ionien, qui se distingue si nettement du Dorien.

Il était *brillant,* moins par le commerce que grâce à la vie facile et fastueuse développée par le commerce.

Il était doué d'une grande *puissance d'expansion* au dehors, par suite du développement maritime dont l'Attique était le centre. Si la principale force de

Sparte était dans son infanterie, la principale force d'Athènes était dans sa marine.

Le développement intellectuel et la vie facile expliquent le régime politique d'Athènes : C'était une république libérale, où le citoyen était moins réglementé qu'à Sparte. Cependant la vie publique était encore prédominante, parce qu'elle était brillante et pleine de séduction... comme à Paris.

C'est par ce développement anormal, quoique différent, de la vie publique, que Sparte et Athènes tombèrent en décadence.

A Sparte, on se révolta contre l'excès de réglementation et contre le despotisme étroit.

A Athènes, ce furent les désordres provoqués par l'anarchie et par l'excès de luxe qui amenèrent la décadence.

Mais, tout bien examiné, le luxe rendit Athènes moins résistante que Sparte. L'influence de la Montagne fut plus forte que celle du Port maritime.

La double décadence de Sparte et d'Athènes laissa un libre cours à un quatrième flot d'envahisseurs, descendus, eux aussi, de la montagne.

Ce fut la descente des *Montagnards du type Macédonien*.

Ils venaient des montagnes qui sont situées au nord du Pinde, dans la partie orientale de l'Albanie du Nord.

Ils venaient donc du grand et profond massif montagneux qui s'étend au nord de la Grèce : c'étaient les représentants de la *plus grande montagne*. Aussi étaient-ils demeurés plus et plus longtemps que les précédents envahisseurs à l'abri des influences du bas pays et de la civilisation.

Ils « étaient restés un peuple simple et ignorant. Il y avait beaucoup de bergers qui gardaient les moutons sur la montagne. Les nobles, c'est-à-dire les propriétaires, étaient grands chasseurs, grands batailleurs et grands buveurs. Celui qui n'avait pas encore tué de sanglier, n'était pas admis à s'asseoir dans les banquets; celui qui n'avait pas encore tué d'ennemis, portait une corde autour du cou. Dans les festins, il était d'usage de s'enivrer et souvent on se battait (1) ». C'était en somme le type le plus caractérisé du montagnard rude et fruste.

On considérait cependant les Macédoniens comme des Hellènes et ils parlaient un dialecte grec. Un de leurs chefs « prétendait descendre des Héraclides d'Argos qui se disaient issus du héros Héraclès. Un de ses rois présenta des chevaux aux courses d'Olympie et les juges l'admirent à concourir, ce qui était le reconnaître comme Hellène. Un autre roi, Archélaus, attira à sa cour des artistes célèbres, le peintre Zeuxis, le poète Euripide, et établit sa capitale à Pella (2) ».

Ainsi les Macédoniens étaient à la fois éloignés de la civilisation des villes grecques et cependant touchés par elle; et, comme les précédents groupes de montagnards, ils en étaient issus. C'étaient des barbares plus ou moins civilisés.

Un chef célèbre, Philippe de Macédoine, les conduisait. Dans sa jeunesse, il avait été emmené à Thèbes comme otage et y était resté neuf années. Ainsi il avait subi l'influence de cette civilisation qu'il allait dominer.

On connaît cette histoire. Il suffit au but que je

(1) Seignobos, *Hist. de la Grèce ancienne*, p. 463.
(2) *Id.*, *ibid.*

poursuis de constater que l'invasion Macédonienne fut en quelque sorte un perfectionnement du type Albanais que nous avons décrit.

En effet, l'armée Macédonienne avait une organisation plus savante.

D'abord, sa fameuse *cavalerie* manœuvrait en ordre et en formant « le coin ». Ensuite, sa fameuse *infanterie,* « la Phalange », manœuvrait comme un seul homme. Enfin, cette armée était renforcée de recrues gauloises, qui commençaient alors à descendre par les Balkhans, et de Thessaliens, issus, eux aussi, de la Grande Montagne.

La conquête de la Grèce, commencée par Philippe, fut achevée par son fils Alexandre.

A partir de ce moment, la Grèce passa de la domination de la Petite Montagne à la domination de la Grande Montagne.

En somme, l'Empire d'Alexandre a été créé par des montagnards du type Albanais, mais conduits par des chefs à formation hellénique.

Le démembrement de cet Empire a été rapide. Pour l'expliquer, il suffit de se rappeler les rivalités qui divisent actuellement encore les clans Albanais. C'est la même cause qui arma les uns contre les autres les capitaines d'Alexandre.

Le démembrement de l'Empire d'Alexandre amena le démembrement de l'Empire grec.

Sur ses ruines s'éleva la puissance romaine.

On peut se demander si les Grecs retrouveront jamais la prééminence sociale et politique de leurs ancêtres.

Cela n'est pas probable.

Ils seront vraisemblablement retenus dans leur état

actuel d'infériorité, par la concurrence insurmontable des grands peuples de l'Occident, qui les priment de nos jours à trois points de vue :

1. *Les peuples de l'Occident priment les Grecs, grâce à l'appui fondamental qu'ils trouvent dans une population agricole nombreuse et vigoureuse.*

Le développement de la population agricole constitue, pour un peuple, un élément essentiel de stabilité et de prospérité. Elle forme, en quelque sorte, la réserve inépuisable de sobriété, d'énergie, d'ardeur au travail, qui est nécessaire pour renouveler constamment la population urbaine anémiée physiquement et socialement. Ce n'est que par l'afflux perpétuel de ruraux que le travail se maintient dans nos grandes villes. Si la vie agricole ne crée pas ordinairement la richesse, elle crée du moins l'endurance, l'habitude de l'effort continu et tenace et elle donne ainsi naissance à des émigrants aptes à réussir dans les diverses carrières. Enfin, c'est par la culture seulement qu'une race peut prendre réellement et définitivement possession du sol; il n'y a de race définitivement envahissante et conquérante que celle qui forme et qui expédie au dehors des colons : le mot colonisation traduit bien cette idée fondamentale. Voyez ce qu'est devenu l'immense Empire de l'Espagne, qui n'a su envoyer au dehors que des soldats et des trafiquants.

Or, la Grèce ne peut avoir une population agricole nombreuse et vigoureuse. Elle en est empêchée par l'exiguïté de son sol cultivable et par la presque spontanéité de ses productions arborescentes, qui dispensent, à peu près, de toute culture.

Il est vrai qu'il en a été de même autrefois, à l'époque de la splendeur de la Grèce; mais alors la concurrence des peuples plus agricoles de l'Occident n'exis-

tait pas, et lorsqu'elle s'est manifestée, sous la figure du paysan romain, la suprématie de la Grèce s'est évanouie. Nous allons expliquer ce phénomène.

La Grèce ne pourrait donc être qu'une république commerçante comme Venise, avec un petit territoire. Dans cette condition, elle pourrait, comme Venise aussi, jeter de l'éclat dans les affaires et dans les arts, à cause de sa spécialité, de sa richesse et de son luxe ; mais, pas plus que Venise, elle ne ferait une race solide, capable de dominer le globe et d'en prendre possession.

D'ailleurs, les Grecs seraient très gênés dans le développement même d'une grande puissance maritime autonome, parce qu'ils sont convoités, ou tout au moins jalousés et surveillés de près, par des puissances voisines à vaste territoire et à population nombreuse, la Russie et l'Autriche. Ils verraient aussi se tourner contre eux les intérêts des grandes nations de l'Occident commercial, surtout de l'Angleterre et de la France.

Le bon temps n'est plus où la Méditerranée était fermée et appartenait aux Méditerranéens.

2. *Les peuples de l'Occident priment les Grecs par leur formation particulariste, ou plus ou moins influencée de particularisme.*

Cette formation est bien autrement forte, pour susciter l'initiative, que ne le sont les petites communautés des Grecs, toutes locales et autonomes qu'elles soient. Ces communautés sont d'ailleurs impuissantes à se retourner, lorsqu'un obstacle imprévu vient entraver leur industrie. Or, aujourd'hui, ces obstacles se rencontrent constamment et il faut toujours être prêt à faire face aux conditions nouvelles par de nouvelles combinaisons.

3. *Les peuples de l'Occident priment les Grecs par leur position maritime sur l'Atlantique.*

C'est en effet sur l'Océan que se trouvent aujourd'hui les populations chez qui grandissent le plus la production et la consommation, par conséquent la quantité et l'activité des échanges.

La Grèce, au contraire, est rejetée, par sa position géographique, et jusqu'à présent aussi par ses petits procédés de navigation, de ce grand trafic de l'Atlantique. Elle ne peut trafiquer, pour sa part, qu'entre l'Occident et l'Orient, qui, il est vrai, donne des produits précieux, mais d'une consommation trop restreinte pour fournir un fret suffisant. Aussi l'ensemble des navires indigènes méditerranéens ne jauge que le dixième de la flotte universelle et ne représente, par conséquent, que le dixième du commerce.

Telles sont les causes inéluctables qui interdisent aux Grecs modernes les grandes pensées d'autrefois, et qui condamnent d'avance à l'impuissance toutes les tentatives qu'ils ont essayé, ou essayeront de faire, pour reconquérir leur prééminence perdue.

# CHAPITRE VI

## LA COMBINAISON DES ROUTES

### Le type Romain.

I

A l'Empire des Grecs succéda l'Empire des Romains, qui fut la plus haute expression sociale des populations du bassin de la Méditerranée.

Si on voulait, à la lumière de la science sociale, caractériser, en une seule phrase, la cause fondamentale de la puissance romaine, on pourrait dire : *Les Romains représentent, dans l'antiquité, le plus grand effort des communautaires pour sortir de la communauté.*

Dans les temps modernes, certains peuples de l'Occident ont pu accomplir complètement cette évolution, et cela a suffi pour leur assurer la prééminence. Les Romains n'ont réussi qu'en partie, et leur puissance ne s'est affirmée que dans la mesure où ils ont réussi.

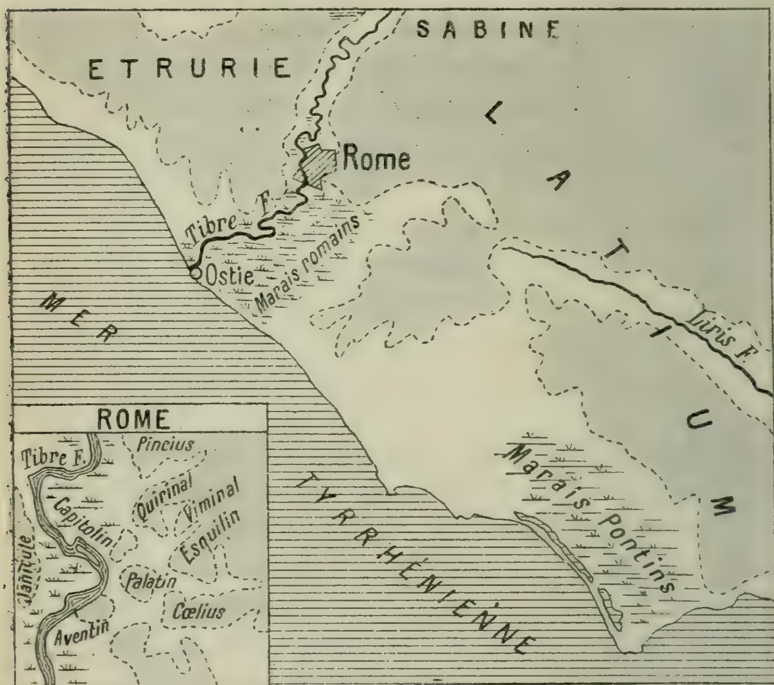
C'est ce que l'on va voir.

Deux populations non pélasgiques, deux populations à émigration en masse et continentale, ont

essayé, à l'origine, de pénétrer dans l'Italie, plus pénétrable que la Grèce :

Ce furent les Ibères souvent assimilés aux Ligures, et les Gaulois, descendant par le Nord.

Ils trouvèrent, au sud de l'Apennin, le sol hérissé par




CARTE DU LATIUM

les citadelles pélasgiques ; d'ailleurs l'étroitesse relative du pays ne leur convenait pas comme l'ample vallée du Pô. Ils furent arrêtés dans leur marche vers le Sud.

Au Sud, s'ouvraient deux plaines spécialement favorables pour des Pélasges : elles sont, l'une à gauche, l'autre à droite du Tibre : le Latium et l'Étrurie.

Ce sont les deux grands réceptacles naturels des

cultivateurs dans la Péninsule. Le reste est plutôt montagnard, et plus herbeux et arborescent que labourable.

Les Pélasges du Latium appartenaient au type des petites émigrations pélasgiques. Ceux de l'Étrurie, au contraire, les Tyrrhéniens, offraient une confédération plus vaste, plus régulière. Ils étaient arrivés comme une grande sécession partie de la Lydie, à une époque plus récente, et avaient dominé ou évincé les Pélasges primitifs dans la plus belle des deux plaines, qui est précisément l'Étrurie. Le Latium était resté intact.

De plus, l'Étrurie fut l'objet de la convoitise des Rasènes orientaux, navigateurs qui jouèrent auprès d'eux, mais en les réduisant à la dépendance absolue, le rôle des hommes du port, le rôle des Phéniciens dans la Grèce primitive (Cécrops, Danaüs, etc... .

Le Latium ne subit aucune modification. Il n'avait été influencé que par les débris du monde troyen : c'était encore là de petites émigrations.

Il offrait donc une bonne souche de laboureurs, pas trop écrasés par la communauté, pas déviés par la domination étrangère et le commerce : à l'inverse des Étrusques.

Au milieu de ces deux plaines, une grande, l'Étrurie, et une petite, le Latium, s'avançait en coin, entre le Tibre, le Nar et l'Anio, le pays de petite montagne, qui fut peuplé par les fuyards des deux plaines : c'est le pays des *Sabins*.

De là, ces fuyards se répandirent dans tout l'Apennin, particulièrement le grand et haut Apennin central, le *Samnium*. Les Samnites représentent le type des grands montagnards.

Ces trois régions, le Latium, l'Étrurie, le pays des

Sabins vont donner la matière première du type romain.

Rome est située à la limite de ces trois régions. Jusqu'à la construction de la *Cloaca maxima*, elle était comme embourbée dans une plaine basse, marécageuse, au milieu de laquelle sept monticules émergeaient : le Capitole, le Quirinal, le Viminal, l'Esquilin, le Palatin, le Cœlius et l'Aventin; on peut y joindre le Janicule.

Ces monticules, sur lesquels se pressait la population, étaient défendus contre l'Étrurie par le Tibre, contre le Latium et la Sabine par des marais, la fameuse Maremme romaine si redoutable par ses fièvres.

C'était là, par conséquent, *un excellent lieu de refuge* pour les habitants de l'Étrurie, du Latium ou de la Sabine, qui avaient eu des difficultés avec la police de leur pays, ou qui étaient compromis dans quelques vendettas, ou qui éprouvaient tout simplement le besoin d'une plus grande indépendance et la passion des aventures.

Cette région marécageuse et si bien défendue par la nature était, en somme, une sorte de *Far West*, ouvert à tous les aventuriers du voisinage.

On sait en effet que, malgré leur fierté, les Romains reconnaissaient qu'ils étaient les descendants de bannis et de bandits, qui avaient cherché là un refuge. On n'avoue ces choses-là que lorsqu'elles sont manifestes et bien connues de tous. On prend même alors quelquefois le parti de s'en vanter.

Les légendes, qui flottent autour des origines de Rome, s'inspirent de la même tradition. Elles rapportent que Romulus ouvrit un asile à tous les bandits du voisinage, pour augmenter les habitants de Rome.

L'enlèvement des Sabines s'explique naturellement, car cette immigration devait être principalement composée d'hommes. Ajoutons que, pour des gens de cette espèce, le rapt des femmes devait paraître un procédé parfaitement légitime.

Cet afflux d'individus venus de toutes les régions voisines, non seulement se manifeste aux origines de Rome, mais se continue pendant longtemps (1).

Dans les fastes consulaires, on trouve, parmi les consuls des années 510 à 460, des Volsques, des Aurunces, des Sabins, des Étrusques, des Latins.

Parmi les grandes familles :

Les Jules, les Servilius, les Tullius, les Geganius, les Quinctius, les Curatius, les Clœlius, viennent d'Albe.

Les Appius, les Postumius, et probablement les Valérius, les Fabius et les Calpurnius, viennent de la Sabine.

Les Furius et les Hostilius, de Medullia dans le Latium.

Lès Pomponius, les Papius, les Coponius, de l'Étrurie, etc., etc.

Enfin, ce qui est bien caractéristique : Romulus et Tullus sont Latins ; Numa et Ancus, Sabins ; Servius et les deux Tarquins, Étrusques.

Dans cette population disparate et composite se développa tout naturellemrnt un vif sentiment de la valeur individuelle et de la personnalité.

En effet, tous ces immigrants s'étaient arrachés violemment de leur milieu originaire et avaient, volontairement ou par la force des choses, brisé les liens qui

(1) Nous reproduisons l'énumération qui suit d'après V. Duruy, *Hist. des Romains*; Préface, p. CXXIX.

les rattachaient à ce milieu. C'étaient vraiment des *outlaws,* des gens mis, ou qui s'étaient mis hors la loi.

Leur individualité était encore accusée par ce fait que beaucoup d'entre eux s'étaient sauvés, s'étaient réfugiés là, sans amener leur femme, puisqu'ils avaient dû ensuite s'en procurer par la force.

Ainsi, dès l'origine de Rome, nous nous trouvons en présence d'hommes sortis ou rejetés aussi complètement que possible de la vieille et traditionnelle communauté familiale, de cette communauté dont nous connaissons l'évolution depuis la steppe.

C'est la première fois que le monde ancien a vu l'homme aussi complètement isolé, aussi complètement obligé de reconstituer une société, en se fondant, non plus sur le groupe, mais sur l'individu, n'ayant à compter que sur lui-même.

J'ai tenu à bien poser ce point de départ, car il peut seul expliquer pourquoi le type romain a été à la fois si différent de tous ceux de l'antiquité et si supérieur.

En effet, ce qui va caractériser essentiellement le Romain, c'est la *prédominance originelle de l'individu sur la communauté.* .

Essayons de marquer les grandes lignes de cette curieuse évolution.

D'abord, *le Romain devient, dès l'origine et nécessairement, un cultivateur renforcé,* très supérieur au simple Pélasge.

Nous avons des témoignages formels : « Quand nos pères, dit Caton, voulaient louer un homme de bien, ils l'appelaient *bon laboureur* et *bon fermier;* c'était le plus bel éloge (1). » On n'habitait pas Rome, qui

(1) Caton, *De re rust.* — Pline, XVIII, 3.

n'était qu'un agglomération de huttes grossières destinées surtout à enfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne, pour les mettre à l'abri de l'ennemi. « *On vivait sur ses terres, dans des villages,* parmi les tribus rustiques, de toutes les plus honorables, et on ne venait à Rome que les jours de marché (1) ou de comices. A la villa, misérable cabane faite de pisé, de poutrelles et de branchages, pas un jour, pas un instant n'est perdu. Si le temps empêche d'aller aux champs, qu'on travaille à la ferme, qu'on nettoie les étables et la cour, qu'on raccommode les vieux cordages et les vieux habits; même les jours de fête, on peut couper les ronces, tailler les haies, baigner le troupeau, aller vendre à la ville l'huile et les fruits (2). »

On rédige des calendriers, pour fixer l'ordre des travaux des champs. Voici, par exemple, des indications pour le mois de mai :

| | |
|---|---|
| SEGETES RUNCANTUR. | On sarcle les blés. |
| OVES TONDUNTUR. | On tond les moutons. |
| LANA LAVATUR. | On lave la laine. |
| IUVENCI DOMUNTUR. | On met les taureaux sous le joug. |
| VICIA PABULARIS SECATUR. | La vesce des prairies est coupée. |
| SEGETES LUSTRANTUR. | On fait la lustration des récoltes. |
| SACRUM MERCURIO ET FLORÆ. | Sacrifice à Mercure et à Flore. |

Aussi le vieux Romain nous apparaît-il comme un type de paysan travailleur et économe.

(1) *Nundinæ*, tous les neuf jours. Colum, *Præf.*, et Macr. *Sat.*, I, I, 16. Cité par Duruy.

(2) Virg., *Georg.*, I. 275. Colum., *De re rust.*, II, 21. Caton, *De re rust.*, 39. *Ibid.*

« A Rome, dit Horace, on ne connut longtemps d'autre plaisir et d'autre fête que d'ouvrir, dès l'aurore, sa porte matinale, d'expliquer la loi à ses clients et de placer sagement ses écus sur de bons gages. On demandait aux anciens, on enseignait aux débutants l'art de grossir son épargne et d'échapper aux ruineuses folies (1). »

L'ardeur au travail est telle, que ce paysan se soustrait aux nombreuses superstitions qui prenaient tant de temps aux peuples de la Grèce. « Caton ne veut pas que le fermier perde son temps à consulter les aruspices, les augures et les devins; il lui interdit les pratiques religieuses qui l'éloigneraient du logis. Ses dieux sont au foyer et au plus prochain carrefour. Les Lares, les Mânes et les Sylvains suffisent à la protection de la ferme; il n'est pas besoin d'autres dieux (2). »

Ce vieux Romain est bien le type le plus réussi du paysan économe : « Le père de famille, dit Caton, doit faire argent de tout et ne rien perdre : s'il donne des saies neuves aux esclaves, qu'ils lui rendent les vieilles, elles feront des morceaux; qu'il vende l'huile, si elle vaut quelque chose et ce qui reste de vin et de blé; qu'il vende les vieux bœufs, les veaux, les agneaux, la laine, les peaux, les vieilles voitures, la vieille ferraille, les vieux esclaves et les esclaves malades; qu'il vende toujours : le père de famille doit être vendeur, non acheteur (3). »

Ce caractère rural renforcé paraît bien extraordinaire au premier abord, dans ce bassin de la Méditer-

(1) *Ep.*, II, 1.

(2) *De re rust. : Rem divinam nisi compitalibus in compito aut in foco faciat.* V. Duruy, I, p. 136.

(3) Caton, *De re rust.*, 2.

ranée, où toutes les populations décrites jusqu'ici se livrent, en fait de culture, à une sorte de cueillette, qui ne demande aucun effort et qui se pratique presque en chantant et en dansant.

Comment ces bannis et ces bandits, réfugiés au milieu des marécages de Rome, font-ils exception à la règle générale; comment se sont-ils mis, seuls, et à ce degré, à une culture intense si insolite dans ces régions? Voilà bien le problème à résoudre.

## II

*Le caractère rural renforcé des vieux Romains résulte de la combinaison de trois causes principales :*

1° *Les premiers Romains étaient principalement issus des cultivateurs pélasgiques du Latium.*

La présence des Pélasges dans le Latium est bien démontrée par les restes de murailles cyclopéennes, « blocs énormes posés sans ciment et qui ont résisté au temps et aux hommes (1) ».

Or nous avons vu que les Pélasges avaient déjà acquis une formation agricole : ils ont donné le type des cultivateurs des vallées méditerranéennes.

2° *Les premiers Romains ne cherchèrent pas un refuge dans la montagne, mais dans le marais.*

Nous savons comment beaucoup de cultivateurs des

(1) On a retrouvé des ruines pélasgiques à Povianum, à Volaterræ, à Lista, à Veies, à Signia, à Arpinum, etc. « A Signia, les murs, composés de blocs énormes, forment une triple enceinte. A Alatri, on voit encore la citadelle pélasgique. Les murs ont 40 pieds de haut et quelques pierres 8 à 9 pieds de long. Le faîte d'une des portes de la ville est formé par trois blocs posés l'un à côté de l'autre. Ces pierres ont été taillées avec soin et ajustées avec art. Le joint des pierres est parfait. C'est une œuvre de géants, mais de géants adroits. » Ampère, *l'Histoire romaine à Rome*, t. I, p. 135.

vallées méditerranéennes se réfugièrent dans la montagne pour échapper aux dissensions intestines; comment ils y perdirent l'aptitude agricole et s'y transformèrent en guerriers, puis en dominateurs des vallées.

Les premiers Romains ne passèrent pas par la même évolution; ils ne cherchèrent pas un refuge dans la montagne: mais, comme nous venons de le voir, sur les sept petites collines qui émergeaient comme des îlots au milieu des marais.

Dans cette situation nouvelle, ils ne se transformèrent pas en montagnards guerriers, mais *en agriculteurs renforcés*.

En effet. ils *n'eurent pas d'autre ressource pour vivre* que d'entreprendre le desséchement des marais et de les mettre en culture. Ils étaient préparés à ce travail par leur formation pélasgique, puisque le Pélasge était essentiellement un défricheur de vallée.

Mais ici leur aptitude originelle fut singulièrement développée. En effet. ces terres d'alluvions, une fois débarrassées des eaux stagnantes, se trouvèrent avoir une fertilité extraordinaire qui rémunérait largement le travailleur et excitait son ardeur. On sait assez que, de toutes les cultures, la plus intensive et la plus productrice est la culture des terres basses et fraîches, ou culture maraîchère; maraicher vient du vieux français *maresc,* marais. Ce sont ces terres que choisissent de préférence les jardiniers qui cultivent les légumes et ils arrivent à obtenir un gros rendement sur un petit espace. Un cultivateur maraîcher peut obtenir jusqu'à 6 ou 7 récoltes par an sur la même terre. Dans la Maremme. selon un proverbe italien. on s'enrichit en un an. ou on meurt en six mois.

C'est ainsi que ces marais desséchés eurent pour

effet d'accentuer énergiquement les aptitudes agricoles des paysans pélasges.

Le Capitolin et le Palatin « étaient des refuges assurés ; mais pour vivre et s'étendre, il fallait descendre des collines et combattre les eaux vagabondes ou stagnantes, sur lesquelles planait déjà la malaria. La fièvre eut, de bonne heure, sur le Palatin, un autel où l'on essayait de conjurer, par des prières et des sacrifices, sa fatale influence (1). Mais ce peuple superstitieux était en même temps un peuple énergique (par son origine, par son émigration individuelle et par sa lutte contre un sol envahi par les eaux). Ce qu'il demandait aux dieux, il le demanda aussi à son travail, et cette lutte contre la nature prépara la lutte contre les hommes. Dans cette œuvre de remaniement du sol romain, il fut aidé par les Étrusques, qui savaient drainer les plaines fangeuses et construire, pour la direction des eaux souterraines, des monuments impérissables. L'entrée de l'art étrusque à Rome était une nécessité géographique, comme la vie laborieuse et rude des premiers Romains en fut une autre (2) ».

Ce caractère profondément agricole des premiers Romains est d'ailleurs accusé par les légendes et par l'histoire des origines de Rome.

D'après les traditions, dans les temps les plus reculés, régnait un étranger, un fils d'Apollon, Janus « le Divin », dont la demeure s'élevait sur le Janicule. Saturne, dépossédé du Ciel par Jupiter, obtint de lui la possession du Mont Capitole. « Pour prix de cette hospitalité, le dieu enseigna aux Latins l'art de cultiver

(1) Pour les Latins, la Fièvre était le dieu Februus, à qui était consacré le mois de Février, durant lequel avaient lieu des sacrifices purificatoires, d'où le verbe *februare*, purifier.

(2) V. Duruy, *loc. cit.*, p. XXXIV.

le blé et la vigne. Saturne, « le bon semeur », était aussi le bon laboureur, car il fut longtemps représenté avec une faucille, dont les âges postérieurs ont fait la faux du temps, en dénaturant le mythe primitif (1).

La tradition rapporte que Romulus traça l'enceinte sacrée de Rome au moyen d'une *charrue* attelée d'un taureau et d'une génisse dans tache.

Pendant cette première période, les Romains paraissent être tout entiers aux travaux agricoles. Numa fait une répartition des terres « afin que chacun puisse vivre en paix sur son héritage » ; il élève, sur le Capitole, un temple à la Bonne Foi ; il consacre les limites des propriétés ; il construit le temple de Janus dont les portes ne doivent être ouvertes qu'en temps de guerre. Sous Numa, « les villes voisines semblaient avoir respiré l'haleine salutaire d'un vent doux et pur qui venait de Rome », et le temple de Janus resta toujours fermé. A l'exemple de Numa, Ancus Marcius encouragea l'agriculture, qui continua à se développer sous son règne.

3° *A Rome, le commerce eut moins d'influence que la culture.*

Rome n'était pas, comme la Grèce, tournée vers les pays où se développaient alors la richesse et la civilisation.

L'Italie présente, en effet, une disposition *inverse* à celle de la Grèce ; ses terres s'ouvrent vers l'Occident, au lieu de s'ouvrir vers l'Orient. Et sa ligne de montagnes, qui court le long de l'Adriatique parallèlement aux montagnes albanaises, se trouve à l'Orient au lieu d'être, comme dans la Grèce, à l'Occident : c'est une situation retournée. On peut dire que la Grèce et l'I-

(1) V. Duruy, *loc. cit.*, p. 4.

talie se tournent le dos. L'Italie rompt ainsi avec le monde oriental. Elle va se trouver, dans son histoire, beaucoup plus isolée que la Grèce. Elle sera beaucoup moins commerçante et artistique, à cause de cette rupture géographique avec l'Orient.

L'Italie est, en outre, incomparablement moins méridionale. Elle est comme partagée entre deux climats. Ce n'est qu'à son extrémité sud qu'elle trempe dans le climat de la Grèce. Elle s'élève ensuite très au Nord de la Grèce.

La partie méridionale (Naples et la Sicile) n'est qu'un trop-plein de la Grèce : c'est la Grande Grèce, très bien appelée ainsi. Elle ne peut rivaliser avec la Grèce, à cause de son éloignement de l'Orient. Elle est, toute proportion gardée, ce que le Brésil a été au Portugal, ce que le Canada aurait pu être à la France.

Quant à la partie septentrionale (Rome, la Toscane), elle a un tout autre genre de productions que la Grèce et elle s'éloigne encore plus radicalement de l'Orient que la Grande Grèce : sous ce climat moins chaud, la production arborescente est nécessairement *primée par la culture proprement dite*.

Telles sont les trois causes dont la combinaison fit des premiers Romains des cultivateurs renforcés.

Il est facile maintenant de comprendre que ces bannis contraints à la culture, surtout ceux du Latium, devaient apporter avec eux des préoccupations très spéciales.

Ils en apportaient deux, qui devaient dominer leur état social et l'orienter dans un sens différent de toutes les sociétés que nous avons étudiées jusqu'ici.

*D'abord ils entendaient être maîtres de leurs enfants et gouverner librement leur famille.*

N'oublions pas que ces bannis étaient arrivés là individuellement et, le plus souvent, sans liens les uns avec les autres. Pour venir, ils avaient dû se séparer de leur famille et briser violemment avec elle. Ils avaient le sentiment très vif qu'ils n'avaient plus à compter sur le groupe, mais sur eux seuls. Le sentiment de leur individualité s'était donc développé en eux au plus haut degré. Ils n'avaient plus de ménagements à garder ni avec les institutions, ni avec les hommes. Ils se dressaient seuls dans leur indépendance farouche, difficilement et fièrement conquise. Chacun de ces bannis pouvait se considérer comme le roi de la portion de marais qu'il avait trouvée vacante et qu'il s'était attribuée, de par sa volonté souveraine.

Tout naturellement, la première souveraineté qu'il revendique est celle qu'il entend exercer sur sa propre famille.

Il s'est déjà émancipé de la grande communauté urbaine pélasgique et de la communauté familiale des collatéraux, il ne va pas s'y asservir de nouveau, lorsque rien ne l'y contraint.

Aussi ses textes de droits peuvent-ils proclamer : « Il n'y a pas de peuple qui ait la puissance que nous avons chacun sur nos enfants. »

Et cela était vrai. « C'est toujours le père que l'on nomme, car il n'y a que lui dans la maison ! Femme, enfants, clients, serviteurs, tous ne sont que des choses (1), instruments de travail, personnes sans volonté et sans nom, soumises à la toute-puissance du père. A la fois prêtre et juge (mais sans subir l'influence des anciens de la communauté qui contre-balancent toujours l'au-

(1) *Mancipia*, de là *emancipatio* : ils ne sont pas *sui*, mais *alieni juris*, et ne peuvent ester en justice. C'est le père qui répond pour eux, ou qui les juge.

torité du patriarche), son autorité est absolue; seul, il est en communication avec les dieux, car il accomplit seul les *sacra privata*, et, comme maître, il dispose des forces et de la vie de ses esclaves; comme époux, il condamnera sa femme à mort (1), si elle fabrique de fausses clefs ou viole la foi promise et il ne lui doit pas la religion du deuil, piété du souvenir (2); comme père, il tuera l'enfant né difforme et vendra les autres jusqu'à trois fois avant de perdre ses droits sur eux. Ni l'âge, ni les dignités ne les émanciperont : consuls ou sénateurs, ils pourront être arrachés de leur tribune et de la curie, ou mis à mort, comme le sénateur complice de Catilina, qui fut tué par son père. S'il est riche, il prêtera à 12, à 15, à 20 pour 100, car le père de famille doit faire valoir son argent comme ses terres et la loi lui abandonnera la liberté et jusqu'à la vie de son débiteur insolvable. A sa mort, ni ses enfants, ni sa femme ne pourront rien réclamer de son bien, s'il l'a légué à un étranger, car il a le droit de disposer de sa chose comme il l'entend. (3) »

« Le mari, disait Caton, est *juge de sa femme;* il peut ce qu'il veut. Si elle a commis quelque faute, il la châtie; si elle a bu du vin, il la condamne; si elle a été infidèle, il la tue. » Un sénateur, dont le fils avait pris part à la conspiration de Catilina, le jugea lui-même et le condamna à mort. Jamais, jusque-là, le particulier ne s'était élevé à une puissance plus entière et plus souveraine.

(1) Denys, II, 25; Pl. *Hist. nat.*, XIV, 13; Suet. *Tib.*, 35; Tac., *Ann.*, XIII, 32; Plut., *Rom.*, 22.

(2) *Uxores viri lugere non compellentur. — Sponsi nullus luctus est*, *Dig.* III, 2, 9. Et ailleurs : *Vir non luget uxorem, nullam debet uxori religionem luctus.*

(3) *Uti legassit super pecunia, tutelave sui rei, ita jus esto* (Fr. XII Tab.). V. Duruy, *loc. cit.*

En somme, le vieux Romain, sorti lui-même de la commuuauté, en arrive tout naturellement à *réduire* sa famille à ses fils et à ses petits-fils non émancipés; et c'est là le petit nombre. Loin de reconstituer la famille plus ou moins patriarcale, il crée un type de famille nouveau, qui se rapproche, par certains caractères, de la *famille particulariste*.

Nous savons que la famille patriarcale avait pour résultat de comprimer chez l'individu l'initiative, l'aptitude au travail et l'esprit de progrès; au contraire, la famille particulariste développe au plus haut degré ces qualités fondamentales.

Les Romains ont d'ailleurs eu le sentiment de la supériorité qu'ils tiraient de cette prépondérance du particulier, du chef de famille, sur le groupe. Ils en étaient très fiers. Ils se considéraient comme très supérieurs aux communautés pélasgiques dans lesquelles l'individu était sans action et sans initiative. Eux, au contraire, se sentaient bien réellement maîtres à leur foyer; ils ne se maintenaient pas par la force de la parenté, mais par la seule force de l'homme qui ne compte que sur lui. C'est bien ce sentiment qui explique comment ces fils de bannis et de bandits pouvaient avoir une si haute opinion d'eux-mêmes, dès les premiers temps de Rome, et alors que leur origine peu avouable était encore de notoriété publique.

*La seconde préoccupation des vieux Romains était d'entourer la propriété privée et personnelle de garanties absolues et suprêmes,* telles qu'il n'en avait jamais existé jusque-là.

On s'explique bien cet état d'esprit chez ces hommes qui arrivent brusquement, et pour la première fois, à la propriété pleine et individuelle du sol. Et il ne

s'agit pas pour eux d'une propriété quelconque, mais d'une terre qu'ils viennent de disputer péniblement, au milieu de quelles difficultés! aux eaux stagnantes et à la fièvre. C'est au prix de leur vie qu'ils ont mis, chacun pour sa part, ce sol en culture.

Ils ne sauraient admettre qu'on puisse leur faire perdre le fruit de leur travail, même qu'ils n'en aient pas la pleine, entière et indiscutable propriété; elle leur appartient par le droit de conquête le plus imprescriptible, puisque le sol avant eux était vacant et qu'ils en sont les premiers possesseurs.

Si le paysan est profondément attaché à la terre qu'il cultive, combien doit-il l'être davantage à la terre qu'il a créée lui-même sans le secours de personne; surtout lorsqu'il atteint pour la première fois, depuis l'origine du monde, à la plénitude de la propriété absolument individuelle.

Il faut bien se mettre à la place de ce paysan nouveau et entrer dans son état d'esprit pour comprendre les garanties extraordinaires dont il va entourer le droit de propriété, la fameuse propriété quiritaire. Jamais des communautaires n'auraient pu arriver à une pareille conception.

D'abord ce paysan, qui craint toujours qu'on ne lui prenne son bien, s'attache avec un soin extrême à entourer la propriété du sol d'un respect religieux; il divinise jusqu'aux bornes des champs; il crée le dieu Terme et les Fêtes Terminales. Le Terme, une fois établi, ne pouvait plus être déplacé; c'est ce qu'exprime cette légende: Jupiter ayant voulu se faire construire un temple sur le mont Capitolin, n'avait pu en déposséder le dieu Terme. Quiconque renversait cette borne, ou la déplaçait, commettait un sacrilège; aussi, d'après l'ancienne loi romaine, celui qui avait

touché une borne du soc de sa charrue, se voyait. lui et ses bœufs, voués aux dieux infernaux.

Ce paysan entend protéger sa propriété mobilière aussi fortement que sa propriété territoriale. Le débiteur insolvable n'avait pas de pitié à attendre. « S'il ne paye pas, dit la loi, qu'il soit cité en justice. Si la maladie, ou l'âge, l'empêche, qu'on lui fournisse un cheval, mais pas de litière. La dette avouée et le jugement rendu, qu'il ait trente jours de délai. S'il ne satisfait pas encore, le créancier le jettera dans l'*ergastulum,* lié avec des courroies ou des chaînes pesant 15 livres. Au bout de soixante jours, qu'il soit produit à trois jours de marché et vendu au delà du Tibre; s'il y a plusieurs créanciers, ils pourront se partager son corps; qu'ils coupent plus ou moins, peu importe (1). » Ainsi s'exprime la Loi des Douze Tables et cette loi fut, suivant le mot de Cicéron. « la source de tout le droit romain ». Quatre siècles après sa rédaction, on la fait encore apprendre par cœur dans les écoles.

Comme on sent bien que ces gens sont arrivés nouvellement, péniblement, à la propriété individuelle du sol et de ses produits et qu'ils entendent se l'assurer, *per fas et nefas*. Ils n'hésitent pas à frapper de terreur tous ceux qui auraient l'audace d'entreprendre quelque chose contre cette forme plus intense et plus particulière de la propriété.

Ils entourent également d'un caractère religieux leur foyer, aussi individuel que leur domaine, et qui est le sanctuaire de leur indépendance péniblement conquise.

Leur culte est essentiellement le culte du foyer et.

(1) *Secanto, si plusve minusve secuerunt se* (pour *sine*) *fraude esto.* Frag. des XII Tables.

de ceux qui, dans le passé, ont habité le même foyer. C'est autour du foyer domestique qu'ils se réunissent pour les prières. « Le sanctuaire où se tiennent les *Lares* (1) est *caché dans la maison*, aucun *étranger n'en approche!* La famille romaine est comme une petite église : elle a sa religion et son culte, *auquel nul autre que ses membres n'est admis* (2). » Et il faut entendre par là le petit nombre de membres qui résident dans ce foyer restreint. Ceux qui en sont sortis pour s'établir en dehors en sont exclus.

Ainsi maîtres absolus de leur famille et de leurs biens, les vieux Romains se distinguent essentiellement de tous les autres Pélasges. Mais cette évolution a eu deux autres conséquences importantes : *qui vont modifier la situation de l'individu vis-à-vis de la Cité.*

## III

1° *La Cité romaine n'est qu'un instrument pour sauvegarder les droits de l'individu.*

Chez les Grecs, comme chez les diverses populations issues des Pélasges, la Cité est au-dessus de l'individu : elle le domine et parfois le comprime jusqu'à l'étouffer, comme à Sparte.

Chez les Romains, au contraire, c'est l'individu que se met au-dessus de la Cité.

Cette prédominance de l'individu apparaît bien, dès l'origine, dans deux faits :

(1) On les appelle les *Pénates*, c'est-à-dire les dieux de l'intérieur.
(2) Seignobos, *Civilisation ancienne*, p. 203.

L'autonomie des familles et des propriétés se manifeste avant l'organisation de la Cité.

En second lieu, le jour où le pouvoir public devient envahissant, il est renversé. Ce n'est pas le particulier qui se soumet, c'est l'autorité publique.

Je me borne à rappeler brièvement les faits :

Rome est fondée principalement par des émigrés du Latium. Ils donnent le type social et caractérisent la première période, avec Romulus que les traditions font venir d'Albe, capitale du Latium.

Les Sabins, plus montagnards et plus guerriers, prennent la prépondérance, avec Numa et Ancus Martius.

Enfin, les Étrusques, plus civilisés, s'emparent du pouvoir et l'exercent avec Tarquin l'Ancien, Servius Tullius et Tarquin le Superbe. On dirait que le paysan latin, tout occupé à la création et à l'exploitation de son domaine, dédaigne le pouvoir et le laisse prendre à des politiciens de profession, ou d'origine. C'est ainsi que fera plus tard le paysan saxon vis-à-vis du Danois, ou du Normand.

Sous l'influence de ces princes étrusques plus civilisés, la ville s'embellit et les organismes de la Cité se constituent. En même temps, les pouvoirs publics se développent et s'ingèrent dans la vie privée des citoyens, dont ils menacent l'indépendance familiale. On peut lire ces faits dans n'importe quelle histoire. Je les résume d'après celle de Victor Duruy (1).

Tarquin l'Ancien embellit Rome et « entreprit de ceindre la ville d'une muraille, que Servius acheva. Le Forum, desséché et entouré de portiques, servit aux réunions et aux plaisirs du peuple. Le Capitole

(1) P. 29 et suiv.

fut commencé, et le cirque aplani pour les spectacles et les grands jeux apportés de l'Étrurie. Mais les plus considérables de ces travaux furent les égouts souterrains qui portent encore aujourd'hui une partie de Rome. D'autre part, Tarquin voulut modifier la constitution, mais il ne réussit pas à modifier l'ordre des tribus.

Servius Tullius fit de grands changements dans la ville et dans les lois. Il agrandit Rome et la partagea en quatre quartiers ou tribus urbaines. Il divisa le territoire en vingt-six cantons, nommés aussi tribus, et tout le peuple, d'après le cens, c'est-à-dire d'après la fortune, en cinq classes et en cent quatre-vingt-treize centuries, dont la dernière était formée par les citoyens les plus pauvres.

Tarquin le Superbe ne garda plus aucun ménagement vis-à-vis des citoyens. Entouré d'une garde de mercenaires, il gouverna sans souci des coutumes qui protégeaient l'indépendance des familles: dépouillant les uns de leurs biens, bannissant les autres, et punissant de mort tous ceux qui lui inspiraient des craintes.

Ces trois rois inaugurent une ère nouvelle; ils portèrent la main sur la vieille constitution. Malgré l'opposition des patriciens, Tarquin l'Ancien créa cent nouvelles familles patriciennes, dont les chefs entrèrent dans la Sénat, probablement pour fortifier l'influence étrusque. Servius Tullius reprit aux chefs de familles patriciennes une partie des terres qu'ils avaient usurpées sur le domaine public et distribua à chaque chef de famille plébéienne 7 *jugera* (1 hect. 77) en pleine propriété quiritaire et il força l'aristocratie déjà ébranlée par les innovations de Tarquin à recevoir les plébéiens comme membres d'une même cité.

Tarquin le Superbe ne garda plus de mesure et son règne marque le dernier effort pour introduire à Rome les institutions publiques de l'Étrurie, moins respectueuses de l'indépendance privée. « Il est difficile, dit exactement Victor Duruy, de ne pas considérer le temps de la royauté des Tarquins comme l'époque d'une domination des Etrusques acceptée, ou subie, au nord du Tibre, et la Rome du *Superbe* comme la capitale de la plus glorieuse des lucumonies (1). »

On sait par quelle révolution la république fut alors substituée à la royauté. Ce fut la revanche du paysan latin sur le Sabin et sur l'Étrusque, la réaction de la vie privée contre l'extension menaçante de la vie publique.

Les chefs de famille substituèrent aux rois deux consuls, ou préteurs, choisis dans leur sein. Nous n'avons pas à raconter cette histoire.

2° *L'organisation militaire n'est qu'un instrument pour sauvegarder les droits de l'individu.*

L'organisation militaire des Romains a deux objets essentiels.

Elle a d'abord pour but de *se défendre contre les voisins.* C'est l'acte du paysan s'organisant pour préserver énergiquement son bien. Et ce chef de famille tient d'autant plus à son bien qu'il a eu plus de peine à le constituer et que ce bien a pour lui tout l'attrait d'une propriété plus individuelle.

Cette organisation militaire a ensuite pour but de *s'emparer de nouvelles terres,* afin d'y créer de nou-

(1) Lucumon, mot étrusque, signifiant *chef, prince,* ou *roi.* L'Étrurie était divisée en douze lucumonies.

veaux domaines. Et c'est bien là encore une idée de paysan pour lequel la conquête du sol est la préoccupation dominante. L'expansion de l'Anglo-Saxon dans le monde n'a pas eu d'autre mobile et son organisation militaire n'a pas eu d'autre objet.

Les succès prodigieux de cette armée de laboureurs qui, de proche en proche, a réussi à conquérir une partie du monde, s'explique par sa composition et par son but.

Sa *composition* est manifeste : ce sont des paysans. Ils sont, par leur formation, plus préparés à la discipline que les montagnards. Les montagnards sont plus guerriers, mais aussi plus indisciplinés, ainsi que nous l'avons constaté en décrivant le type albanais.

C'est cette formation essentiellement rurale du soldat romain, qui lui a inspiré l'idée et la pratique constante du *camp retranché*. Ce camp était un énorme travail de défonçage à la bêche. Seul, un homme habitué à remuer la terre pouvait concevoir et entreprendre une œuvre pareille, surtout quand on songe que le Romain ne reculait pas devant cet effort, même pour camper un seul jour ! Or ce camp retranché est la maîtresse pièce du mécanisme militaire des Romains.

Le *but* de cette armée, je viens de le dire, est de gagner des terres labourables. Chaque soldat est un colon : derrière chaque armée romaine pousse une foule de colonies romaines. Le Romain les sème comme il sème son blé.

Aussi il ne fait pas la guerre pour la guerre, à l'exemple du guerrier issu de la montagne, qui va à la conquête de Troie, pour la vanité, pour la gloriole, pour passer le temps, pour le pur plaisir de frapper de grands coups

et ensuite de les chanter en vers ou en prose. Le Romain fait la guerre sans passion, ou la traite par la politique plus que par les armes. Le paysan en effet est rusé, ou, si vous le voulez, « finaud » ; c'est une bonne préparation à la politique qui vit de ruses et souvent de finasseries. Et il apporte dans ses négociations une prudence d'homme d'affaire, car la culture est aussi une affaire et elle y prépare.

Le Romain procède comme les Anglais dans l'Inde. Il se crée des partisans dans le camp ennemi, et il bat les autres avec l'aide de ceux-ci. C'est par ce procédé, autant que par les armes, que la Gaule a été conquise. Relisez les *Commentaires*. « Dans la Gaule, dit César, chaque cité, chaque bourg (*vicus*), chaque quartier de pays et presque chaque famille, est divisé en factions (1). » On sait comment César a su exploiter ces divisions et s'en servir.

Pour se créer des partisans en pays ennemi, les Romains ont un grand moyen, qui manque rarement son effet : ils suscitent et excitent le désir de jouir des avantages de la liberté individuelle et de la propriété romaines. C'est encore ainsi qu'agissent les Anglais.

Les Romains faisaient donc participer les villes conquises au droit privé quiritaire. Mais, en politiques habiles, ils ne les faisaient pas participer au gouvernement qui était réservé aux seuls Romains.

Et voilà bien les causes essentielles de la supériorité des Romains comme conquérants.

Cependant cette supériorité eut plusieurs points faibles, plusieurs lacunes graves.

Le premier point faible de ce quasi-particularisme.

(1) VI, 11.

fut l'impuissance des Romains à se *détacher complètement de la forme patriarcale de la famille.* Ils réduisirent cette forme plus qu'aucun peuple de l'antiquité, mais ils ne passèrent pas au type de la famille particulariste, qui a créé la prédominance de certains peuples modernes de l'Occident.

L'institution de la *gens,* groupe de familles descendant d'un même ancêtre, limitait, dans une certaine mesure, l'action et l'indépendance de chaque famille.

Ensuite, — et cela fut plus grave, — le développement sans limite de l'action paternelle eut pour effet d'*entraver l'initiative des enfants.* Rome affranchit le père, mais non le fils, je veux dire le fils devenu homme et lui-même chef de famille. Par là, le type resta encore en partie tourné vers le passé, vers l'Orient, au lieu de marcher délibérément et complètement vers l'avenir, vers l'Occident. Il fut supérieur aux autres peuples de l'antiquité, mais inférieur aux peuples modernes qui triomphent aujourd'hui.

Le second point faible fut le *groupement exclusivement urbain.* Par là encore, le type romain se différentie nettement de la formation particulariste. Dès que Rome fut enceinte de murailles, le paysan romain abandonna la campagne pour habiter la ville, ou de gros villages, ainsi que le fait encore de nos jours le paysan italien. Le matin, il se rendait aux champs : le soir, il revenait dans l'agglomération urbaine. L'idée de l'isolement sur un domaine lui pesait. En cela, il était resté, comme les autres Pélasges, un urbain et un communautaire. Il ne s'empara pas complètement de la campagne, et complètement de lui-même. Il ne donna pas le type splendide du colon complet, établi fortement et à poste fixe au milieu de son domaine, dans une indé-

pendance peut-être un peu farouche, mais singulièrement puissante. Il put coloniser par groupes, mais non individuellement à la façon du colon particulariste, qui s'empare actuellement du monde.

Enfin, le dernier point qui éloigna les Romains du type particulariste fut la *centralisation du pouvoir public à Rome*. C'est à Rome que les citoyens anciens ou nouveaux, les peuples vaincus devaient venir exercer leurs droits politiques. Cette mesure était la conséquence de l'idée urbaine et communautaire de la Cité. C'est le contraire du procédé particulariste qui crée au dehors des groupes autonomes, s'administrant eux-mêmes et ayant une vie propre.

Dans la société romaine, comme plus tard sous les régimes créés par Charles-Quint, par Philippe II d'Espagne, par Louis XIV, par la Convention, par Napoléon, toute la vie politique et sociale était concentrée dans la tête : les membres, peu à peu anémiés, n'avaient qu'une existence factice.

Aussi, à mesure que ces sociétés grandissaient en puissance, ou en étendue, la province s'anémiait, parce qu'il devenait de plus en plus difficile de faire circuler la vie jusqu'aux extrémités trop éloignées.

C'est ce qui arriva à Rome, lorsque son Empire s'étendit au loin. Son régime, créé pour une seule ville et sa banlieue, ne put s'étendre à un territoire aussi vaste. Il était impossible, de Rome et par Rome, de gouverner le monde.

On prit alors le parti de créer des proconsuls, qui, au nom de Rome, allaient gouverner les provinces. On sait ce qui arriva. Ces proconsuls se servirent de leur pouvoir pour lever des armées composées de « barbares » et marcher sur Rome. Ils vinrent, eux aussi, exercer à Rome leurs droits de citoyens, mais,

comme ils étaient en force, ils les exercèrent si bien, qu'ils s'emparèrent du pouvoir et qu'ils le gardèrent.

Ce fut l'Empire.

L'Empire ne fut pas autre chose que la reconquête de Rome par les peuples extra-méditerranéens, c'est-à-dire par les barbares.

Ainsi Rome, qui avait dû sa puissance initiale à son quasi-particularisme, dut sa chute à ce qui était resté en elle de la vieille formation communautaire, et, plus directement, au régime centralisateur de l'État... Cependant, cet État avait été institué, à l'origine, pour l'avantage du particulier.

Parmi ces peuples barbares qui envahirent l'Empire romain et qui se le partagèrent, il s'en trouva qui apportaient avec eux cette formule particulariste à laquelle Rome n'avait pu atteindre complètement.

Plus heureux que les Romains, ils l'appliquèrent, et, grâce à elle, ils créèrent un type social plus élevé et plus durable.

C'est l'avènement dans le monde de cette forme nouvelle de société qui a créé, — sans que les historiens l'aient aperçu — la grande séparation entre l'Antiquité et les Temps modernes.

Dans le second volume de cet ouvrage, nous décrirons les routes qui ont créé les *Sociétés modernes* et nous assisterons à l'évolution de ces types nouveaux.

---

**Lectures sur des types similaires.** — Lire, dans la *Science sociale : Les Patriarches bibliques*, par M. Ph. Champault, t. XXIII et suiv. — *Les Juifs*, par M. E. Demolins, t. II.

*Les origines de la monnaie*, par M. Ernest Babelon, t. XXI. — *L'observation sociale appliquée à la Mythologie grecque*, par M. H. de Tourville, t. XXIII. — *Les Héros d'Homère*, par M. Ph. Champault, t. XII et suiv. — *Les ancêtres de Socrate*, par M. G. d'Azambuja, t. XIX et suiv.— *Aristophane*, par le même, t. XIII. — *La Philosophie sous les Romains*, par le même, t. XXII. — *Comment les Proconsuls ont changé la constitution de Rome*, par le même, t. XV et suiv.

FIN DU PREMIER VOLUME

# TABLE DES MATIÈRES

## LIVRE I

### Les types sans histoire.



## LIVRE II

### Les types anciens de l'Orient.



## LIVRE III

### Les types anciens de l'Occident. — La route des Grands Empires de la Méditerranée.

# TABLE DES CARTES

# ÉCOLE DES ROCHES

---

Cet ouvrage doit servir de base à l'enseignement de la géographie et de l'histoire à l'*École des Roches*.

Cette École a été ouverte en octobre 1899. Elle compte actuellement une centaine d'élèves répartis en deux maisons. Une troisième maison est en construction.

Les enfants sont admis dès l'âge de huit ans et ils peuvent rester à l'École jusqu'à ce qu'ils aient complètement terminé leurs études. Ils sont préparés aux deux baccalauréats.

Les élèves font un stage en Angleterre et en Allemagne dans des écoles correspondantes. L'époque et la durée de ce stage sont fixées par la Direction de l'École. Il a lieu, autant que possible, dès le début des études, afin de ne pas les interrompre plus tard.

Le prix de pension de l'École comprend le stage à l'étranger (sauf la musique): il comprend également les frais de voyage, aller et retour, à chacune des trois vacances annuelles (pour l'Angleterre, de Paris à Londres; pour l'Allemagne, de Paris à la frontière). Les élèves sont conduits par un professeur de l'École.

L'École des Roches est à trois kilomètres de la gare de Verneuil-sur-Avre, sur la ligne de Paris à Granville.

Les communications et les demandes de renseignements supplémentaires doivent être adressées à M. l'Administrateur de l'*École des Roches*, Verneuil-sur-Avre (Eure).

Pour le détail du programme, voir le volume de M. Edmond Demolins, *L'Éducation nouvelle: l'École des Roches:* un vol. in-12 et le *Journal de l'École des Roches* (Firmin-Didot et Cie, éditeurs).